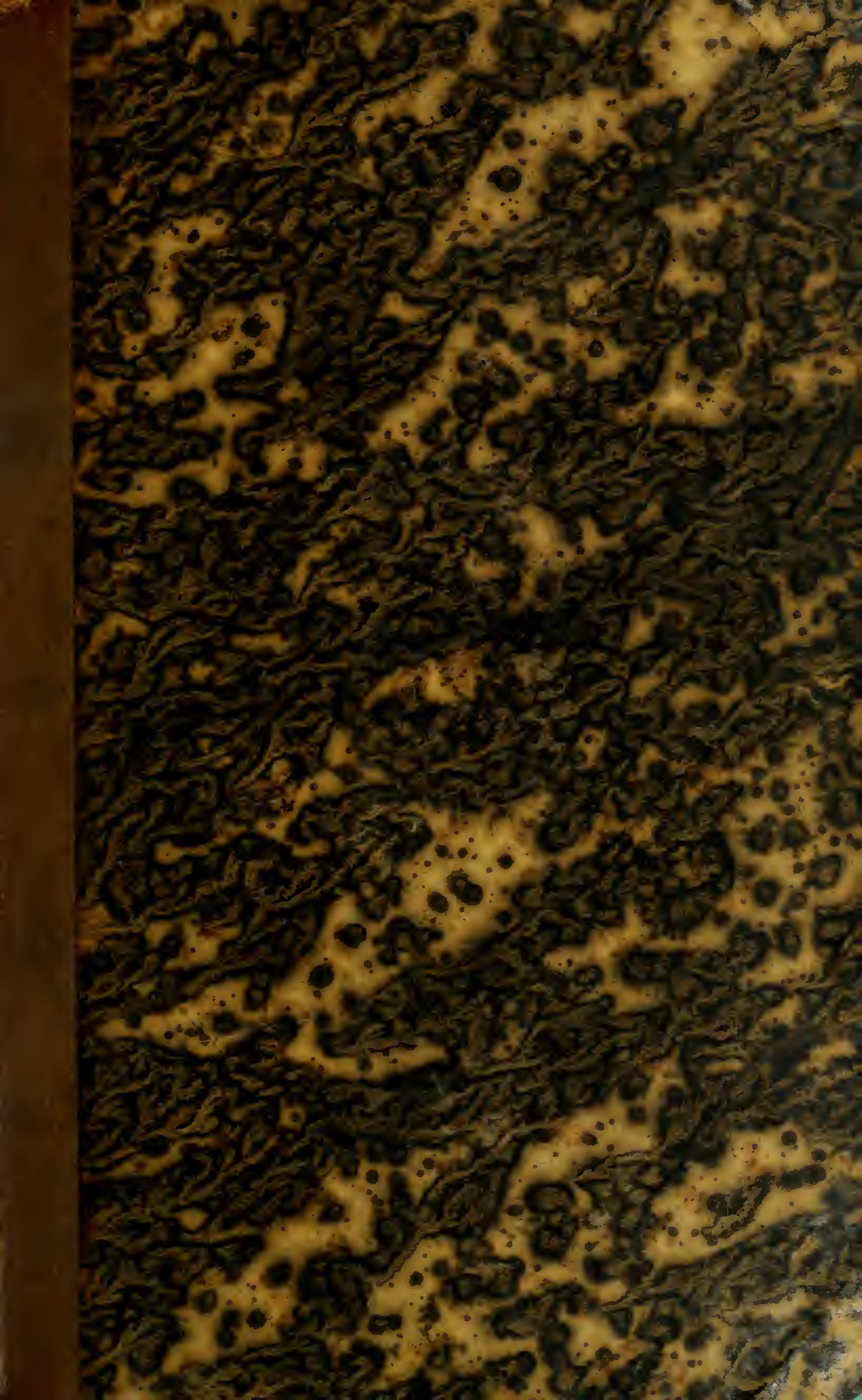


# REVUE

# BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 3.

# REVUE

# BRITANNIQUE

OU

## CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

## DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON ; PHILARÈTE CHASLES ; CH. COQUEREL ; J. COHEN; A DELRIEU; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MERY; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT ; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME TREIZIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 55, PRÈS LA RUE DE LA PAIX.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838.

JANVIER 1838.

# REVUE BRITANNIQUE.

## Philosophie. — Beaux-Arts.

### LE MUSÉE HISTORIQUE

### DE VERSAILLES,

JUGÉ ET APPRÉCIÉ PAR LE QUARTERLY REVIEW (1).

Le palais de Versailles a été un grand embarras pour tous les gouvernemens qui se sont succédé en France.

Les républicains, frappés de la magnificence monumentale qui caractérisait cette masse d'édifices, n'osaient pas les détruire. Ils n'osaient pas non plus se décider à les restaurer complétement; à quel usage les eussent-ils réservés? Qu'en eussent-ils fait?

(1) NOTE DE L'ÉD. — Nous avons plusieurs fois rappelé à nos lecteurs la position toute spéciale que la REVUE BRITANNIQUE doit occuper dans la presse française; cette Revue est un instrument de communication, un moyen de progrès, un organe de publicité, une source de lumières; elle en favorise l'extension; elle en facilite l'échange. A elle n'appartient pas la mission de formuler des systèmes et de poser des doctrines. Elle sert de

Buonaparte et Louis XVIII songèrent à choisir ce lieu royal pour résidence habituelle. Tous deux reculèrent devant des obstacles graves. L'un craignit le contact trop immédiat de sa jeune puissance, avec la vieille majesté du nom de Bourbon; l'autre comprit la difficulté de meubler et d'habiter cette ville sous forme de château, ce vaste ensemble autrefois peuplé par la cour entière, c'est-à-dire par un monde de grands seigneurs, de valets, d'officiers publics, de personnages plus ou moins importans, mais toujours nombreux, qui gravitaient autour de l'astre souverain. Tout avait changé. La cour mesquine et réduite de Louis XVIII se serait évanouie au milieu de ce désert splendide. Quant à Charles X, Dieu sait à quelles accusations il se serait exposé, s'il eût voulu reprendre possession de cette demeure, témoin de ses premières années, les plus heureuses années que sa vie ait connues; quelles déclamations contre la dilapidation des finances et la résurrection de l'ancien régime eussent éclaté contre l'infortuné monarque; que de clameurs contre ce Versailles, type d'une tyrannie arriérée, souvenir vivant d'un temps exécré! Charles X

point de communication entre les deux peuples les plus éclairés de l'Europe. Il ne lui est même pas permis de choisir entre les opinions diverses que la presse anglaise répand : quand elle les a reproduites, elle a fait son devoir. Par exemple, l'article que le *Quarterly Review* vient de publier sur le Musée de Versailles, était trop curieux et trop piquant pour que nous négligeassions de le traduire : le point de vue étranger qui avait guidé l'auteur lui donnait un double intérêt; et, malgré les erreurs matérielles, les fautes de logique, les contradictions et les médisances un peu vulgaires qu'il renferme, nous avons dû le reproduire. Nous nous sommes contentés d'en effacer quelques paragraphes remplis de faussetés trop évidentes, et qui n'eussent pas manqué de paraître ridicules aux lecteurs français. Du reste, nous n'avons point déguisé les sentimens aristocratiques de l'écrivain, sentimens dont la véhémence est extrême et dont la ferveur ne lui permet de rendre justice ni au libéralisme français, ni aux intentions du parti mitoyen qui est arrivé au pouvoir et qui le conserve. Nos lecteurs savent que le *Quarterly Review* est l'un des organes les plus influens du parti tory. L'auteur de l'article est M. Croker, l'un des collaborateurs les plus actifs et les plus distingués de cette Revue. M. Croker est venu exprès en France étudier les lieux et les objets qu'il décrit.

comme Louis XVIII, comme Buonaparte, laissa Versailles dans l'état où il l'avait trouvé.

Il était réservé à Louis-Philippe, à son bonheur; disons-le aussi, à son bon sens, de vaincre ces divers obtacles, de relever Versailles, de lui donner une destination, fausse peut-être, sous le rapport de l'art et du goût, mais flatteuse pour la vanité nationale et couronnée de ce genre de succès populaire, le plus précieux de tous pour la monarchie des barricades.

L'œil le plus sage et la raison la plus saine, ont peine à ne pas se laisser éblouir par cette magnificence. Le premier coup d'œil est admirable. Cette immense suite d'appartemens dont l'étendue jusqu'ici avait été à peine soupçonnée; ces cent-cinquante galeries ou chambres contiguës; partout le marbre, l'or, la sculpture ou la peinture, consacrés à la gloire française depuis Clovis jusqu'à Louis-Philippe; n'est-ce pas, à ce qu'il semble, du moins, la magnifique réalisation d'une noble pensée? Ce vaste théâtre ouvert à la gloire nationale, aux souvenirs héroïques et aux plus nobles récréations de l'œil et de l'esprit, n'éveille-t-il pas dans l'ame de celui qui le visite, un sentiment d'admiration reconnaissante? Sans doute ce canevas peint à la toise, est fertile en couleurs bien plus qu'en talent. Le marbre appartient à Louis XIV et le bois peint à Louis-Philippe; on a mis beaucoup d'économie dans l'exécution générale; souvent on s'est contenté des frais de transport, de rhabillage et de nettoyage; enfin ce gigantesque musée a quelque chose de discordant, de confus et de faux; mais l'ensemble est grandiose et le but général a été atteint.

Malgré les ressources offertes par les anciens dépôts; malgré l'esprit d'épargne ou même de parcimonie qui a présidé à la création du *Musée Historique* il est certain que la dépense totale, en rabattant les exagérations des flatteurs, a été excessive. Mais l'étonnement s'accroît, si l'on vient à réfléchir à la multitude d'embellissemens et de constructions entreprises par le même monarque, jusqu'à ce jour, et à ses propres frais, on le prétend du moins.

Je ne parle pas de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, enfin terminé; de l'Obélisque de Luxor; des travaux de la place Louis XV; de la restauration générale du Palais-de-Justice; du Panthéon et de la Madeleine, inachevés depuis Louis XVI, et que l'on vient de terminer d'une manière très brillante. Tous ces embellissemens, dont la splendeur est digne d'un prince, sont imputés au budget de l'état. Mais je ne me souviens pas d'y avoir trouvé la plus légère mention des travaux du Louvre et de ceux de Versailles: cela viendra peut-être. Pour se faire une idée des travaux du vieux Louvre, il faut penser qu'il s'agit de cent-soixante-dix toises carrées; que les nouvelles galeries auront au moins un demi-mille de long, que l'or, les peintures, le marbre, les ornemens y sont prodigués. Ce n'est pas tout. L'école des Beaux-Arts s'élève sur les ruines du couvent des Petits-Augustins. Pourquoi ajouter de si nombreux ornemens à la capitale de l'Europe la plus riche en ce genre? pourquoi tant de dépenses prodiguées à la métropole parisienne? C'est que Louis-Philippe, comme Napoléon, sent la nécessité de se concilier la faveur populaire par des trésors répandus à propos, et d'étayer l'instabilité naturelle d'un trône nouveau. Les ouvriers employés et contens de leur sort ont moins de goût pour l'émeute; les artistes, race dangereuse et remuante, trouvent de quoi vivre, et sont flattés du tribut d'attention qu'on leur paie; la vanité nationale et le penchant public sont satisfaits.

Guillaume III, celui de nos rois qui avait le moins d'argent a dépenser, et le moins de goût pour la dépense, ne laissa pas que de bâtir Kensington et Hampton-Court, les deux seules résidences que l'Angleterre ait pu qualifier de palais, jusqu'au commencement du XIX$^{e}$ siècle. C'est que Guillaume se trouvait précisément dans la même situation où est placé Louis-Philippe : il sentait que les rois, et surtout les rois nouveaux, *sont condamnés*, comme dit le poète, *à la magnificence*, et que le faste des arts environne d'un prestige nécessaire les couronnes que l'hérédité ne consacre pas.

Ce vieux château de Versailles, bâti par Louis XIII, a tou-

jours intéressé particulièrement les membres de la famille Bourbon; c'est pour le conserver que l'oncle maternel de Louis-Philippe, Louis XIV, a dépensé tant d'argent (1); c'est pour garder intact le noyau primitif de l'édifice antique, la structure de Louis XIII, que l'on a sacrifié mille convenances et mille bienséances architecturales. Ajoutons que ces anciennes briques, si chères à sa famille, disposées par les ordres de l'auteur de la race à laquelle appartient Louis-Philippe, ont toujours été destinées à recevoir et abriter les membres de la famille royale, tandis que l'on reléguait la cour proprement dite dans d'autres appartemens beaucoup plus splendides et plus modernes, mais moins intéressans pour la famille même. Descendant en ligne directe de Henri IV, au même degré que le prince exilé qui lui a cédé la couronne; arrière

(1) Note du Trad. — En général, tous les écrivains se sont plu à exagérer les sommes dépensées pour la construction de Versailles. Il faut lire pour s'en convaincre les *Etats au Vrai*, publiés récemment par M. Eckard, et dans lesquels sont comprises toutes les sommes employées par Louis XIV: 1° aux créations de Versailles, Marly et leurs dépendances; 2° aux augmentations du Louvre, des Tuileries et autres résidences royales; 3° aux constructions de monumens et d'établissemens publics à Paris et dans les provinces, depuis 1661 jusqu'en 1710; le tout extrait d'un travail fait sous les ordres de Colbert, et dont le manuscrit inédit est à la Bibliothèque du roi. Ce curieux travail a été rédigé par un nommé Marinier, commis à la surintendance des bâtimens du roi, sous Hardouin Mansart. On y voit que, depuis 1664 jusqu'en 1690, Louis XIV a dépensé: pour Versailles, Marly et leurs dépendances, 116,238,892 livres tournois; pour le château de Saint-Germain-en-Laye, 6,455,561 livres; pour celui de Fontainebleau, 2,773,746 livres; de Chambord, 1,225,701 livres; pour le Louvre et les Tuileries, 10,608,969 livres; pour l'Arc-de-Triomphe de Saint-Antoine, 513,755 livres; pour l'Observatoire de Paris, 725,174 livres; pour les Invalides, 1,710,332 livres; pour la place Vendôme, 2,062,699 livres; pour le Val-de-Grace, 379,283 livres; pour les Annonciades de Meulan, 88,412 livres; pour le canal du Languedoc, 7,736,555 livres; pour les manufactures des Gobelins et de la Savonnerie, 3,645,943 livres; pour différentes manufactures de France, 1,979,990 livres, etc., etc., ce qui fait une somme totale de 158,000,000 livres de cette époque. Il y a loin, comme on voit, de cette somme aux douze cents millions de Mirabeau et aux quatre milliards de Volney attribués à la construction du seul château de Versailles.

petit-fils de Louis XIII, comme Charles X, dont il était l'héritier présomptif avant la naissance du duc de Bordeaux, on ne peut s'étonner que Louis-Philippe ait eu de la prédilection pour Versailles; que sa préférence ait été à la fois domestique et politique; qu'il ait jeté un regard de convoitise sur ce point spécial de son royaume, sur son berceau, sur son titre de légitimité. On sait que M. Dupin, le *faiseur de phrases,* assistait à la fête inaugurale donnée à Versailles par Louis-Philippe, le *faiseur de choses.* Jugez un peu avec quel plaisir, ou plutôt avec quel sentiment de triomphe intérieur, l'un de ces hommes politiques fit voir à l'autre que, s'il était là, c'était bien *parce que,* et non *quoique.*

Pour en venir là, pour placer à la porte du château une grille surmontée des armoiries complètes des Bourbons, et environnée de tout le vieux blason des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit; il fallait réunir les qualités et les talens divers qui distinguent le roi actuel des Français; ambition tempérée par la prudence; fermeté guidée par la sagacité; un tact exquis et une politique souple. Louis-Philippe connaît bien le peuple et les passions avec lesquelles il est obligé de traiter; il sait jusqu'à quel point d'audace il peut s'avancer. Tout en contentant les désirs d'une ambition solide et positive, il satisfait très habilement l'insatiable et frivole vanité de sa nation.

N'était-ce pas quelque chose d'assez étrange, que de forcer la nation le plus mutine de la terre, la masse des haïsseurs de rois, démocrates, égalitaires, partisans effrénés d'une indépendance sans limites, à passer au nom de leur amour-propre, sous les fourches caudines de cette grille fleurdelisée, et d'assister à l'apothéose de Louis XV, à la restauration de Louis XVIII, au sacre de Charles X? N'est-ce pas là, je le demande, un des prodiges les plus rares, les plus brillans, les plus audacieux de la politique moderne?

Si l'on cherche dans le Musée Historique un plan fixe, un but certain, un goût pur, une représentation fidèle des faits et des événemens, on ne pourra s'empêcher

d'en blâmer l'incongruité flagrante. Mais si l'on pense au but politique que Louis Philippe s'est proposé, si l'on réfléchit à la masse variée et hostile de républicains, de buonapartistes, de royalistes, de libéraux, qu'il a ainsi trouvé moyen de concilier, on avouera qu'il était difficile de se conduire plus habilement qu'il ne l'a fait.

Il se mêle du charlatanisme, de fausses apparences, des prétentions misérables à toute cette affaire; mais les attribuer au roi, les imputer à son mauvais goût serait injuste; la France révolutionnée aime le charlatanisme, elle accepte les fausses apparences, elle se repaît volontiers de prétentions vaines. On cite plusieurs exemples comiques de cette vanité, de ce charlatanisme, de cette forfanterie moderne, dans la restauration de Versailles. Est-il exact de dire, comme tous ceux qui ont voulu flatter le gouvernement l'ont prétendu, que Versailles soit sorti de ses ruines à la voix du monarque? Non certes; la plupart des ornemens nouveaux, des anciens meubles, des tapisseries conservées, des chefs-d'œuvre réels que l'on y admire, se trouvaient depuis longtemps déposés au Garde-Meuble ou dans les magasins des Menus-Plaisirs. La furie révolutionnaire, qui ne respectait pas les têtes royales, avait épargné ces propriétés de la royauté. Le 6 octobre 1789, lorsque l'armée de Lafayette suivit à la piste l'émeute parisienne, sous prétexte d'en modérer la violence, mais au fait, pour l'encourager, cette armée trop bonne citoyenne pour protéger la vie de Louis XVI et de sa famille, trouva le courage de protéger les appartemens et les meubles; le lit de la reine fut seul déchiré par les poignards, les sabres et les piques de ceux qui ne pouvaient mettre la reine elle-même en lambeaux. Plus tard, quelques œuvres d'art, des statues sans doute furent dirigées sur Paris; un décret du 21 septembre 1792 suspend le transport des monumens de Versailles à Paris. Le 20 octobre de la même année, le ministre Roland obtient l'autorisation de faire vendre l'ameublement du palais, autorisation qui semble n'avoir pas été suivie d'effet; car le 24 octobre 1793, plusieurs représentans du peuple dressèrent

l'inventaire le plus exact possible des objets de prix que contenait le château (1).

Le 17 juin 1793, les citoyens de Versailles s'opposèrent, par une pétition adressée à la Convention nationale, à la vente des effets et meubles appartenant à la ci-devant liste civile. Le 8 juillet, le célèbre Barrère proposa l'établissement d'un *Gymnase public* dans le palais de Versailles : proposition qui fut acceptée. Le 3 mai 1792, un décret statua que Saint-Cloud, Versailles et plusieurs autres résidences royales, seraient entretenus aux frais du peuple et destinés à des *établissemens d'agriculture et d'arts*. En conséquence, *l'école centrale du département* occupa ce que l'on nomme l'*aile des ministres;* une manufacture d'armes prit la place du *grand commun;* le château lui-même se transforma en *conservatoire d'objets d'art;* une bibliothèque publique, et un *musée français* de peinture et sculpture furent installés dans les mêmes bâtimens. Le musée n'eut pas le moindre succès : et cela n'a rien d'étonnant : quel intérêt pouvait prendre à cette collection, une ville appauvrie, délâbrée, à peine peuplée? Quel attrait avait-elle pour les Parisiens, maîtres de tant de chefs-d'œuvre, et peu disposés sans doute à se déplacer pour aller admirer quelques peintures isolées. Les étrangers qui visitaient Versailles y cherchaient, non pas ce musée mesquin, mais ses grands et splendides souvenirs; mais les touchans vestiges de son ancienne histoire. C'est peut-être encore le véritable charme qui reste à Versailles. Une fois le premier mouvement de surprise calmé, le premier élan de curiosité satisfait; peut-être cet océan de peintures accumulées n'aura-t-il pas plus d'intérêt pour la foule que n'en avaient autrefois les souvenirs

(1) Note du trad. — Les déductions tirées des faits par l'auteur anglais de cet article ne sont nullement justes; l'inventaire devait nécessairement précéder la vente. Quelles que soient les injures adressées à MM. Jules Janin et Vatout, injures qui reposent sur des hypothèses et que nous ne reproduisons pas, le château de Versailles, avant l'année 1830, se trouvait dans un état de dilapidation complète. Le texte original se contredit à plusieurs reprises.

du château ; ses vrais souvenirs, sa vraie gloire, ses vieux tableaux, en harmonie avec sa vieille grandeur et toute cette majesté mélancolique, si convenable et si touchante!

Vers l'année 1804, les réparations de Versailles coûtèrent trois millions de francs à Napoléon. Louis XVIII et Charles X en dépensèrent six pour le même objet; Louis XVIII construisit une aile entière pour faire pendant à l'aile gauche, renouvelée par Louis XVI. Que le lecteur s'oriente avec nous, et jette les yeux sur le plan de ce vaste édifice.

Vous entrez dans la grande cour, et un spectacle singulier vous frappe. Autrefois, la monotonie des lignes, le vaste désert qui s'offrait au spectateur, l'étendue même de l'espace inoccupé qu'il découvrait, donnaient bien plutôt l'idée d'une *Place d'Armes* que d'une *Cour d'Honneur*. En vain a-t-on essayé de corriger ce défaut au moyen d'une espèce de balustrade ou de terrasse, courant le long des constructions latérales, et formant une sorte de parapet, trop peu élevé pour servir d'ornement, mais que l'on ne pouvait exhausser davantage sans masquer les autres bâtimens. Qu'a fait Louis-Philippe? Un moyen aussi ingénieux que simple lui a permis de donner à l'avenue du château une majesté, un air de grandeur, que jamais ce château n'avait possédés. Seize statues colossales, représentant quelques uns des héros de la France, et rangées sur deux lignes parallèles, ont été placées à des intervalles égaux, devant les balustrades que nous avons déjà signalées. Ces deux rangs de statues dirigent l'œil vers les deux façades, sur lesquelles Louis-Philippe a inscrit les paroles suivantes : *A toutes les gloires de la France*. Entre ces deux façades, au point exact d'intersection, qui sépare la cour supérieure de la cour inférieure, et qui forme la perspective des trois grandes avenues de Saint-Cloud, Paris et Sceaux, et des deux rues parallèles au front du château, s'élève une statue de bronze représentant Louis XIV à cheval. L'effet de cette disposition est admirable; rien de plus convenable; tous les obstacles opposés par les localités se trouvent levés; toutes leurs beautés acquièrent plus d'importance et de valeur. Les appro-

ches du palais sont en harmonie complète avec leur destination et leur emploi. Le regard est charmé; la réflexion seule découvre avec regret des traces nombreuses de parcimonie et d'inconvenance (1).

Par quel singulier caprice a-t-on choisi les héros dont les noms suivent? et pourquoi leurs images ont-elles été confondues sans égard pour la *chronologie*, qui devrait selon nous présider à l'arrangement de tout *Musée Historique?* Jugez de la disposition de ces grands hommes, disposition que nous reproduisons avec exactitude :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| CONDÉ, | mort en | 1686. | en face de | TURENNE, | mort en | 1675. |
| DUQUESNE, | | 1688. | | DUGUAY-TROUIN, | | 1736. |
| | | | O. | | | |
| SUFFREN, | | 1788. | | TOURVILLE, | | 1701. |
| MORTIER, | | 1834. | | MASSENA. | | 1817. |
| | | S. | —— | N. | | |
| LANNES, | | 1809. | | JOURDAN, | | 1833. |
| SULLY, | | 1641. | | COLBERT, | | 1683. |
| | | | E. | | | |
| DUGUESCLIN, | | 1638. | | BAYARD | | 1542. |
| SUGER. | | 1152. | | RICHELIEU, | | 1542. |

Vous restez stupéfait devant cette cohue de noms propres et de dates. Vous en demandez la cause. La voici. Ces statues sont des statues de hasard, que le roi possédait d'avance. Douze d'entre elles avaient quelque temps écrasé de leurs poids ce pont de la *Concorde*, dont la construction eut pour date le commencement des désordres civils; leurs poses étaient théâtrales et leurs masses gigantesques ; rien de plus ridicule sur ce pont, rien de plus heureux et de plus naturel pour la décoration de Versailles. Mais ces douze colosses n'appartenaient pas spécialement à la révolution; aucun d'eux ne pouvait flat-

(1) NOTE DU TRAD. — Il est impossible d'adopter les conclusions du *Quarterly Review*. En matière d'art, le point de vue pittoresque doit être préféré à tous les autres; et les statues devaient être disposées non selon leurs dates respectives, mais d'après l'effet qu'elles pouvaient produire. Quant à la juxtaposition des noms historiques, les plus étonnés de se trouver ensemble, elle entrait évidemment dans le plan général et dans la pensée première du Musée; pensée de fusion, à laquelle presque toutes les autres convenances ont été sacrifiées.

ter la camaraderie révolutionnaire; il fallait mêler à ces gloires de l'ancien régime quelques renommées du régime nouveau. Par bonheur, on se rappela que Bonaparte avait jadis, non seulement commandé, mais payé les effigies en marbre de quatre de ses généraux morts, Hervo, Despagne, Colbert, Rousselle, tous connus sans doute et honorés, mais qui n'avaient pas encore pu obtenir le degré de célébrité glorieuse et éclatante qui justifiait leur admission dans ce musée. On se contenta de mutiler les attributs, de changer la figure, et au moyen de quelques coups de ciseau Hervo devint Mortier; Despagne, Lannes; Colbert, Masséna; Rousselle, Jourdan. Qui sait si un jour le ciseau d'un gouvernement royal et légitimiste ne fera pas de Masséna Charette; et si le sculpteur républicain des temps à venir ne finira pas par métamorphoser ce même Charette en Santerre, général de la république?

Quant au Louis XIV en bronze qui occupe le centre, sa destinée est à peu près semblable, mais plus bizarre encore. En approchant de la statue équestre, on finit par remarquer une disproportion légère entre le cavalier et le cheval; disproportion qui avait échappé au premier coup d'œil et dont voici la cause. Pendant la restauration, il avait été question de placer au milieu des Champs-Élysées une statue équestre de Louis XV; mais le sculpteur Cartellier mourut avant de l'avoir achevée. Le cheval seul devint la propriété de Louis-Philippe, à qui la révolution de juillet valut ce trophée, entre autres acquisitions plus ou moins importantes. Le cheval une fois trouvé, le monarque manquait encore; on découvrit, dans je ne sais quel magasin, une vieille statue de Louis XIV, par un nommé Petitot; on plaça la statue sur le cheval, et voilà cette magnifique statue équestre achevée en un tour de main. Les contemporains l'ont admirée et l'histoire en parlera.

Le nouveau Musée occupe le vieux château bâti par Louis XIII, toute la partie de l'édifice qui fait face au jardin; et les deux ailes; c'est-à-dire *cent cinquante-deux chambres* ou *galeries*. La transformation de ces appartemens destinés à

l'usage particulier des rois, en galeries de peinture et de sculpture historiques, a nécessairement entraîné beaucoup d'inconvenances et de coïncidences ridicules. On n'aime pas à voir Dagobert et Clovis dans la chambre à coucher des filles d'honneur; la Reine Blanche dans le cabinet de toilette d'un ministre; Duguesclin dans le corridor, Jeanne-d'Arc avec les laquais, François I^er^ et Henri IV au grenier. La distribution de la lumière est nécessairement mauvaise; la dimension et la situation des appartemens se prêtent avec peine à la nouvelle nécessité des convenances qu'on leur impose, et la chambre où madame de Montespan nuançait les atours de sa parure, est tout étonnée de recevoir l'empereur Charlemagne avec ses capitulaires. Ces objections ne sont applicables qu'aux appartemens des deux ailes; quant à ceux du centre, qui, selon M. Vaysse de Villiers, auteur de l'ancien *Guide de l'étranger à Versailles*, « composaient à eux seuls un magnifique musée de peinture, » ils sont restés dans leur ancien état; leurs vieux maîtres, Louis XIV et Louis XV y règnent encore sans partage, et les nombreuses peintures commandées par Louis-Philippe n'ont été s'installer que dans les obscures subdivisions des deux ailes latérales.

Au lieu d'entasser dans une vingtaine de petites chambres plus de batailles et de portraits que cinquante n'en devraient contenir, nous aurions aimé à voir tous les arts, tous leurs souvenirs, tous leurs documens concourir à donner quelque idée de la vie nationale de la France, et des phases diverses qu'elle a parcourues à travers les siècles. Livres, manuscrits, instrumens de musique, meubles, ustensiles, costumes, bijous, armures auraient pu ressusciter de la manière la plus curieuse et la plus piquante la mémoire des mœurs éteintes. Une série de mauvaises batailles ne m'intéresse pas autant qu'une suite de chambres tapissées, lambrissées, dorées selon la mode des diverses époques, les unes tendues de damas, les autres garnies de cuirs imprimés. Nous aurions voulu retrouver les salons, cabinets, salles d'audience des diverses époques, avec leurs ameublemens et leurs ornemens; et certes ce

n'eût pas été un objet de médiocre curiosité. Déjà M. Du Sommerard, propriétaire de l'hôtel de Cluny, avait donné l'exemple d'un Musée de cette espèce; et puisque l'on était si embarrassé de remplir les immenses appartemens du palais, ne pouvait-on remplacer ainsi une partie au moins du *barbouillage obligé* que l'on commandait et que l'on payait?

Le goût personnel de Louis-Philippe n'a pas été plus satisfait que le nôtre, de cette quantité de petits recoins et de misérables réduits, consacrés à je ne sais combien de peintures de toute sorte. Quatorze chambres composaient l'aile du sud; il en a fait une seule immense galerie qu'il a nommée *Grande Galerie des Batailles;* l'effet en est magnifique, quoique les ornemens ne soient pas d'un bon choix et que leur ensemble manque d'harmonie. Elle a quatre cents pieds de long sur quarante à peu près de large, et contient trente-trois batailles remplissant trente-trois grands panneaux. Commençons par faire observer que rien n'est moins historique que ces batailles, dont les peintres n'ont jamais vu le terrain qu'ils reproduisent et n'ont d'autre but que de faire éclater leur invention ou plutôt leur défaut d'invention. Quoi de plus monotone, je vous prie? un cheval noir, un cheval brun, un cheval gris; ces animaux placés dans des attitudes extravagantes et impossibles; un général paisiblement assis sur le coursier le moins fait pour soutenir un cavalier même brave et habile; cet éternel aide-de-camp recevant les ordres du chef, sans faire attention à l'attitude extraordinaire de sa bête; le tambour et le trompette indispensables, faisant retentir leur instrument guerrier, comme si une heure auparavant la balle mortelle ne les avait pas frappés; enfin ces monceaux de raccourcis, morts et mourans, les yeux tournés avec une gratitude profonde vers le héros à cheval qui caracole sur leurs débris, et qui galope à travers le champ de bataille ensanglanté, comme si ce champ de bataille était le terrain des courses de Newgate! Voilà, en vérité, un combat admirablement reproduit: une belle page historique; quelque chose de merveilleusement instructif!

Le plus habile des peintres de ces prétendues batailles, M. Horace Vernet, a consacré son pinceau à un incident qu'il veut bien nommer la bataille d'Iéna et qui n'y ressemble pas plus qu'à toute *revue militaire* possible. Bonaparte, accompagné de deux aides-de-camp, se retourne du côté d'un jeune conscrit placé aux derniers rangs d'un bataillon en marche, et qui, au lieu d'emboîter paisiblement le pas de son chef de file, s'écrie : *Vive l'empereur!* Exclamation condamnée par la discipline, sans doute, mais agréable au conquérant. Toutes les expressions de ce *tableau de genre*, qui voudrait se donner pour un tableau de bataille, sont heureuses et bien senties. Le même charme de détails se retrouve dans la Bataille de Fontenoy, par le même auteur. Ce n'est pas non plus la bataille de Fontenoy, mais bien Louis XV recevant les prisonniers anglais après l'action. Il y a de la grace et de la naïveté dans les figures, et surtout dans le groupe qui représente un jeune officier échappé aux dangers de la journée, et se précipitant dans les bras de son père. Nous en dirons autant ou à peu près de cette autre page, œuvre de M. Couderc, et qui nous montre encore Louis XV, après la journée de Lawfelt, recevant le général de Saxe. Des poses naturelles, agréables, presque familières, tranchent heureusement avec le fond monotone, triste et uniforme de ces autres batailles, pleines de clinquant, de mensonge, de froideur, d'affectation et de prétention. Il est singulier, mais il n'est pas étonnant que Louis XV, le roi le moins guerroyant que la France puisse se vanter d'avoir possédé, ait inspiré les deux meilleures œuvres de ce musée, mal desservi par l'enthousiasme militaire de ses artistes.

La salle qui précède la Galerie des Batailles est à peu près la seule qui justifie réellement ce beau titre d'*historique*. Là se trouvent placés soixante-douze portraits de généraux de la révolution, peints à l'âge et avec le costume du grade qu'ils avaient en 1797. Voici Buonaparte, non, il est vrai, en capitaine d'artillerie française (grade qu'il obtint le 2 février 1792), mais en lieutenant-colonel de la milice corse. Voici Soult et Junot,

sergens, portant les épaulettes de laine; le roi de Suède simple sous-officier, et Louis-Philippe dans l'armée de Dumouriez. Malheureusement, parmi ces portraits, il y a encore bien des fables et des hypothèses. La plupart de ces sergens et sous-lieutenans n'ont jamais posé devant aucun peintre, à l'époque où on les représente; il a suffi à l'artiste de quelque effigie d'un vieux général, tout ridé, criblé de blessures, bronzé par la fumée de la poudre et la poussière de vingt batailles; l'artiste lui a ôté son uniforme et ses croix-d'honneur, l'a dépouillé de ses broderies, lui a donné dix-neuf ans et l'uniforme de caporal : magique procédé qui ne ressemble pas mal à ce moulin où les fées plaçaient, quand il y avait des fées, les gens qu'elles voulaient rajeunir.

Un grand nombre de ces peintures sont des copies réelles de portraits véritables; mais il faut dire aussi que l'exécution de la plupart de ces ouvrages est exécrable et que le voisinage de quelques portraits de vieux maîtres fait ressortir encore la faiblesse et la pâleur misérables des pinceaux modernes. Au bout du même étage s'ouvre une troisième chambre, spécialement et exclusivement consacrée aux gloires des *Journées de Juillet*. Là se trouvent les *Scènes d'août* 1830, *le Palais-Royal, l'Hôtel-de-Ville* la séance royale pendant laquelle Louis-Philippe accepte cette souveraineté citoyenne, si impossible et si complétement métamorphosée. Les amis des trois journées doivent vouer à la salle dont nous venons de parler une prédilection toute particulière; c'est à peu près le seul trophée qui leur soit resté de ces triomphes. Si jamais on fait subir quelques changemens au Musée Historique, je crains bien que celle-ci ne soit la première à s'offrir; aujourd'hui même, les scènes qui s'y trouvent retracées ont quelque chose de dérisoire, et malgré l'intérêt invincible et permanent qui s'attache à cette réunion de figures historiques, peintes en face des événemens et des hommes, il pourrait bien se faire que dès aujourd'hui les acteurs eux-mêmes de cette révolution improvisée eussent peine à contempler sans dégoût les toiles qui doivent en perpétuer le souvenir.

Revenons à ces trois suites d'appartemens, dont deux occupent le rez-de-chaussée et le premier étage de l'aile gauche, et la troisième le rez-de-chaussée de l'aile du sud. Chacune de ces suites d'appartemens, composée de douze à quatorze pièces de plain-pied et ayant de trois à quatre cents pieds de long, est couverte de toiles peintes; cela fait à peu près quatre mille pieds de canevas nuancé de blanc, de jaune, de bleu et de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Encore ne faisons-nous pas entrer en ligne de compte les galeries dont il a été question plus haut et plus de quinze cents autres pieds de promenade pittoresque à exécuter dans l'attique du nord, dont nous nous occuperons tout à l'heure. La même opération, on le prétend du moins, doit avoir lieu pour les trois compartimens du centre, où l'on pourra bientôt admirer les maréchaux et les amiraux de France, quelques scènes des Croisades et je ne sais quoi encore, étendu, éparpillé ou barbouillé sur 3,000 autres pieds de canevas. Nous serions trop ingrats, en vérité, si nous ne nous estimions pas satisfaits et si plus d'un tiers de lieue de peintures ne nous paraissait très suffisant.

Commençons, avec les visiteurs ordinaires, par examiner la première suite d'appartemens qui occupe le rez-de-chaussée de l'aile du nord. Chaque chambre peut avoir vingt-cinq pieds de long; huit de ces chambres sont éclairées par deux fenêtres, deux par une seule, deux autres par trois fenêtres; sur les murailles se trouvent encadrés deux cent quatorze tableaux, entourés de cadres étroits et serrés les uns contre les autres, de manière à ne pas laisser même de place pour les cheminées. Quelques tableaux couvrent toute la muraille; les autres se tiennent où ils peuvent; ces autres, esquisses à l'huile, dont quatre ou cinq couvrent le même canevas, et qui ne sont séparées que par des bordures d'arabesques, remplissent les vides laissés par les grandes peintures. Triste et mesquin arrangement qui rappelle trop le décor extérieur des loges de théâtre. Pourquoi ces beaux Vandermeulen, grandes pages dont le seul mérite consiste dans les petits portraits his-

toriques qui s'y trouvent semés, occupent-ils une place si élevée que le regard les discerne à peine? Sur les deux cent quatorze nouveaux tableaux, soixante-dix seulement ne sont ni des siéges ni des batailles; et vraiment, dans ces batailles, je ne vois pas plus d'histoire que dans les tableaux du Bourguignon : une mêlée, de la poussière, un cliquetis d'armes, un tambour mort; ce n'est pas de l'histoire. Tout au plus le soldat peut-il y trouver un amusement frivole. C'est afin de remédier à ce défaut que le bon goût ingénieux de Louis-Philippe a voulu assigner à chacune des salles une date chronologique et une époque certaine. Ainsi la première suite d'appartemens commence par une chambre consacrée aux événemens de l'histoire de France jusqu'à saint Louis, et continue par une seconde chambre qui va jusqu'à Charles VII. Ce plan ne triomphe pas de tous les obstacles : les périodes les moins fertiles de l'histoire se trouvent occuper autant de place que les époques les plus fécondes. Deux chambres et demie pour Louis XIV; deux chambres et demie pour Louis XV, et à peine un quart de salle pour Louis XVI et les années redoutables qui suivirent son règne. La plus heureuse idée, entre celles qui ont présidé à l'arrangement du Musée, est la série continue des portraits authentiques des rois, qui prêtent un intérêt vif et un air d'ordre et de régularité à l'ensemble de la collection.

L'histoire proprement dite a beaucoup à se plaindre. Toute celle des années 1792 à 1795 est représentée exclusivement par quarante-quatre batailles. Vingt-deux salles sont occupées par les cérémonies et les combats de Buonaparte. Une chambre est consacrée à Louis XVIII, une autre à Charles X. On y remarque un très mauvais tableau de Gérard, le Sacre de Charles X; une Revue de la garde nationale de Reims, par Gros, plus mauvaise encore; une autre Revue d'Horace Vernet, très bien exécutée et remarquable par les ressemblances frappantes de Charles X, du duc d'Angoulême, du duc de Bourbon et du *duc d'Orléans*. Le seul défaut réel de ce dernier tableau, c'est la beauté du cheval qui porte le roi et dont

la tête pleine de feu, l'encolure superbe, la magnifique allure rejette dans l'ombre toutes les têtes et tous les personnages environnans. La dernière salle est consacrée à Louis-Philippe lui-même, que l'on peut y voir dans toutes les phases de sa vie : enfant, adolescent, jeune homme, homme mûr, et enfin vieillard. Un goût délicat se trouverait sans doute offensé de cette reproduction perpétuelle de la gloire du même monarque dans son propre château; mais la France y a depuis long-temps habitué tous ses rois, et le secrétaire d'ambassade de Guillaume III, Mathieu Prior, disait à Louis XIV, qui lui montrait ses propres exploits éternisés par le pinceau de Lebrun et de Vandermeulen : « Sire, les monumens des victoires de mon maître sont partout, excepté dans son palais. » La vanité nationale des Français les habitue à ces sortes de louanges; nul ne s'étonne en France d'entendre le vaudeville répéter que les Français sont les conquérans du monde, et je ne doute pas que Louis-Philippe, comme Louis XIV, n'ait cédé bien moins à un amour-propre puéril qu'à la vieille coutume de sa nation. Ce n'est point au hasard que j'accouple ici les deux noms propres, Louis XIV et Louis-Philippe : il y a une ressemblance marquée entre les caractères de tête de l'un et de l'autre, et la juxta-position de leurs portraits fait encore ressortir cette analogie. En effet, le roi des Français descend en ligne directe de Louis XIV, par les femmes.

Au surplus, il a traité Buonaparte encore mieux que lui-même : ce conquérant a sept salles pour lui seul, sans compter douze autres salles toutes remplies de ses batailles, ou plutôt de ces insipides extravagances, sans caractère et sans vérité, que les peintres exécutent à la toise et que les gouvernemens paient; on y voit plusieurs mensonges historiques consacrés par la peinture: entre autres l'histoire (reconnue fausse) des pestiférés de Jaffa; et Napoléon se donnant des airs coquets et gracieux auprès de l'infortunée reine de Prusse, dont il a flétri la renommée et brisé l'existence. Nous demanderons aussi à quoi bon cette salle qui consacre l'atroce expédi-

tion de la guerre d'Espagne? Pourquoi cette canonisation accordée aux excès les plus flagrans d'une ambition que le sort a punie? Ne voit-on pas que la guerre d'Espagne ne peut être aujourd'hui qu'un sujet de remords national et non un sujet de gloire? Si les faits d'armes de l'armée française ont paru dignes d'être rappelés, ne fallait-il pas du moins rappeler aussi la terrible leçon, la puissante catastrophe qui servit de dénoûment à ce drame? Pourquoi effacer des tablettes frauduleuses de cette histoire mensongère, la vengeance providentielle que réclamèrent à la fois la terre outragée et le ciel insulté? Il ne fallait pas faire du Musée de Versailles un sanctuaire d'ambition, de rapine et de cruauté, ni négliger la morale universelle pour satisfaire l'amour-propre puéril de sa nation.

La nullité domine dans ces tableaux, dont quelques uns nous ont plu, et dont le plus petit nombre a éveillé notre admiration. Une telle collection atteste, en définitive, une habileté, une célérité, surtout une activité de manufacture vraiment étonnante. Aucune nation de l'Europe n'eût produit autant de tableaux, et de tableaux aussi passables, pendant le même espace de temps. Mais, abstraction faite de cette facilité dans le métier, de cette rapidité et de cet agrément dans le faire, si l'on nous invitait à résumer notre opinion sur les mérites et les défauts de l'école française de peinture, nous serions forcés de signaler comme ses caractères actuels et principaux : la bizarrerie froide de la conception et la prétention misérable du coloris.

Neuf salles et le corridor ou galerie qui longe les neuf salles se trouvent remplis d'un millier de *portraits* de tous les temps et de tous les pays. Ils nous avaient inspiré une curiosité très vive ; nous savions combien de ressources on avait dû trouver dans les nombreux magasins dont le roi avait disposé. Quel a été notre étonnement, quand nous avons reconnu que l'authenticité de la plupart de ces portraits n'était nullement prouvée, et que l'on n'avait été guidé que par un seul désir, celui de couvrir l'espace entier qui se trouvait libre, sans ar-

rangement, sans plan, sans choix? Cette mosaïque, placée côte à côte : le Dante et Jean de Montfort, Jeanne-la-Folle et Améric Vespuce, Raphaël et sir Thomas Moore, Jean Calvin et Diane de Poitiers, dont aucun voile (dit élégamment le catalogue) ne couvre les charmes; voilà un beau mélange, en vérité! On croit voir les guerriers de Falstaf pêle-mêle, les uns borgnes, les autres boiteux, quelques uns manchots, personne à sa place. De quel droit tant d'Italiens, de Suisses, d'Allemands s'introduisent-ils dans le sanctuaire de la gloire française? L'archevêque de Warham, par exemple, *que vient-il faire dans cette galère?* Ce n'est pas même un bel ouvrage, ce n'est pas même un original. Voici un Marlborough qui ne doit faire frissonner d'horreur aucune ame française, car il ne ressemble pas le moins du monde au général qui a fait subir aux Français plusieurs défaites. Je vous demande un peu la belle figure que fait ce duc anglais dans les galeries de Versailles? Louis-Philippe, au surplus, peut répondre aux détracteurs de ce portrait ce qu'une belle dame répondait dans une autre circonstance : « Vous dites que ce portrait me compromettra? Il est si peu ressemblant! » Et le pauvre Georges III, roi d'Angleterre, qui oserait, je vous prie, donner plus de trois shellings de son visage? Si l'on voulait absolument que les rois d'Angleterre siégeassent parmi les héros de la France, n'était-il pas plus convenable de choisir ceux qui en ont conquis autrefois les trois quarts?

Disons encore que la plupart de ces portraits nous inspirent de grands doutes. Par exemple, il y a dans la quatrième salle deux portraits différens de madame de La Vallière qui ne peuvent certainement ressembler à la même personne, puisqu'ils ne se ressemblent pas entre eux. Comme l'un et l'autre, d'ailleurs, sont également privés du signe caractéristique de l'héroïne,

De ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,

comme s'exprime cet insolent Bussy-Rabutin, il est vraisemblable que madame de La Vallière n'existe pas dans le

Musée. C'était aussi offenser la décence d'une manière assez grave, que de placer le portrait de madame de Montespan dans la chambre nommée le *grand couvert de la reine*, L'apothéose de mille nullités, l'omission de mille personnages nécessaires, les falsifications et les fraudes, les doubles emplois et les mauvaises désignations données aux portraits, font succéder au plaisir qu'on s'était promis le désappointement le plus complet. L'œil vulgaire auquel il suffit de se promener du catalogue sur la muraille et de la muraille sur le catalogue, et d'examiner tour à tour les noms et les portraits, n'en demandera sans doute pas davantage. On trouvera même cela fort amusant, si l'on ne cherche pas l'idée qui rattache le nom au portrait et le portrait au nom ; mais, pour ceux qui ont quelque instruction, pour Louis-Philippe et pour l'*ancienne* race littéraire (car la nouvelle paraît ne rien savoir), cette confusion, ces faussetés, ces mensonges, doivent paraître choquans ; et nous ne doutons pas que Louis-Philippe ne se hâte de corriger ces défauts, dès qu'il en aura le loisir et les moyens.

Le corridor dont nous avons parlé ne contient que des tableaux relatifs à Louis XV et à ses descendans, presque tous misérables sous le rapport de l'art. Cette série se termine par un triste et mauvais portrait de Louis XVI, le plus honnête, et par conséquent le plus malheureux de sa race. Le roi *constitutionnel* (tel est le titre inscrit au bas du chef-d'œuvre) s'est vu forcé de se soumettre aux pinceaux de *Carteaux, peintre du roi et officier de la cavalerie nationale de Paris en* 1791, le même qui, rejetant une palette sans gloire, devint général de l'armée révolutionnaire et commandait à Toulon lorsque Bonaparte fit sa première apparition sur la scène politique. Il faut voir cet infortuné monarque, beaucoup plus laid que nature, monté sur un cheval qui ne peut pas le porter, le chapeau déshonoré par une cocarde tricolore fanée, et brandissant dans le vide une innocente épée, sur la lame de laquelle on lit ces mots ironiques : *La loi.* Le paysage est un désert aride ; seulement, pour en varier un peu

la monotone difformité, l'artiste patriote a peint sur le premier plan un choux-pommé beaucoup plus naturel que tout le reste. N'y a-t-il pas tout un fragment d'histoire dans cette misérable croûte, qui porte témoignage de l'abaissement des arts et de celui du monarque?

Quant aux sculptures, elles remplissent les quatre corridors des deux ailes, les vestibules et les antichambres. Nous n'avons rien à reprocher à leur disposition, ni à la convenance parfaite de ces galeries monumentales, dont la simplicité s'accorde beaucoup mieux, selon nous, avec la statuaire que les mille ornemens prodigués dans les salles du vieux Louvre. Nous ne pouvons que louer aussi le choix des monumens, et nous reconnaissons avec plaisir les nombreuses difficultés que le roi a dû vaincre pour atteindre ce résultat. Non seulement il a réuni les tombes et statues monumentales, que M. Lenoir avait soustraites au naufrage révolutionnaire, et qui se trouvaient réunies dans le Musée de la rue des Petits-Augustins; mais il a fait mouler en plâtre tous les bustes et statues de rois, de reines, de personnages célèbres qui se trouvaient, soit dans des niches, soit sur des autels, dans les diverses églises de France. Son intention est de les faire exécuter en marbre plus tard. Tout un côté de l'un des corridors est consacré aux généraux tués sur le champ de bataille; adossés aux fenêtres, ils sont assez mal éclairés; mais après tout, c'est là une idée à la fois nationale et rationnelle : deux épithètes rarement unies.

La plus remarquable, la plus originale de ces sculptures, est sans aucun doute la statue de Jeanne d'Arc, par la princesse Marie, seconde fille du roi, récemment mariée au prince Alexandre de Wurtemberg; de toutes les œuvres d'art que le Musée contient, c'est celle qui doit faire le plus de plaisir à la famille royale, et qui l'honore le plus. Qu'une jeune princesse ait exécuté une statue en marbre, c'est déjà chose si extraordinaire, que l'on pourrait passer par dessus beaucoup de défauts; mais ici l'indulgence serait inutile, et nous regardons cette statue comme la plus belle et la plus remarquable

que l'art moderne ait produite. Peut-être lui aurions-nous demandé un enthousiasme plus ardent et plus intense, une attitude plus héroïque et plus guerrière, quelque chose de plus vivement inspiré : nous ne retrouvons pas là cette Jeanne d'Arc de Southey :

Une sainte pâleur régnait sur son visage;
La grace féminine et le mâle courage
En elle s'unissaient : la force et la bonté,
L'enthousiasme ardent et l'austère beauté
D'un sexe délicat tempéraient la faiblesse.

L'autre *vierge d'Orléans*, et vierge inspirée comme son héroïne, n'a pas conçu le même type qui frappa l'imagination de Southey. Un sentiment féminin, dont nous sommes loin de réprouver la délicatesse, et qui est loin d'ailleurs de contrarier les traditions historiques, lui a fait préférer une autre héroïne, plus douce, animée d'un patriotisme plus intime que violent! La voilà, vêtue de sa cuirasse par dessus ses habits de femme, l'œil calme et fixé sur la terre, comme si une résolution profonde l'avait saisie, les mains jointes et croisées sur l'épée de sainte Catherine, qu'elle presse sur son cœur. La partie supérieure du corps se rejette en arrière, le pied s'avance, et se cramponne sur le piédestal. Le front est intellectuel, le bas du visage annonce une détermination forte et inébranlable, l'effort d'une énergie surnaturelle chez cette jeune fille, qui serait douce et simplement pieuse dans les circonstances ordinaires. Est-il réellement vrai que la princesse Marie soit l'auteur de cette belle statue? Nous n'en doutons pas. A qui l'attribuerait-on? L'inspiration en est digne d'une femme, pleine de pureté, de grace, de vérité. Le bruit s'est répandu que la princesse s'était contentée de modeler la statue, laissant à d'autres mains le soin de l'exécuter. Nous savons de très bonne part qu'elle n'a fait absolument que ce que font tous les grand sculpteurs. La main du *praticien* a ébauché le marbre qu'elle s'est chargée de terminer ensuite. Si la galerie de Versailles avait coûté à Louis-Philippe le double

de ce qu'elle lui a coûté, il n'eût pas acheté trop cher la joie dont une telle œuvre a dû pénétrer son cœur paternel.

La partie matérielle de l'Exposition ne mérite que des éloges. De nombreux laquais en livrée assez simple vous servent de pilotes à travers cet océan de tableaux, et vous dirigent dans votre course ; précaution qui a semblé nécessaire à cause du grand nombre de salles, et de l'énorme foule qui s'y pressait. Il est vrai que cette foule diminue tous les jours d'une manière effrayante. La politesse de ces serviteurs du public, leurs égards pour les étrangers, leur désintéressement, qui fait partie des devoirs qui leur sont imposés, causent une espèce d'étonnement mêlé d'humiliation, à nos compatriotes, qui ne peuvent s'empêcher de se rappeler l'avidité brutale de nos cicerone. Le palais est bien tenu, bien chauffé, garni de nombreuses bougies qui attendent qu'on les allume. Les siéges de velours qui s'offrent aux promeneurs pendant une visite de deux lieues de long, n'ont assurément rien de superflu, mais prouvent l'attention paternelle et le tact des convenances qui distinguent le roi.

Nous n'avons pas dissimulé les erreurs de goût et les fautes contre la moralité politique qui nous ont frappés dans notre promenade à travers ce musée. Son immense étendue nous semble être après tout le plus grave des reproches que l'on puisse lui adresser? Il y a là dix fois plus de tableaux qu'il n'en faudrait. Ils se confondent, ils se brouillent, ils s'entassent : la mémoire n'en conserve aucun souvenir ; l'œil est ébloui de tant de couleurs entassées et confondues. Si les voyageurs les plus instruits avouent le sentiment pénible que laissent chez eux les grandes galeries italiennes, toutes remplies d'œuvres d'art sorties du pinceau de Raphaël et du Dominicain, quelle fatigue ne doit-on pas ressentir à l'aspect de ces milliers de peintures appartenant à la même école, consacrées presque toutes à d'insipides batailles, et d'une exécution passablement médiocre ?

Passons aux appartemens de cérémonie qui occupent tout le premier étage du bâtiment central. Il est impossible de ne

pas être frappé du contraste qui se trouve entre ce Musée tout bariolé de couleurs diverses, tout resplendissant des couleurs les plus hostiles, et ces magnifiques salles, dont la simplicité solennelle et splendide rejette bien loin dans l'ombre la prétentieuse magnificence des temps modernes. Vous passez du faux sublime au vrai sublime, et du théâtre au sanctuaire. Ces salles sont pavées de marbre du plus beau choix, ont pour plafond d'amirables peintures; et leurs portes, ainsi que leurs volets sculptés et dorés, offent plus d'un modèle d'élégance et de solidité dans l'ornement. La grandeur de ces salles augmente progressivement jusqu'à la *galerie des Glaces*, qui en est le centre, et qui nous paraît le type de la magnificence architecturale dans son triomphe le plus éclatant.

Les appartemens vont ensuite en diminuant jusqu'à ce que le promeneur ait atteint les appartemens ordinaires. Vous diriez que ces dorures sont d'hier, tant elles ont d'éclat et de fraîcheur. Les tableaux nombreux, mais ne couvrant pas toute la muraille comme des tentures, datent de l'époque de Louis XIV : aussi l'émotion s'y trouve-t-elle vraie, puissante, profonde. C'est là qu'il faut chercher les souvenirs de Versailles; c'est là, dans la chambre à coucher de Marie-Antoinette, que se trouve cette porte secrète qui lui servit à se glisser dans l'appartement du roi pour aller y mourir à son poste. C'est tout à côté, en haut de l'escalier de marbre, que Miomandre et Durepaire ont combattu et sont morts pour protéger la fuite de la reine et lui donner quelques instans de répit. Voici la chambre à coucher où Louis XIV expira, où devait expirer la monarchie. C'est au balcon central de cette chambre que le roi, la reine et la dauphine se montrèrent au peuple pour lui promettre de le suivre à Paris. Trois cadavres de gardes-du-corps étaient là étendus dans la cour. « La reine seule! la reine seule! » criait le peuple. Elle parut seule en effet, et s'exposa seule aux balles de l'émeute enflammée. Cette autre fenêtre, la plus au nord, fut témoin d'un double acte d'héroïsme dont la simplicité sublime a peu d'analogues et nous paraît éteindre la gloire des mille fanfaronnades dont le

reste du Musée resplendit. La reine se tenait debout auprès de cette fenêtre ; une balle vint frapper la muraille un peu au dessous de l'endroit où elle se trouvait. M. de La Luzerne s'en aperçut, ne dit rien, tourna autour de la reine et alla paisiblement se placer entre elle et la croisée. L'ame grande de la reine ne se trompa point sur son motif; elle se pencha vers lui et lui dit tout bas : « Je vois votre intention et vous en remercie ; mais ayez la bonté d'aller vous remettre à votre place ; c'est la vôtre, et celle-ci est la mienne. »

*Sunt lacrymœ rerum et mentem mortalia taugunt.*

« Il y a des larmes dans les cœurs, et les infortunes passées les émeuvent. » Le palais était bien plus historique lorsqu'il n'était peuplé que de statues et de vieux souvenirs, de vieux tableaux et de lambris qui avaient vu se dérouler les terribles scènes dont nous parlons. Dans un château que l'on appelle historique, c'est une triste chose de voir la porte par où la reine s'échappa condamnée et recouverte de je ne sais quel portrait servant de pendant à je ne sais quel portrait inconnu (1).

Si Bonaparte est glorifié dans ce musée jusqu'à l'apothéose où sont le duc d'Enghien, et les notables, et les états-généraux, et les assemblées constituante et législative, et la convention, et le directoire? Où sont Necker et Calonne, Bailly et Mirabeau, Maury et Barnave? Pourquoi le seul personnage de ces temps orageux dont on découvre la figure, au milieu de cette vaste collection, est-elle celle du fat ridicule nommé Lepelletier-Saint-Fargeau ; pauvre homme que les républi-

(1) Note du Trad. — Les souvenirs que l'auteur anglais évoque et auxquels il attache l'importance sentimentale que l'histoire y attachera sans doute, ont besoin aujourd'hui d'être effacés et non réveillés en France. Tous les partis, toutes les passions, toutes les opinions ont donné leur moisson merveilleuse et sanglante d'héroïsmes, de crimes, d'enthousiasme, de violence. Rien n'est plus injuste que d'accuser le roi d'avoir négligé ou omis dans son Musée de Versailles la représentation de scènes dramatiques aussi dangereuses pour l'imagination populaire.

cains canonisèrent parce qu'un poignard royaliste le frappa au cœur? La galerie de Versailles n'est pas de l'histoire, c'est un panégyrique. Nous n'y trouvons ni le 20 Juin, ni le 10 Août, ni le 21 Janvier, ni le 16 Octobre. Où sont les murs sans draperies et l'imposant souvenir du Jeu de Paume? où est la prise de la Bastille? où est la fédération du Champ-de-Mars? et ce sublime tumulte du 31 mars qui fonda le règne de la Terreur? et la lutte pittoresque du 13 vendémiaire? et les perfides ruses du 18 fructidor? et la journée du 18 brumaire grosse du règne de Bonaparte? Assurément il était plus facile de reproduire exactement ces souvenirs que la bataille de Tolbiac et Charlemagne dictant les capitulaires.

Si l'on trouve bien du faux, bien de l'artificiel dans le musée historique de Versailles, il faut avouer que la position du roi des Français était difficile. Quelle qu'ait été son ambition, ce n'est point de son plein gré, ni par suite d'un complot direct, qu'il s'est trouvé placé dans la position qu'il occupe. Nous croyons que l'expulsion de la branche aînée a été justifiée *de facto* par l'impuissance délirante de Charles X et de ses ministres, et même, jusqu'à un certain point, *de jure* par son abdication pusillanime et celle de son fils. Nous croyons que l'accession de Louis-Philippe a été sanctionnée par l'utilité, nous oserons presque dire par la nécessité publique ; qu'il a sauvé la France de l'anarchie, et que sa vie et son règne sont nécessaires à la consolidation de l'ordre dans ce pays volcanique. Mais, tout en lui souhaitant un succès complet, il nous est impossible de penser que le *Musée monstre de Versailles* doive y contribuer puissamment.

(*Quarterly Review.*)

# Histoire.

## HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE

## DES DEUX CANADAS,

DEPUIS LEUR DÉCOUVERTE JUSQUES ET Y COMPRIS L'INSURRECTION DE 1837.

La lutte des patriotes canadiens contre la métropole se poursuit avec une énergie de volonté, qui rapproche de plus en plus leur insurrection, comme nous l'avions prédit, du caractère politique d'une rupture définitive, à l'instar de la révolution mémorable qui a séparé les États-Unis du gouvernement de la Grande-Bretagne. Les circonstances, les épisodes, les progrès du soulèvement se succèdent avec la même effrayante rapidité. Nous avons fait connaître les vices d'organisation administrative et les abus de la possession territoriale, qui avaient décidé en principe cet événement si grave pour l'Angleterre. Il nous reste à pénétrer plus profondément dans l'ensemble historique et dans les résultats sociaux d'un changement d'état, qui pousse encore, pour sa part, la jeune Amérique vers les nouvelles destinées de ce continent. Déjà l'émotion produite aux Etats-Unis par le courage des Canadiens, la neutralité menaçante du sénat et des collisions récentes, ont suffisamment prouvé qu'à l'insurrection de la colonie anglaise se rattachait une question vitale pour toutes les provinces situées entre la baie d'Hudson, Terre-Neuve et Halifax, si prématurément appelées Nouvelle-Bretagne.

L'aspect géographique et la constitution matérielle des deux Canadas suffisent pour démontrer à quel point l'issue de la révolution dont cette contrée est maintenant le théâtre tournera au détriment de l'Angleterre. D'abord, il faut bien l'avouer, toute la civilisation du pays est concentrée depuis long-temps dans le Bas-Canada, siége de l'insurrection actuelle, par l'influence des familles d'origine française; leur proportion est de 275,000 individus sur 600,000 ames, dont se compose aujourd'hui la population du Bas-Canada, population dans laquelle tous les émigrans européens, qui en forment la majeure partie, sympathisent naturellement pour ces familles. Transportez-vous ensuite dans les forêts vierges qui couvrent encore les environs de Québec; remontez le Saint-Laurent; voyez ces vergers et ces champs qui coupent les magnificences d'un terrain sauvage par des zones d'une culture ardente et impatiente; représentez-vous le parcours de ce grand fleuve, navigable aux vaisseaux, traversant quatre lacs, qui forment quatre mers, et baignant des villages aussi pressés, aussi exubérans de vie et de commerce que des cités d'Europe, et toutefois contraints de se maintenir dans les limites qu'une population insuffisante quoique d'une supériorité réelle impose au développement de sa puissance; représentez-vous ce mélange de la nature la plus vigoureuse et de la production la plus restreinte, et dites maintenant que la révolution canadienne n'est pas un fait accompli. C'est une nécessité inscrite dans le tableau physique du Canada comme dans les mœurs et les besoins de ses habitans.

Les trois îles de Montréal, Jésus et Perrot, avec leur admirable climat, le district borné par les hautes terres du Connecticut, les environs de Point-Lévi, n'ont qu'à déployer les richesses de leur sol pour convaincre les plus incrédules que l'émancipation seule de ces provinces est susceptible d'en peupler l'immense étendue. Depuis les monts Alleganis, qui terminent le Bas-Canada au sud-est et la chaîne bifurquée dont le disque étroit forme le champ clos du tournoi, jusqu'aux rives méridionales du fleuve, le paysage est accidenté comme

un jardin disposé avec étude par un grand artiste, et l'enchantement du territoire rend plus pittoresques, plus animés, plus fanatiques, les combats qui s'y livrent avec l'enthousiasme d'une liberté naissante. C'est une perspective ininterrompue de baies profondes, de hardis promontoires, d'habitations pastorales, d'îles rocheuses, de puissantes rivières, tantôt serpentant dans les vallées comme des canaux rectilignes et planes, tantôt s'engouffrant sous des précipices, dévalant sur des escaliers gigantesques ou se brisant contre des îlots de granit, et enfin s'élargissant en nappe à l'embouchure où des vaisseaux de guerre d'un nouvel empire maritime indépendant auraient certes beau jeu pour déployer la forêt de leurs vergues et faire manœuvrer l'armée de leurs matelots.

Nous avons exposé quelle était l'importance commerciale de Montréal et de Québec. Comme position militaire et centre politique, cette dernière ville est une des plus remarquables cités du Nouveau-Monde, la capitale naturelle de l'empire transatlantique. Point-Lévi, avec sa romantique église et ses charmans cottages, les cataractes du Montmorency, l'île d'Orléans, qui ressemble à la côte du Devonshire, ne sont pas uniquement les lignes d'arrêt d'un horizon digne de l'Orient ; il faut encore y voir les appendices en quelque sorte de la situation inexpugnable de Québec, dont les créneaux couronnent la cîme du *cap Diamant* avec la fierté d'une métropole démocratique. Si Québec est regardé avec raison comme le Gibraltar de l'Amérique du nord, avec sa citadelle dont les fortifications embrassent une superficie de cinquante acres de terrain, on peut dire que le grand bassin formé devant la ville, par la rivière Saint-Charles, long de 3 à 4 milles et large de 2 milles environ, est un dock colossal où le commerce du monde entier trouverait franchise et abri.

Il est impossible que les Etats-Unis, si jaloux de leur agrandissement, si hostiles à tout voisinage prospère, surtout lorsque ce voisinage est anglais, et d'ailleurs si maîtrisés par l'essence républicaine de leur gouvernement ; il est impossible qu'ils ne jettent pas un œil de convoitise sur les provinces du

Bas-Canada, limitrophes de Vermont, de New-York, du Maine et du Hampshire. Leur liberté démocratique a un ridicule, c'est l'ambition propre à la plus despotique monarchie; et bien que la meilleure partie du territoire de l'Union ne soit pas peuplée, que son empire touche au golfe du Mexique, à l'Atlantique et au Grand Océan, elle n'oublie pas qu'une irruption rapide et trente mille hommes de milice américaine suffiraient pour mettre en son pouvoir la place de Québec qui, malgré ses fortifications naturelles, n'est pas à l'abri d'une surprise, à cause de la faiblesse relative de la garnison. Il n'y a donc pas seulement dans la neutralité douteuse de l'Union un motif de rivalité maritime, il y a aussi la secrète pensée de porter les limites des états septentrionaux au point que la nature semble avoir fixé. Ce plan de configuration est national et populaire, parce qu'il forme une question d'amour-propre local qui se rattache aux temps haineux de la guerre de l'indépendance. Tels sont les orages extérieurs groupés au dessus des créneaux de Québec.

Montréal est une ville toute française par ses édifices, par ses usages et par ses mœurs. Sous le rapport de l'étendue, du commerce et de la population, elle surpasse la capitale officielle du pays. La fertilité du sol et la beauté du paysage y semblent en rapport avec cette importance morale. C'est auprès de Montréal que se précipite d'un rocher de marbre la chute du Montmorency, de cent pieds plus haute que la plus haute chute du Niagara; c'est à peu de distance de Montréal que rugit le Saguenay, torrent singulier et merveilleux, rivière bouillonnante parmi des récifs, et dont la profondeur à son embouchure n'a jamais été atteinte par la sonde; trois cent trente brasses de corde ont vainement cherché le fond de son lit. Les rives en sont d'une mesure proportionnée à cet abîme; elles varient depuis deux cents jusqu'à deux mille pieds de haut. Si le Bas-Canada était peuplé, ce serait le plus grand de tous les états de l'ancien monde, à l'exception de la Russie. On comprend alors que de pareils phénomènes dans la figure du sol y paraissent naturellement

à leur place. Toutes les harmonies désirables se rencontrent dans cette magnifique contrée.

C'est même ici le lieu de nous rendre compte des avantages que le Saint-Laurent, cette artère des deux Canadas, présente à la civilisation future de l'Amérique du Nord; nous nous sommes peut-être montrés un peu concis à cet égard dans notre précédent article. Comme le Nil et l'Amazone, le fleuve Saint-Laurent déborde par l'effet des marées sur les vallées qui forment son lit et y répand une fécondité périodique. Le point de son embouchure lui ouvre l'Océan et le commerce de l'Europe. Il se congèle en hiver, dira-t-on; mais cet obstacle ne met aucune entrave aux communications intérieures. En Russie, l'hiver est la saison où les provinces éloignées de l'empire du czar correspondent de l'une à l'autre avec le plus d'aisance et de rapidité. Le Bas-Canada abonde en rivières d'une navigation facile, d'un lit commode, et qui, par leur nombre et leur largeur, surpassent toutes les rivières de notre Europe. Ces cours d'eau, navigables pendant l'été, deviendraient d'excellentes routes pendant l'hiver. Il faut n'avoir qu'une idée très succincte des ressources industrielles que les populations du nord de l'ancien monde trouvent dans la solidification annuelle de leurs canaux pour se représenter tout le bénéfice que les Canadiens peuvent tirer de leur climat septentrional.

Le Bas et le Haut-Canada se prolongent vers la baie d'Hudson, le lac Mistisinny et l'océan pacifique en langues de terre désertes, interminables, dont l'exploitation doit entrer aussi en ligne de compte dans le calcul des prospérités futures du pays. Des planteurs anglais, malgré la rigueur d'une température à peu près polaire, y ont fait des établissemens. Les villages, les écoles, les moulins, les églises commencent à marquer çà et là de districts colonisateurs et vivifians cette plage où naguère les Esquimaux chassaient l'ours et le castor. Mais le plus singulier comme le plus utile caractère du Haut-Canada est sa chaîne de lacs; il distingue parfaitement cette partie de l'Amérique du Nord de toutes les contrées européennes. Ce fut assurément un bienfait de la Providence,

que des masses d'eau renfermées ainsi dans le milieu d'un continent impénétrable aux flots des deux mers. Pour tempérer les exagérations du climat et subvenir aux communications générales, un tel système de canaux naturels, accessibles à des bâtimens de quatre cents tonneaux, et réunis par des chemins de fer, offrira dans vingt-cinq ans le chef-d'œuvre de l'industrie contemporaine combiné avec le plus bel emploi des ressources matérielles du globe. Parlons un peu de ces lacs qu'une révolution politique, dont nous sommes forcés de reconnaître la salutaire influence, peut un jour transformer en entrepôts gigantesques pour les échanges des deux continens.

En remontant le cours du Saint-Laurent, on trouve d'abord le lac Ontario, magnifique nappe d'eau de deux cents lieues de circonférence. Vers le Canada, les bords de cette mer intérieure sont boisés, couverts de riches villages, et dominés par le pittoresque bourg de Torrento, qui se penche sur le miroir des flots avec la coquetterie mélancolique d'un saule pleureur. Plus loin, on rencontre Niagara, cataracte où le Saint-Laurent vomit cent deux millions de tonnes d'eau par heure. En remontant encore plus loin, vous rencontrez le lac Erié, qui a environ six cent cinquante-trois milles de tour. Le bord septentrional, qui appartient au Canada, est abrupte et rude; mais l'Erié est remarquable surtout en ce qu'il forme le commencement de la navigation intérieure la plus colossale du monde ; l'Erié joint la baie d'Hudson au Saint-Laurent par un grand canal américain qui est un chef-d'œuvre d'industrie; il a trois cent soixante-trois milles de long; sa construction a duré huit ans, et a coûté, en y comprenant le canal Champlain, onze mille dollars; son péage annuel rapporte maintenant plus d'un million de la même monnaie. Voilà donc déjà l'océan Polaire et la mer Atlantique reliés ensemble. Enfin, un autre grand canal, l'Aswego, réunit l'Erié à l'Ontario. D'autres canaux moins connus, mais d'une importance réelle, complètent ce système de navigation qui, dans un temps donné et prochain, amènera les

*steamboats* de la Nouvelle-Orléans au centre de cette agglomération merveilleuse de lacs et de rivières.

C'est un spectacle curieux que celui des deux puissances rivales, l'Angleterre et les Etats-Unis, reunissant tacitement leurs efforts pour vaincre leur ennemi commun, les difficultés du fleuve Saint-Laurent. Dans la partie du fleuve exclusivement britannique, les tentatives sont aussi généreuses et aussi opiniâtres que dans les comtés de Vermont et du Maine. On tournera bientôt les cataractes, les chutes, les récifs, les tourbillons, comme des fortifications imprenables de front, mais vulnérables par côté. Les vaisseaux de Québec passeront dans l'Erié à travers l'Ontario. Puis les canaux de l'Ohio et de Pensylvanie ouvriront une communication par la rivière de l'Ohio jusqu'au Mississipi, et même on atteindra le golfe du Mexique par la voie des lacs plus élevés, comme le lac Supérieur. Dans la marche d'un semblable développement de l'industrie, on peut supposer toutes les victoires, car rien n'est impossible au progrès qui croît comme la vitesse, dans les lois de la pesanteur, multipliée par le carré des temps. La mer Pacifique aura son tour dans les empiétemens successifs de cette échelle immense de canalisation. En résumé, toute la partie septentrionale de l'Amérique du Nord est admirablement disposée par la nature aux miracles d'une navigation intérieure d'un caractère essentiellement maritime; et de même que dans les Alpes, un voyageur, sans changer de place, a la faculté de boire à la fois l'eau qui coule dans la Méditerranée, dans le Rhin et dans la mer d'Allemagne, ainsi les marchands de fourrures du Canada partiront un jour de Montréal pour répandre leurs productions, au moyen des canaux et des rivières, sur les bords de l'océan Pacifique, de l'Atlantique, du golfe du Mexique et de la baie d'Hudson.

En remontant toujours le Saint-Laurent, nous voyons ce fleuve, d'abord nommé, suivant les lacs et les chutes qu'il traverse, rivière du Niagara et rivière du Détroit, prendre le nom du lac Saint-Clair qu'il traverse également, et puis nous entrons

dans le lac Huron dont il sort. Le lac Saint-Clair n'a guère que cent milles de circonférence ; mais le lac Huron occupe une surface de cinq millions d'acres. Les peuplades des Indiens chippeways campent sur ses rives. En franchissant le Huron, jusqu'à la pointe où le fleuve prend le nom de Saut de Sainte-Marie, nous rencontrons des courans rapides et une cataracte basse, longue de trois quarts de mille d'où les eaux se précipitent avec violence de pente en pente dans le Huron. Il serait difficile de peindre la magnificence de cette chute, qui ressemble à une mer écumeuse et blanche, qui rappelle les scènes du déluge esquissées par le Poussin. Le Saut de Sainte-Marie est comme un prologue destiné à rendre plus grandiose aux regards du voyageur l'aspect du lac Supérieur, le plus grand de tous les lacs, et vers lequel nous pénétrons, pour dernière étape. Le lac Supérieur a 475 lieues de tour et mille pieds de profondeur ; il y règne des tempêtes, il s'y amoncèle des vagues comme dans l'Océan. Ses flots sont froids et limpides ; véritable Méditerranée d'eau douce. La rive canadienne présente un ruban de douze cents milles d'étendue. Une particularité hydrostatique fort intéressante, c'est que dans une période qui n'est pas très éloignée, ces grandes masses d'eau intérieures n'existeront plus ; leur profondeur seule retarde ce moment critique. C'est l'opinion de tous les ingénieurs qui ont examiné la configuration du terrain. Les lacs formant, à partir du Supérieur dont le niveau est à 617 pieds au dessus de la surface de l'Océan, une suite de plateaux qui s'abaissent à mesure qu'on se rapproche de la mer, il en résulte que si les fonds n'étaient pas très bas, leurs flots seraient entraînés plus violemment encore vers l'Atlantique. Quoi qu'il en soit, la diminution graduelle de ces réservoirs est constante. Il faut rapporter les lenteurs prévoyantes de l'épuisement, d'abord à la masse des eaux, comme nous l'avons dit, et principalement aussi à cette disposition tutélaire de la Providence qui a successivement diminué la grandeur des lacs et la profondeur de leur lit, comme pour montrer sa répugnance à décharger le trop plein dans le réservoir universel.

L'histoire politique du Canada est à la hauteur de ce déploiement prodigue des forces de la nature. Le nom seul de cette contrée a fourni, comme la patrie d'Homère, un aliment à l'imagination et à l'amour-propre des étymologistes. On a prétendu que les premiers navigateurs portugais, voyant le caractère sauvage du pays, écrivirent sur leurs cartes : *Aca nada*; *là bas* (au nord), *rien*! Cette origine peut n'être pas vraisemblable, mais assurément elle est poétique. On a supposé encore que le mot espagnol *Canada*, qui veut dire *canal,* désignait la figure générale du terrain dont la surface paraît un lit immense creusé entre les montagnes, pour l'écoulement des eaux du Saint-Laurent, depuis le lac Supérieur jusqu'à la mer. Mais l'explication la plus ingénieuse et la mieux reçue provient du vocable chippeway *canata* qui signifie un assemblage de huttes. Un pareil nom nous semble d'ailleurs une enseigne convenable aux romanesques annales de la contrée.

Les belles découvertes des Espagnols dans l'Amérique équinoxiale avaient fixé l'attention des souverains de l'Europe sur le nouveau continent. Quoique sortant à peine des luttes sanglantes des Deux Roses, l'Angleterre suivit le mouvement général. Mais le grand objet des découvertes à cette époque était moins le Nouveau-Monde que l'ancien, moins la fertilité et la virginité du continent occidental que l'opulence de l'Inde. Le voyage de Colomb avait même pour but de trouver un passage à l'ouest, vers l'Asie, et il rencontra l'Amérique par hasard. Il y a mieux; lorsqu'on sut qu'un nouveau monde barrait le passage de l'ancien, on s'obstina à chercher la route de l'Inde par le nord-ouest; on aurait volontiers franchi le pôle, afin de ne pas garder le démenti. Cette préoccupation singulière absorbait Henri VII, en 1497, lorsqu'il envoya Jean Cabot l'Italien au nord, avec six vaisseaux. Le banc de Terre-Neuve fut le premier fruit de son expédition; et de là les navires anglais gagnèrent le golfe Saint-Laurent. Mais Cabot retourna dans la Grande-Bretagne sans avoir fondé d'établissement sur la nouvelle côte. A Cabot succéda Jean Vera-

cano de Florence, qui découvrit la Floride et s'avança jusqu'au 50e degré de latitude, pour le compte et aux frais de François Ier. Il prit possession du pays, qu'il nomma *Nouvelle France* au nom de ce prince; mais la captivité du monarque, les événemens politiques qui suivirent la bataille de Pavie, retardèrent la colonisation; toutefois, la pêche de la morue à Terre-Neuve fut installée au bénéfice de toutes les nations de l'Europe, dès l'an 1517. Ce ne fut qu'en 1545, qu'un pêcheur de Saint-Malo, Jacques Cestier, remonta le fleuve Saint-Laurent avec une commission du roi, trois grands navires et un nombre assez considérable d'aventuriers, jusque devant Québec, alors appelé *Stada Cona*, et y jeta l'ancre. Le fleuve reçut son nom du saint fêté le jour de sa découverte, le 10 août. Le pêcheur de Saint-Malo, à l'aide de pinasses, continua sa route et atteignit l'île de Montréal (Mont-Royal), qu'il baptisa de ce titre à cause de sa montagne. Cependant, en 1540, les Français, sous la conduite du seigneur de Roberal, qui s'intitula vice-roi, fondèrent une espèce de colonie, dont le résultat fut uniquement d'apprendre aux Indiens l'usage des armes à feu. Québec, établissement français en 1608, n'atteignit pas en quatorze ans une population de cinquante individus.

Alternativement la leçon et le fléau de son siècle, la France du cardinal de Richelieu lança dans les nouvelles terres du fleuve Saint-Sauveur une compagnie de clercs et de laïques, composée de cent membres dont la mission était de convertir les Indiens à la religion catholique, de faire le commerce des fourrures, et toujours de chercher le fameux passage au nord-ouest pour gagner la Chine. C'eût été le plus libéral des dons, si Louis XIII avait su la valeur de son présent. Le roi accordait à la compagnie le sol du Canada avec le monopole de son commerce, à la seule condition de reconnaître la suzeraineté de la France, et de présenter au monarque une couronne d'or à chaque renouvellement de règne. Ce nouveau système favorisa singulièrement le catholicisme. On décida que les protestans, les hérétiques et les juifs seraient exclus

de la colonie. Par la paix de 1632, nouvelle preuve de l'ignorance où restait l'empire britannique à l'égard de ses intérêts dans le Nouveau-Monde, les provinces de Québec, de la Nouvelle-Écosse et du cap Breton furent cédées à la France. Mais en 1663, la faiblesse et l'incapacité de la compagnie firent que Louis XIV, sur la proposition de Colbert, érigea le Canada en gouvernement royal, provoqua les troupes licenciées à s'y établir sous la protection de la mère-patrie, et donna les états aux officiers, en distribuant les terres aux soldats regardés comme tenanciers féodaux. Cette forme de propriété existe encore ; elle a présidé pour sa part aux concessions déplorables, à l'oligarchie progressive, dont nous avons fait connaître les funestes résultats pour l'avenir des intérêts britanniques.

Bientôt les cruautés exercées contre les Indiens amenèrent une résistance désespérée, qui compromit passagèrement l'existence de la colonie française. On crut se garantir des surprises en concentrant les habitations ; le gouvernement colonisateur ordonna que les défrichemens n'auraient lieu que dans les terres avoisinant les plantations déjà en vigueur de culture. Il en résulta que la frontière nord-ouest fut abandonnée, et resta en butte aux envahissemens du peuple le plus envahisseur, à l'ambition des États-Unis. En 1682, les Français descendirent le Mississipi, prirent possession de toutes les rives arrosées par cet immense cours d'eau, leur donnèrent pour appellation générique, en l'honneur de Louis XIV, le nom de *Louisiane*, et débouchèrent dans le golfe du Mexique. Ce fut sans contredit un événement mémorable dans l'histoire du monde.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, des hostilités aussi ténébreuses que criminelles avaient jeté des germes de mésintelligence entre les Français et les Anglais, qui se disputaient la colonisation depuis Terre-Neuve jusqu'aux bouches du Mississipi. Ces querelles mesquines et locales n'engendrèrent pas moins la fameuse convention d'Albany, en 1754, où Franklin proposa un plan pour l'union des états, une levée d'hommes

et une contribution militaire pour résister à la France; ce plan fut en définitive la base de l'union fédérale. La guerre de sept ans ramena l'attention sur le Canada. En 1756, le marquis de Montcalm, major général et officier d'un grand mérite, débarqua avec des renforts, surprit les postes anglais, dont les garnisons étaient forts réduites, et fit deux mille prisonniers dont la mort glorieuse est célèbre dans les fastes de l'Amérique. Soit que Montcalm fût embarrassé de leur nombre, soit que la terreur lui parût un moyen irrésistible de succès, Montcalm engagea secrètement les Indiens à tomber sur ces braves, qui se reposaient sur la foi d'une capitulation et sur l'honneur français. Les deux mille prisonniers périrent massacrés. On sait que cet acte de barbarie coûta la vie à Montcalm et le Canada à la France.

Lord Chatham résolut d'achever la conquête de toutes les colonies françaises au nord de l'Amérique. En 1759, le Canada fut envahi sur trois points; Wolf reçut le commandement de huit mille hommes destinés à l'assaut de Québec. Le corps de Montcalm se montait à seize mille hommes environ; il faut y comprendre la milice et les Indiens. A la première attaque les Anglais furent repoussés et perdirent à peu près six cents hommes tués ou blessés. Dans la nuit du 13 septembre 1759, les Anglais revinrent à la charge, occupèrent par escalade les hauteurs d'Aubusson et acceptèrent la bataille offerte par Montcalm. Les deux généraux y succombèrent. Dans ce combat, où du reste on ne fit pas usage d'artillerie, la France et la Grande-Bretagne laissèrent ensemble plus de deux mille cadavres sur les rives du Saint-Laurent. Québec ouvrit ses portes à l'Angleterre, et la paix de 1763 éteignit les dernières prétentions de la France à l'égard du Canada et de la Nouvelle-Écosse.

C'est à partir des premiers temps même de sa conquête que le gouvernement britannique fit les fautes qu'il paie si chèrement aujourd'hui. Au lieu d'infuser dans le pays conquis les mœurs, la religion, l'esprit et l'idiôme de l'Angleterre, on traita le Canada en simple annexe; les habitans de-

meurèrent français, catholiques et entachés de leurs traditions féodales. On négligea même d'adopter la langue anglaise pour les actes publics, d'élever des temples protestans dans chaque district, et d'y introduire les lois de la nouvelle métropole. Malgré ces imperfections de la conquête, elle profita singulièrement au Canada. La France et l'Espagne sont ordinairement des marâtres pour leurs colonies; mais l'Espagne permet du moins qu'elles languissent à leur gré, tandis que la France déploie une activité funeste à leurs intérêts. Au moment où la politique du sens commun commandait à la France de soutenir le crédit de sa colonie, au moment où les troupes anglaises faisaient irruption dans le Canada, cette province était la proie d'un intendant royal nommé Bigot, qui la pillait à sa fantaisie. La cour de Versailles, comme pour hâter l'heure de la perte du Canada, ne fit point honneur aux billets de l'intendant, ruinant ainsi les porteurs de ces billets pour une somme d'un demi-million sterling et dépréciant le papier en circulation qui se montait à une valeur de quatre millions. On n'en remboursa jamais que quatre pour cent.

En 1775, les Canadiens furent enveloppés dans la guerre d'Amérique. A la fin même de cette première année de la guerre, Montgommery, avec un corps nombreux d'insurgens, se jeta dans le Bas-Canada. Tous les bourgs sans défense tombèrent entre ses mains. Montréal fut capturée avec les principaux approvisionnemens de la province. Une seconde division marcha contre Québec, sous le commandement d'Arnold. Le 8 novembre il était arrivé à Point-Lévi, en face de la ville. S'il eût passé la rivière, dans le premier moment de surprise, c'en était fini de la domination anglaise au Canada. Heureusement, le général Carnleton, gouverneur et homme de talent, connut à l'instant même le péril où se trouvait Québec. Carnleton soutenait alors le choc des forces Américaines, près de Montréal. Il trompa les yeux de Montgommery par une manœuvre d'arrière-garde, évita les troupes d'Arnold et rentra inopinément dans la ville en danger, à la grande déconvenue de l'ennemi. Le général Anglais avait à

peine 1800 fusiliers, dont 350 d'infanterie régulière, 450 marins et le restant composé de volontaires. Arnold et Montgommery, revenus de leur étonnement, joignirent leurs troupes; on commenca un siége dans les règles, on finit par un blocus. Les longueurs interminables de ce système d'attaque ne convenaient guère à l'audace de Montgommery. Dans la matinée du 31 décembre il marcha en silence sur la citadelle, à la tête de sa colonne. Des ténèbres profondes et une neige épaisse cachaient son approche. Parvenu à la porte de la citadelle, il éveilla trop tôt par son mouvement le factionnaire du rempart, qui donna rapidement l'alarme. En quelques secondes, les canons qui défendaient le passage de la porte furent démasqués et prirent en flanc le corps Américain. Engagés dans le passage, les insurgens n'osaient ni reculer, ni avancer; ils attendirent le jour avec sans froid, sous le feu des Anglais. Le lendemain, les troupes de Carnleton cherchèrent curieusement, du haut du rempart, à quels ennemis leurs pièces avaient vomi la mort toute la nuit : ils n'aperçurent qu'une nappe éclatante de blancheur. La neige n'avait cessé de tomber depuis le moment où le dernier soldat Américain avait succombé à son poste sous le plomb de la forteresse. On écarta précipitamment la neige, on retrouva les cadavres encore chauds, et Montgommery, qui tenait toujours son épée à la main. Ce dénoûment terrible jeta un si grand deuil parmi les assiégeans, qu'Arnold se retira. Québec fut délivré. Au mois de mai, on abandonna définitivement le blocus.

Malgré cet échec, les Américains répétèrent pendant deux ans leurs attaques contre le Canada ; ils furent presque continuellement repoussés avec de grandes pertes. Toutefois, comme il était impossible avec quatre mille hommes de garnison et avec la milice canadienne, dispersés dans les bourgs d'un désert aussi vaste que la distance de Paris à Moscou, de protéger les frontières sur une longueur de 1300 milles, les Américains s'emparèrent de quelques postes. Le malheur voulut qu'à cette époque le gouvernement britannique confiât

l'autorité militaire dans la colonie au général Georges Prévost, dont l'administration fut aussi déplorable que honteuse. A la tête de 12,000 hommes d'infanterie anglaise, il battit en retraite devant un poste de 1500 fusiliers américains. C'est le seul événement de la guerre où notre armée, conduite par un chef pusillanime, ait manqué à sa vieille réputation.

On voit que les merveilles de la nature, les ressources de l'industrie et les fastes de l'histoire se disputent le Canada; la science n'est pas moins reine dans ces magiques contrées. Le Haut-Canada présente une structure géologique du plus vif intérêt pour les théories actuelles; c'est un sol granitique, avec des roches calcaires, d'un grain mou, en couches horizontales. Les sinuosités étranges des rivières et les abîmes creusés au milieu des montagnes témoignent que le sol a éprouvé de violentes convulsions. On y rencontre des traces d'éruptions volcaniques et de vastes agglomérations de rochers qui paraissent comme vitrifiés par le feu des cataclysmes. Les tremblemens de terre ont été rares au Canada, mais constamment terribles. En 1773, le sol trembla à Québec et aux environs de cette ville, dans une étendue de pays de 600 milles sur 300. Ainsi, une surface de 180,000 milles carrés fut bouleversée du même coup. Dans les annales de la géologie, on trouve peu de convulsions terrestres d'un aussi vaste rayon. Le pays qui s'étend à l'ouest du lac Supérieur est fort peu connu; on le suppose affreux et sauvage, alternativement sablonneux et marécageux, excessivement froid; le whisky y gèle à la consistance du miel. Mais les étés, comme dans tous les pays du Nord, y sont très chauds. Le sol du Haut-Canada est composé d'argile et de marne entremêlées; on y trouve du fer, du cuivre, du charbon et tous les autres minéraux de l'Europe.

Dans le nord du Bas-Canada, la neige commence en novembre, et son épaisseur croît successivement de plusieurs pieds pour couvrir la superficie des terres jusqu'au printemps, en mai : tandis que ce linceul, pour ainsi dire, est étendu sur le pays, le thermomètre descend d'une manière effrayante. Pendant les quatre mois qui suivent décembre, la tempéra-

ture ordinaire varie de 25 à 32° au dessous de zéro (centigrades). Vingt degrés forment le terme moyen. En 1790 le mercure gela à Québec. Les roches calcaires sont fréquemment rompues par la violence du froid. Dans les nuits les plus glaciales, quand un silence de mort enveloppe les plaines blanchies sous la neige à perte de vue, on entend dans les Alleghanis, et autour des lacs, les forêts vierges crier avec un bruit sinistre et les arbres séculaires se briser, comme si l'homme les frappait avec des haches innombrables ou si la tempête les ébranlait de son souffle irrésistible.

Cependant, malgré son âpreté, l'hiver est au Canada une saison de fêtes et de plaisirs. Au mois d'avril, le vent passe au sud, la température devient humide, et bientôt Québec a dépouillé complétement sa robe de frimats; à Montréal, la neige a disparu depuis le commencement de mars. En revanche, la chaleur devient si forte en juin et en juillet, que le thermomètre atteint 30 et 95° à l'ombre. C'est la température de Cachemyre. Le terme moyen est 75. Les coupes immenses opérées dans les forêts du pays depuis 1818, ont un peu modifié le climat et raccourci les hivers.

Si maintenant on passe à la constitution de la propriété territoriale aux deux Canadas, l'histoire de ces provinces de l'Amérique du Nord s'offrira sous un nouveau jour, qui n'est pas moins curieux que son tableau physique et matériel.

Les premiers Français qui s'y établirent dans le principe de la colonisation, apportèrent avec eux les habitudes de la loi féodale. Le roi de France, en autorisant ces émigrations lointaines, concédait à quelques familles nobles et aux officiers de son armée de vastes terrains en forme de seigneuries et de fiefs, qui relevaient immédiatement du monarque et lui en faisaient hommage. A la mort du possesseur en titre du fief, son fils aîné héritait du château patrimonial et de la moitié des terres, dans le cas où le chef de la famille laissait plus de deux enfans. S'il n'y en avait que deux, l'héritier présomptif du fief accaparait les deux tiers du domaine paternel. Ces usages d'une civilisation étroite et maudite subsistent

encore au Canada. L'héritier retient aussi une partie du produit des pêches, qui sont considérables pour les familles dont les domaines avoisinent les grands lacs; il lève également un droit sur les transferts de propriété; il est maître de couper les futaies; mais en retour, il est généralement tenu d'ouvrir des routes à travers ses possessions et de prêter ses moulins pour moudre le grain. Il eût été par trop barbare que l'intérêt public ne fît pas une brèche quelconque dans l'énormité de ces abus.

Les *habitans,* comme les Français-Canadiens se nomment eux-mêmes, tiennent si fort à leurs mœurs soi-disant patriarchales, qu'ils profitent rarement du droit de libre roture, qui décharge le fermier de toutes les redevances onéreuses et ne lui impose que le devoir d'obéir au roi et de se conformer aux lois. La libre roture paraît produite au Canada par la conquête britannique en 1759, et depuis cette époque, les concessions anglaises se sont montées à sept millions d'acres, pendant que les vieilles concessions féodales s'élevaient déjà à près de onze millions. D'après l'acte de milice du Bas-Canada, tout homme de dix-huit à soixante ans est tenu au service militaire; le clergé, les médecins et les maîtres d'école en sont exceptés de droit. Les officiers reçoivent une solde du gouvernement. En 1827, la milice se montait à 93,000 hommes dans le Bas-Canada. Les troupes régulières dans les deux Canadas, au commencement de la dernière insurrection, ne donnaient pas un effectif de 4,000 soldats. Dans le Haut-Canada, la milice présentait seize régimens ou 50,000 hommes. Cette disproportion dans les forces respectives des troupes de la métropole et de l'armée indigène, n'a pas été, comme on le pense bien, sans influence sur les progrès de la guerre.

Les taxes sont singulièrement légères au Canada. On estime à 300,000 £ par an le revenu des deux provinces, l'impôt s'y élève à moins de sept shillings six pences par tête. N'oublions pas, en outre, que le gouvernement anglais tire directement du trésor de la métropole plus de 200,000 £ par

an pour l'entretien des troupes et l'exécution des travaux publics au Canada. L'Angleterre d'ailleurs se taxe elle-même de 1,500,000 £ par an, en achetant le bois de sa colonie pour en soutenir le commerce, plutôt que d'employer les matériaux de construction maritime fournis par la Baltique, qui sont d'une meilleure qualité et d'un coût moins élevé. C'est absolument comme la France qui favorise à son détriment le sucre des Antilles, pour ne point paraître abandonner l'intérêt du planteur, au lieu de pousser à l'exploitation illimitée du sucre indigène.

On rencontre surtout des preuves de la négligence du gouvernement anglais dans la forme actuelle des établissemens religieux du Canada. D'après les derniers recensemens, la population du Bas-Canada est de 600,000 individus, sur lesquels on compte environ 160,000 sujets protestans, et ce nombre s'accroît tous les jours, tandis que celui des Français-Canadiens demeure stationnaire. On ne croirait pas que l'église anglicane est représentée là par deux évêques, l'un à Québec, l'autre à Montréal, et par quarante clercs. Il n'y a pas trente temples dans le Haut-Canada, où la population est presque exclusivement anglaise et protestante. Dans cette province, nous ne trouvons guère que quarante clercs et les deux archidiacres de Toronto et de Kingston. Quelques ministres presbytériens et des prédicateurs de différentes sectes y complètent le personnel de la religion réformée. Enfin le revenu du clergé anglican s'élève à peine de 30 à 50 £ pour chacun de ses membres. Le clergé romain, au contraire, jouit d'un revenu six fois plus considérable.

La constitution établie par les Français au Canada avait des bases despotiques comme celle du gouvernement de la métropole. Peu de temps après la conquête britannique, en 1774, des institutions nouvelles fixèrent les limites du Canada, et on créa un gouvernement assisté d'un conseil de dix-sept membres qui avaient le droit de faire des lois, mais non pas d'augmenter les taxes. Les lois criminelles de l'Angleterre furent introduites, avec la réserve que dans tous les cas de con-

troverse on aurait recours aux vieilles institutions d'origine française qui servaient de code primitif au pays ; on garantit à la religion romaine tous ses priviléges. Par une amélioration nouvelle, en 1791, et qui fut appelée l'*acte de lord Granville*, on divisa les Canadas en haute et basse provinces. Le Bas-Canada reçut pour administration locale un gouvernement et un conseil exécutif de douze membres nommés par la couronne, semblable au conseil privé de la Grande-Bretagne ; un conseil législatif nommé par *mandamus* du pouvoir royal et composé maintenant de trente-quatre membres ; enfin une assemblée représentative, ou tiers-état, composée des députés de Québec, de Montréal et des comtés. Ainsi la législature provinciale est formée de la puissance souveraine agissant par l'intermédiaire du gouvernement et de son conseil, d'un conseil législatif de 34 membres, et d'une assemblée de 88 membres désignés pour quatre années par les électeurs qui possèdent une propriété de la valeur de 40 £, qui ont un revenu de 5 £ ou qui paient un loyer de 10 £. Le gouvernement, au nom du roi, a le droit de réunir, de proroger et de dissoudre les deux chambres ; il est tenu de les assembler pour le moins une fois par an, et ce parlement a l'initiative de tous les réglemens qu'il juge nécessaires pour l'ordre et la paix du pays. Dans le Haut-Canada, depuis 1791, le gouvernement a été pareillement administré par un lieutenant-gouverneur, des conseils exécutif et législatif, et une chambre de représentans (1). Le conseil exécutif est composé de six membres choisis par la couronne. Le gouverneur du Bas-Canada est gouverneur des colonies anglaises dans le nord de l'Amérique et commande en chef toutes les forces militaires.

L'agitation du Canada est la contre-partie de l'agitation d'Irlande ; toutes les concessions successivement faites aux

(1) Voyez l'article publié par la REVUE BRITANNIQUE, en septembre 1837, intitulé : *État actuel des Deux Canadas*. Nous y avons exposé, avec plus de détail et sous un point de vue tout à fait politique, en quoi cette organisation administrative se trouvait être, par ses vices et ses abus, le prétexte de l'insurrection. Le ton violent de la dernière partie de cet article est remar-

révoltés témoignent de la folie de notre ministère actuel. La plus désastreuse sans contredit est le contrôle absolu accordé aux représentans des provinces sur les revenus de l'état, dont une partie était la propriété de la couronne. On oublia même de pourvoir au salaire des fonctionnaires publics de la colonie. Le gouvernement fut obligé de payer ses agens au moyen d'un prêt sur la caisse militaire, prêt que le parti de Papineau refusa d'acquitter. Nous ne reviendrons pas ici sur les événemens de la guerre qui se poursuit avec des chances partagées et dont l'issue nous paraît très confuse. Ce qu'il y a de certain et de déplorable, c'est que la séparation de la colonie et de la métropole est une mesure à l'ordre du jour. On en parle déjà comme d'un fait accompli.

Il y a tant de honte dans cet assentiment public pour une détermination qui provoquerait les risées de l'Europe, qu'on ne saurait examiner la conduite des whigs, sous ce rapport, avec trop de rigueur.

C'est en juin 1835 que l'attention des hommes d'état de la Grande-Bretagne se porta sur le Canada. A leur rentrée au pouvoir, les whigs crurent satisfaire un désir national en nommant une commission extraordinaire (1). Lord Gosford, membre de cette commission, signala son investiture d'une manière bouffonne; il écrivit une lettre officielle en français et adressa un discours également en français aux représentans des provinces. Reconnaître dans le Canada la langue française pour idiôme officiel était une faute énorme dont l'imbécile lord Gosford a pu seul se rendre coupable. Au surplus, cette bassesse fut inutile; les Français patriotes n'y mordirent point. La commission extraordinaire poursuivit ses bévues, on accorda

quable. Nous avons dû la conserver dans toute son énergie pour que la question du Canada fût envisagée par nos lecteurs au point de vue du parti conservateur de l'Angleterre. La diatribe du *Blackwood's Magazine* forme ainsi le complément indispensable de nos précédens articles.

(1) La commission extraordinaire se composait de trois membres : le capitaine Fipp, sir Charles Grey et lord Gosford, qui remplissait en outre les fonctions de gouverneur général.

aux radicaux de la colonie la formation d'une cour de justice, composée d'ignorans et de turbulens légistes ; et les résultats de cette inconséquence furent visibles lorsque, dernièrement, des prisonniers accusés de haute trahison obtinrent leur liberté provisoire sous caution, privilége inouï dans nos fastes judiciaires. Lord Gosford alla plus loin, il sanctionna une loi votée par la chambre législative, qui détruisit les franchises de la population la plus riche et la plus respectable de Québec et de Montréal, en dépouillant les marchands anglais du droit électoral qu'ils avaient acquis par les propriétés mises en association. Cette mesure de lord Gosford était d'autant plus ridicule à l'égard de la colonie que dans le même instant la réforme, victorieuse au sein de la métropole, faisait une large part aux droits électoraux de toute espèce dans la Grande-Bretagne. Il est vrai que le consentement royal en définitive lui fut refusé ; mais le bill avait eu le temps de produire les plus mauvais effets, et plusieurs élections dans les provinces eurent lieu suivant sa lettre et dans son esprit.

Lord Gosford consentit pareillement à une altération de la loi du jury, altération proposée par Denis Viger, parent et complice de Papineau, et par laquelle les classes marchandes étaient exclues des listes, pendant que des *habitans* sauvages et de minces fermiers, qui ne savaient pas un mot d'anglais et ne connaissaient pas même les caractères dont leurs noms britanniques étaient formés, se trouvaient subitement éligibles au grand jury, où se décident les contestations les plus difficiles et se résolvent les transactions les plus inextricables dans les affaires du commerce. Parlerons-nous aussi de l'ignoble société que le gouverneur recevait à sa table, à l'exclusion des plus notables et des plus dignes sujets anglais de la colonie ? On y voyait, dans la familiarité intime de cet administrateur whig, un certain Debartzech, jadis exalté républicain, l'auteur des fameuses quatre-vingt-douze résolutions de Montréal, si folles de révolte et de trahison. Ce Debartzech fut d'abord promu au conseil législatif dont il avait demandé l'abolition dans la chambre des représentans ; puis

nommé membre du conseil exécutif, qui était chargé de veiller au salut du pays, et recevait communication de tous les secrets du gouvernement métropolitain. La politique des whigs a toujours été d'acheter ceux qu'ils ne pouvaient combattre. Tels furent les actes du gouverneur-général.

Lorsque l'archi-traître Papineau proclama que la contrebande était un devoir pour anéantir les revenus et paralyser l'action de la mère-patrie, les mesures administratives de lord Gosford se bornèrent à gagner quelques membres du clergé romain qui mirent la contrebande au *ban de l'église.* Les biens privés ne furent pas même à l'abri des tentatives radicales. Les émigrans des Trois-Royaumes s'étaient confiés à l'acte du parlement et avaient placé sur les terres de la Compagnie anglo-américaine leurs modestes capitaux, fruits d'une longue et douloureuse industrie. A leur arrivée dans ces terres où reposait toute leur existence, ils trouvaient sur les murs de Québec des placards incendiaires qui les avertissaient de se mettre en garde contre la prise de possession, déclarant que la Compagnie n'avait obtenu ni charte, ni titres, et que ses promesses n'étaient que des chiffons de papier. En face d'une semblable détresse, lord Gosford demeura court, et les émigrans durent croire qu'ils étaient abandonnés par la Grande-Bretagne. L'inaction du gouvernement ne fut pas moins criminelle quand les insurgés contraignirent les magistrats et les officiers, qui tenaient leurs brevets du gouvernement britannique, à déclarer sur l'honneur qu'ils n'accepteraient plus du service de la métropole. Toutes ces incroyables gaucheries ont amené les Canadiens à formuler, les armes à la main, les conditions suivantes de pacification qui nous semblent encore modérées :

Ils demandent un conseil législatif, ou chambre des lords, élu périodiquement par le peuple au lieu d'être nommé par la couronne; le contrôle absolu des assemblées locales sur tous les revenus coloniaux, même sur les rentrées qui proviennent de la vente des propriétés royales; un conseil exécutif, parfaitement dépendant de la législature ainsi consti-

tuée et responsable à sa barre de tous les actes de son gouvernement ; l'abolition de la compagnie Canadienne ; la gestion des intérêts de la couronne dans les provinces par l'entremise de cette législature ; l'établissement d'institutions locales et la nomination aux offices publics selon les principes de l'élection populaire. Il est clair que de pareilles concessions équivaudraient à un bill d'émancipation complète, et l'Angleterre n'aurait pas même pour consolation la gloire d'une rupture ouverte.

D'ailleurs la constitution britannique repose sur des bases qui répugnent singulièrement à l'application du principe électoral par la voie du peuple à la seconde branche de la législature. Il n'y aurait plus de contrepoids nécessaire pour les intérêts de la métropole ; au Canada, les deux chambres électives seraient constamment plus fortes que toute mesure émanée du gouvernement du roi. Dans le Bas-Canada surtout, l'administration passerait aux mains des Français indigènes qui sont maintenant en grande majorité dans l'une des chambres et en majorité aussi, quoique faiblement encore, dans l'autre. Les radicaux prétendent n'avoir pour but que de fixer l'indépendance du conseil législatif ; mais si ce conseil était par hasard nommé sous l'inflence de Papineau, où serait l'indépendance dont il est tant parlé au-delà des mers? Le Canada aurait une cour d'enregistrement pour les décisions de la chambre des représentans, et pas davantage. Il y a quelque chose de cette façon chez nos voisins.

Aujourd'hui les conseillers sont nommés à vie par le gouvernement et présentent les meilleures garanties d'indépendance en raison de l'impartialité des choix, où les intérêts les plus divers, les opinions les plus antipathiques, les partis les plus hostiles, trouvent constamment des organes. Certes, si jamais levée de boucliers fut ingrate, c'est la triste agitation du Canada ; les colonnes du *Montreal-Herald*, journal des provinces, en font foi. Depuis 1829 on a nommé vingt-un conseillers législatifs, parmi lesquels un seul officier du gouvernement. Durant l'administration de sir James Kempt, dans

le Bas-Canada, quatre nouveaux membres prirent place au conseil législatif; deux étaient français d'origine. Lord Aylmer en nomma quatorze, dont huit étaient français. Il y a mieux : ces quatorze membres ne dépendaient en aucune manière du gouvernement de la métropole par des emplois et par des fonctions. A cette époque, la législature était composée de trente-cinq membres, dont sept uniquement tenaient leurs commissions de la Grande-Bretagne, en y comprenant le *speaker*, qui est chef de la justice dans la province de l'archevêque de Québec, lequel n'assiste que fort rarement aux délibérations du conseil. Enfin, il suffit de jeter les yeux sur les dépêches de lord Aylmer et de lord Gosford au ministère pour se convaincre que dans toutes les circonstances et malgré la juste irritation de la métropole, les nominations aux deux conseils étaient invariablement faites d'après la même équité dans les choix.

Relativement au contrôle absolu des revenus coloniaux et même des recettes qui proviennent de la vente des propriétés de la couronne, la demande des Canadiens est superflue. En fait, les chambres jouissent tellement déjà de ce contrôle que les rentrées du trésor sont suspendues pour cinq ans. La morgue tracassière des patriotes ne s'est arrêtée que devant les propriétés des jésuites, sans doute à cause du clergé romain. Pour démontrer combien les prétentions coloniales son inconvenantes, nous nous contenterons de rappeler ce qui se passe aux États-Unis, chez le peuple dont l'exemple sert de bannière aux insurgés du Canada. Aux États-Unis, la propriété des terrains vagues et en friche appartient au congrès qui en dispose pour l'intérêt général; dans la colonie, ces terrains appartiennent à la couronne, mais sont exclusivement distribués au bénéfice des paroisses qu'elles entourent; les largesses de la couronne ont constamment pour but l'intérêt local. Il n'en est pas de même dans l'Union où chaque état fédéré est privé de contrôle sur l'emploi du revenu des terres que la fédération de tous les états réunis distribue à divers titres par l'intermédiaire du congrès. Ici la Grande-Bretagne nous pa-

raît plus ridicule que les États-Unis, et le gouvernement démocratique plus absolu que le pouvoir royal.

Les autres réclamations de la colonie ne sont pas susceptibles d'examen; les discuter seulement serait admettre que la métropole n'existe plus. Aux inconséquences de lord Gosford il convient d'ajouter les maladresses du comte Ripon. C'est à lord Goderich que les Canadiens, après de nouvelles instances, durent le droit de contrôle sur tous les revenus de la couronne dans les provinces. En vain le duc de Wellington, avec l'instinct ordinaire de sa haute sagesse, fit-il entendre dans le parlement de sévères et prophétiques paroles. On livra bénévolement aux Canadiens les recettes qui servaient à couvrir les dépenses administratives; les fonctionnaires se trouvèrent à la merci du conseil qui votait annuellement leurs salaires. Pendant cinq ans, ces salaires ne furent pas votés du tout. On vit des membres de la chambre législative, qui étaient fonctionnaires, consentir les bills de la chambre des représentans, dans l'espérance ou à condition que leurs appointemens passeraient au scrutin; on vit des juges, qui prononçaient dans leur tribunal sur les délits usuraires, emprunter à des taux exorbitans de quoi soutenir leur famille et leur maison. Cette ignoble et burlesque situation du personnel administratif et judiciaire emporta les dernières traces de moralité qui s'apercevaient encore dans la hiérarchie coloniale. Pendant ce temps-là, lord Gosford datait du château de Saint-Louis d'innombrables dépêches, des milliers de comptes-rendus où le gouverneur écrivait au mois de mai 1837 : Je ne *m'attends à rien de sérieux,* et lord Glenelg rassuré jetait ces dépêches au plus profond de sa poche, en s'écriant comme ce Thébain, la veille d'un complot : *A demain les affaires de la république !*

L'administration de lord Gosford, durant les six mois qui ont terminé 1837, peut se résumer dans la liste des contresens et des variations suivantes. Au 10 juin, il écrit qu'on prévoit des troubles, mais qu'une force armée plus respectable que la sienne en détruirait facilement la source. Au 4 juillet,

l transmet de nouveau sa phrase favorite : *Il ne s'attend à rien de sérieux.* Le 11 juillet, lord Gosford change de note et annonce que les patriotes criblent de balles les fenêtres des royalistes, et il ajoute qu'on ne doit pas craindre des événemens capables d'interrompre la marche ordinaire du gouvernement. Au 25 juillet, il donne avis de quelques bruits. Le 6 octobre, on nous apprend que le Canada est en feu. Au 10 octobre, lord Gosford convient que la situation de Montréal est fort triste, mais que l'état de Québec est très rassurant. Le 12, quarante-huit heures après cette dépêche, il demande des renforts et trace un portrait tout à fait sombre de la colonie; il annonce l'arrestation de M. Saint-Jacques qui a tiré sur le peuple. Le 21 octobre, nous savons que l'*habeas corpus* est suspendu et que l'acte constitutionnel jouit de toute sa liberté. Le 30, notre gouverneur raconte les exploits de l'insurrection et dit avec sang froid que la religion et les lois triompheront bientôt des perturbateurs. Le 6 novembre, lord Gosford est alarmé ; mais au lieu d'envoyer des soldats avec des cartouches contre les révoltés du Canada, il expédie à leur rencontre un attorney avec un sac plein de décrets. Le 14 novembre, après une bataille entre les royalistes et *les fils de la liberté,* lord Gosford implore sa retraite. Il laisse la guerre civile au Canada et rentre glorieux dans sa patrie.

Maintenant, en présence des difficultés de cette insurrection lointaine, nous trouvons lord Durham, arrogant vis-à-vis les faibles, humble devant les fiers, totalement dépourvu de courage moral, despote, pas instruit, possédant de grands talens naturels, mais une ignorance plus grande encore, d'un esprit raide et indiscipliné, n'ayant pas su réparer dans son âge mûr les heures perdues de sa jeunesse qu'il a passées au milieu des valets d'écurie jusqu'au moment où les relations de sa famille avec les wighs ont porté sa seigneurie dans la vie politique; lord Durham équivaut pour tout homme de sens et de raison au bill de rupture de la métropole avec notre colonie. Si le plan qu'il va suivre au Canada répond au caractère qu'il a déployé dans ses relations avec les wighs et les

radicaux, et le noble lord a toujours montré beaucoup de logique, nos provinces sont définitivement perdues.

En effet, les libéraux de l'Angleterre proclament la nécessité d'établir au Canada des législatures distinctes, parce que les races britannique et française ne peuvent vivre ensemble ; il y aurait par exemple trois districts avec des parlemens provinciaux séparés ; dans ce système une race ne serait pas soumise à l'autre, et on formerait une législature fédérale, une sorte de congrès des trois provinces. Il n'est pas impossible que lord Durham adopte ce plan dont nous ne ferons pas sentir tous les vices, ce serait présumer bien peu de la sagacité de nos lecteurs. Pour le coup, l'esprit anglais, la langue anglaise, les lois, les mœurs et l'influence anglaises disparaîtraient complétement de notre colonie. Si, comme on le prétend, les deux races ne peuvent vivre ensemble, c'est un motif pour accroître l'énergie du gouvernement par l'unité de son mode d'action et de répression, et non d'affaiblir la puissance transatlantique de la métropole par une hiérarchie de petites républiques électives qui briseraient les derniers liens qui rattachent le Canada à la Grande-Bretagne. D'ailleurs cette jalousie féroce entre les Français et les Anglais de la colonie est un rêve que les libéraux fomentent, mais que les témoignages de tous les écrivains et de tous les publicistes qui ont parlé du Canada s'accordent à détruire. Nous n'en citerons que deux, qui précisément sont français, M. Isidore Lebrun, dans sa brochure récente, et M. de Larochefoucault-Liancourt, dans la relation du voyage qu'il fit dans l'Amérique du nord en 1795 et 1797. Les dissentimens actuels entre les deux nations sur les rives du Saint-Laurent sont uniquement entretenus par les menées de ces philosophes nomades qui veulent à tout prix évoquer au-delà de l'Océan le fantôme dont la malheureuse Pologne a déja tant souffert, la *nationalité* Canadienne.

(*Blackwods' Magazine.*)

# Biographie contemporaine.

## DIÉGO PORTALÈS,

### VICE-PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU CHILI.

Depuis que l'indépendance de l'Amérique du Sud a été scellée par la victoire d'Ayacucho; depuis que la métropole a renoncé de fait à ses possessions sur le continent américain, quels ont été les progrès de toutes ces républiques qui se sont substituées à l'ancien ordre de choses? Quelle est aujourd'hui leur organisation politique; quels efforts ont-elles faits pour ramener dans leur sein, les arts, la science, le commerce, l'industrie? Rien n'a été tenté par elles. Leur énergie se consume depuis vingt ans en luttes, en guerres civiles; l'anarchie règne dans toutes les branches de leur administration; le pouvoir appartient à celui qui sait s'en emparer; l'officier assez heureux pour grouper autour de lui quelques soldats dévoués devient président ou dictateur, titre éphémère qu'il ne conserve que quelques jours. On a compté à Buénos-Ayres, dans l'espace d'un an, vingt-sept révolutions qui ont renversé les dépositaires du pouvoir, et qui ont apporté de notables changemens dans la constitution du pays. Le désordre, la démoralisation, le meurtre, l'incendie, les contentions sans résultat planent sur cette malheureuse contrée. Dans un pays dont le sol est si riche, l'agriculture n'existe même pas; une apathie profonde pour le travail domine tous les esprits, tandis qu'une excitation fébrile les porte sans cesse à l'insurrection. C'est en quelque sorte la contre-partie de ce qui se passe en Espagne depuis 1815.

Ne vous semble-t-il pas que le génie espagnol est incapable de créer, de fonder, d'organiser, d'assurer l'avenir par un bon système d'administration? Dans tout le cours de son histoire, il ne se révèle que par la conquête et la destruction. Rien de stable, rien de suivi n'a été produit par le peuple espagnol : dans les arts, dans la littérature, dans la guerre, ses élans sont sublimes. De toutes les nations de l'Europe, c'est l'Espagne qui a fourni la carrière la plus courte, mais nulle autre n'a été plus brillante : elle commence à la fin du quinzième siècle et s'éteint avec le dix-huitième. Dans ce court espace de temps, elle chasse les Musulmans d'Europe, conquiert le Nouveau-Monde; avec Charles-Quint, elle domine en Allemagne, dans les deux Flandres, à Naples, en Italie, dans le royaume de Milan, et met la France à deux doigts de sa perte. Eh bien! que reste-t-il aujourd'hui au trône de Castille de toutes ces conquêtes, de ces immenses possessions, de cet or acheté au prix de tant de sang? Un état divisé par la guerre civile, une nation démoralisée, sans force, sans énergie, obligée de tendre ses bras supplians vers l'étranger pour se débarrasser du vautour qui l'obsède. Les arts et la littérature n'existent plus en Espagne, ils ont suivi la même destinée que la fortune politique de ce pays. Du quinzième au seizième siècle, l'Espagne a créé le théâtre français, la littérature et les arts des Pays-Bas, presque tous les drames de l'Europe. On trouvait à la fois cette nation étonnante à Besançon et à Mexico, à Naples, à Vienne et à Madrid; elle disposait de tout; tout lui était soumis, devant elle tout pliait. A peine un siècle s'est-il écoulé : ce n'est plus qu'une momie enveloppée de ses bandelettes saintes; imitée de tous pendant long-temps, elle est devenue imitatrice de tous. Cette nation, qui a créé *Don Quichotte*, c'est-à-dire le seul livre qui soit aussi populaire que la Bible et aussi répandu que *Crusoé*, ne fait plus que suivre les traces de l'Italie, de la France et de l'Angleterre : elle a même cessé de comprendre ses plus beaux génies, et sur la scène espagnole Calderon, Lopez de Vega, Alarcon, Moratin lui-même cèdent le pas aux traductions des

drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas ou aux pâles reproductions des comédies de M. Scribe.

Mais les nouveaux états de l'Amérique du Sud n'ont pas comme l'Espagne un passé pour se consoler de leur décadence actuelle. Toute leur histoire se résume par quelques années de troubles, d'anarchie; par leur triomphe, il est vrai, sur la mère-patrie; mais aussi par leur incapacité à tirer parti de leur victoire. Un instant l'Europe crut que ces jeunes républiques allaient franchement s'engager dans la voie que suivent avec tant de persévérance et de bonheur les états du Nord; cet espoir s'est bientôt évanoui : la France et l'Angleterre étaient venues à leur secours, leur avaient procuré les moyens de rétablir leurs finances obérées; mais la mauvaise administration et le gaspillage ont bientôt dévoré ces ressources (1). Buénos-Ayres, qui en 1824 avait emprunté à l'Europe 1,000,000 £, au taux de 85 pour cent et à l'intérêt de 6 pour cent, ne paie depuis 1827 ni dividende ni intérêt. Le gouvernement de la république Argentine a de plus émis en circulation une telle abondance de papier-monnaie, qu'il a perdu 9 p. °/₀ de sa valeur nominale; les bons de l'emprunt de Buénos-Ayres sont cotés aujourd'hui à la bourse de Londres à 18 p. °/₀.

Les finances du Mexique ne sont pas plus florissantes. Le Mexique a contracté deux emprunts; l'un en 1824, au taux de 28 pour cent et à l'intérêt de 5 pour cent; le second en 1825, au taux de 89 3/4 et à l'intérêt de 6 pour cent. Depuis

(1) Le Brésil, qui est soumis à un régime moins démocratique, se trouve dans des conditions financières plus favorables. Ce rapprochement ne nous permettrait-il pas de conclure que la forme républicaine est peu convenable au caractère espagnol, et que les jeunes républiques de l'Amérique du sud auraient eu besoin d'être disciplinées par une main puissante avant d'adopter un système de gouvernement qui laisse trop peu de force à celui qui en est investi. En 1824, le Brésil a contracté deux emprunts à l'intérêt de 5 pour 100 et au taux de 75 et 85 pour 100. Ces deux emprunts forment un total de 4,486,200 £, auquel chiffre il faut ajouter celui de 3,000,000 £, qui forment la dette intérieure; le revenu est d'environ 2,500,000 £. Le prix auquel est coté l'emprunt brésilien est au dessous du prix auquel l'emprunt négocié a été contracté, mais il flotte aujourd'hui entre 72 et 73 £ pour 100 £, en raison de l'intérêt qui jusqu'à ce jour a été régulièrement payé.

1827, les détenteurs de ces fonds n'ont rien reçu; mais en 1831, l'arriéré de l'intérêt a été ajouté au capital de la dette; cet arriéré, qui s'est alors négocié à 62 1/2 pour cent et à 75 pour cent, a grossi le capital primitif de 1,920,000 £. Depuis cette époque, l'intérêt de l'ancien et du nouveau capital est encore resté en souffrance; alors le gouvernement du Mexique a proposé à ses créanciers d'entrer en arrangement; cet arrangement consistait à retirer de la circulation les anciens bons et à se libérer moitié par de nouveaux bons portant intérêt à 5 pour cent, moitié par des hypothèques données sur des terres qui sont situées dans les provinces du Texas, de Chihuahua, du Nouveau-Mexique et autres, où la terre est estimée à 5 shillings l'acre : mais cet arrangement ayant trouvé peu de faveur, l'état financier du Mexique reste tel qu'il était par le passé.

Le Guadalaxara et le Pérou viennent après le Mexique; ces pays présentent une situation financière qui est encore plus défavorable. Telle est aussi la république de Guatimala. Le gouvernement a contracté, en 1825, un emprunt de 167,000 £ au taux de 73 pour cent, et à l'intérêt de 6 pour cent. L'emprunt du Guadalaxara a été de 600,000 £; cet emprunt, contracté en 1825, s'est fait au taux de 60 pour cent et à l'intérêt annuel de 6 pour cent, et depuis 1826, ni Guadalaxara ni Guatimala n'ont payé d'intérêt. L'emprunt du Pérou s'est fait à 6 pour cent en 1822, et en 1825 au taux de 88, 82 et 78 pour cent. Ces deux emprunts s'élèvent à 1,816,000 £, et l'intérêt n'a pas été payé depuis 1825. Ils sont cotés aujourd'hui à 19 pour 100.

Le Chili présente une situation financière non moins désastreuse. En 1822, le gouvernement de ce pays contracta un emprunt de 1,000,000 £ à 70 pour cent, et à l'intérêt de 6 pour cent, et depuis 1826 les détenteurs de ces fonds n'ont touché aucun intérêt. La dette de ce pays est d'environ 5,000,000 £ et le revenu de 320,000 £. Les bons ont aujourd'hui perdu les trois quarts de leur valeur; ils sont cotés à la bourse de Londres à 28 pour cent.

La Colombie comme le Chili et le gouvernement de la république Argentine, ne paient plus d'intérêts; depuis 1826, les détenteurs des fonds chiliens n'ont rien reçu. La dette extérieure de ce pays est de 6,750,000 £, qui furent contractés par deux emprunts en 1822 et 1824, à l'intérêt de 6 pour cent et au taux de 84, et de 88 1/2; cependant le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, de Vénézuéla et de l'Équador, dans lesquels est aujourd'hui comprise la Colombie, se disposent, dit-on, à payer l'intérêt à venir, et les détenteurs de ces fonds attendent des remises après la réunion du congrès, qui doit avoir lieu dans le courant de mars 1838. La population de ces trois états est de 2,400,000 individus, le revenu total de 1,200,000 £, et la dette intérieure d'environ 2,000,000 £. Aujourd'hui leurs bons sont cotés à 24 £ pour 100 £.

Telle est la situation financière de l'Amérique centrale; quant aux ressources et à l'industrie des habitans, personne ne les ignore, tout porte donc à croire que ces états ne pourront jamais se libérer intégralement envers leurs créanciers. Ne pensez pas cependant que ces états soient dénués de toute espèce de ressources, ce serait une erreur. Ce qui leur manque, c'est une direction habile qui sache en tirer parti; malheureusement, les hommes qui seraient les plus capables de naturaliser dans leur patrie les bons systèmes d'économie politique tombent journellement victimes soit de leur ambition personnelle, soit de l'égoïsme général. Nous avons déjà fait connaître les personnages les plus éminens des républiques de la mer du Sud à ce point de vue si triste et si grave (1); nous croyons devoir compléter nos renseignemens historiques par quelques mots sur ce législateur habile, Diégo Portalès, vice-président du Chili, qu'un meurtre aussi barbare qu'imprévu vient d'enlever à son pays, dont il avait pour ainsi dire déblayé les institutions et les mœurs.

(1) Voyez dans la première série de la Revue Britannique les biographies de Simon Bolivar, Rivadavia, Sucre, San-Martin, Artigas, Belgrano, et dans la livraison de mai 1836, des détails historiques sur presque tous les chefs actuels des nouvelles républiques de l'Amérique du Sud.

On sait qu'en 1829, le Chili subit une révolution intérieure qui eut pour résultat politique de porter Prieto à la présidence et Diego Portalès à la vice-présidence de cet état républicain. Les fonctions de Prieto restèrent purement nominales. Le pouvoir exécutif, la représentation nationale, la force d'organisation et de direction, les rapports diplomatiques furent concentrés sur-le-champ entre les mains de Diégo Portalès. La révolution semblait n'avoir été faite qu'à son profit, comme elle ne l'avait été réellement que par ses intrigues.

Jamais usurpation ouverte ne fut plus dignement justifiée, plus généreusement expiée. L'homme qui avait usé de la force brutale pour s'emparer de l'administration fit tourner, comme Bonaparte, sa conquête extra-légale au bénéfice même de ceux qu'elle avait froissés dans leur amour-propre, mais non dans leurs intérêts. Au milieu d'une population également rude et corrompue, à peine dégrossie et tout à fait vicieuse, que le besoin d'indépendance et de civilisation dévore, Portalès sentit qu'il fallait se montrer à la fois populaire et d'une sévérité à toute épreuve. C'était pour ne pas choquer l'esprit de liberté farouche et inexpérimenté des Chiliens qu'il avait affecté de ne pas saisir la présidence réelle de la république; sa modestie apparente lui servit encore à porter des coups plus fermes aux vices de la constitution et aux abus de l'administration du pays. Comme sa dictature n'était pas officielle, on s'en consolait en n'y croyant pas, et Diégo avait autant d'influence qu'il savait en feindre.

Cet état de résignation et d'acquiescement dura quelques années; Portalès en profita pour établir les réformes ou favoriser les progrès qu'il jugeait nécessaires. Sorti des bureaux de l'*Estanco*, il savait par expérience combien les douanes de Valparaiso avaient besoin d'une organisation radicale; ses premiers soins embrassèrent cette partie de l'administration intérieure, et avec une telle sagacité et des prévisions si justes que déjà, en 1831, les revenus du Chili avaient doublé. Porté lui-même à la direction des affaires, par un mouvement politique, il connaissait l'importance d'une force

matérielle toujours disponible et agissante dans l'intérêt de la sécurité du pouvoir; l'armée fut donc, après les douanes de Valparaiso, l'objet de sa plus active sollicitude. Il avait trouvé la milice et les troupes régulières complétement démoralisées, mal tenues, mal disciplinées, sans uniformes et sans souliers; les indigens seuls, les ouvriers du plus bas étage formaient les rangs les plus épais de la milice; c'était un corps aussi suspect pour son courage que par sa moralité très incertaine. Portalès rendit d'abord le service obligatoire pour tous; les étrangers mêmes ne purent s'y soustraire. Il habilla les miliciens pauvres, fixa l'uniforme, qui consiste invariablement en un habit-veste de toile blanche, revers bleus, bonnet de police et la baïonnette comme sabre; il fit entrer dans les cadres les négocians les plus notables de Valparaiso et leur distribua les grades supérieurs. La nécessité d'une semblable réorganisation était tellement reconnue de tout le monde qu'elle n'excita pas un murmure, bien qu'un grand nombre de Chiliens, dans des intérêts divers, ne la vît pas de bon œil. Pour calmer quelques irritations, et faire d'une question même d'égoïsme particulier une source de revenu public, il exempta les réfractaires à la milice, moyennant 300 piastres (1,500 fr.) une fois payée.

Du service militaire, dont nous n'indiquons que les réformes saillantes, Portalès passa à la surveillance générale, aux détails même de simple police. Nous nous contenterons de citer la formation à Valparaiso d'un corps de *Serenos*, sur le modèle de celui qui existait déjà à Santiago, escouade de police nocturne qui réunit les attributions du *constable* et du *watchman* anglais, et des patrouilles grises de Paris. Le vice-président les revêtit d'un manteau bleu à collet rouge, les arma d'un sabre et d'un sifflet au lieu du bâton ferré et de la crecelle des veilleurs allemands, et donna un cheval à ceux qui étaient chargés des quartiers éloignés de la ville. Cette institution, tout à fait secondaire, fut peut-être, de toutes les mesures de Portalès, celle dont la majorité du public apprécia plus directement les avantages. Il existe à Valparaiso,

dans le port, entre la mer et la montagne, un passage étroit qu'on nomme la *Cueva del Chivato*, qui sert de communication de la ville proprement dite au faubourg *San-Juan-de-Dios ;* à la tombée de la nuit, ce passage devenait un coupe-gorge où les déserteurs échappés de Juan Fernandès, les matelots, les Indiens et les muletiers affamés et oisifs ne se gênaient pas pour jouer du couteau et rançonner les piétons. Grace aux *serenos,* ce danger disparut complétement, et Valparaiso, malgré sa population flottante et mélangée, comme doit être naturellement un port de l'océan Pacifique, où se rencontrent les navigateurs des deux mondes, Valparaiso est aujourd'hui une ville aussi sûre que le quartier de Pall-Mall.

On croira facilement que Portalès, dans ses réformes, n'oublia pas la justice criminelle; c'est une partie, dans le code chilien, profondément défectueuse, mais à laquelle il est bien difficile d'apporter des modifications; il n'y a pas de sol plus brûlant, de poudre plus incendiaire. Avant le gouvernement de Portalès, on ne s'inquiétait pas d'un homme qui avait commis un meurtre; pour deux assassinats, on le plaçait dans un régiment; pour trois, il était peut-être banni; une douzaine d'assassinats suffisait à peine pour qu'on le renfermât dans Juan-Fernandès, le Botany-Bay du Chili. Ce système de justice criminelle ne semblait pas moins très rigoureux aux habitans de Valparaiso, qui avaient même pris l'habitude de regarder un meurtrier comme quelque martyr du glaive des rois et du pouvoir exécutif. Un malfaiteur, pour des crimes atroces et réitérés, était-il enfin condamné au dernier supplice? une douleur universelle, une consternation manifeste régnaient dans la ville: tout le monde avouait ses sympathies, son deuil, sa charitable colère. On eût dit qu'un saint marchait à la mort. Le condamné était processionnellement conduit, la tête découverte, mais avec tous les égards imaginables, dans un lieu où il restait trois jours *en chapelle* à se préparer au supplice, et, durant cette retraite, on se faisait un devoir de lui rendre visite et de lui porter des consolations, des présens; les personnes riches lui envoyaient par leurs domestiques ce qu'on servait de plus

délicat sur leurs tables. Vingt-quatre heures avant le moment fixé pour l'exécution, une sonnette retentissait dans les rues de la ville, et on quêtait pour le meurtrier en le recommandant aux prières des femmes et à l'admiration des hommes. Enfin, il sortait de la chapelle, au bout des trois jours, pour marcher au supplice, dont on avait grand soin de lui cacher les horreurs et les préparatifs sous un cérémonial fort minutieux; et quand, agenouillé sur un petit banc de bois disposé à cet usage dans le lieu de l'exécution, il allait recevoir douze balles dans la tête, ordinairement une estafette accourait à la hâte de l'évêché, portant la grace du coupable, que le prélat signait par habitude autant que par charité, et, malgré l'assurance où chacun était que l'exécution ne se ferait pas, la grâce de l'évêque causait une émotion toujours vive, tant les apprêts du supplice inspiraient de miséricorde en faveur du condamné. C'était absolument le mariage qui termine les vaudevilles français, que le spectateur prévoit dès la première scène, sur lequel il compte beaucoup plus que sur l'esprit de l'auteur, mais qu'il n'attend pas avec moins d'impatience et de curiosité que si ces dénoûmens étaient imprévus.

Ainsi, une pénalité vaine ne rendait plus le crime punissable; Diego Portalès fut épouvanté de ce singulier privilége, et il abolit pour première mesure un usage passé en force de loi, qui admettait l'excuse de l'ivresse dans toutes les questions de meurtre. La nouvelle législation établit rigoureusement que quiconque tuerait serait tué. Il ne fallut pas attendre long-temps pour qu'un exemple sanctionnât efficacement le courage du législateur. Portalès fit conduire le meurtrier au supplice dans une charrette tendue de noir; sa tête et son bras droit coupés, exposés sur le lieu de l'exécution, révélèrent aux Chiliens que la peine du talion s'établissait dans leur jurisprudence. En 1835, Portalès alla plus loin; il ressuscita une loi espagnole qui n'était pas éteinte dans la mémoire du pays, et qui ordonne que l'individu coupable d'un assassinat soit conduit au supplice à califourchon sur un âne. Le parent d'un ancien ministre, convaincu d'un meurtre, subit cette hu-

miliante procession dans toute son infamie. Il est facile de comprendre l'animosité que de telles rigueurs nourrissaient chez les partisans et dans les familles des criminels qu'elles avaient frappés. A peu près vers la même époque, un vieux nègre, couvert de blessures, employé dans la musique d'un régiment de ligne, et qui avait fait avec distinction la guerre de l'indépendance, ayant tué un de ses créanciers à coups de pierres, fut livré impitoyablement à la sévérité de la législation nouvelle, malgré les vives réclamations de Prieto et des ministres qui voyaient avec terreur la main de fer de Portalès s'appesantir sur les débris même les plus sacrés au peuple de Valparaiso, sur les fondateurs de sa liberté.

En principe, Diego Portalès avait raison; dans les crises politiques, il y a un nivellement forcé qui doit atteindre les illustrations même de la patrie, assez folles pour braver la loi martiale des circonstances; c'est l'exagération de ce principe qui, fortifiée par des haines individuelles, jeta Danton des bancs de la montagne sur les degrés de l'échafaud. Mais, dans l'application, et le succès de Robespierre le prouve, le vainqueur a quelquefois tort de se montrer implacable, parce que le peuple aperçoit moins l'intérêt général qu'il n'estime les services rendus.

La dictature avérée de Portalès, s'exerçant d'une manière aussi pure qu'inflexible, commença peu à peu à réveiller les ambitions et les rancunes que son patriotisme avait d'abord contenues. Les fauteurs du gouvernement déchu ne lui pardonnaient pas les changemens introduits dans la constitution de l'état et l'unité administrative qui donnait au Chili plus d'énergie dans ses relations diplomatiques comme dans sa fixité intérieure; les espérances de guerre civile et d'invasion étrangère étaient pareillement déçues. Portalès, comprenant l'organisation du pouvoir, avait restreint le nombre des électeurs aux notables du Chili, à tous ceux dont la fortune personnelle était représentée, soit par des biens territoriaux, soit par une industrie commerciale, et, dans une démocratie de l'Amérique du Sud, ces élémens d'un congrès offrent encore,

jusqu'à nouvel ordre, la partie morale de la nation. On ne lui pardonnait pas davantage la sévère économie de ses actes, le désintéressement complet de ses fonctions; nous tenons de source certaine que, réunissant dans ses mains les attributions de plusieurs ministères et le gouvernement de Valparaiso, il laissait dans le trésor national presque tout son traitement ou en consacrait les deniers aux services publics. Ces diverses mesures, dictées par le patriotisme le plus évident, avaient habitué le président Prieto et les ministres honoraires à une puissance que Diego n'exerçait jamais, d'ailleurs, dans son intérêt particulier; mais tous ceux qu'il avait ou proscrits dans son établissement politique, ou blessés par le joug impérieux de ses réformes, et principalement les amis de Freyre, un de ses compétiteurs, qu'il avait renversé en 1829, réfugié depuis cette époque au Pérou, ne lui pardonnaient pas un régime qui consolidait le Chili à leurs dépens.

Du reste, leur opposition haineuse couvait dans l'ombre; ce qui se montrait au grand jour, ce qui éclatait de toutes parts, c'était l'influence de plus en plus rationnelle du gouvernement de Portalès. En 1833, satisfait du résultat de son administration, persuadé que son autorité patente n'était plus nécessaire, soit pour contenir les anarchistes, soit pour défendre ses réformes; convaincu que dans un état démocratique il ne faut jamais effaroucher les susceptibilités plébéiennes et savoir n'être plus rien quand trop clairement on est tout, et voulant imiter l'exemple de Washington, avec lequel, dans des proportions moins historiques, il avait plus d'un rapport, Portalès abdiqua la vice-présidence, qu'il eut soin de détruire en la quittant comme une fonction inutile et onéreuse. N'ayant guère que trente-neuf ans, veuf, il se retira dans son *hacienda*, à quelques lieues de Valparaiso. Là, il n'en continuait pas moins à surveiller activement les affaires du pays, qu'il avait laissées entre des mains dociles. Ses nuits, qui toujours avaient été fort courtes, ne lui apportèrent pas un plus long sommeil, et en paraissant goûter à la campagne le repos d'un homme d'état fatigué, qui aime les femmes et

qui est encore dans la vigueur de l'âge, son esprit soutenait, comme par le passé, le fardeau entier du gouvernement.

Telle était la situation politique de la république du Chili dans ces dernières années, lorsque Santa-Cruz, président de l'état de Bolivie, protecteur de la république du Pérou et de la Bolivie, réunies en confédération Péru-Bolivienne, se trouva par la marche des événemens placé en face de Diégo Portalès; ces deux personnages se partageaient assurément la souveraineté dans tout le rayon géographique compris sur la mer du Sud, entre le détroit de Magellan et Guayaquil; Colombie et Buénos-Ayres subissaient même leur influence. Don Andrès Santa-Cruz, ancien compagnon d'armes de Bolivar, homme très habile, dont l'histoire romanesque et l'élévation rapide formeraient une curieuse biographie, exerce sur toutes les classes de la population au Pérou et en Bolivie, une puissance qui se rattache à son origine fabuleuse et indigène; on prétend qu'il descend des Incas. C'est un bruit vague, mais qui parle singulièrement aux imaginations, et que Santa-Cruz ne dément ni ne confirme, dans la persuasion que rien n'intéresse autant les peuples que le mystère de la naissance et du berceau. Santa-Cruz était exilé du Pérou, au Chili, en 1829, lorsqu'il fut appelé à la présidence de Bolivie. A cette époque, il devina Portalès; il prévit les développemens que le commerce chilien, déjà maître de toute la côte, prendrait sous la direction de son rival, qui sentait l'importance maritime de Valparaiso et ne s'était réservé le gouvernement de cette ville que dans le but de l'étendre encore au détriment du Pérou. La vanité politique de Santa-Cruz était d'ailleurs fortement excitée par la dépendance où les relations générales de la Bolivie avec l'Europe devaient nécessairement être maintenues, puisque le Chili est la clé de l'Amérique intérieure, et que Valparaiso garde à vrai dire les portes de la civilisation à la jeune démocratie du centre. *Cobija* ou *Puerto-Lamar*, unique port de la Bolivie sur la côte, à l'entrée du désert d'Atacama, est une misérable crique dont le manque d'eau douce, la complète stérilité et la rade insuffisante ne fe-

ront jamais qu'une concession dérisoire pour le Haut-Pérou dans la mer du Sud.

Santa-Cruz sentit donc que la suprématie maritime du Chili devait être combattue par son véritable adversaire, par la république du Bas-Pérou ; il s'agissait de mettre aux prises Lima et Valparaiso; toute la question était dans leurs déchiremens, qui pouvaient entraîner l'intervention et l'arbitrage de la Bolivie. Il fallait rencontrer Portalès dans l'océan Pacifique en passant par le Callao. C'est ainsi que, sur une plus grande échelle, Napoléon allait attaquer nos possessions anglaises dans l'Inde.

Quant à Portalès, connaissant à fond l'esprit et les ressources de Santa-Cruz, éclairé sur une ambition qu'il avait jugée de près dans l'exil, il ne la perdait pas de vue. Ses réformes n'étaient même que des précautions, et il fortifiait le Chili contre les entreprises futures de la république bolivienne par toute la prospérité commerciale qu'il ajoutait à Valparaiso et dont il écrasait Lima.

Chacun des deux rivaux attendait le moment favorable pour lever le masque, quand, en 1833, le président Gamarra fut chassé du Pérou par Salaberri et se réfugia en Bolivie. Santa-Cruz, appelé imprudemment par Obregoso, sous prétexte de rétablir la paix intérieure dans le Pérou, y conduisit avec Gamarra une armée bolivienne. Salaberri vaincu, livré à Santa-Cruz avec les principaux officiers de son parti, comptait sur la foi des traités pour sa propre vie et celle de son état-major, les prisonniers n'en furent pas moins tous massacrés. Après ce coup d'état, Santa-Cruz ne fit qu'étendre de plus en plus son pouvoir dans le Bas-Pérou; il laissa Obregoso et Gamarra complétement dans l'ombre. Nommé par ses propres soins protecteur de la confédération péru-bolivienne, il ne tarda pas à montrer de quels sentimens il était animé vis-à-vis de Portalès par la protection déclarée qu'il accorda aux proscrits politiques du Chili. Un des premiers actes de son protectorat fut une loi par laquelle il contraignit les navires de commerce qui touchaient d'abord à

Valparaiso à payer doubles droits dans les ports du Pérou où ils venaient ensuite faire escale. Santa-Cruz, ayant risqué cette blessure à l'amour-propre de Portalès, manifesta plus vivement sa sympathie pour les victimes du gouvernement du Chili. Deux vaisseaux de guerre furent confiés à Freyre, et cependant on évita d'y embarquer des troupes péruviennes; le proscrit dut compléter ses équipages et sa force militaire avec tous les aventuriers qui ne manquent jamais dans les parages de la mer du Sud à une entreprise de ce genre. Pour que le bruit d'un armement aussi imprévu ne parvînt pas au gouverneur de Valparaiso, on mit l'embargo sur les navires chiliens qui se trouvaient dans le port du Callao; mais un bâtiment français leva l'ancre et porta si rapidement la nouvelle au Chili que les mesures y furent prises comme sous l'empire d'une menace depuis long-temps prévue.

Portalès était alors rentré au pouvoir; les progrès lents, mais sûrs, de la domination de Santa-Cruz avaient arraché cet homme de fer à sa laborieuse retraite. La tentative des proscrits fut facilement réprimée; Freyre et un des vaisseaux péruviens tombèrent entre les mains de Portalès, qui, sur-le-champ, usant de représailles, mit l'embargo sur tous les bâtimens mouillés en rade de Valparaiso, et envoya une escadre de trois navires au Callao pour obtenir satisfaction du gouvernement de Lima. La flottille chilienne fit main basse sur tous les navires de guerre péruviens du Callao, mais respecta les bâtimens marchands; Portalès avait formellement déclaré, dans le but adroit de se concilier un grand nombre des partisans de Santa-Cruz, que le commerce des deux états ne souffrirait de sa part aucun dommage dans cette malheureuse querelle.

L'agression de la flottille du Chili ne laissait nul doute sur l'énergie du président réel de cette république; on arma contre Valparaiso, on demanda des explications à Portalès. Soit que les talens politiques de Santa-Cruz lui fissent vraiment ombrage, soit que l'influence commerciale de la Bolivie dans l'océan Pacifique lui parût incompatible avec la prospérité

maritime de Valparaiso, le ministre chilien répondit qu'il ne déposerait pas les armes si Santa-Cruz demeurait au Pérou. C'était proclamer explicitement que le président de la Bolivie devait renfermer sa suprématie et son ambition entre les deux chaînes des Andes. Une pareille exigence ne pouvait qu'irriter Santa-Cruz. La guerre devint inévitable.

Portalès ne s'endormit pas. Le président de l'état de Colombie, qui était dans les intérêts politiques de Santa-Cruz, fut culbuté par Roccafuerte, tandis que le général Rosas, chef de la république Argentine (provinces unies de Rio de la Plata), promit la coopération de Buénos-Ayres. On prépara l'expédition de longue main; un camp de manœuvres fut formé à Quillota, et Freyre déporté à Van Diemen.

Tous ces apprêts eurent un retentissement profond au Pérou et en Bolivie. La puissance de Santa-Cruz n'y était pas tellement un article de foi qu'on ne rendît justice aux qualités éminentes, patriotiques de Diégo Portalès. Vers la même époque, une tentative d'assassinat eut lieu sur la personne de cet homme d'état si remarquable; il ne dut la vie qu'au hasard qui lui fit prendre un manteau sur lequel les meurtriers ne comptaient pas. On prétendit qu'un envoyé secret du Pérou avait trempé dans le guet-apens; mais cette calomnie banale, usitée dans tous les événemens de même nature, fut complétement perdue; Portalès dédaigna de punir l'assassin, et les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur.

La conspiration du Sud, ainsi nommée parce qu'elle éclata sur l'extrême frontière du Chili et du Pérou, ne ralentit pas un moment ces démonstrations énergiques. On signalait déjà Antonio Vidaurre, colonel du régiment de Valdivia, chef d'état-major de l'armée expéditionnaire, comme ne dissimulant pas la réprobation dont il frappait une guerre entreprise contre des frères d'armes de Bolivar, contre une république dont la liberté est fille de l'indépendance du Chili. Cette expédition, il faut le dire, n'était pas positivement nationale à Valparaiso; mais l'ascendant de Portalès, la défaveur jetée sur les tenta-

tives incendiaires de Freyre et de ses partisans, les intérêts commerciaux de toute la côte chilienne, les souvenirs du meurtre de Salaberri et le penchant affecté de Santa-Cruz pour les Français, qui ne sont pas aimés dans les trois républiques, familiarisèrent les esprits avec une rupture que les rivalités des deux états maritimes et l'ambition croissante de la Bolivie devaient tôt ou tard produire dans l'héritage politique de Bolivar. C'est un démembrement semblable qui menace de jour en jour et qui disjoindra prochainement les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Les choses prenaient cette tournure décisive, quand, le 2 juin dernier, Portalès, remplissant les fonctions de ministre de la guerre et de la marine, se rendit au camp de Quillota pour surveiller les manœuvres auxquelles il faisait exercer les 4,000 hommes d'élite qu'il destinait à l'expédition du Pérou. Vidaurre apportait tous les obstacles imaginables aux préparatifs déjà trop longs de l'embarquement; il avait même déclaré publiquement à ses officiers qu'il résisterait aux ordres de départ, et avait résigné ses fonctions de chef d'état-major. Un bataillon, dévoué à la cause du colonel Vidaurre, fort de 400 baïonnettes, médita bientôt une insurrection militaire; des onces d'or avaient été secrètement distribuées aux soldats. Moitié par crainte, moitié par trahison, le reste des troupes du camp fut contenu. Portalès était venu sans escorte, accompagné seulement du colonel Eugenio Nicochea. Le samedi 3 juin, au moment de la revue, les capitaines des différentes compagnies du corps insurgé entourèrent chacun avec un piquet de leurs hommes le général Portalès, et les révoltés, couchant le ministre en joue, lui crièrent de se rendre à discrétion. Deux coups de fusil avaient servi de signal à l'insurrection qu'il était aussi impossible de prévoir d'avance que de réprimer sur-le-champ. En même temps, Vidaurre se porta au quartier de la cavalerie qui se trouvait démontée. Cette circonstance, jointe aux dispositions équivoques que le régiment manifesta d'abord, fit que Vidaurre passa outre,

n'insista pas sur leur coopération, et dirigea quatre cent cinquante hommes d'infanterie, des plus dévoués, vers Valparaiso, pour s'emparer de la ville par un coup de main.

Cependant, sur les quatre heures du matin, le dimanche, la nouvelle de la sédition du camp de Quillota était parvenue au gouverneur militaire de cette place, don Ramon de la Cavareda. Il se concerta aussitôt avec le vice-amiral Encalada, et tous deux firent occuper par la garde civique et le bataillon de Valdivia le *Serro del Baron*, en avant de la ville. De son côté, la colonne insurgée se porta à la *Quebrada*, ou défilé de *Cabriteria*, attendant Vidaurre qui sortait enfin du camp à la tête du reste des troupes et de la cavalerie, décidée maintenant à le suivre. Mais, vers la moitié de la route, à Tabolango, la cavalerie dépassa silencieusement le flanc de la petite armée, et gagnant les chemins de traverse, se réunit aux corps fidèles qui défendaient Valparaiso. A cette défection inattendue, le colonel ne perdit rien de son sang-froid ou de sa démence; il osa proclamer que la manœuvre de la cavalerie était une ruse de guerre, et qu'elle se retirait par un mouvement stratégique. C'est à ce moment que, faisant conduire Portalès en sa présence, il lui arracha, avec des menaces de mort, un écrit signé de sa main pour la reddition de la ville et de l'escadre. Il n'y avait pas de résistance possible. Portalès livra l'ordre, bien convaincu qu'il ne serait pas obéi.

Effectivement, lorsque Vidaurre, s'avançant à marches forcées, se présenta, le 6 au matin, à trois lieues de distance de Valparaiso et fit transmettre le consentement de Portalès au colonel Cavareda, cet officier déclara que le ministre était incapable d'avoir donné librement un pareil ordre, et que, malgré la signature, il mourrait avec les habitans et la garnison sur ses canons plutôt que de rendre la place. Vidaurre ne s'était pas attendu à tant d'énergie et de fidélité; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de son plan d'attaque et de soulèvement.

Le corps des insurgés, fort de quatorze cent cinquante hommes, prit position avec ordre et sans bruit au pied du

*Serro de la Cabriteria,* dont il avait franchi le défilé en sortant de Quillota. Dans la soirée, les éclaireurs du vice-amiral Encalada, commandés par don Pedro Angulo, se heurtèrent en dehors du *Serro del Baron* contre les avant-postes de Vidaurre. Au *qui vive* de don Pedro, les révoltés firent un feu très nourri, et se précipitant en masse coururent au devant de l'armée civique, retranchée dans la *Quebrada;* ils espéraient déconcerter par une attaque subite l'alerte que cette rencontre avait donnée au vice-amiral. La fusillade s'ouvrit à l'instant même sur toute la ligne du Serro; les insurgés, combattant avec rage, s'engagèrent dans le défilé, et assaillirent au fond de la gorge même les troupes fidèles qui soutinrent intrépidement leurs charges réitérées à la baïonnette durant la matinée entière. Mais le désespoir de Vidaurre et de ses partisans fut en pure perte. Mitraillés du sommet des hauteurs par les tirailleurs d'Encalada et deux pièces d'artillerie de campagne, ils s'enfuirent dans toutes les directions après quatre heures d'une lutte acharnée. Les miliciens s'élancèrent à la poursuite des fuyards aux cris de : *vive la république !* Grace à l'obscurité profonde de la nuit, il y eut peu de sang versé dans cette déroute. Les insurgés voulurent se retrancher derrière la *Vina de la Mar;* mais la plus grande partie n'eut pas le temps de s'y réfugier et déposa les armes. Vidaurre, contraint de se retirer à toute bride vers les montagnes avec quelques officiers, et calculant qu'il était perdu, se vengea dans le sang de Portalès. La mort de Diégo fut résolue.

Ici commence ou plutôt s'achève un drame terrible, dont l'histoire contemporaine n'offre d'exemple que dans le supplice trop célèbre de Riégo.

Au moment de son arrestation, Portalès avait adressé d'énergiques paroles à Vidaurre sur son crime ; mais le colonel se contenta de hausser les épaules et de le faire jeter dans un cachot. Garrotté, traîné sur une charrette à la suite de l'armée jusque dans les lignes de la *Cabriteria*, le restaurateur des libertés chiliennes reçut notification de son arrêt de mort dans

le cas où le gouvernement de Valparaiso refuserait de livrer l'escadre et la ville. Quand la réponse de Cavareda parvint à Vidaurre, il attendit l'issue du combat, et lorsque sa défaite ne fut pas douteuse, il expédia l'ordre de massacrer Portalès. Les soldats chargés de cette exécution ridicule et atroce trouvèrent le ministre de la guerre tranquillement assis dans la charrette, où il causait avec don Eugenio Nicochea des suites funestes de l'insurrection pour la paix du Chili. En voyant les meurtriers, don Eugenio fondit en larmes et se précipita aux genoux de Diégo; mais celui-ci, révolté de cet acte de faiblesse, se tourna vers ses bourreaux et leur reprocha ironiquement les délais honteux que leur chef mettait à son dernier crime. Vidaurre espérait toujours par l'absence du ministre persuader aux troupes de Valparaiso que Diégo approuvait son mouvement. Lorsque la fusillade eut cruellement détrompé le colonel, un sous-officier nommé Florin, accompagné de deux sergens, d'un caporal et d'un soldat, fit descendre le prisonnier de la charrette. Portalès, comprenant que son heure était venue, embrassa Eugenio, lui recommanda de dire à Valparaiso qu'il succombait avec la certitude qu'on vengerait sa mort, et ordonna d'une voix sévère à ses bourreaux de lui délier les bras. Cela fait, il écarta violemment des deux mains sa chemise comme pour montrer la place de son cœur. *Malvados!* s'écria-t-il, *yo morire, pero mi sangre sera vengada muy pronto, porque el pays no podra sufrir vuestro crimen...!* A l'instant, deux balles le frappèrent, l'une à la tête, l'autre dans le flanc; un coup de crosse asséné sur le front l'étendit raide et l'acheva. Florin le perça encore de plusieurs coups d'épée et le dépouilla complétement; puis le cadavre fut abandonné.

Rien ne saurait peindre la douleur et l'indigation des Chiliens: le supplice des meurtriers, l'attente d'une guerre prochaine avec le Pérou, et les honneurs rendus à la mémoire de Portalès ont seulement calmé la première explosion du deuil public. L'opinion générale, fausse ou vraie, est que Santa-Cruz a trempé dans l'incroyable assassinat commis dans la

gorge d'*El Baron*. Quoi qu'il en soit, le 4 juillet suivant, Vidaurre, Florin, Toledo, Carvalho, Ulloa et Fiorelius, ce dernier Suédois, ancien officier disgracié par Bernadotte, furent fusillés sur la place de Orrego. On planta le bras droit de Florin, fiché sur une pique, au lieu même du crime; la tête de Vidaurre fut attachée à un poteau sur la place de Quillota, avec un écriteau où se lisait la sentence du tribunal.

La municipalité de Valparaiso a décrété que le nom de Diégo Portalès serait gravé en lettres d'or sur une table de marbre, dans la salle ordinaire de ses réunions. Deux monumens sont élevés à sa mémoire par souscription, l'un dans le *Serro del Baron*, l'autre dans la ville. Ses funérailles ont répondu à la grandeur de sa perte.

Transporté à Valparaiso sur un char traîné par des détachemens de la garde nationale, le corps de Portalès est entré dans la ville sous l'escorte d'une foule innombrable et suivi par tous les consuls étrangers. On voyait sur son cercueil les cordes dont il fut garrotté. Les bâtimens de guerre et les vaisseaux marchands hissèrent à mi-mât leurs pavillons durant la cérémonie en signe de deuil. Le drapeau britannique fut déployé à bord d'une frégate anglaise, seul navire de guerre étranger qui se trouvât dans le port de Valparaiso à l'époque de la catastrophe de Quillota. Par décret suprême du sénat de la république, daté de Santiago, les détails de ces fêtes lugubres avaient été prescrits avec autant de solennité que de précision. Après la cérémonie funèbre, les restes de Portalès furent dirigés sur Santiago, où le canon du château de Sainte-Lucie, par des salves nombreuses, annonça leur approche à la population. Le président de la république, à la tête de tous les hauts fonctionnaires du Chili, reçut le cercueil et le fit descendre dans les caveaux du presbytère de la cathédrale. Enfin, un deuil général a été ordonné pour un mois au nom de la patrie.

Ainsi périt un homme qui, n'ayant reçu que fort peu d'éducation, dans un pays neuf et au sein de mœurs farouches, embrassa pourtant dans sa courte existence toutes les réfor-

mes qu'une civilisation progressive est susceptible de développer au milieu des orages de la jeune république du Chili, depuis les statuts du congrès national jusqu'aux réglemens qui disciplinaient les pensionnats de jeunes filles. Si, comme on le prétend, Diégo Portalès portait aux étrangers une haine profonde, il faut se placer au point de vue des intérêts de son administration; ce serait en quelque sorte garder rancune à sa mémoire que de ne pas séparer dans sa vie politique le législateur habile et le Chilien patriote.

Santa-Cruz, dont les dispositions, au contraire, sont caressantes et d'une exquise politesse, nous paraît plutôt dirigé par la conscience intime de sa valeur personnelle que par le sentiment des opinions nationales, dans ses rapports avec l'Europe. A l'égard du protectorat qu'il étend déjà sur deux florissantes républiques, et que, selon toute apparence, il étendra bientôt maintenant sur les successeurs de l'infortuné Portalès, il est évident que l'ambitieux président de Bolivie cherche à reconstituer l'empire de Bolivar, mais en d'autres vues que le libérateur du Pérou. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la géographie politique des états qu'il prétend réunir sous une seule dictature. Le Chili et les provinces du Haut et du Bas-Pérou ont une même origine révolutionnaire; le sang espagnol coule indistinctement dans les veines des trois populations, et les mœurs, l'idiome, les caractères de physionomie, la religion, les préjugés sont à Valparaiso ce qu'ils sont au Callao et à Chuquisaca. Mais il y a des difficultés invincibles qui naissent de la configuration des territoires comme des besoins matériels de leurs indigènes, et ces difficultés établissent des séparations qui rendent tout projet d'unité parfaitement illusoire. Le Chili, la Bolivie et le Pérou sont appelés à des prospérités différentes, à des fortunes contraires, et se fortifient de plus en plus dans des intérêts opposés; des conflits inévitables surviendront, des ressources locales seront monopolisées; telle est la destinée de l'Amérique du centre. Il est donc impossible que le protecteur de la confédération Péru-Bolivienne, personnage de sens et d'esprit, mé-

dite une réunion effective. Ce ne saurait être par conséquent qu'une puissance morale, qu'une dictature consultative, qu'une influence napoléonienne qu'il ambitionne; or une semblable unité, dans les conditions où les jeunes républiques se maintiennent réciproquement, forme un songe politique encore plus vain que la première.

Santa-Cruz a toute la ruse, toute la persévérance d'un Indien; on doit s'attendre à de nouveaux efforts, à de nouvelles combinaisons de sa part. Déjà il a délivré des lettres de marque contre tous les ennemis de la confédération péru-bolivienne; il adopte les mesures les plus arbitraires contre les étrangers, sous prétexte qu'ils sont suspects d'espionnage. On répète dans les journaux qu'il veut renouveler les temps despotiques de l'inca Iupanqui. De leur côté, les vengeurs de Portalès ne s'endorment pas; à l'heure où nous écrivons, la question se décide; on dit même que la Bolivie s'indigne et se remue. Le dictateur approche de la roche tarpéienne. Il est pénible pour le monde entier que deux hommes comme Portalès et Santa-Cruz ne soient pas tombés d'accord sur les moyens de conserver l'équilibre des jeunes républiques sans les heurter dans leur marche, et que l'un ait succombé à des événemens qui facilitent beaucoup trop l'extension de l'autre. Cette issue d'une grande lutte prépare dans l'Amérique du Sud des changemens d'une haute importance pour l'Europe.

(*Monthly Magazine.*)

# Géographie. — Voyages.

N° I.

## EXPLORATIONS DE LA RUSSIE

### DANS LES MERS POLAIRES.

La première exploration de la côte nord de l'Ancien-Monde eut lieu en 1553, sous le commandement de sir Hugh Willoughby; mais, bloqué par les glaces, Willoughby fut forcé d'hiverner dans une baie de la côte de Laponie, où il périt de froid avec tout son équipage. Après lui, Richard Chancellor, qui déjà était parvenu jusqu'à Arkangel, où il avait ouvert des relations de commerce avec les Russes, partit avec Stephen Burraugh. Celui-ci fut plus heureux; il s'avança jusqu'aux détroits de Waigatz, et explora une partie de la côte sud et de la côte ouest de la *Novaïa Zembla* (la Nouvelle-Zemble). A part les découvertes de Rosmyloff, qui, en 1762, s'avança un peu au delà de Matochkin-Shar, détroit qui divise en deux parties égales la Novaïa Zembla dans sa longueur; à part celles du baleinier Loshkin, auquel la tradition attribue la découverte de toute la côte orientale de cette île, rien n'a été ajouté aux conquêtes précédemment réalisées.

Néanmoins, le mystère qui enveloppait la Nouvelle-Zemble donnait de l'émulation aux gouvernemens; et aux expéditions malheureuses en succédaient de nouvelles, lorsqu'en 1832 un marchand d'Arkangel, nommé Brandt, dans l'intérêt de la science aussi bien que dans celui du commerce, forma le

double projet de rétablir l'ancien commerce le long de la côte septentrionale de la mer Blanche, jusqu'au golfe d'Oby, et de visiter la côte-est de la Nouvelle-Zemble, dans l'espoir d'y fonder des établissemens pour la pêche de la baleine. L'expédition fut composée de trois navires; l'un, commandé par le lieutenant Krotoff, eut ordre de longer la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble jusqu'à Matochkin-Shar, et de traverser ce détroit pour se diriger vers l'embouchure de l'Oby ou du Yenisée; l'autre, commandé par le pilote Pachtusoff, se chargea de parcourir les détroits de Cara, dans le but d'explorer la côte orientale de la Nouvelle-Zemble, tandis que la mission du troisième était d'explorer la côte occidentale. Les navires mirent à la voile le premier du mois d'août; mais quelques jours après avoir levé l'ancre, Krotoff et Pachtusoff furent séparés par un brouillard; le navire que montait le premier périt près du détroit de Matochkin-Shar, avec tout l'équipage.

En laissant Arkangel, Pachtusoff mit le cap à l'est, et longea la côte méridionale de la Nouvelle-Zemble; là il se trouva engagé, le dernier jour du mois d'août, parmi des bancs de glace qui le forcèrent de relâcher dans la baie de Kamenka; il y établit son quartier d'hiver, afin d'y attendre le retour de la belle saison. Une hutte fut bâtie : elle avait douze pieds de long et dix de large; le toit avait sept pieds de hauteur au centre, et sur les côtés cinq pieds et demi. Tout près était une étuve destinée aux bains de vapeur; on y arrivait par un passage couvert de voiles goudronnées. Cependant la mauvaise saison fut encore long-temps à venir; les glaces qui avaient engagé Pachtusoff à camper dans la baie de Kamenka avaient disparu balayées par les vents, et, à la grande surprise de ce navigateur, les détroits restèrent libres pendant les mois de septembre, octobre et la plus grande partie de novembre; mais, soit à cause du temps nécessaire pour préparer le navire que l'on avait dégréé, soit dans la crainte de rencontrer des dangers insurmontables sur la côte orientale, à une époque aussi avancée, Pachtusoff ne jugea pas à propos de quitter son petit établissement.

Le séjour du navigateur russe et de son équipage sur cette côte est une reproduction des aventures et des événemens dont Barentz et Hemskirk nous ont fait la description; le bois ne se trouvait que sur la côte et souvent il fallait aller le faire à de longues distances; des tourbillons de neige menacèrent à plusieurs reprises d'enlever ou d'engloutir la hutte, et parfois on fut obligé de livrer bataille à des troupeaux d'ours. Pendant tout ce temps-là, une température convenable était maintenue dans l'intérieur, de façon que les graines que contenait la mousse commencèrent à germer à travers les jours des planches, et acquirent une hauteur de cinq et huit pouces. Les six premiers mois de la saison se passèrent ainsi; mais au mois de mars, le scorbut commença à se déclarer parmi les hommes de l'équipage. Alors Pachtusoff, dans l'espoir d'arrêter les progrès du mal, commença l'exploration des îles qui sont situées près de la baie, et poursuivit le cours de ses découvertes fort avant dans l'ouest. Ces travaux donnèrent de l'activité à l'équipage, et déjà la santé des matelots devenait meilleure, lorsque, le 24 avril, un tourbillon de neige surprit Pachtusoff et son équipage; deux hommes furent ensevelis sous la neige, et ils y restèrent engloutis pendant trois jours sans qu'on pût parvenir à les dégager. Ce tourbillon mérite l'attention des savans sous le rapport de la vaste étendue de terrain où son influence se fit sentir; car bien que la distance qui sépare les monts Ourals des côtes de la Nouvelle-Zemble soit de 1,600 milles, tout porte à croire que l'ouragan dont parle Von Helmersen, qui voyageait à la même époque dans cette partie de la Russie, n'est autre que celui dont fut assailli l'équipage russe.

Cependant le moment approchait, et la saison devenait moins rigoureuse. Le 24 juin, les détroits de Cara et toute la côte orientale se trouvèrent dégagés; en conséquence, Pachtusoff laissant au mouillage son navire qui était encore enveloppé de glaces, s'embarqua sur une chaloupe, et se dirigea vers la côte orientale; il y arriva après avoir doublé une pointe de terre qu'il nomma cap Menchikoff, du nom du mi-

nistre de la marine; de là, il poursuivit sa course, et vit, le 4 juillet, une petite rivière située par les 71° 30' latitude nord, où il trouva plantée sur la rive une croix qui portait la date de 7250 et l'inscription suivante « : Ssawa Fofanoff ». Cette découverte fixa dans l'esprit de Pachtusoff ce qui, jusqu'à ce jour, n'avait été pour tout le monde qu'une vague rumeur, l'époque exacte à laquelle le baleinier Loshkin avait visité ces parages. Lohskin était effectivement surnommé Ssawa. Quant au chiffre 7250, cette date, dans le calendrier grec, coïncide avec l'année 1742 de l'ère chrétienne; c'est donc en 1742 que le navigateur Loshkin découvrit cette côte. La rivière reçut le nom de Ssawina, qu'elle conserve aujourd'hui. Pachtusoff revint ensuite avec la chaloupe au lieu d'où il était parti; le navire se trouvait en état de prendre la mer; l'équipage leva l'ancre le 11 juillet, et quitta le même jour la Baie de Kamenka, après y avoir fait un séjour de 293 jours. Dans le cours du voyage, on trouva, sur une île située près du cap Menchikoff, des ossemens humains que l'on reconnut, malgré l'état dans lequel les avaient laissés les bêtes sauvages, pour ceux d'une femme et de deux enfans. Ces os étaient effectivement ceux d'une famille de Samoyèdes, qui avait disparu quelques années auparavant, et dont, jusqu'à cette époque, on n'avait pas entendu parler. Le voyage se poursuivit sans aucun autre accident, et, le 13 du mois d'août, Pachtusoff, après avoir exploré la plus grande partie de la côte orientale, entra dans le détroit de Matochkin, où il rencontra un grand nombre de tortues et des baleines de différentes espèces; mais là le navire fut assailli par une violente tempête, qui le força de chercher un refuge sur la côte russe; il gagna l'embouchure de la Pechora; mais, la tempête soufflant toujours avec la même fureur, il fut jeté sur la côte et s'y brisa.

Les résultats de ce voyage engagèrent le gouvernement russe à entreprendre une nouvelle expédition. En conséquence, en 1834, il arma deux navires et en donna le commandement aux pilotes Ziwolka et Pachtusoff. Les deux navires quittèrent le port d'Arkangel le 24 juillet; mais bientôt

séparés par d'épais brouillards, ils suivirent l'un et l'autre une route opposée, et ne se rencontrèrent plus que le 27 du mois d'août, à l'entrée occidentale du Matochkin-Shar. Conformément aux instructions du gouvernement, qui étaient d'hiverner sur la côte du Matochkin-Shar, et de reprendre l'été suivant le cours de l'exploration de la côte orientale au nord de ce détroit, Ziwolka et Pachtusoff, après avoir pénétré un peu avant dans le détroit, attérirent sur la côte occidentale, et tout fut bientôt disposé pour recevoir l'équipage des deux navires. Les dimensions de la hutte étaient plus grandes que celles de la première; elle avait vingt-cinq pieds de long, vingt-un pieds de large, et huit pieds de hauteur au milieu du toit; on la divisa en deux compartimens, l'un destiné à l'équipage, et l'autre aux officiers; les deux navires furent ensuite abandonnés, et on prit possession du nouvel établissement le 8 octobre. L'hiver fut excessivement rude; mais on eut soin d'entretenir une bonne température dans l'intérieur, et l'équipage se ressentit peu du froid. Malheureusement le bois et la mousse qui avaient servi à construire la hutte entretenaient une humidité constante, tandis que l'intérieur était envahi par une fumée épaisse qui n'avait d'autre issue qu'une ouverture pratiquée au milieu du toit. La neige tomba en outre avec violence, et pendant huit jours consécutifs personne ne put quitter la hutte. Cependant, grace aux soins de Pachtusoff, la santé des matelots se conserva bonne jusqu'au mois de mars, où, comme dans le premier voyage, le scorbut commença à se faire sentir. A cette époque on se prépara pour l'exploration du Matochkin-Shar. Pour cet objet, on construisit deux traîneaux, et, lorsque toutes les dispositions furent prises, Pachtusoff et Ziwolka se dirigèrent vers l'extrémité orientale du Matochkin-Shar. Ils y trouvèrent une des huttes qui avaient été construites soixante-dix ans avant leur expédition, par Rosmyloff; la hutte était encore en bon état. Pachtusoff revint ensuite au lieu d'où il était parti, dans l'intention de compléter l'exploration du détroit, et Ziwolka, accompagné de cinq hommes, se dirigea vers la côte-est. Ziwolka prit avec

lui des provisions pour un mois, et se munit d'une petite tente pour abriter ses gens pendant la nuit. Les voyageurs, à la manière des Samoyèdes, portaient des vêtemens doublés en peau de renne; leurs cheveux étaient cachés sous d'épaisses fourrures, et leurs pieds enveloppés dans de bonnes bottes bien garnies. Cependant le froid était si intense, que souvent il leur arrivait de ne pouvoir marcher; plusieurs fois même leurs bottes se gelèrent à leurs pieds sans qu'il fût possible de les ôter. Dans une de ces circonstances, ils firent du feu avec les pieux de leur tente pour dégeler leurs bottes. Ziwolka explora 100 milles de côte, et s'avança jusqu'au cap Flottoff, distance double de celle qu'avait parcourue Rosmyloff. Cette côte est basse, elle ne diffère de la côte sud du Matochkin-Shar qu'en ce qu'elle est entrecoupée par des anses profondes, qui deviennent plus nombreuses à mesure que l'on avance vers le nord; quelques-unes ont une telle étendue, que Ziwolka ne put reconnaître si elles formaient des golfes ou des détroits. Mais les provisions diminuaient d'une manière sensible, il fallait songer au départ; Ziwolka cessa ses recherches, et revint à son quartier d'hiver, où il arriva le 6 mai, après une absence de trente-quatre jours.

Pendant cette séparation, Pachtusoff, qui se proposait d'explorer la côte-nord de la Nouvelle-Zemble, en se dirigeant vers le nord le long de la côte-ouest, et de retourner ensuite par la côte-est, avait construit une chaloupe de 18 pieds de long. Le temps se maintint au beau pendant tout le mois de mai, les oiseaux commencèrent à se montrer, et à la fin de juin l'équipage eut un bon approvisionnement d'œufs frais et de gibier. L'expédition partit le 30 juin, et le 8 juillet on aperçut les premières glaces auprès du promontoire que l'on a mal à propos désigné dans les cartes sous le nom des Iles de l'Amirauté; le jour suivant la chaloupe continua sa course à travers une mer semée de glaçons rompus, et tout semblait indiquer une heureuse traversée quand tout à coup une secousse violente suivie d'un craquement terrible se fit sentir: c'était la chaloupe qui venait de toucher contre deux bancs

de glace sous-marins, et se brisait en mille éclats; l'équipage n'eut que le temps de s'élancer sur un banc de glace; et là il parvint, après des efforts multipliés, à sauver du naufrage un canot, un baril de farine, un baril de beurre et les octans. Alors, passant d'un banc de glace à un autre à l'aide du canot, l'équipage atteignit après mille dangers une île située par les 75° 45' latitude nord. Pachtusoff reconnut toute cette côte et parvint par son activité à ranimer le courage de ses compagnons; mais déjà les provisions commençaient à baisser, et, dans leur isolement, les malheureux naufragés n'entrevoyaient plus qu'une fin cruelle, lorsque après treize jours de souffrances ils aperçurent un baleinier qui s'approcha de la côte et vint les délivrer. Le 10 du mois d'août, ils étaient de nouveau à leur quartier d'hiver, dans le détroit de Matochkin-Shar; ils y trouvèrent les malades qu'ils y avaient laissés, et les emmenèrent avec eux. Ce départ eut lieu le 14 du mois d'août. Pachtusoff mit le cap sur la côte orientale; mais ayant rencontré des masses de glace aux abords des îles, il revint à Arkangel.

Ces deux expéditions ont fourni une masse d'observations météorologiques pleines d'intérêt; elles se divisent en deux séries : la première comprend celles qui furent faites en 1832 et 1833; dans la seconde sont celles qui eurent lieu en 1834 et 1835. Celles-ci contiennent les variations du baromètre et du thermomètre, la force et la direction des vents. Dans la première série, la température moyenne de la côte sud-est de la Nouvelle-Zemble est établie à 15° Fahrenheit, et dans la seconde série la température moyenne de la côte occidentale du détroit de Matochkin est de 16°. Il y a une augmentation dans la température moyenne d'environ 1° 9' Fahrenheit, en avançant vers le nord de deux degrés et demi ou de 150 milles géographiques. Ce fait, quoique anormal au premier aperçu, coïncide néanmoins avec les lois qui régissent la chaleur de la terre. Ainsi, Kamenka ou Rockybay, entouré de terres d'une vaste étendue, est, du côté de la mer, abrité par des montagnes de glace, tandis que la côte occidentale

est sans cesse exposée à tous les vents. Le plus grand froid que l'expédition eut à éprouver se fit sentir au mois de février; le thermomètre marquait 40°. Une fois pourtant, lorsque les matelots étaient occupés à prendre un bain de vapeur, et que, suivant la méthode russe, ils se roulaient dans la neige à la sortie du bain, Pachtusoff vit le thermomètre, qu'il venait d'exposer à l'air, tomber tout à coup à 54°. Ainsi ces matelots se roulaient dans la neige lorsque la température de l'air était à 86 degrés Fahrenheit au dessous du point de la glace fondante. Ces variations du thermomètre se font sentir également en été; le thermomètre s'élève à 56° Fahrenheit et retombe souvent dans la même heure à 25°; la température moyenne de l'été est de 36°. C'est celle des îles de Shetland, au mois de décembre. Ce sont ces fréquentes variations, et non la rigueur du froid, qui rendent la Nouvelle-Zemble inhabitable; car il est beaucoup de pays habités sur la surface du globe, où la température moyenne de l'hiver est beaucoup plus basse que celle de la Nouvelle-Zemble; mais en revanche il n'en est aucun où la température de l'été reste à un degré aussi peu élevé.

D'après Pachtusoff, la Nouvelle-Zemble dans sa plus grande largeur n'a pas plus de 60 milles; elle ne s'étend pas non plus aussi avant dans l'ouest qu'on serait tenté de le supposer en jetant les yeux sur les anciennes cartes. A l'est, ainsi que nous l'avons dit, la côte est basse; à l'ouest, au contraire, on trouve au nord du Matochkin des montagnes d'une hauteur considérable : ce qui cause dans le climat une différence remarquable. Ainsi d'un coté l'on jouit presque constamment d'un temps sec et serein, tandis que de l'autre l'air est toujours humide et chargé de brouillards épais. Quant à l'importance de ces mers, il n'est personne qui la mette en doute. Une fois que la côte sera bien relevée, les baleiniers ne manqueront pas d'y affluer.

(*Travellers' Magazine.*)

# Scènes de la vie maritime.

## UNE CROISIÈRE

### DEVANT L'ILE DE CURAÇAO.

L'honorable sir John Murray venait de recevoir du vice-amiral, commandant en chef la station de la Jamaïque, l'ordre de rallier la frégate de Sa Majesté *la Fortune*, sa propre frégate *la Franchise,* deux sloops de dix-huit canons, et d'aller bloquer avec ces forces l'île de Curaçao. Sir John avait promis de soumettre, dans un temps donné, cette possession hollandaise à la couronne britannique.

Ma bonne ou ma mauvaise étoile voulut que je fisse partie de l'expédition en qualité de premier lieutenant à bord d'un des sloops. Le blocus fut proclamé dans les gazettes de la Jamaïque, et l'on eut soin de notifier à nos amis les Yankees(1), que tout vaisseau trouvé à une certaine distance de l'île serait impitoyablement capturé. Mais cette menace ne contint pas leur philantropie; ils ne purent se résoudre à laisser mourir de faim des créatures formées à l'image de Dieu, lorsqu'il y avait moyen de leur fournir des vivres à cinq cents pour cent de bénéfice.

Notre commodore, reconnaissant bientôt l'impossibilité de réduire la garnison hollandaise par le blocus, prit le parti d'opérer de fréquentes descentes dans l'île. Cinquante hommes,

(1) Sobriquet donné par les Anglais aux Américains des États-Unis.

quelquefois cent, sous les ordres d'un lieutenant de l'escadre, débarqués à l'improviste, brûlaient les récoltes et détruisaient le bétail qu'ils ne pouvaient emmener. Le gouverneur hollandais, vieux marin de l'école de Ruyter et de Van Tromp, ne trouvant pas cette façon d'agir écrite au livre du droit des gens, nous qualifia de boucaniers, et déclara qu'il considérerait comme tel et ferait pendre sur les remparts du fort Amsterdam tout Anglais pris en flagrant délit.

Or la nuit suivante, le premier lieutenant de *la Fortune* descendit à terre avec cinquante drôles. Ils étaient en train de *travailler à la vigne du diable*, lorsque le gouverneur hollandais les surprit à la tête de son camp-volant, et leur fit treize prisonniers. Le reste regagna les embarcations après avoir beaucoup souffert.

Grande désolation à bord de l'escadre; car on ne doutait pas que *Mynheer* n'accomplît sa terrible menace. Je reçus l'ordre de tenter une nouvelle expédition, la nuit même, afin d'enlever quelques otages; et on me donna pour guide un déserteur hollandais, nommé Horsica. Ce misérable nous mena tout droit à une maison que je fis investir. Nous trouvâmes dans les écuries dix chevaux, qui nous servirent à monter les marins gradés et notre digne guide. Une vieille femme de charge nous apprit que son maître et sa maîtresse étaient absens depuis la veille. (La partie de l'île où nous débarquâmes ce soir-là avait joui jusqu'alors d'une sécurité parfaite.)

La propreté tout hollandaise de la maison, l'air d'opulence qui y régnait, alléchèrent le bosseman de *la Fortune* et une douzaine de bandits soldés par Sa Majesté Britannique. Après avoir dévalisé la maison, ils reparurent en traînant trois jeunes dames qu'ils avaient trouvées cachées dans une cave. C'étaient les filles du propriétaire. Je me hâtai de délivrer d'une odieuse étreinte ces pauvres colombes palpitantes sous la serre de mes vautours; mais M. Smart le bosseman, qui s'était emparé de l'aînée, et qui la croyait apparemment de bonne prise, refusa de la lâcher. Je fis désarmer et garrotter ce mutin, tandis que les pauvres filles, demi-nues, tom-

baient à mes pieds et baignaient mes mains de leurs larmes. Le souvenir de cette scène nocturne restera toujours gravé dans mon ame. C'est une des bonnes actions que j'aie faites en ma vie, et le nombre n'en est pas considérable. Puissent-elles me *faciliter la voie du ciel.*

Horsica, furieux de n'avoir pas trouvé le lièvre au gîte, car des motifs de haine particulière l'animaient contre le maître de la maison, me dit, du ton le plus impératif :

« Ça, emmenons-nous les trois donzelles?

— A quoi bon?

— Le salut de vos compatriotes vous inquiète donc bien peu?

— Je connais mes ordres. J'ai mission d'enlever quelques personnages marquans, et non de pauvres femmes. Vous avez promis à sir John Murray de nous faire mettre la main sur quelqu'une des autorités de l'île; tenez votre parole. »

Il murmura entre ses dents et me tourna le dos.

Je commandai : « Serrez les rangs. En avant, marche! » et je me mis en tête de la cavalerie avec Horsica, qui me conseilla bientôt une pointe sur la première ferme en vue. Nous mîmes vingt autres chevaux en réquisition, et le pauvre fermier fut contraint de nous suivre avec ses deux fils, garçons de la plus belle espérance.

Les étoiles pâlissaient, et l'approche du jour mettait notre petite armée en péril. Les matelots faisaient une grotesque figure à cheval, mais j'ai vu de plus mauvais cavaliers. En ce moment, Horsica me dit qu'un bourgmestre de la plus haute considération dans le pays habitait à peu de distance, et que mes compatriotes étaient sauvés si nous trouvions cette fois le lièvre au gîte.

Une élégante habitation, dont la blanche façade se détachait du crépuscule, s'offrit bientôt à nos regards.

« Voilà le gîte, dit Horsica, qui ne sortait point de sa comparaison; pourvu que le lièvre y soit! »

Je chargeai mon second d'investir la propriété et de ne laisser évader personne, tandis que moi-même, suivi d'Horsica

et de deux matelots montés, je traverserais le jardin pour gagner la façade. Au choc répété de nos haches et de nos sabres contre la porte principale, une espèce d'œil-de-bœuf s'ouvrit, et donna passage à la tête d'une vieille, évidemment réveillée en sursaut. Horsica la somma d'un ton farouche d'ouvrir immédiatement la porte, si elle ne voulait qu'on l'enfoncât. Un cri d'effroi fut l'unique réponse de la pauvre dame.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Horsica, j'ai sur le dos le camp-volant de Mynheer. Enfonçons la porte; » et, sans attendre ma réponse, le transfuge saisit d'un nerveux poignet et arracha de terre un large pieu, qui nous servit de bélier : les verrous, les gonds, les barres de sûreté cédèrent à la fois. Nous pénétrâmes dans un vaste corridor. Les domestiques accourus au premier fracas, ne virent pas plus tôt la porte céder, et quatre hommes s'élancer par la brèche, le sabre et la hache au poing, qu'ils s'éclipsèrent ou se tapirent Dieu sait où; mais Horsica, saisissant une vieille par le bras, la menaça de lui donner la mort si elle ne lui disait où était son maître. Les exclamations de la pauvre femme, ses prières suppliantes pour qu'on n'entrât pas dans la chambre que sa frayeur lui avait fait indiquer, avaient quelque chose d'étrange et de comique, même pour ceux qui, comme nous, n'entendaient pas le sens de ses paroles. Horsica, mon guide et mon interprète, m'expliqua avec un hideux ricanement, que le bourgmestre, nouvellement marié, était en effet dans la maison, où il goûtait les charmes de la lune de miel. La vieille nous suppliait toujours de respecter la chambre nuptiale.

« Dites-lui par la serrure, Horsica, de se rendre et qu'il ne lui sera fait aucun mal; que son épouse sera respectée.

— Vous êtes jeune, mon officier, répondit le transfuge; avertir le lièvre pour qu'il s'échappe! Je suis trop bon chien pour cela. » Et sans attendre mes ordres, il se rua contre la porte et l'enfonça.

Un grand jeune homme d'un extérieur distingué s'offrit alors à nos regards. Il était à demi-nu, et venait de saisir un fusil. Je lui criai de ne pas faire feu, qu'il se ferait hacher lui

et sa femme. Horsica répéta probablement les mêmes paroles en hollandais, car le pauvre bourgmestre crut devoir se rendre à la necessité, il déposa son fusil, et montrant d'une main le lit nuptial; il éleva l'autre d'un air suppliant. La jeune femme avait complétement disparu sous les couvertures.

Cependant le bourgmestre, remis de sa première stupéfaction, demanda au transfuge ce qu'il lui fallait.

« Vous-même; votre vie doit nous garantir celle de treize marins anglais que votre gouverneur destine au gibet; mais à charge de revanche.

— Je ne suis point militaire, répondit le jeune homme. Je ne saurais par conséquent répondre des actes du gouverneur. »

Horsica sourit d'un air sardonique, et lui montra un uniforme déposé sur une chaise.

« C'est l'uniforme de la milice, répondit le jeune homme, la milice est destinée à maintenir l'ordre et à nous protéger contre nos esclaves.

— Bah! bah! qu'on le garrotte comme les autres. » Le misérable commandait, et je le laissais faire. Après tout, ce n'était pas moi, mais les ordres de John Murray qui étaient cruels.

Le bourgmestre opposa d'abord quelque résistance, mais finit par se laisser attacher les mains derrière le dos. J'aurais pu lui épargner cette précaution brutale; mais dans les momens périlleux, le plus violent usurpe d'ordinaire l'autorité. Tout à coup la jeune femme, qui avait peu à peu hasardé sa tête hors du lit, surmonta le pudique effroi de son sexe, et tomba aux pieds d'Horsica. Ce monstre à face humaine la repoussa brutalement, et m'indiqua du doigt comme son chef nominal. Mon émotion fut indicible, quand je vis mes genoux embrassés par la Madeleine de Rubens; mais la Madeleine à 18 ans, la Madeleine innocente. De longs cheveux blonds descendaient comme un voile sur sa gorge palpitante et sur ses épaules nues. Ses grands yeux bleus étaient pleins d'éloquence. Que n'étais-je le commodore de l'escadre au lieu

d'un officier subalterne? Je n'aurais certainement point séparé ceux que l'hymen avaient si récemment unis; mais encore une fois, j'avais des ordres : un militaire ne doit qu'obéir.

Je cherchais du moins à porter quelques paroles d'espoir dans le cœur de la pauvre femme. « Dites-lui bien, Horsica, qu'elle peut être sans crainte, que son mari sera échangé contre nos matelots. » Mais le traître, loin de traduire mes paroles, disait probablement tout le contraire; car l'épouse du bourgmestre poussa un cri et s'évanouit.

« Profitons du moment, dit Horsica, filons vite, ou par les mille diables, nous tomberons dans la gueule du loup.

— Dans un instant, lui répondis-je. Le bourgmestre s'efforçait de rappeler sa femme à la vie, et il eût été trop cruel de les séparer en ce moment.

— Par les os de mon père, s'écria le transfuge, cet adolescent est fou! Ma foi, je n'écoute que le péril, et n'entends pas me faire massacrer avec tout votre monde, parce qu'il vous plaît de faire des galanteries. Allons, camarades, si vous tenez à votre peau, emmenons notre prisonnier.

— De quel droit! m'écriai-je.

— Et voulez-vous donc charger votre ame du meurtre de vos treize camarades, à qui le gouverneur ne fera pas de grace, lui. Voyons, dépêchons.... »

Au fait, le renégat n'avait pas tort dans un sens. Nous atteignions à peine le rivage, que deux ou trois cavaliers parurent sur nos derrières. Debout sur mon canot, je pus distinguer à distance la petite armée du gouverneur.

Horsica, tout triomphant du succès de l'expédition, conduisit les prisonniers au vaisseau commodore. Ce fut avec un visible regret que le bourgmestre se sépara de moi. Je n'avais pu lui être d'aucune utilité, mais il avait sans doute lu ma bonne volonté sur mon visage.

Je montai à bord de *la Fortune* pour rendre compte au capitaine Vansittart de la conduite de son bosseman. Ce brave officier fit une rude semonce au mauvais drôle, et le menaça du chat à neuf queues. « Mais nous examinerons plus tard sa

conduite, ajouta-t-il, car il nous faut mettre immédiatement à la voile. Vous voyez les signaux du commodore. Hissez les canots! toutes voiles dehors! »

Je le priai de mettre sa chaloupe à ma disposition pour monter à bord de *la Franchise* et plaider la cause du bourgmestre auprès de sir John Murray. Il y consentit de grand cœur, et j'abordai le vaisseau commodore au moment où il levait l'ancre, et se portait sur le fort Amsterdam avec toute l'escadre, le *Renne* excepté : ce dernier sloop avait l'ordre de croiser au vent de l'île.

Bien des années se sont écoulées depuis les événemens dont je rapporte un épisode, et je ne me rappelle qu'imparfaitement les traits de l'honorable John Murray. On sait que la sœur de ce gentilhomme épousa plus tard son altesse royale le duc de Sussex.

A mon entrée dans la cabine de *la Franchise*, un grand et mince personnage voûté, pâle et presque décharné, se leva avec effort du fauteuil où il reposait enveloppé dans sa robe de chambre, et me rendit poliment mon salut.

« Vous êtes, je présume, l'officier qui commandait l'expédition de cette nuit? »

Je m'inclinai en signe d'affirmation. Il reprit sa place, et me fit signe d'en prendre une à ses côtés.

« Excusez, me dit-il, mon apparente brusquerie, mais je souffre beaucoup, et la douleur rend l'esprit sombre et inquiet.

Sir John aurait certainement pu se dispenser de pareilles précautions oratoires. Je n'ai jamais rencontré plus d'urbanité et de douceur.

« Je vous félicite du résultat de votre expédition; mais d'après le rapport de ce déserteur Horsica, que j'estime d'ailleurs ce qu'il vaut, vous avez faibli pour un moment. Une pareille mission doit répugner sans doute à un officier anglais.... »

Je gardai le silence; le ton poli de cette petite mercuriale me dispensait d'une réponse.

« Je suis, du reste, très loin de blâmer votre conduite : le succès justifie tout. Je vous dirai donc que j'ai fait conduire à terre le plus jeune fils du fermier. Ce jeune homme s'est chargé de remettre au gouverneur une lettre du bourgmestre. Il ne perdra point de temps, car il sait que la vie de son père et celle de son frère dépendent du succès de sa mission. Je fais savoir au commodore hollandais que s'il touche à un seul des cheveux de mes treize matelots, son bourgmestre et mes autres prisonniers seront pendus à l'instant même, en vue du fort Amsterdam. Voilà pourquoi l'escadre s'est déplacée.

— Oh ! il se rendra sans aucun doute à cette menace....

— Le ciel vous entende ! mais le gouverneur est opiniâtre ; et vrai, comme il y a un Dieu, j'userai de représailles.... »

Le commodore prononça ces dernières paroles d'un ton ferme et animé ; puis il laissa retomber sa tête sur sa main décharnée. J'essayai de l'intéresser au bourgmestre en lui racontant les scènes de la nuit.

« Cet Horsica, dit-il, est sans doute un misérable ; mais la guerre nécessite l'emploi de pareils instrumens. Quant au supplice de mes prisonniers....

— Oh! capitaine, vous ne songez pas....

— Comme homme, je partage tous vos sentimens ; comme chef d'escadre, j'ai des devoirs à remplir : devoirs affreux, mais sacrés.

— Mais, capitaine, vous si miséricordieux! attacher au gibet de pauvres innocens, des bourgeois inoffensifs! Votre conscience, la paix de votre ame....

— Tout dépend du gouverneur hollandais ; canons contre canons ! gibet contre gibet ! Veuillez sonner. »

J'obéis ; un domestique parut avec une potion pour sa seigneurie. Je me levai, et sortis de la cabine après une respectueuse salutation, heureux de n'être point chargé de la responsabilité terrible qui pesait sur sir John.

L'escadre, avec toutes ses voiles dehors, se portait, comme je l'ai dit, vers le fort Amsterdam, situé à trois lieues envi-

ron de distance. *Le Renne* tenait le vent, et louvoyait du côté de l'île que nous quittions, pour surveiller nos amis les Américains. J'accostai un vieil officier de quart, et lui demandai s'il croyait notre commodore capable de tenir une si affreuse parole. S'il aurait le cœur de pendre de pauvres infortunés, qui n'étaient pas même soldats.

« Sans aucun doute, me répondit-il en frisant sa moustache, il le fera comme il le dit, et, mille sabords, ce serait le plus beau, qu'un chien de Hollandais pendît impunément, et comme des rats, treize matelots de sa Majesté Britannique : Non, non, John Murray est un trop bon officier pour le souffrir. D'ailleurs, il doit avoir une dent contre cette abominable île, qu'il bloque depuis Dieu sait quand. Pauvre homme! sa constitution en a terriblement souffert. Le docteur la dit si délabrée, qu'un jour ou l'autre notre brave commodore pourrait bien baisser pavillon pour la première fois de sa vie. »

Le vieux lieutenant ne se trompait pas. Le capitaine Murray mourut dix jours après la terrible scène que je vais retracer. Il montra même, au moment de la mort, son amour pour son pays en ordonnant qu'on l'enterrât sur un banc de sable à la hauteur de Curaçao, afin de ne pas dégarnir la flotte du navire qui aurait dû le transporter à la Jamaïque.

Je m'approchai du premier lieutenant de *la Franchise* : « Peut-on voir les prisonniers, M. Fleming?

— Sans aucun doute, lieutenant; mais le chapelain est justement occupé à les exhorter. »

Je descendis à la sainte-barbe, où je trouvai mes pauvres Hollandais fort abattus. Le chapelain leur adressait, en mauvais français, des consolations que le bourgmestre seul pouvait comprendre. Pauvre jeune homme! il me remit une mèche de ses cheveux, et chargea le chapelain de me dire qu'il comptait sur moi pour la faire parvenir à sa veuve. Je remontai sur le pont au moment où *la Franchise* ferlait ses voiles, carrait ses vergues, et donnait à l'escadre le signal d'en faire autant et de s'ancrer sur une même ligne. Un coup de canon, parti du môle, nous prouva que nous étions juste hors de

portée des batteries de l'île, bien qu'assez près pour distinguer, avec nos lunettes, tout ce qui se passait sur le fort. La garnison était rangée en bataille en face d'un long gibet où pendaient sept cordes. Le gouverneur et son état-major apparaissaient à cheval au milieu d'un grand concours de peuple.

Le commodore Murray hissa pavillon blanc à l'avant, et tira un seul coup de canon. Sa chaloupe mit immédiatement en mer avec un parlementaire; toute l'escadre amena ses flammes à mi-mâts, en signe de deuil; on attacha des rabans aux vergues, et le marteau du charpentier, en train d'ajuster les plateformes sur les bossoirs, fit résonner au loin ses coups précipités. Cependant, nos lunettes épiaient tous les mouvemens du gouverneur hollandais, dont l'état-major suivait à son tour ceux de notre escadre. Vingt et une vies dépendaient d'un mot de Mynheer.

Le commodore Murray, pour hâter le dénoûment, mit tous ses vaisseaux en deuil, et ordonna à ses trompettes de sonner la marche des morts de *Saül*. Cette lugubre symphonie glissait sur les flots et gagnait la rive, lorsqu'on vit tout à coup une femme se précipiter au devant du gouverneur et tomber presque sous les pieds de son cheval. Mynheer mit pied à terre, releva la suppliante, et fit signe d'abattre le gibet, qui tomba aux acclamations du rivage et de la croisière. *La Franchise* hissa de nouveau ses flammes, et il me sembla alors qu'on déchargeait ma poitrine d'une montagne.

Ainsi finit la tragédie, mais il me reste à vous en raconter un acte supplémentaire et plus sanglant. Je vous ai parlé du camp de Mynheer; voici comment nous nous en rendîmes maîtres. Une huitaine de jours après le salut des captifs, *la Franchise* donna le signal de mettre en panne, et nous reçûmes l'ordre suivant signé de la main mourante de notre commodore.

« Le capitaine, commandant l'escadrille, ayant résolu d'attaquer et de disperser les forces campées au milieu de l'île, chaque vaisseau aura à fournir son contingent d'hommes et d'officiers, dans la proportion ci-jointe. Il ne faut que des volontaires. Le rassemblement général aura lieu ce

soir à bord de *la Franchise,* une heure après le coucher du soleil. « J. MURRAY. »

Cet ordre provoqua l'élan le plus chevaleresque à bord du sloop dont j'avais l'honneur d'être le premier lieutenant. L'aide du cuisinier se distingua surtout par son brûlant enthousiasme et jura qu'il serait de la partie, dût-il se borner à battre la charge sur une de ses casseroles. Notre capitaine ne manquait pas non plus de cœur. Il sauta dans son gig et le lança comme une flèche sur le vaisseau commodore, qu'il accosta néanmoins trop tard, car sir John Murray avait déjà disposé du commandement de l'expédition en faveur de mon brave camarade Fleming.

Le capitaine Mac s'en revint à bord du sloop, rongeant son frein et maudissant le sort qui lui refusait pour ce soir-là l'occasion de se faire casser la tête. Je devinais sa mauvaise humeur rien qu'à l'allure de son gig. Au lieu de fendre l'écume des vagues comme un requin affamé, le petit esquif se laissait ballotter et promener par elles comme un poisson mort. Je ne me trompais pas : M^r Mac épancha sur moi tout son spleen.

J'étais en train d'inspecter les hommes qui devaient faire partie de notre contingent : « De quoi vous mêlez-vous, me dit-il? vous prenez-là une peine fort inutile. Ce n'est pas vous, mais le second lieutenant qui conduira notre monde. Nous devons lui laisser le choix de ses hommes.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi, capitaine?

— Parce que je suis votre capitaine et qu'apparemment j'ai le droit de commander à mon bord : John Murray a bien celui d'imposer ses volontés à l'escadre et de donner à Fleming la préférence sur moi.

— C'est une criante injustice, capitaine.

— Vous êtes un brave garçon, et puisque vous tenez tant à vous faire plomber la carcasse, j'aurais remords de vous en empêcher. »

A l'heure du coucher du soleil, l'escadrille serra le rivage, et dès que les ténèbres eurent, suivant l'expression biblique, couvert la face de l'abîme, nous mîmes les chaloupes à la mer,

notre contingent s'y rua pêle-mêle. Ces diables incarnés ne se sentaient plus depuis le matin. Ils dansaient et chantaient tout en repassant leurs coutelas, aiguisant les piques, ajustant les pierres des pistolets. Chaque matelot s'était noué autour du bras une large bande de toile blanche pour éviter les méprises.

L'expédition eut bientôt pris terre, et le capitaine Fleming disposa sa petite armée par pelotons. Les soldats de marine des frégates *la Franchise* et *la Fortune* formaient l'avant-garde. Quatre hommes du même corps et un énorme sergent servaient d'éclaireurs. Ce dernier personnage eût été fort mal choisi pour ce poste périlleux, en cas d'une obscurité moins profonde; sa vaste circonférence aurait offert une cible immanquable aux sentinelles de l'ennemi.

Dès que le sergent eut reconnu le camp hollandais, il se replia sur le gros de la troupe avec sa faible escouade.

« Avez-vous rencontré quelque chose? lui demanda le capitaine Fleming.

— Je me suis approché presque à bout portant de la sentinelle avancée, mais je n'ai pas tiré, de crainte que la détonnation de mon fusil ne donnât trop tôt l'alarme.

— Mais n'aviez-vous pas votre sabre pour l'expédier?...

— Sans doute, lieutenant, mais il eût toujours poussé un cri. D'ailleurs, quand je dis que je me suis approché de la sentinelle à bout portant, ce n'est pas exact. J'ai seulement entendu le bruit de ses pas; preuve qu'elle ne pouvait être loin.

— Les plus vaillans corbeaux montrent parfois une plume blanche, sergent.

— J'ai quarante ans de service sur les vaisseaux de Sa Majesté, et je crois n'avoir jamais eu peur, capitaine.

— Je ne dis pas non; mais vous êtes trop gras. Je vous crois un brave, après tout, et je rétracte mon reproche.

— Hors des rangs, messieurs les officiers. »

Nous fîmes cercle autour du capitaine Fleming. « Restez, sergent, dit-il au vieux soldat en lui donnant une poignée

de main ». Mynheer Horsica, poursuivit-il en s'adressant au déserteur hollandais qui marchait à côté de lui depuis le débarquement, vous vous êtes chargé de nous conduire. Décrivez à ces Messieurs la position du camp ennemi.

— Le camp du commodore hollandais, répartit Horsica, ainsi que je l'ai dit à sir John Murray, n'est pas un camp volant, comme nous l'appelons; car il comprend une vaste et lourde ferme bâtie en briques et recouverte en chaume. Il serait bon d'y mettre le feu, mais je n'en vois guère le moyen. Il n'y a rien de combustible à l'extérieur, sauf une porte de chêne où l'on monte par un escalier de huit marches. De chaque côté de la porte sont embusquées deux pièces de six chargées à mitraille. Les officiers et les soldats de marine sont casernés dans cette maison. Le reste des forces hollandaises bivouaque derrière, à l'abri d'un fossé et d'un parapet. Je vous conseillerai de faire enfoncer la porte, et escalader un mur peu élevé où je conduirai une partie de vos hommes, tandis que le reste fondra sur les troupes campées. Je me charge de la sentinelle; mon coup de pistolet servira, si vous le voulez, de signal. »

Le capitaine Fleming approuva ces dispositions, hors le coup de pistolet, et recommanda le plus profond silence; le succès de l'attaque dépendant de sa soudaineté.

« Sans doute, répartit Horsica, l'important est de trouver le bercail endormi. Les dents du loup réveilleront assez tôt les brebis. Je me charge, pour moi, de la sentinelle. »

La bête fauve donna son mousquet à tenir à un soldat de marine; puis tirant un large coutelas, il s'approcha en rampant du factionnaire hollandais, dont le bruit des pas arrivait distinctement à notre oreille. Tout à coup un fusil résonna contre terre. Nous entendîmes un soupir étouffé et la chute d'un corps lourd.

« L'affaire est faite, dit Horsica en nous rejoignant; qui vient maintenant avec moi pour escalader le mur. Attendez une minute encore pour faire enfoncer la porte, capitaine. »

L'attaque commença. La petite fortification qui protégeait

le campement batave fut aisément franchie, et plusieurs des pauvres enfans des bouches de l'Escaut et du Rhin passèrent sans se réveiller des bras du sommeil dans ceux de la mort. La façade extérieure était susceptible d'une longue défense, et si l'ennemi eût été sur ses gardes, nous aurions été mitraillés. Horsica et ses compagnons pénétrèrent par la cour et prirent la maison à revers, tandis que nos hommes enfonçaient la porte. Le robuste chêne céda enfin, mais un grand fantôme blanc se présenta pour nous en disputer l'entrée. Armé d'un long sabre de cavalerie, il refoula nos matelots en bas des marches. Un d'eux vint même tomber dans mes bras, et je sentis son sang ruisseler sur mes mains. Il y eut un moment d'hésitation parmi les nôtres; mais à la voix du lieutenant Fleming, le vieux sergent croisa la baïonnette à la tête d'un piquet de soldats de marine, et essaya de gravir l'escalier. Mais le sabre du gigantesque Hollandais retomba trois fois sur le vétéran avant qu'il pût gagner le pallier. Le premier coup fit tomber son shako; le second résonna sur son crâne, comme si ce crâne eût été de fer, et fit tomber le pauvre gros homme sur ses genoux. Il se relevait néanmoins malgré son obésité et sa blessure, quand un troisième coup lui fit mordre la poussière. Le cadavre du vétéran obstruait la montée. Ses compagnons reculèrent de nouveau, et force me fut de me mettre à leur tête. En ce moment une vive clarté éclaira le corridor intérieur : c'était Horsica, qui, une torche à la main, parcourait la ferme où tout le monde se rendait prisonnier. Il croyait les Anglais maîtres de la porte et demeura pétrifié à la vue du lieutenant de Minheer.

Le lieutenant, se voyant menacé sur ses derrières, fit volte-face, passa son sabre au travers du corps du déserteur et l'en retira tout fumant pour me le rendre, car je venais de lui appliquer le canon de mon pistolet sur le cœur; mais je n'aurais pas voulu lâcher la détente avant que justice ne fût faite d'un odieux renégat. Le lendemain, le pavillon anglais flottait sur la citadelle de Curaçao.

(*Metropolitan.*)

# Statistique.

## DE L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE.

Lorsqu'on jette un coup-d'œil sur les temps passés on ne peut se défendre d'un vif sentiment de surprise et d'admiration, en voyant à quel haut degré de civilisation étaient arrivés les habitans de l'Égypte. Aucun peuple de l'antiquité ne surpassait les Égyptiens dans les sciences, le commerce et les arts. Leur architecture est encore inimitable. Belle, grandiose et magnifique, cette architecture était tour à tour gigantesque et sévère, moëlleuse et délicate. La variété des formes, la multiplicité des proportions n'effrayaient point l'artiste, sa main habile savait également manier toutes ces formes et conserver à son œuvre la grace et l'élégance. Qu'on examine les restes de la ville d'Antinoë, dans la Haute-Égypte! Malgré les ravages du temps, ces ruines ont encore toute la fraîcheur, la pureté et la finesse des plus beaux monumens que nous a légués la Grèce. Là, point de statues ni de tombeaux avec des dimensions colossales, mais des obélisques, des palais, des temples, des arcs-de-triomphe, des thermes, des hyppodromes. Les rues droites, tirées au cordeau, traversent la ville dans toute sa longueur, forment une longue colonnade, et s'étendent à un mille dans toutes les directions au milieu d'une forêt de dattiers. A Dendera, dans la Haute-Égypte, on voyait, il y a quelques années, un temple dont le portique rectangulaire avait 110 pieds de longueur sur 67 de largeur; 24 colonnes placées sur six rangées de

profondeur en soutenaient la voûte, qui présentait un assemblage de sculptures admirables.

Quant à l'état de la civilisation, des découvertes récentes nous ont fourni les moyens de déterminer l'état social de l'ancienne Égypte ; nous avons des scènes de leur vie publique et de leurs mœurs domestiques on ne peut plus expressives. Ces peuples nous ont légué tous les détails de leur manière de vivre depuis le conseil du roi jusqu'au berceau de l'enfant, non en termes vagues, mais par les formes de la peinture et de la sculpture, tableaux qui n'exigent aucune étude préliminaire pour être compris, ni une science bien profonde pour être interprétés.

Il y a peu de nations dont les formes extérieures de la civilisation aient aussi clairement révélé l'opinion intime sur laquelle elles étaient basées, comme les Égyptiens. Il est impossible de contempler quelque grande collection de leurs antiquités, sans apercevoir que la pensée la plus influente dans leurs opinions religieuses et sociales était la croyance d'une continuation de l'être après la mort. Mais cette croyance était grossière et sensuelle, car ils regardaient la partie corporelle de l'homme comme absolument nécessaire à l'existence de la partie spirituelle : c'est pourquoi ils mettaient tant d'importance à la conservation des corps.

M. Wilkinson, qui a passé plusieurs années dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis pour dessiner les peintures qu'ils renferment, nous a transmis de curieux détails sur les arts de l'époque la plus reculée. Ainsi, dans le tombeau de Thothmosis III, contemporain de Moïse, et probablement le Pharaon de l'Écriture ; on voit un cordonnier armé de l'alène et du tranchet de la même forme que ceux dont nous nous servons, faisant usage du tire-pied retenu par son orteil. Dans le même tableau, on voit un ébéniste incrustant un morceau de bois rouge dans une planche de sicomore jaune ; à côté de lui est un petit coffre marqueté de bois de diverses couleurs. Un autre ouvrier prépare de la colle que son camarade applique à deux pièces de bois pour les réunir, et cette peinture

a plus de 3,000 ans! L'habileté des Égyptiens pour allier et travailler les métaux est suffisamment prouvée par les nombreuses pièces dont fourmillent les musées de l'Europe. Ils avaient surtout le secret de donner aux lames de bronze un certain degré d'élasticité, comme on peut le voir dans le poignard du musée de Berlin, ce qui probablement dépendait de la manière de forger le métal, et des combinaisons de leur alliage. Le soufflet de l'Europe, comme on l'emploie encore dans quelques provinces du midi, était connu des Égyptiens. C'est un sac de cuir avec une douille sur lequel un homme presse avec le pied; une ficelle qu'il tient à la main sert à relever la peau pour faire entrer l'air. Dans la tombe d'Amenophis II, 1450 ans avant J.-C., on voit un Égyptien qui se sert d'un siphon pour vider un vase que l'on ne peut pas remuer.

Les anciens Égyptiens, comme les peuples les plus policés de l'Europe moderne, avaient des fêtes somptueuses où le chant, la musique, la danse, les jeux d'adresse et de hasard étaient les principaux ornemens. Les invités les plus riches arrivaient escortés de nombreux domestiques; leur palanquin ou leur char était précédé de coureurs; à leur entrée dans la maison, des esclaves richement vêtus leur lavaient les pieds et les mains; d'autres leur apportaient des habits de fête, et couvraient leurs cheveux avec des parfums merveilleusement fabriqués (1); les femmes élégamment parées portaient de riches colliers, des boucles d'oreilles et des fleurs; et, si l'on en juge par le tableau égyptien que possède le *British Museum,* elles mettaient à leur toilette et dans l'arrangement de leurs cheveux tout autant de coquetterie que les dames les plus élégantes de Londres et de Paris.

Plusieurs peintres égyptiens ont montré beaucoup de talent pour la caricature. Il y a un tableau au Musée Britannique où des dames, dans une réunion, sont représentées

(1) Le musée du château d'Alewick possède quelques uns de ces parfums. Ils sont conservés dans un vase d'albâtre, et la plupart ont encore une odeur extrêmement forte, bien qu'il soit constaté que leur fabrication date de plus de trois mille ans.

disputant sur la beauté de leurs boucles d'oreilles et l'arrangement des tresses de leur chevelure avec une vivacité, un esprit de rivalité tout à fait caractéristiques. Dans une ou deux occasions l'artiste, peu galant, a peint des dames que le plaisir de boire avait entraînées trop loin, et qui ne peuvent plus dissimuler leur indiscrétion.

Les dames jouaient à la balle, et celles qui avaient manqué servaient alternativement de siége aux plus habiles. Cette manière était connue des Grecques, qui appelaient les vaincues des *ânes*, parce qu'elles étaient obligées d'obéir à celles qui avaient gagné. Les escamoteurs se trouvent aussi dans les fêtes; le professeur Rosellini a publié une gravure dans laquelle on voit quatre coupes renversées, et sous une d'elles une balle est cachée par le charlatan dont le coup d'œil rusé et le regard matois le rendraient digne de figurer parmi les plus habiles de nos jours; on y voit même le *niais* qui se présente pour deviner sous quelle coupe est la balle. Il serait difficile de trouver dans nos temps modernes quelque coutume ou quelque amusement qui n'eussent pas existé chez les Egyptiens du temps des Pharaons. Ainsi, on voit un singe, un petit chien ou une gazelle près de la maîtresse de la maison, tandis que les convives viennent la saluer à mesure qu'ils arrivent; les jouets d'enfans sont aussi variés que chez nous, y compris même les *Poussas;* les nains, que nous avons vus à la cour de nos rois, il y a deux siècles, faisaient partie de la cour des grands en Égypte; quelquefois aussi par superstition, ils prenaient auprès d'eux des créatures difformes ou qui avaient quelque ressemblance avec l'aspect de l'un de leurs principaux dieux, Phtah-sokary-Osiris, la divinité informe de Memphis. Il est assez singulier que les Égyptiens aient eu, il y a 3500 ans, les mêmes goûts qu'on a revus depuis à Rome et dans toute l'Europe moderne.

Admirez les meubles gracieux, commodes qui décorent nos maisons : les tables, les chaises, les couchettes, les trépieds, les buffets et les harpes que nous voyons sous le toit du pauvre et dans la demeure du riche; les draperies, les bor-

dures, les châles de cachemire nous viennent tous de l'Égypte; les coupes gracieuses, les urnes funèbres, les vases et les candelabres élégans que fabriquent tous nos marchands de bronzes ont vu le jour en Égypte et non en Grèce, comme on l'a supposé pendant long-temps. L'art de souffler le verre était pratiqué en Égypte, il y a plus de trois mille ans. Dans un tableau exécuté sous le règne d'Osirtassen, on voit plusieurs ouvriers égyptiens employés à la fusion de cette précieuse substance. Ces vases ainsi fabriqués étaient destinés à conserver le vin. A la même époque, la poterie en terre glaise était déjà commune en Égypte; on la recouvrait d'une substance vitrifiée, qui était de même nature que le verre. Mais c'était dans l'art de peindre sur verre que brillait surtout l'adresse des Égyptiens; il n'y avait point de pierres précieuses qu'ils ne sussent imiter à la perfection. Sous le rapport de l'exécution, de la couleur et du dessin, leur système de peinture variait à l'infini; la couleur et le dessin traversaient le verre, et se reproduisaient dans toutes les parties ainsi traversées, avec le même éclat et la même fraîcheur. Un verre de cette nature, trouvé récemment à Rome, et que possède aujourd'hui le *British Museum*, représente un oiseau au plumage bigarré; les couleurs en sont belles et pures, et les yeux ainsi que le plumage des ailes du cou défieraient, par leur exécution brillante, le pinceau du peintre le plus habile. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'à l'intérieur comme à l'extérieur, les couleurs existent dans leurs plus petits détails sans qu'il soit possible de découvrir la différence la plus légère; on dirait, par leur variété, les couleurs d'une mosaïque, mais ces couleurs sont si bien fondues, qu'avec la meilleure loupe du monde, il est impossible de découvrir les points qui les unissent.

J'oublie la toile. La fabrication de la toile employait un grand nombre d'ouvriers, on en exportait de grandes quantités en Syrie, dans la Palestine, dans l'Asie-Mineure, dans la Grèce et dans les États Barbaresques. La consommation intérieure était très considérable; on s'en servait pour se vêtir,

et pour ensevelir les morts. L'usage de la toile de lin, pour l'embaumement des morts, en Égypte, est aujourd'hui un fait bien constaté. Des expériences faites à l'aide de bons microscopes ont levé les doutes qui régnaient à cet égard; la fibre du lin présente toujours une forme cylindrique transparente et articulée; tandis que celle du coton est plate, avec des barbes de chaque côté. Cette toile était magnifique et de la plus grande finesse. Tels étaient aussi les mousselines, les soieries et les autres tissus que fabriquait l'Égypte.

Cependant, avec tant d'industrie, avec une civilisation aussi avancée, le commerce égyptien n'a jamais fourni une brillante et longue carrière; lorsqu'il est à son apogée, presque aussitôt il décline et tombe dans une nullité complète. Sous les Pharaons, l'appui et les encouragemens lui manquent. Ces princes, comme tous les despotes de l'Orient, nourrissaient une aversion profonde pour les étrangers; la navigation leur était odieuse, et ils ne voulaient pas que leur peuple eût des relations avec les nations étrangères. Les souverains de la dynastie grecque tournèrent les premiers leur attention vers les avantages naturels que possédait l'Égypte, et s'efforcèrent à tirer parti de l'intelligence et des capacités des habitans. Alexandre, en fondant la ville à laquelle il donna son nom, avait évidemment en vue de faire de cette ville un grand foyer d'industrie; c'est ce qui arriva sous la domination des Romains. La capitale du monde et les pays qui en dépendaient, l'Afrique centrale et orientale, et les riches contrées de l'Inde, vinrent s'approvisionner à Alexandrie. Mais à l'époque des conquêtes des Sarrasins, le commerce de cette ville et de l'Égypte entière, reçut une secousse dont il ne se releva jamais entièrement. Depuis cette époque jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, on voit les Vénitiens et les Gênois, les premiers qui depuis la décadence de l'empire romain aient fait revivre le commerce et l'industrie en Europe, établir des factoreries importantes, dans les ports principaux de l'Égypte, et notamment dans la ville d'Alexandrie qui devint, comme par le passé, un vaste entrepôt

où s'échangeaient les productions de l'Europe contre celles de l'Inde. Mais la découverte du cap de Bonne-Espérance porta le dernier coup au commerce égyptien, car les persécutions auxquelles les Européens furent soumis, les impôts dont ils furent frappés joints à la navigation difficile de la mer Rouge, leur ôtèrent la possibilité de soutenir la concurrence avec ceux qui allaient aux Indes en faisant le tour de l'Afrique.

Les sciences et les arts subirent les mêmes phases. Avant l'invasion des Perses, l'Egypte était regardée par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident comme le seul pays de la terre où la sculpture et les sciences fussent cultivées avec succès. Cependant, sous le siècle d'or de la dix-huitième dynastie, le luxe et la richesse privée s'étaient considérablement accrus aux dépens des beaux-arts; à la pureté, à la simplicité des formes antérieures, au goût simple qui avait fait la gloire de la sculpture et de l'architecture des temps passés, avaient succédé des détails minutieux et l'exubérance des ornemens. Les règnes de Psammeticus et d'Amasis arrêtèrent un instant le progrès du mal; ces princes donnèrent de grands encouragemens à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, et déjà cet heureux changement faisait concevoir mille espérances, lorsque Cambyse vint brusquement s'emparer de l'Egypte. Alors les monumens les plus beaux, les édifices les plus riches furent détruits ou mutilés, et ce qui échappa à la destruction fut transporté en Perse. Les artistes eux-mêmes, forcés de quitter leur patrie, allèrent en Perse, où ils consacrèrent leurs talens à reproduire, sur la pierre ou sur la toile, les conquêtes des auteurs de leur captivité et de leur infortune. Ainsi dépouillée de ses plus beaux modèles, et privée de ceux qui pouvaient seuls donner une bonne direction au goût public, humiliée en outre par une occupation prolongée, l'Egypte perdit le sentiment du beau et vit successivement disparaître de son sein ce qui en avait fait jusqu'alors la gloire et le principal ornement. Mais les destinées qui pesaient sur elle

n'étaient pas encore accomplies. A la suite de l'occupation du pays par les Perses, vinrent le siége de Thèbes par Ptolémée, et la destruction de cette ville par Lathyrus; enfin la haine invétérée des premiers chrétiens et le fanatisme furieux de l'islamisme achevèrent l'œuvre de destruction; tout ce qui restait debout, tout ce que l'on put abattre, fut renversé sans aucune pitié.

Cependant, au milieu de ces convulsions, l'agriculture conservait encore quelques restes de sa grandeur passée. Avec le calme, elle reprit de la vigueur, et l'attention des habitans se tourna avec sollicitude vers cette source précieuse de richesse. Le sol de l'Egypte, grace aux dépôts du Nil, est le plus fertile du globe. L'inondation périodique de ce fleuve rend la terre propre à toute espèce de culture. Le riz, qui date de l'invasion des Sarrasins, et qui fut introduit par eux, croît presque sans culture dans les terrains bas; on le sème en juin, il pousse au milieu de l'eau et se récolte en octobre. Le froment et l'orge viennent mieux dans les terres hautes, et particulièrement dans les terres arrosées de la Haute-Egypte. Les haricots, dont on fait un grand cas pour la nourriture des chameaux, le maïs, le chanvre et l'indigo sont des produits qui croissent en Égypte, aussi bien que dans leurs terres natales. Le coton, qui ne compte parmi les productions de l'Egypte que depuis quelques années, forme aujourd'hui l'une des branches principales du revenu public; il fournit aux besoins des manufactures du pays, et chaque année on en exporte de grandes quantités. En 1834, la récolte totale s'éleva à plus de 25 millions de livres, dont la plus grande partie fut exportée pour la Grande-Bretagne. Ce coton est supérieur aux belles qualités de l'Amérique, et il n'exige que peu de soins, grace aux débordemens du fleuve. Enfin, parmi les richesses naturelles de l'Egypte figurent encore les cèdres, les platanes, les acacias, l'olivier, le myrte, le lentisque, le caféier, la canne à sucre, le palmier et des fruits de toute nature, tels que l'orange, la pêche, l'amande, la grenade, le raisin, la pistache et des melons délicieux.

Cette variété de productions, ce sol si fertile, ne tardèrent pas à agir sur le moral du malheureux Egyptien; ne pouvant conjurer le destin, il se soumit à son sort sans se plaindre, et chercha dans la culture de son champ l'oubli du passé. Cette branche d'industrie devint bientôt considérable; les produits furent exportés dans les ports de la Turquie et de la Méditerranée, dans ceux de l'Asie-Mineure et dans la Syrie. Alexandrie reprit un peu de son ancienne activité. Mais là ne pouvait se borner l'industrie d'un pays aussi admirablement situé que l'Egypte. Les havres et les ports qui lui servent de ceinture, la Méditerranée qui baigne ses côtes et lui ouvre accès dans les ports de la Grèce; la facilité de ses communications avec la Syrie, l'Asie-Mineure et l'Italie; à l'est la Palestine et la mer Rouge qui la sépare de l'Arabie; au sud-est la Nubie et les déserts immenses qui embrassent l'Ethiopie; à l'ouest les États Barbaresques réclamaient un commerce plus large et plus étendu. Cependant rien n'indiquait encore que l'Egypte dût sortir de sa léthargie, lorsque Mehemet-Ali, nommé par la Porte au pachalick de cette contrée, pensa qu'il valait mieux en être le bienfaiteur que le tyran.

Mehemet-Ali rompit avec la Porte, puis il demanda à l'Europe son industrie et sa richesse; l'Europe exauça ses vœux en lui prêtant des navires, des bateaux à vapeur, des ouvriers habiles et des machines à feu destinées à mettre en jeu des métiers mécaniques. Alors, d'humble qu'elle était, l'Égypte devint menaçante et donna de toutes parts signe de virilité. Après avoir appelé dans son sein les plus habiles ouvriers de l'Europe, le pacha voulut faciliter le commerce de l'intérieur en lui ouvrant de nouveaux débouchés; en conséquence on le vit, avec une énergie digne des plus grands éloges, rétablir le canal qui liait Alexandrie avec les provinces de l'intérieur, par ses embranchemens avec le Nil, et qui conduisait dans toutes les grandes villes de l'intérieur. Grace à la négligence et à l'incurie des gouverneurs turcs, ce canal était barré dans le plus grand nombre de ses parties, et depuis longtemps il avait cessé de servir au transport des marchandises;

le parcours était de 48 milles, sa largeur de 90 pieds, et sa profondeur de 18. Le déblayage était immense et demandait un grand nombre de bras; tout autre que le pacha eût été effrayé de la dépense; mais celui-ci, usant de son pouvoir, assembla de gré et de force 250,000 de ses sujets, et le travail fut exécuté en quelques mois.

Sous l'administration du pacha, des manufactures ne tardèrent pas à s'élever. Damiette, le Caire, Fayoun et d'autres villes de la Haute et Basse-Égypte virent bientôt surgir des fabriques importantes. Aujourd'hui celle de Boulack, où l'on confectionne des cotonnades, possède un grand nombre de métiers mécaniques. Celle qui est située entre Boulack et Shouback a une machine à vapeur destinée à mettre en jeu 300 métiers; non loin de là se trouvent deux autres établissemens destinés à l'impression des calicots; l'un emploie 5 à 600 ouvriers, et teint chaque année de 1,000 à 1,500 pièces de toile. Sans doute les produits de ces fabriques n'ont pas la finesse des étoffes fabriquées à Manchester et à Rouen; le tissu en est grossier et ne ressemble en rien à celui que l'on fabriquait dans les beaux jours de l'Egypte; mais on ne doit pas oublier que cet art est tout nouveau dans ce pays, et qu'enfin la production est à 15 pour cent meilleur marché qu'en Europe, différence qui a déjà jeté un grand discrédit sur les produits de nos fabriques parmi les indigènes. A ces fabriques il faut ajouter la manufacture de soies écrues et brodées en or qui existe au Caire, et celle de tapis que l'on trouve à Benisof. La fabrication du linge se fait aussi sur une grande échelle; les progrès qui s'opèrent chaque jour dans le confectionnement de cet article indique que l'ouvrier égyptien ne tardera pas à reconquérir son ancienne supériorité. Il en sera de même pour les poteries; avec la terre glaise que dépose le Nil, l'ouvrier égyptien fabrique aujourd'hui des vases d'un travail parfait; ces vases sont élégans et solides, et se font remarquer par la grace de leurs formes aussi bien que par leur simplicité: il est en outre une espèce de jarre poreuse qui est fort commune dans

l'Inde, mais que nulle part on ne fait aussi bien qu'en Egypte: ces jarres, dont on a trouvé un grand nombre de modèles dans les tombeaux et les anciens monumens, sont renommées pour la rapidité avec laquelle l'eau qu'elles renferment se rafraîchit et se clarifie.

L'agriculture, dans presque toutes ses branches, s'est ressentie de cette heureuse réaction. Depuis quelques années le sol égyptien s'est enrichi de deux nouvelles productions : l'indigo et le coton. Les beaux résultats qu'ils ont donnés font espérer qu'ils ne tarderont pas à devenir l'une des sources les plus importantes de la richesse du pays. Cependant l'Egypte, autrefois si célèbre par ses troupeaux de moutons, n'en possède plus qu'un très petit nombre. Le gros bétail n'est guère plus abondant. La race bovine se divise en trois classes bien distinctes; la race à courtes cornes, la race à longues cornes et le buffle; ces animaux, à part le buffle et le bœuf à longues cornes, qui se trouvent en assez grand nombre dans l'Abyssinie et l'Ethiopie supérieure, sont aujourd'hui très rares en Egypte. En revanche, l'agriculture égyptienne possède des ânes en grande quantité. Dans les provinces, il n'est pas rare de trouver des fermes où l'on compte de six à sept cents de ces animaux. Ces ânes sont petits, vigoureux, actifs; ils supportent de grandes fatigues et coûtent peu. Le dromadaire et le chameau jouissent de la même faveur; ces animaux sont sobres et font sans peine des voyages de longue haleine. L'Arabe les aime non seulement à cause de leur utilité, mais à cause de leur allure qui est presque aussi régulière que le mouvement d'une pendule. Par heure, un dromadaire fait une lieue et un tiers, et ce parcours est si juste que l'Arabe ne s'en rapporte à aucune autre mesure pour apprécier les distances. Les chevaux égyptiens sont aussi très nombreux, et, comme au temps du roi Salomon, on en fait dans la Syrie et dans toutes les parties de l'empire un très grand trafic. Ces chevaux ne sont bons que dans les prairies fertiles de la Haute-Egypte aux environs de Tasha, d'Arinimia, de Tarrivoust et sur

toute l'étendue du district de Menzaleh dans la Basse-Égypte. Disons-le, toutefois, le cheval égyptien n'a pas de grace; ses jambes et ses genoux sont grêles, son cou est court et trapu; il est en outre vicieux, et il faut le tenir constamment attaché; cependant, quand il est bien nourri, il a du feu et de l'impétuosité dans l'attaque.

Ces améliorations, quoique récentes, ont dû nécessairement exercer une grande influence sur l'accroissement de la population. Aujourd'hui la population de l'Égypte est d'environ 2,500,000 individus, dont 160,000 Coptes, 2,250,000 Arabes-Fellahs, 150,000 Arabes-Bedouins, 25,000 Arabes-Grecs, 20,000 Juifs, 20,000 Syriens, 10,000 Arméniens, 20,000 Albanais et Turcs, 4,000 Francs, 500 Mamelucks et 7,500 Éthiopiens. Ces diverses races ne se sont pas toutes montrées reconnaissantes envers Mehemet-Ali, et, par suite de ce fanatisme que tous les Orientaux conservent pour les mœurs et les usages que leur ont transmis leurs ancêtres, des malédictions nombreuses sont tombées de plus d'une bouche contre les réformes et les innovations du pacha. On ne saurait se faire une idée exacte de l'attachement que ces races professent pour leurs anciens usages, et avec quelle fidélité elles conservent encore un grand nombre des pratiques religieuses de l'ancien culte. Ainsi les chiens et les chats jouissaient d'une grande vénération parmi les Égyptiens de l'antiquité. Hérodote rapporte à ce sujet, qu'à la mort de l'un de ces animaux, et alors même que cette mort était naturelle, chaque membre de la famille se rasait la barbe, les cils et la tête; il ajoute que lorsque l'un de ces animaux tombait malade, on le veillait avec plus de soin que si c'eût été l'enfant chéri de la famille. Sous l'empire romain, l'influence du nom romain et la toute-puissance de la magistrature ne purent sauver un jeune homme qui par mégarde avait tué un de ces animaux. Eh bien! on retrouve parmi les Égyptiens modernes de nombreuses traces de cette antique superstition : le chat fait aujourd'hui partie de la famille; le plus ordinairement il mange au même plat; jamais on ne le maltraite, et quelques personnes poussent l'huma-

nité jusqu'au point de léguer des sommes importantes pour son entretien. Aujourd'hui au Caire dans la cour du cadi et au bazar de Khan-Khabeel, un grand nombre de ces animaux reçoivent leur pitance quotidienne.

La ferme volonté du pacha et sa résolution énergique ne s'arrêtèrent pas devant de pareilles difficultés. Son esprit, porté vers les grandes entreprises, foula aux pieds ces vieilles mœurs, imposa silence aux préjugés par son pouvoir, et chaque jour, grace à son énergie, l'Égypte voit grandir le cercle de ses institutions. Une grande entreprise restait à faire, c'était de ramener le commerce de l'Inde dans sa voie naturelle, de rétablir la ligne commerciale d'Orient entre l'Inde et l'Europe par la mer Rouge et l'isthme de Suez; cette route est la plus courte; elle offre d'immenses avantages non seulement pour l'Égypte, mais aussi pour l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Russie, qui possède aujourd'hui des ports nombreux et une marine puissante sur la mer Noire; cette ligne de communication a attiré l'attention du pacha, et a reçu un commencement d'exécution par l'établissement des paquebots à vapeur de Bombay.

Mais ici s'élève une difficulté sérieuse : comment l'isthme de Suez doit-il être traversé? Est-ce par un canal de navigation ou par un chemin de fer? ces deux systèmes sont également possibles. La jonction de la Méditerranée au golfe de Suez est facile en recreusant le canal qui conduit les eaux de la mer Rouge dans les lacs amers; ce canal, rempli par les eaux de la mer Rouge, peut être entretenu au niveau des basses eaux de cette mer; il aura alors dix pieds environ de profondeur, et, dans les hautes eaux, il pourra avoir jusqu'à seize et dix-sept pieds; puis un canal de dérivation qui prendra des lacs amers et ira à aboutir à la Méditerranée vers Thyneh, peut être facilement creusé. La possibilité d'un chemin de fer du Caire à Suez ne fait plus aujourd'hui l'objet d'aucun doute; tous ceux qui ont exploré la route du Caire à Suez savent en effet qu'il n'est pas de localité plus propre à recevoir une ligne de chemin de fer et qui exige moins de travaux

pour son installation; la route ne présente dans son trajet aucune montagne, aucun fleuve, aucune forêt; la mobilité des sables n'est point non plus une difficulté sérieuse : car le terrain se durcit et se solidifie de jour en jour par les herbes qui y croissent et les pluies. Reste à savoir lequel de ces deux systèmes présente le plus d'avantages. Pour cet objet, comparons les deux modes de communication. D'après les plans et les études des ingénieurs français de l'expédition d'Égypte, le canal de jonction de la mer Rouge à la Méditerranée, tel que nous venons de l'indiquer, a été estimé à 9,287,000 francs, y compris le coût des écluses, des ponts et jetées; le développement total de ce canal était de 65,500 toises ou 130,500 mètres. En établissant une ligne de vapeur sur ce canal, le voyage s'effectuerait de la manière suivante : de Bombay à Suez, 390 heures; trajet du canal par les bateaux à vapeur, 24 heures; de l'embouchure du canal à Malte, 78 heures; de Malte à Marseille, 79 heures; en tout 561 heures. L'établissement d'un chemin de fer du Caire d'après les devis des ingénieurs anglais auxquels le pacha a confié ces travaux, reviendrait à 11,800,000 francs et le développement de ce chemin de fer serait de 125,000 mètres. Voici le temps que mettraient à parcourir des marchandises expédiées de Bombay à Suez et de Suez à Marseille par cette voie de communication : de Bombay à Suez, 390 heures; de la rade de Suez au chemin de fer, une heure; de Suez au Caire, 3 heures; de Bab-el-Touloun à Boulack, une heure et demie; du Caire à l'Atfeh par bateau à vapeur, 24 heures; de l'Atfeh à Alexandrie, 8 heures; d'Alexandrie à Malte, 73 heures; de Malte à Marseille, 79 heures; 569 heures 30 minutes en tout. Comparant tous ces chiffres, on trouve que le chemin de fer aurait 5,500 mètres de moins de développement et coûterait cependant 2,513,000 francs de plus que le canal; et que, bien que le chemin de fer puisse être parcouru en 3 heures, tandis qu'il en faut 24 pour traverser le canal à cause des écluses, le trajet total donne encore 8 heures et demie en faveur du canal. La ligne du chemin de fer entraîne en outre

un surcroît de dépense qui n'existe pas par le canal. A Suez, il faut débarquer les marchandises, les transporter à dos de chameau de Bab-el-Touloun à Boulack; les débarquer à l'Atfeh pour les rembarquer sur le canal d'Alexandrie. A ces dépenses il faut ajouter les frais de commission, d'emmagasinage et d'entrepôt; il est donc évident que c'est au canal qu'il faut donner la préférence, car les marchandises ainsi grevées deviendraient inabordables et ne pourraient trouver un débouché facile.

(*Athenæum and foreign Quarterly Review.*)

Voilà les renseignemens que nous donnent les voyageurs anglais; nous pensons qu'il est important de mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre écrite au *Sémaphore* de Marseille, par l'un des membres du gouvernement d'Egypte. Cette lettre donne des détails curieux sur la situation actuelle de l'Égypte, et renferme une critique judicieuse des relations des voyageurs européens qui ont écrit sur ce pays.

Caire, 20 octobre 1837.

On connaît peu encore l'Egypte en Europe, et ce que la presse, écho quelquefois complaisant d'hommes malveillans ou mal informés, publie sur l'état actuel de ce pays, est plus souvent propre à égarer l'opinion qu'à l'éclairer; mais les erreurs ont plus de portée dans un journal qui, s'étant placé en éclaireur sur les limites de l'Occident et de l'Orient, donne encore un cachet d'authenticité aux faits qu'il rapporte.

Vous prétendez que le revenu annuel du trésor s'est élevé en 1834 à 60 millions, et que, selon toutes les probabilités, il est maintenant de 80 millions. Sans pouvoir aujourd'hui rien établir d'une manière précise, j'affirmerai, d'après des documens que j'ai lieu de croire certains, que les deux chiffres que vous donnez sont trop faibles d'au moins un tiers.

Il n'est point vrai que l'armée soit commandée par des Européens. Jamais, depuis sa formation, les Européens n'ont eu de commandement, et le Français Sèves n'en a obtenu que lorsqu'il s'est appelé Soliman. A chaque régiment était attaché un instructeur étranger qui n'avait pas de grade, ce qui valait mieux à mon avis; car, étant chargé

de l'instruction des officiers comme de celle des soldats, il aurait présenté le spectacle étrange d'un subalterne donnant des leçons publiques à ses chefs, et cette anomalie n'était pas le seul inconvénient. Il ne reste plus qu'un très petit nombre de ces employés, les nationaux étant assez avancés dans la science des manœuvres pour se suffire. Ce qui manque à l'armée, ce sont des officiers d'état-major.

Il s'en faut que les musiques de régiment soient composées de Français ou d'Italiens et d'élèves indigènes. Le chef seul est européen, et dans plusieurs musiques même il est arabe, ce qui est un mal, car ce ne sont pas celles-ci qui méritent des éloges.

Les troupes ne portent pas le pantalon comme vous l'entendez, mais des bragues à grands plis, amples jusqu'au genou et collées sur le gras de la jambe où elles s'agrafent. La garde, l'artillerie et la cavalerie ont seules la veste bleue; celle de la ligne est rouge. Le costume d'été est blanc pour toute l'armée; la buffleterie est jaune dans l'artillerie, blanche pour l'infanterie et la cavalerie, et nulle part *noire*.

Ces observations sont de peu d'importance; mais comme ce sont précisément ces faits-là dont la vérification est la plus facile et à la portée de tout le monde, le délit d'inexactitude devient plus flagrant.

« *Il y a*, dites-vous, *dans l'armée beaucoup de jeunes musulmans, Turcs et Arabes, qui parlent français*, etc. »

Ceci n'est pas exact: à peine trouverait-on six officiers dans l'armée qui le comprennent.

Vous dites de Clot-Bey: « *Qu'il est à la tête des hôpitaux et de l'école de médecine.* » Depuis cinq ans et plus, la direction de cet établissement est passée en d'autres mains; et pour celle du service sanitaire, il la partage avec des conseils de santé établis près du ministère de la guerre et de celui de la marine. Il est vrai que la création de la première école régulièrement constituée qu'il y ait en Egypte, l'impulsion qu'il a ainsi donnée à l'instruction publique, l'organisation du service de santé, ses étonnans succès dans la pratique chirurgicale, l'ont placé hors ligne, et suffiraient pour assurer à sa voix dans la discussion des affaires une prépondérance incontestable, si la supériorité de son grade ne la lui donnait déjà. Mais rapporter tout à lui, ce serait manquer de justice envers des hommes honorables qui ont aussi leur capacité et qui travaillent à la même œuvre avec intelligence et dévoûment.

L'évaluation que vous faites de l'armée de terre est loin d'être juste, ainsi que vous vous en convaincrez par l'état suivant dont je puis vous garantir l'exactitude. J'observe que tous les corps sont au grand com-

plet, moins cinq régimens d'infanterie, dont on s'occupe en ce moment de remplir les vides.

| | |
|---|---|
| *Garde du généralissime.* | |
| 2 compagnies de kouskangis. | 200 |
| 2 escadrons de chasseurs... | 280 |
| *Garde de Méhémet-Ali.* | |
| 1 bataillon.................. | 800 |
| 3 régimens.................. | 9,900 |
| 2 régimens, l'un de carabiniers, l'autre de cuirassiers. | 1,720 |
| *Dépôt des officiers.* | |
| 1 bataillon................. | 800 |
| *Artillerie.* | |
| 5 régimens, dont 3 à pied et 2 à cheval ............ | 11,600 |
| 16 batteries de six pièces..... | 1,600 |
| 1 régiment du train........ | 1,200 |
| *Génie.* | |
| 1 bataillon de mineurs...... | 800 |
| 1 bataillon de pioniers...... | 800 |

| | |
|---|---|
| *Infanterie.* | |
| 31 régimens composés chacun de 3,300 hommes, état-major et musique........ | 102,300 |
| 4 bataillons, dont 3 isolés et 1 adjoint au 1er régiment. | 3,200 |
| 3 régimens de baltagis chargés des places. ......... | 9,678 |
| 8 comp. départementales. . | 800 |
| *Cavalerie.* | |
| 13 régimens............... | 11,180 |
| *Troupes irrégulières.* | |
| Candiotes, Albanais et Bédouins................. | 26,000 |
| Total..... | 182,858 |

En y ajoutant les 15,800 hommes de l'escadre, on trouve un effectif de 198,658 (dans lequel n'est pas compris le personnel considérable des arsenaux, qui est comme l'appendice de l'armée), chiffre énorme, si on l'évalue d'après la population du pays, mais qui n'a plus rien d'exagéré dès qu'on réfléchit sérieusement sur la position tout exceptionnelle du vice-roi. Et ici il n'est pas hors de propos de remarquer que le jour, prochain peut-être, où il lui sera permis de désarmer, ces hommes rendus à l'agriculture et à l'industrie rapporteront dans la vie privée, avec une intelligence plus développée, des habitudes de propreté, d'ordre et de travail qui manquent généralement aux fellahs, et un certain sentiment de dignité que donne toujours la vie militaire. Considérés de ce point de vue, les camps aussi auront été pour le peuple égyptien des écoles de civilisation et l'enrégimentement un moyen de progrès.

Les informations sur les grands travaux industriels entrepris ou projetés par le vice-roi sont parfois inexactes.

Oui le nouveau canal d'Alexandrie à l'Atfeh, création colossale, se ressent un peu de la promptitude de l'exécution ; mais vous vous trompez en ajoutant qu'il *sera à refaire*. Pour le rendre navigable toute l'année, il suffira de creuser le canal d'irrigation de *Rhatatbeh*, qui, ayant sa prise d'eau quinze pieds au dessus du niveau du terrain où le Mamoudieh est tracé, pourra le tenir plein dans toutes les saisons. Il

ne restera plus alors qu'à établir une écluse à la prise d'eau du Mamoudieh dans le Nil, pour le passage des plus grandes barques.

Vous annoncez « *qu'un ingénieur anglais, Galoway Bey, a été chargé d'exécuter un chemin de fer entre Suez et le Caire, et que les rails sont posés en grande partie.* » Or, il y a bientôt deux ans que Galloway Bey est mort, et pas un grain de sable n'a été remué entre Suez et le Caire pour la préparation du chemin de fer. Il est vrai que le projet a réellement existé et que des rails sont arrivés; mais le gouvernement, mieux éclairé sans doute sur ses véritables intérêts, paraît y avoir renoncé, ou tout au moins en avoir ajourné l'exécution. Il a employé les rails à la construction de trois routes de peu d'étendue pour le transport des grandes pierres, deux entre Alexandrie et le Marabout, la troisième à Tourah, depuis les vastes carrières du Mokkatan jusqu'au Nil. L'Egypte a besoin, avant tout, de travaux propres à assurer et à étendre la production du sol, et dans l'état actuel de la population, de son industrie, de son commerce, elle ne saurait retirer aucun avantage de l'établissement du chemin de fer dont il s'agit, chemin qui, pour le dire en passant, ne profiterait même que faiblement aux étrangers. Sa longueur devant être d'environ cent milles à cause des détours qu'on serait obligé de faire pour éviter une partie des collines et des versans qui s'étendent du sud au nord, il ne coûterait pas moins de 12,500,000 fr., à raison de 125,000 fr. par mille. Si donc il n'est pas bien démontré qu'il est préférable au mode de communication actuel, et qu'il apportera au pays des bénéfices matériels ou politiques; si, d'un autre côté, il est évident que les dépenses qu'il occasionerait seront appliquées beaucoup plus utilement à d'autres travaux, il n'y a plus de motifs pour donner suite au projet. Que s'il arrivait que l'utilité de lier la mer Rouge au Nil fût plus tard reconnue, mieux vaudrait alors que ce fût au moyen de la canalisation, à laquelle l'Egypte est essentiellement propre; tandis que, par son terrain, par ses inondations, par le manque complet de la matière première et de l'agent moteur, elle n'est nullement un pays à chemins de fer. Ce lien par la navigation deviendra possible et peu coûteux après la construction des barrages dont il me reste à parler.

Vous vous méprenez étrangement sur le motif qui a fait entreprendre les barrages. D'après vous, ce serait uniquement *pour compléter les relations intérieures avec le Nil, dans l'intérêt du commerce et de la navigation.* Ce résulat sera sans doute obtenu et d'autres encore; mais le grand but, le but capital, c'est d'affranchir l'Egypte du danger

qui menace chaque année son existence, en forçant le fleuve, ce capricieux tributaire, à inonder régulièrement, quelle que soit sa crue, toute l'étendue du Delta en aval, et huit lieues de terrain en amont. Les autres résultats seront :

D'assurer en été l'irrigation de la Basse-Egypte sans qu'on ait besoin de machine pour élever les eaux;

De faciliter, comme vous l'avez dit, la navigation dans les deux branches du Nil et dans tous les canaux;

De donner de l'eau courante dans le Kalich du Caire pendant toute l'année;

De permettre le rétablissement du canal de Suez sans grands frais, et de le rendre constamment navigable, tandis qu'autrefois il ne pouvait l'être que trois mois de l'année; les barrages portant les eaux à un niveau constant plus élevé de 18 pouces que celui de la mer Rouge.

Les opérations préparatoires sont terminées; on s'occupe activement de l'apport des matériaux, et la construction d'un chemin de fer à Tourah a principalement cela pour objet. C'est un Français, M. Linant, directeur des ponts et chaussées en Egypte, qui a fait tous les plans et qui est chargé de ce grand travail.

Sans doute, et il est utile de le proclamer, l'Egypte a marché et marche vite, grace au génie de l'homme qui règne. Mais prétendre, comme vous le faites, que *toute la population comprend tous les avantages de l'instruction*, c'est devancer le temps, c'est prendre un désir pour la réalité. S'il en était ainsi, il faudrait considérer l'œuvre de la régénération égyptienne comme entièrement accomplie; car l'élan raisonné de tout un peuple vers les sources de la science est plus qu'une cause de civilisation; c'est la civilisation même. Or, lorsque dans notre Europe, après tant d'années d'efforts constans et généreux dirigés vers ce but, l'instruction, le sentiment de son utilité, ont tant de peine à pénétrer dans les masses, à s'infiltrer dans le pays, comment le peuple arabe, abruti depuis une longue suite de siècles par la double tyrannie des hommes et des préjugés, d'autant moins facilement éducable que ses croyances religieuses l'éloignent de la communion d'un monde plus avancé; comment, dis-je, le peuple arabe aurait-il pu se transformer tout d'un coup d'une manière si complète? Il faudra, pendant bien des années encore, lui faire violence pour le forcer de travailler à son mieux-être matériel et moral. C'est ainsi que, pour peupler les écoles publiques, le gouvernement d'abord dut faire une véritable presse et se substituer à la famille, sainte tyrannie qui n'a pas manqué pourtant d'avoir

aussi des détracteurs. Les choses sont changées, il est vrai, et les élèves volontaires ne sont plus rares.

Je désire, Messieurs, que ces simples notes, rédigées dans le seul intérêt de la vérité, contribuent à vous prémunir contre le danger, si difficile à éviter quand on est placé un peu loin, d'admettre des renseignemens hasardés. Le nombre des écrivains qui jugent sainement les choses égyptiennes est si rare! Les uns, admirateurs toujours prêts à crier au miracle, enthousiastes de bonne foi ou par calcul; les autres, idéologues chagrins, qui croient que tout est mal parce que tout n'est pas encore bien, ne tenant aucun compte de ce qui a été fait tant qu'il reste quelque chose à faire, et qui s'obstineraient à nier le jour si un seul point à l'horizon restait dans l'obscurité. Le vice-roi fait peu de cas des flatteries des premiers, et on le voit rire de toute sa franche gaîté aux déclamations les plus violentes des seconds, parce qu'il a conscience de ses œuvres, et qu'il pense, comme le philosophe, que pour réponse il lui doit suffire de marcher. En ceci, il se trompe peut-être. Dans ce temps où les champs de bataille peuvent bien préparer la solution des grandes questions, mais où il est réservé à la diplomatie de la compléter, la presse exerce une puissance qu'il est bon de ne pas méconnaître. C'est elle qui forme l'opinion publique et celle-ci règle d'ordinaire la politique des gouvernemens. Je n'en veux pour exemple que la Grèce, la Grèce que les rois de la chrétienté auraient laissé périr, témoins impassibles et froids de son glorieux martyre, si la sympathie des peuples, éveillée par les mille voix de la presse, ne les avait entraînés, comme à leur insu et malgré eux, à sa défense. La cause de Méhémet-Ali est aussi une cause sainte; c'est la cause de l'industrie, de la science, de la civilisation enfin, et de la liberté qui en est la suite, en lutte avec l'ignorance, la barbarie et le despotisme brutal; c'est tout un peuple, le peuple des anciens souvenirs, le peuple instituteur du monde, qu'un seul homme, sans autre ressource que son génie, sans autre puissance que son énergique volonté, entreprend d'arracher au sommeil de mort qui pèse sur lui depuis tant de siècles, et qu'il appelle à une éclatante résurrection. Que l'on compare l'Egypte actuelle, toute fatiguée qu'elle est du travail qui se fait en elle, à l'Egypte des Mamelouks, et que l'on dise si Méhémet-Ali est digne de la haute mission qu'il s'est donnée. Honte à ses détracteurs! car ils sont aveugles ou injustes. Mais que les vrais amis du progrès humanitaire, que tous les hommes impartiaux, qui, dans la rigueur même des moyens, savent distinguer la noblesse des fins et la grandeur du but, l'encouragent de leur appro-

bation ; que la presse s'arme en sa faveur : il ne lui demande pas des éloges de complaisance ; il n'a besoin que de la vérité ; son apologie est dans le compte-rendu de ses actes. C'est ainsi que l'opinion publique, mieux éclairée, viendra à lui, sera toute pour lui ; et par elle les cabinets seront appelés à lui accorder, non plus une bienveillance équivoque ou des vœux stériles, mais une protection franche et active. Aujourd'hui, aider le peuple arabe à se reconstituer en nation, rendre par ce seul fait à l'Egypte une partie des biens que l'Occident en a reçus, c'est plus que l'acquittement d'une dette, plus qu'une bonne action, c'est encore, à mon avis, de la saine politique.

# Études de Moeurs

## LES DOULEURS D'UN HOMME EXACT.

Vous avez sans doute rencontré sur votre route l'homme méthodique, l'homme pincé, l'homme réglé, le représentant du *to akribes* des Grecs; excellent voisin, bonne paie, citoyen admirable; l'ennui en personne et l'ennui communicatif. C'est toujours un garçon. Le ménage dérange, trouble, agace; le ménage jette du tumulte dans la vie à laquelle il prête de la nouveauté, de l'activité, de la passion.

Mon homme rangé, M. Auguste Minns, était un garçon d'environ quarante ans, disait-il, je l'avoue; de quarante-huit ans, disaient ses amis. Toujours très propre, très précis, très soigné; véritable horloge humaine dont les rouages ne s'embarrassaient jamais, dont l'exactitude ne variait pas. Qui de vous a découvert un grain de poudre sur son habit brun, un pli dans le dos de cet habit, une tache sur son pantalon gris-clair, une irrégularité dans le nœud de sa cravate, un symptôme de vétusté dans la physionomie de ses bottes irréprochables? Son parapluie de soie brune à poignée d'ivoire était tout battant neuf, après quinze années de service. Employé à Sommerset-house, homme de bureau, cela va sans dire, il s'était fait remarquer par la régularité de sa conduite. Qui pousse plus loin l'exactitude qu'un homme de bureau? Qui se réduit plus volontiers à l'état de machine? Qui s'incarne mieux à sa table et s'incorpore plus complétement à son encrier?

Cet officier public, comme il se qualifiait lui-même, avait de bons appointemens auxquels venaient se joindre quelques 6,000 £, sagement placées sur le grand livre. Il occupait un premier étage dans Tavistock-street, Covent-Garden. Depuis vingt ans, il y goûtait, non seulement le repos le plus profond, mais le délicieux plaisir de gronder son propriétaire et de se quereller avec lui. Au commencement de chaque trimestre, régulièrement M. Minns donnait congé, puis le lendemain il redemandait les clés; charmante occupation qui donnait à son sang une excitation légère et lui procurait le plaisir d'un drame permanent et peu tragique. Il avait pour monomanie le repos; et l'ordre parfait était devenu sa condition d'existence. Aussi deux classes d'êtres animés lui inspiraient-ils l'horreur la plus vive et la plus profonde; les chiens et les enfans. Excellent homme d'ailleurs; mais, dans quelque moment qu'on l'eût pris, il eût assisté à l'exécution d'un chien ou à l'assassinat d'un enfant, avec la plus réelle, la plus barbare, la plus intime satisfaction. Chiens et enfans blessaient son amour de l'ordre; et cet amour constituait le fond de sa vie. Pour une tache sur son gilet, Minns vous aurait tué; pour une éclaboussure sur sa botte, il vous jugeait digne de la déportation.

Un monde séparait les mœurs de Minns de celles d'Octave Budden, son cousin. Octave, marchand retiré, était bruyant, vaniteux, un peu lourd et ami du faste. Minns était ami de ses pantoufles, discret, économe; l'homme rangé par excellence. Minns détestait Budden. Il avait à grand'peine consenti à servir de parrain par procuration au jeune Budden; et jamais il n'avait vu ce filleul dont il ne pouvait souffrir le père. M. Budden, ancien et honorable épicier, ayant réalisé une fortune modeste dans cette partie, s'était retiré dès qu'il avait cru le magot assez rond. Alors ses goûts champêtres avaient éclaté : il avait acheté une maisonnette, sise près d'une haie, à six pas de distance de la route; maisonnette ou plutôt boîte de briques qui renfermait lui, sa compagne et son fils unique, Alexandre-Auguste Budden. On s'ennuyait

un peu dans cette solitude, mais on y mangeait et l'on y dormait confortablement. Maître Budden, le jeune espoir de la famille, jetait un peu de variété dans cette monotone retraite, par la variété de ses jeux et plus encore par la taquinerie souvent dangereuse de ses malices.

Un soir que l'on avait admiré l'enfant sous toutes ses faces, la conversation des époux tomba sur le parrain Minns, l'homme rangé; un homme rangé passe toujours pour riche, et les femmes ont un instinct spécial pour deviner la source pécuniaire et diriger leur baguette domestique vers le point qui renferme le trésor.

« Oui, s'écria M^rs^ Budden, j'insiste sur la nécessité de cultiver l'amitié de Minns! Nous avons un fils, et M. Minns peut le servir. C'est un garçon charmant que notre Alexandre. Allons, monsieur Budden, faites un effort; plus d'indolence! allez voir ce parrain; il faut absolument que vous deveniez aimable, et que vous vous rapprochiez du cousin en question.

— Mais, madame Budden...

— Mais, monsieur Budden! il n'y a pas à dire! vous ferez cette démarche!

— Nos caractères ne s'accordent pas!

— Vous changerez le vôtre...

— Vous le voulez... Soit! Je romprai la glace, ma chère (continua M. Budden d'un ton énergique en remuant le sucre au fond de son verre de rhum et d'eau, et jetant un regard de côté pour voir l'effet que cette grande résolution venait de produire sur sa compagne); oui, ma chère, j'inviterai Minns à dîner avec nous pour dimanche prochain.

— A la bonne heure! voilà un bon garçon, un homme charmant! Vous êtes le mari le plus aimable!... Monsieur Budden, écrivez à Minns; dépêchez-vous! C'est un homme très économe : je suis sûr qu'il ne dépense rien. Si notre petit Alexandre lui plaisait!... Alexandre, ôtez vos pieds des bâtons de cette chaise!... S'il le couchait sur son testament!... On a

vu des merveilles plus étonnantes... Alexandre! vous êtes insupportable!...

— Vous avez raison, dit Budden d'un air profond; mais je ferai plus!... Les femmes n'entendent rien à ces matières .. vous verrez!... »

Il alla se coucher et garda le silence sur ses desseins ultérieurs.

Le lendemain matin, Minns déjeunait avec une douce et imperturbable gravité; sa rôtie et son journal, qu'il lisait tous les jours depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, partageaient son attention; son journal était méthodiquement déplié, systématiquement étendu; le thé fumait, le soleil brillait, la satisfaction égoïste du célibataire était complète, lorsque... (Minns tressaillit) une main étrangère frappa à la porte de la rue; le coup était rude et brutal. Bientôt son unique domestique vint lui remettre une carte fort exiguë, toute couverte de gigantesques caractères gothiques.

« *Octave Budden, chaumière de Zoé, allée des Peupliers, Stamford Hill.* »

Mrs Budden se nommait Zoé; un peuplier se balançait devant la porte de Budden. Vous vous expliquez ainsi la carte de l'épicier en retraite.

Le célibataire parcourut ces mots des yeux et trembla.

« Budden!... Que le ciel le renvoie d'où il arrive!... Dites que je dors... dites que je suis sorti et que je ne rentrerai pas... Dites ce que vous voudrez, pourvu qu'il ne monte pas!

— Le voilà qui monte derrière moi! »

La sérénité de Minns fut ébranlée. Il connaissait son bruyant cousin Budden et l'abhorrait; un frisson nerveux s'était emparé du célibataire; déjà il entendait les bottes neuves de l'ex-épicier crier sur l'escalier. A ce craquement effrayant se joignait un clapotement singulier qui déjouait toutes les conjectures et toutes les prévisions de l'infortuné célibataire.

« Faites entrer, » murmura-t-il d'une voix dolente.

Deux personnes paraissent: d'abord un énorme caniche au poil blanc, aux oreilles longues, aux yeux rouges, à la queue

imperceptible; ensuite le propriétaire du chien, le noble et gracieux Budden. Ses manières étaient ouvertes jusqu'à la brutalité, aisées jusqu'à la grossièreté; renversant une chaise dès son entrée, serrant, assez fortement pour la briser, la main de son pauvre cousin; parlant du plus haut de sa voix, accrochant avec ses bottes le coin de la nappe :

« Ravi de vous voir!

— Et moi aussi.

— Comment cela va-t-il? comment cela va-t-il? »

Minns était muet.

« Et tout le monde? et votre femme?... Ah! vous n'en avez pas... Et votre frère ?... Ah! que je suis bête!... Mais vous êtes superbe, magnifique, mon garçon!...

— Vous êtes bien bon, trop bon, monsieur Budden. »

Minns, au supplice, suivait d'un œil inquiet le caniche à la petite queue.

« Très bien, très bien, répondit Budden à une question qui ne lui était pas faite !... Et cela va bien, vous? »

Ainsi se tirent d'affaire en Angleterre, et sans doute aussi dans quelques autres pays, ceux dont l'esprit est court et la conversation peu féconde. Ils prennent à votre santé un intérêt extrême, réitéré, puissant, que témoignent des interrogations fort nombreuses. Pendant cette charmante et politique entrevue, le quadrupède s'était montré plus habile, plus prompt, plus intelligent que les hommes; charmant animal qui saisissait volontiers l'occasion, et qui brillait par une grande promptitude de coup d'œil suivie d'une exécution non moins rapide. Ses pattes de derrière s'étaient dressées; celles de devant s'étaient appuyées sur la nappe; et ses dents acérées venaient d'accrocher la plus jaune, la plus mince, la plus dorée des rôties. Il se préparait à la dévorer sur le tapis moelleux de Minns; hélas! le beurre se trouvait du côté du tapis!

Budden s'aperçut du larcin; il éclata d'un gros rire :

« Minns, s'écria-t-il, voyez donc! Le chien vaut le maître. Ce sont des quadrupèdes sans façon, tous les deux! — A bas!

Annibal, à bas! — A propos, je suis venu à pied. J'ai une faim de tous les diables, cousin! »

Minns estimait beaucoup la politesse, et se faisait une violence incroyable pour ne pas sortir des limites de cette vertu.

« Vous êtes parti sans déjeuner? s'écria-t-il.

— Cousin de mon cœur, je suis venu déjeuner avec vous; ainsi sonnez, mon garçon! Passez-moi le jambon, en attendant! Je ne me gêne pas, moi; toujours sans façon! Rien de fatigant comme les gens façonniers; c'est insupportable, n'est-ce pas, cousin? »

Armé d'une fort jolie serviette damassée, il enlevait, en fredonnant, la poussière qui couvrait ses bottes.

Minns, avec un désespoir résigné, tira le cordon de la sonnette et essaya de sourire.

« Quelle chaleur! »

Budden prit une seconde serviette et s'essuya le front. Puis, dans la complète stérilité de sa pensée, il s'écria pour la quinzième ou seizième fois :

« Ah! ce cher cousin, ce bon Minns! par ma foi, il se porte comme un charme!

— Vous trouvez? »

Minns essaya un nouveau sourire.

« Tout le monde va bien chez vous? redemanda l'homme poli, pendant que Budden dévorait une tartine.

— A ravir! Vous ne connaissez pas notre habitation; la maladie n'y pénètre pas!... Fameux jambon... A bas, Annibal! »

Annibal avait traîné deux tranches de jambon sur le tapis; Budden continuait sa description.

« Contrevens verts, un petit jardin, une grille verte, un marteau de cuivre poli; tout ce qu'il y a de plus élégant! »

Budden, en disant ces mots, bouleversait l'économie du déjeuner; les fourchettes étaient hors de leur place, le couteau chargé de beurre reposait sur la nappe peu accoutumée à de tels présens. Vous dirai-je la profonde douleur de l'homme exact? D'un ton doux et encore aimable :

« Si vous coupiez le jambon dans l'autre sens, s'écria-t-il; ne croyez-vous pas que vous le trouveriez meilleur ? »

Depuis dix minutes, il contemplait avec des sentimens impossibles à décrire, son convive qui hachait, ou plutôt estropiait le jambon, contre toutes les règles établies.

Budden impassible enleva tout une muraille de ce jambon, à la pointe de la fourchette qui le mutilait.

« Merci, merci. Je l'aime mieux comme cela! C'est plus sans façon.... A bas, Annibal! Ne traînez pas cette fourchette? A la bonne heure..., Voilà une bonne bête!.... Encore du sucre, mon cher, encore!... Un peu davantage, s'il vous plaît.... Merci, j'aime le thé sucré!... A propos, venez-donc nous voir.... là.... sans cérémonie ? »

La figure de l'homme d'ordre avait pâli. Annibal se livrait à un exercice très dangereux pour le mobilier d'un garçon.

« A bas, monsieur, s'écria Budden! Au diable le chien! il abime les rideaux, cousin! »

Minns s'élança de son fauteuil comme s'il eût reçu la décharge d'une batterie galvanique. Sa figure était violette, son front chargé de rides, son œil étincelant.

« Sortez, monsieur, sortez, cria-t-il en se tenant à distance respectueuse du quadrupède malfaiteur qu'il bannissait! Le matin même, il avait lu dans la Gazette un fait d'hydrophobie. Annibal tiraillait les rideaux en les mordant et paraissait résolu à ne pas lâcher prise. On lui donna la chasse. Fauteuils renversés, table ébranlée, franges de rideaux mises en pièces. Le thé humectait la nappe. Quel désastre! Après bien des tracas, des cris et des attaques répétées sous les tables, après mille assauts au moyen de la canne et du parapluie, le chien fut délogé et mis en exil sur le carré. La scène changea. L'animal exilé commença la plus lamentable mélodie, accompagnée de petits aboiemens désespérés et de grattemens prolongés; non seulement il blessait les tendres oreilles de Minns, mais il lacérait cruellement les panneaux peints et vernis de la porte qu'il raclait avec une extrême véhémence,

et sur lesquels ses pattes traçaient les losanges et les hachures les plus désagréables à l'œil d'un homme soigneux.

« Ce n'est pas un chien de ville; il n'est bon que pour la campagne, observa froidement Budden. Il a des idées d'indépendance extraordinaires et n'est pas accoutumé à se voir mis à la porte. Ah ça! Minns, quand viendrez-vous nous voir? Je ne veux pas être refusé. C'est aujourd'hui jeudi. Fixons le rendez-vous à dimanche! C'est dit, convenu, n'est-ce pas? »

Il fallut long-temps presser M. Auguste Minns et le réduire au désespoir, pour obtenir son consentement. De guerre lasse, et presque épuisé d'ennui et de douleur, il accepta enfin l'invitation de son redoutable cousin, auquel il promit d'aller visiter le dimanche suivant, à cinq heures moins un quart, l'allée de peupliers, la chaumière de Zoé, le petit jardin et le marteau de cuivre.

« Mille tonnerres, s'écria Budden, qui aimait à se donner des airs guerriers, j'ai oublié le plus important. Comment nous trouveriez-vous, sans notre adresse? et les moyens de locomotion, comme dit le journal? Attention, rappelez-vous bien! La voiture part toutes les demi-heures de Flower-Pot, dans Bishopsgate-street. Vous roulez, vous roulez.... C'est bien!... Quand la voiture arrive au *Cygne* (bonne auberge par parenthèse), vous apercevez une maison blanche, c'est là....

— Bien! je comprends, s'écria Minns, heureux d'échapper d'un seul coup à la conversation et à la visite.

— Non, ce n'est pas là, pas du tout. Vous remarquez donc cette maison blanche; elle appartient à Grog, le marchand de fer. Vous suivez le mur de la maison blanche, vous tournez à droite; souvenez-vous! il y a là des écuries. Vous rencontrez un nouveau mur chargé d'écriteaux blancs, de douze pieds, avec ces mots : *Prenez-garde aux chausse-trappes!*

Minns frissonna.

« Suivez cette muraille pendant près d'un quart de mille,

tournez une seconde fois à gauche; tout le monde vous indiquera la maison de M. Budden.

— Bien, merci. Adieu.

— Soyons exact, cousin?

— Bien sûr : Adieu!

— Dites-donc, Minns; avez-vous une carte des environs de Londres? Sans cette précaution, vous pourriez bien vous tromper de route.

— Oui, oui.

— Et n'oubliez pas un bon gros bâton.... On peut faire de mauvaises rencontres....

— Oui, oui, merci. »

M. Octave Budden partit, laissant son cousin dans un état d'angoisse effroyable. Il passa une heure et demie à réparer le désastre, fit venir un peintre en bâtimens, fit revernir la porte, gronda la vieille domestique, se coucha par désespoir dès sept heures du soir, et attendit le dimanche prochain, comme on attend le jugement dernier.

Le dimanche arrive; le ciel est pur; la foule, heureuse d'échapper à ses travaux, se répand dans les rues; tilburys et boguey sillonnent les routes; partout gaîté, liberté, bonheur. Le seul Minns se lève lentement, s'habille tristement; il est condamné aux Budden!

Il fait chaud; Minns s'achemine, choisit soigneusement le côté de l'ombre, suit Fleet-street, Cheapside, Threadneedle-street; et, tout couvert de poussière, déjà fort échauffé, tire sa montre; l'heure avance; il se fait tard. Minns a bien peur de ne pas arriver; néanmoins, par le plus heureux des hasards une voiture stationne au Flower-Pot. Elle attend; elle va partir. M. Minns y monte et reçoit l'assurance solennelle du cocher, que dans trois minutes on roulera; espoir trompeur. En vain, un statut du parlement a réglé l'espace de temps pendant lequel les voyageurs peuvent attendre. Dans tous les pays du monde, le voyageur est victime. Un quart d'heure se passe, rien ne bouge. Minns regarde à sa montre pour la sixième fois.

« Cocher, partez-vous ou ne partez-vous pas? »

La colère commençait à le saisir ; sa tête et son corps se trouvaient penchés hors de la portière.

« Tout de suite, Monsieur, répondit le cocher les mains dans les poches, et de l'air le moins pressé du monde. »

Cinq minutes s'écoulent; le cocher monte doucement sur son siége, chante un petit air, met ses gants, regarde de côté et autre, sollicite les piétons, et laisse souffler ses chevaux pendant cinq nouvelles minutes.

« Cocher, si vous ne partez à l'instant, je vous quitte, cria Minns ! »

Minns ne criait jamais; mais il était furieux de voir se passer l'heure, et de se trouver dans l'impossibilité d'être à Poplar-Walk à l'heure fixée.

« A l'instant, Monsieur, répondit le cocher. »

En effet, la voiture se mit lentement en marche, mesura une centaine de pas avec la plus majestueuse solennité, puis s'arrêta. C'en était trop; la lutte devenait inutile. Enfoncé dans un coin de la voiture, et s'enveloppant de son manteau, Minns s'abandonna au sort. Bientôt un enfant, une mère, une boîte à bonnets et un parasol s'installèrent successivement près de lui, comme compagnons de route. L'enfant était un caressant, un aimable petit enfant; il prit Minns pour son papa, et cria pour l'embrasser.

« Ne crie pas, chéri (dit la maman contenant l'impétuosité du bijou, dont les petites jambes grasses se débattaient, pour témoigner son impatience) ; sois tranquille, chéri, ce n'est pas ton papa.

— Dieu merci non, pensa Minns; et le premier rayon de plaisir qu'il eût entrevu ce jour-là brilla comme un météore à travers les nuages de ses désastres. »

L'homme rangé maudissait le jeune et intéressant prodige qui, se doutant bien que Minns n'était pas son papa, voulut attirer son attention en frottant ses souliers sales sur le pantalon de l'infortuné, en lui poussant dans l'estomac le parasol de sa maman, et se permettant mille autres gentillesses par-

ticulières à l'enfance; preuves d'innocence et d'ingénuité; pantomimes expressives au moyen desquelles le petit charmait les ennuis de la route, à sa satisfaction personnelle et au détriment des voisins. Le pantalon clair avait cessé d'être uniforme dans sa teinte; les bas de soie étaient grisâtres; le gilet avait perdu trois boutons. Lorsque le pauvre Minns arriva au *Cygne*, douleur inattendue! il était déjà cinq heures un quart. La maison blanche, les écuries, les chausse-trapes, tournez à droite, prenez à gauche; toutes les indications furent suivies avec une exactitude naturelle à M. Minns. Il mit d'ailleurs à s'orienter la promptitude que l'on peut attendre de tout homme d'un certain âge, qui va chercher son dîner et qui est en retard.

La voilà donc enfin, cette chaumière de Zoé! voilà l'unique peuplier chauve qui figure à la porte! Salut, pittoresque séjour, maison en briques jaunes, porte verte, marteau de cuivre, fenêtres vertes, grille verte et jardin qui n'a jamais été vert! Ce jardin n'est qu'un petit morceau de terre sablonneuse, ayant à peu près dix pieds sur dix, avec deux ou trois figures géométriques tracées dans le sable, un arbre sans feuilles, vingt ou trente tulipes et un nombre illimité de soucis. Ces ornemens champêtres n'avaient pas semblé suffisans à M. Minns. De chaque côté de la porte, un gros Cupidon roussâtre perchait sur un socle en rocaille, orné de gros coquillages roses. M. Minns, pantelant, soulève le marteau de cuivre et frappe à la porte; un gros garçon en livrée bleue, avec bas de coton et culotte de velours, vient le recevoir; Minns admire cette imitation de l'aristocratie, que tous les épiciers se permettent. Le valet, après avoir pendu le chapeau de M. Minns sur une des douze patères ornant le passage, décoré du nom d'antichambre; le fait pénétrer dans un petit salon chocolat; la vue était magnifique, et s'étendait sur toutes les écuries, basse-cours et dépendances des maisons voisines.

Si vous n'avez pas visité les résidences de notre bourgeoisie du dixième ou onzième degré, vous ne pouvez vous faire aucune idée des douze personnes réunies dans le salon cho-

colat de M. Budden. Cette heure cruelle qui précède le dîner leur pesait beaucoup, et ils essayaient comme ils pouvaient d'alléger le poids du temps. Le plus grave de ces originaux, ancien marchand brocanteur, se leva quand Minns parut : c'était un homme d'un certain âge, en habit noir, culotte courte, longues guêtres, à l'air ricaneur et narquois; sous prétexte d'examiner les gravures d'un album, il se permettait d'analyser ligne par ligne, trait par trait, ride par ride, l'agréable physionomie, les vêtemens et l'extérieur de M. Minns; l'œil de l'observateur glissait derrière les feuilles du livre; étude inquisitoriale qui embarrassa un peu le cousin.

« Bregson, s'écria Budden d'un ton de profondeur doctorale, que font les ministres? restent-ils ou ne restent-ils pas?

— Demandez à monsieur votre cousin, répondit malignement le vieux brocanteur. Monsieur est membre du gouvernement (il appuya sur les mots), et plus à même qu'un autre de satisfaire à cette question. »

M. Minns assura que, bien qu'il fût employé à Somerset-House, il n'avait reçu aucune communication officielle relative aux projets des ministres de sa majesté. Cette remarque fut évidemment reçue avec une incrédulité complète; et personne ne hasardant plus de nouvelle conjecture à ce sujet, il se fit une longue pause, pendant laquelle l'assemblée toussa, se moucha, regarda les vitres, remua les pincettes, joua avec les glands des coussins du canapé, se demanda des nouvelles mutuelles de sa santé respective, et se gratta l'oreille. Enfin madame Budden parut.

Ce fut un grand soulagement; on put s'informer à plusieurs reprises de cette santé précieuse. Puis on annonça le dîner, et M. Minns, qui était évidemment le roi du festin, le grand personnage, escorta M^rs Budden jusqu'à la porte du salon; impossible toutefois de pousser plus loin la galanterie : l'escalier était étroit; on n'y pouvait passer qu'en se serrant beaucoup, une personne et demie l'obstruait.

Rien de plus fastidieux que les façons du petit bourgeois qui fait le grand seigneur; là se trouvent réunis aux inconvéniens

de l'étiquette et de la gêne, ceux du mauvais ton et du mauvais goût. Souvent, au milieu des étiquettes gastronomiques, la voix de M. Budden se faisait entendre, offrant du vin à un ami, et l'assurant qu'il était charmé de le voir, vraiment charmé; puis une petite scène très vive, quoique *à parte*, s'établissait entre Mrs Budden et les domestiques; scène remplie d'une demi-douzaine de drames et pendant laquelle la physionomie de la maîtresse de la maison suivait toutes les variations d'un baromètre, depuis la tempête jusqu'au beau fixe.

Avec le dessert on vit arriver le meilleur plat, le complément du festin. Un clin d'œil significatif de la maîtresse est compris du gros valet; il monte et ramène le jeune Alexandre Budden, âgé de six ans, vêtu d'un habit bleu de ciel, avec boutons d'argent et les cheveux presque de même couleur que ce métal. Après un ou deux baisers de sa mère, et quelques avis du papa, il fut présenté au parrain Minns.

Heureux Minns! Il essaya de faire bonne contenance; ce fut un des actes héroïques de sa vie.

« Vous êtes bien sage, mon petit?

— Oui.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai huit ans mercredi prochain; et vous donc, quel âge avez vous?

— Alexandre, interrompit la mère, comment osez-vous demander à votre parrain quel âge il a?

— Tiens, il m'a bien demandé quel âge j'avais. »

Tout le monde se regarde, Minns pâlit; dans son for intérieur il a juré de ne pas lui laisser un sou de son héritage. Silence, embarras pendant quelques minutes; puis un petit homme riant, à favoris roux, assis au bout de la table, et qui pendant tout le dîner avait tâché d'obtenir un auditeur pour quelques anecdotes sur Sheridan, dont il était pourvu, s'écria d'un air protecteur :

Alexandre, qu'est-ce qu'un verbe?

« Un verbe est un mot qui signifie *être*, *faire* ou *souffrir*,

comme *je suis, je gouverne, je suis gouverné*. Donne-moi une pomme, maman.

— Je te donnerai une pomme (répondit l'homme aux favoris rouges, qui était l'ami de la maison, ou, en d'autres mots, qui était toujours invité par M^rs Budden, soit que cela plût ou non à M. Budden) si tu me dis ce que signifie substantif.

— Substantif! répondit le petit garçon... substantif!... Le substantif.... »

Et il fondit en larmes. Le père, un peu confus de la défaite de son fils, jugea convenable de venir à son secours.

« Messieurs, s'écria-t-il d'une voix de stentor et d'un air important, veuillez remplir vos verres; j'ai un toast à proposer.

— Écoutons, écoutons! s'écrièrent les hommes en se passant les caraffes et en contrefaisant la gravité de la Chambre des communes. Quand elles eurent fait le tour de la table, M. Budden continua : — Messieurs, il y a ici quelqu'un...

— Écoutons, écoutons! dit le petit homme à favoris rouges.

— Silence, Jones! cria Budden.

— Je dis, Messieurs, qu'il y a ici quelqu'un dont la présence... est... est un grand honneur pour l'assemblée. Sa conversation doit vous avoir procuré une jouissance bien vive. »

Minns n'avait pas desserré la bouche, si ce n'est pour manger.

« Messieurs (continua Budden, toujours fidèle à la plus exacte imitation possible des coutumes parlementaires), je ne suis moi-même qu'un humble individu, et je devrais peut-être m'excuser de ce que mes sentimens personnels d'amitié et d'affection pour celui dont je veux parler me font vous proposer ici la santé de cette personne... une personne qui... je suis sûre... c'est-à-dire une personne dont les vertus doivent le rendre cher à tous ceux qui... à tous ceux dont...: Enfin vous me comprenez parfaitement bien; et ceux qui n'ont pas le bonheur de le connaître, ceux-là, certes.... »

Minns poussa un profond soupir. Il se doutait enfin qu'il

était ou qu'il allait être question de lui; et l'homme le plus craintif, le plus tremblant de la terre, se voyait placé sur une espèce de sellette politique. Budden continua avec une éloquence inexorable :

« Parent excellent... parent que je suis charmé de voir ici, et qui, s'il n'y était... nous aurait certainement privés du plaisir que nous éprouvons à le voir au milieu de nous. »

Cela devenait sublime, et toute l'assemblée s'écria en chœur : « Écoutons! écoutons! »

— Messieurs, continua l'orateur, je sens que j'ai déjà trop long-temps abusé de votre attention. Avec tous les sentimens de... de....

— D'affection, s'écria l'ami de la famille.

— D'affection et de...

— Et de cordialité, lui dit l'écho!

— Et de cordialité possibles... j'ose proposer la santé de M. Minns.

— Debout, messieurs! s'écria l'infatigable petit homme aux favoris rouges; et que tous les honneurs soient rendus au noble cousin de notre hôte! Réglez-vous d'après moi, s'il vous plaît.

Et la table retentit du triple *hip*, suivi de la syllabe *za*, comme c'est l'usage dans ces agréables réunions! Tous les yeux étaient tournés sur notre pauvre Minns, qui aurait bien mieux aimé affronter une batterie de soixante canons, et qui, en avalant son vin de Porto avec une rapidité capable de l'étouffer, ne réussissait pas à dissimuler son trouble et sa confusion. Il fit une pause aussi longue que la décence pouvait le permettre, et se leva pour répondre. Hélas (comme le disent les journaux dans leurs comptes rendus)! nous regrettons de ne pouvoir donner l'analyse, et même la substance du discours de l'honorable membre. On distingua vaguement les mots *considération, parenté, honneur, grand bonheur*.... échappés des lèvres les plus pâles et de la plus contrainte des physionomies. Chacun demeura convaincu que le discours était admirable; aussi dès qu'il se rassit, tout haletant, sur

son siége, manifesta-t-on la plus tumultueuse satisfaction. Jones, qui depuis long-temps épiait l'instant favorable, se leva.

« Budden, dit-il, permettez-moi de proposer un toast?

— Certainement, répondit Budden. »

Puis il s'écria, parlant à Minns :

« Fameux gaillard que celui-là ! vous serez content de son discours. Il pérore merveilleusement sur tous les sujets. »

Minns s'inclina silencieusement. Et M. Jones continua la magnifique harangue que nous rapportons textuellement.

« Dans mainte occasion, dans diverses circonstances (il tousse), et dans différentes sociétés, j'ai eu occasion de proposer un toast à ceux par lesquels, alors, j'avais l'honneur d'être entouré; j'ai quelquefois, je l'avouerai franchement, (car pourquoi le nierais-je?) j'ai éprouvé combien était pénible la tâche que je m'imposais; j'ai senti l'incapacité de m'en acquitter avec honneur. Si telles toutefois, en d'autres occasions, ont été mes sensations, que doivent-elles être aujourd'hui, messieurs (il tousse), au milieu des circonstances extraordinaires, dans lesquelles je me trouve placé? (Écoutons, écoutons!) Décrire mes sentimens serait impossible; mais je ne saurais vous en donner une plus juste idée, messieurs, qu'en rappelant une anecdote, qui vient se présenter assez à propos à mon esprit. Il s'agit de cet homme vraiment grand et illustre, de Shéridan.... »

On ne peut prévoir quelle nouvelle infamie, en forme de bon mot, eût chargé la mémoire déjà si avariée du pauvre Shéridan, si le garçon de ferme, en livrée déteinte, ne fût entré, tout essoufflé.

« Messieurs et dames, cria-t-il, le temps est très mauvais ce soir; la voiture de neuf heures va passer; et je désire savoir s'il y a quelqu'un ici qui aille à Londres; il ne reste qu'une seule place d'intérieur. »

M. Minns se lève, s'élance, court à la porte, malgré les exclamations et les prières. Il veut accepter la place vacante; mais le parapluie de soie brune ne se trouve pas. Le cocher,

race exigeante, ne veut absolument pas attendre, pousse ses chevaux vers l'auberge du Cygne, et fait dire à M. Minns de courir après lui et de le rattraper; enchaînement de calamités! M. Minns ne se souvient pas qu'il a laissé le parapluie brun, à poignée d'ivoire, dans la voiture qui l'avait amené. Très peu alerte de sa nature, il n'atteint l'auberge du Cygne que dix minutes après l'heure voulue.

Il était environ trois heures du matin quand M. Auguste Minns frappa d'une main faible à la porte de sa maison de Tavistock-street. L'infortuné grelottait de froid, de pluie, et son humeur était effroyable comme le temps. Il rédigea son testament le lendemain matin. On n'y lut jamais les noms de M. Octave Budden, de mistriss Zoe Budden, ni de M. Alexandre-Auguste Budden.

(*Sketches by Boz.*)

# Miscellanées.

## LES NEWSMEN DE LONDRES.

Si jamais vous parcourez les rues de Londres, le matin, avant que le crépuscule soit entièrement dissipé pour faire place au nuage de fumée qui va s'appesantir sur la ville, vous serez tout surpris du morne silence qui règne dans ces labyrinthes. Les candélabres de gaz ne jettent plus qu'une lueur blafarde; les angles des maisons se dessinent à peine, et les rares voyageurs qui se hasardent dans les rues à cette heure matinale, passent silencieux comme des fantômes, enveloppés d'un manteau de brouillard, qui les transit, même en été. Rien de plus triste qu'une pareille promenade; cependant si de *Chancery-Lane,* après avoir vogué dans *Fleet-street,* vous vous engagez dans les sinueux méandres du *Strand;* vous vous apercevrez bientôt d'un changement notable, surtout lorsque vous aurez dépassé le magasin du célèbre Ackermann, l'inventeur du Keepsake et de ces mille petits livres mignards si recherchés par les dames. Là un bruit sourd, semblable au mugissement des vagues, se fait entendre; des allées voisines s'échappent des groupes d'hommes qui précipitent le pas, qui parlent haut, qui gesticulent sans cesse. Vous voici arrivés à l'office des quatre grands journaux de la capitale : le bruit que vous avez entendu, qui s'échappe des caves, est produit par les exertions de la machine à vapeur et par le choc des engrenages de six presses à imprimer. Cette agglomération d'hommes qui forment

une *queue* compacte, mais bruyante, mais animée, se compose des membres de l'honorable corporation des *newsmen* (*nouvellistes,* ou plus exactement : *distributeurs de journaux*).

Il est peu de professions aussi pénibles que celle des newsmen ; ils doivent être sur pied à cinq heures du matin dans toutes les saisons et tel temps qu'il fasse. Un peu avant six heures, ils commencent à faire queue aux bureaux des différentes feuilles du matin, et, malgré la vie de cheval de carrosse à laquelle ils se condamnent, on ne saurait imaginer une plus fringante et plus joyeuse corporation. Ils sont toute vie, ou, comme dirait M. O'Connell, tout agitation, depuis l'heure où ils se rassemblent jusqu'à celle où, munis de leurs journaux, ils se dispersent de tous côtés. Leur conversation est assaisonnée d'un gros sel qu'ils répandent à pleines mains, suppléant à la qualité par la quantité ; et, n'en déplaise aux délicats, la quantité est quelque chose. Les plus jeunes et ceux dont l'esprit trop obtus ne peut pas même accidentellement aiguiser un bon mot, déploient l'énergie de leurs poumons à défaut d'autres ressources. Pour rendre le spectacle encore plus animé, il n'est pas rare que ces messieurs se chamaillent et se houspillent ; mais ces petites échauffourées n'ont presque jamais des suites sérieuses.

Pour bien juger la race turbulente des newsmen, il faut la voir un jour où le tirage de l'un des journaux en crédit éprouve quelque retard. Leurs garçons surtout se trémoussent en tout sens et piaillent à l'envi. Ils auraient du vif argent dans les veines qu'ils ne seraient pas plus impatiens du repos ; être immobiles une seconde, c'est pour eux un arrêt de mort. Parfois ils se prennent de bec, suivant leur noble expression ; le plus souvent une commune indignation les rallie contre tout ce qui trempe dans la rédaction et l'impression du journal. Rédacteurs, compositeurs, éditeurs, chacun a son paquet, et un lourd paquet. La scène qu'offre alors l'extérieur du bureau d'un journal, ou l'intérieur, si l'on y admet les *newsmen*, est des plus étranges. Jamais chorus plus discordant n'a déchiré les oreilles. Encore est-ce un bonheur si

la partie la plus indisciplinable et la plus récalcitrante de l'assemblée ne se porte à aucun acte de violence. Il y a quelques années, le retard d'un journal exaspéra tellement ces messieurs que les compositeurs se virent réduits, pour les apaiser, à remplir tout une colonne de *pâté*, c'est-à-dire de caractères entassés pêle-mêle. Ce fut une énigme pour le public, peu accoutumé à de pareils échantillons de typographie; mais un avis de l'éditeur, inséré dans le numéro du lendemain, dévoila tout le mystère. Les newsmen ont, dans une occasion récente, protesté plus vivement encore; ils ont cassé les vitres du bureau retardataire.

Gardons-nous toutefois de déverser un blâme immérité sur un corps si utile; car une fraction, et une bien faible fraction seulement, s'est portée à de pareils excès. La grande masse mérite tous nos éloges par la patience, par la résignation avec laquelle elle se soumet aux fréquens retards des journaux. Je dis résignation, et le mot n'est pas trop fort. Le public se doute peu des tribulations qui attendent en pareil cas ces laborieux missionnaires de la presse. Et d'abord, dès qu'ils apprennent que la publication d'un journal éprouve du retard, ils commencent par délivrer tous les journaux qui ont paru à l'heure accoutumée, sous peine de perdre la pratique des personnes qui les leur prennent. De là, nécessité pour eux de parcourir une seconde fois le même terrain, lorsque le journal retardataire a paru, et de faire des efforts pour expédier les journaux du matin avant de recommencer avec ceux du soir. Mais ce premier inconvénient, très fâcheux déjà, est loin d'être le seul qu'entraîne un pareil retard. L'abonné, exaspéré par une longue attente, accuse de fainéantise et de négligence le *newsman* qui n'en peut mais, et tient suspendue sur sa tête la menace d'un désabonnement. En vain le pauvre diable cherche-t-il à s'expliquer et à rejeter, comme dit le proverbe, le bât sur le véritable baudet, il ne fait qu'aggraver le mal. Argumenter contre un homme à qui son journal a manqué le matin, c'est peine perdue : autant vaudrait

se foncer en raison avec une victime de ce que lord Bacon appelle « la rébellion du ventre. »

Le *newsman* n'est pas plus tôt muni de ses journaux qu'il part avec sa précieuse charge sous le bras ou sur l'épaule, et la sème ou la laisse tomber, suivant son expression, sur ses pas. La rapidité avec laquelle ces colporteurs de politique, nous n'osons pas dire de lumières, parcourent Londres est vraiment miraculeuse. Moins d'une heure après le tirage, les journaux sont dans les mains des lecteurs aux extrémités les plus reculées de la métropole.

Aussi n'est pas newsman qui veut, mais qui peut. Une excellente paire de jambes et des jarrets de fer sont des outils de première nécessité.

La distribution des journaux du matin, lorsque leur publication n'éprouve pas de retard, est d'ordinaire terminée à huit heures. Les travaux du newsman ne s'arrêtent pas là; en un sens même ils ne font que commencer. A peine a-t-il escamoté un déjeûner frugal, il se met à distribuer les feuilles aux personnes qui ne sont pas abonnées, mais qui donnent un penny pour garder le journal une heure. Le newsman délivre donc lui-même ou fait délivrer par un de ses aides-de-camp ledit journal à sa pratique qui peut résider fort loin, et il vient le reprendre après l'heure expirée. Tout cela, comme disent les directeurs du théâtre de Polichinelle ou de curiosités ambulantes, pour la bagatelle d'un penny. Le journal passe ensuite à un second lecteur, et du second à un troisième, etc., etc., ce qui exige une constante voltige de la part du newsman. Si l'on réfléchit qu'il peut avoir trente à quarante journaux en circulation, on ne s'étonnera pas qu'il frappe lui-même, ou en la personne d'un de ses agens, à soixante ou quatre-vingts maisons par jour. J'ai connu un jeune garçon qui chaque jour entrait dans plus de cent vingt endroits pour délivrer les journaux du matin et les transporter d'un abonné à l'autre; mais sa clientelle était peu dispersée, sans cela il lui eût été impossible d'accomplir une pareille tâche.

J'ai dit que les lecteurs donnaient un penny pour garder le journal une heure. C'est l'usage général ; mais les newsmen composent souvent avec leurs pratiques pour les laisser jouir plus long-temps. Cette location des journaux est la branche la plus lucrative du métier et la seule qui permette de joindre les deux bouts. Les journaux, après avoir ainsi circulé dans la journée, sont expédiés le même soir, par la poste, aux abonnés des provinces, au prix réduit de quatre pences. Autrefois, lorsqu'ils se vendaient sept pence, on en déduisait deux, et c'était un avantage majeur, car les feuilles, lues proprement, parviennent aussi vite aux abonnés de province que si on les jetait à la poste immédiatement après leur publication.

On conçoit de prime abord l'étendue des labeurs qu'impose au newsman cette partie de sa profession ; mais ce n'est point là pourtant la plus lourde pierre dont le sort ait lesté sa besace. Il n'est chrétien ni Turc qui puisse proclamer plus haut l'impossibilité de satisfaire tout le monde et son père. Suivons-le pour un instant. Le voici qui sonne chez un de ses habitués pour réclamer le journal après l'expiration de l'heure. L'habitué, nonchalant de sa nature, n'a pas encore ouvert la feuille et ne peut se persuader que la moitié du temps convenu soit écoulée. Il fait dire au newsman d'attendre ou de repasser plus tard. Un autre habitué , ultrà-tory, en est au beau milieu d'un discours de lord Lyndhurst ou de Robert Peel, discours de trois ou quatre colonnes. Exiger le journal avant qu'il ait terminé! autant vaudrait lui demander la bourse ou la vie. Un troisième est grand partisan des réformes. Lord Melbourne ou lord John Russell a justement proposé au parlement un bill pour la réforme des corporations municipales d'Irlande ou l'abolition des taxes de l'Eglise en Angleterre; un violent débat s'est engagé. Or, tout bon whig se laisserait plutôt dévaliser que de rendre la feuille avant de voir sous quels monstrueux prétextes les tories ont pu combattre une mesure si évidemment salutaire.

Le newsman, après quelques minutes, se décide à envoyer un nouveau message. « Dites-bien à monsieur, crie-t-il du

bas de l'escalier, que l'heure est expirée depuis long-temps et que je ne saurais attendre davantage. Mon autre habitué s'impatiente déjà, j'en suis sûr. »

Vaine éloquence! Le domestique remplit la commission, mais son maître lui fait signe de vider la chambre et le menace, s'il insiste, de le jeter en bas des escaliers. Si c'est une bonne, elle en est quitte pour être traitée de souillon ou de niaise. Aussi renvoie-t-elle la balle au pauvre newsman: « Y pensez-vous, de réclamer le journal à monsieur avant qu'il l'ait ouvert. Vous l'avez mis dans une belle colère, et c'est sur nous qu'elle retombe, mais vous n'en faites pas d'autre! »

Le newsman, répond à son tour que l'heure est expirée depuis long-temps; que si monsieur veut garder deux heures le journal au lieu d'une, il en est bien libre, mais qu'alors il doit payer deux pence au lieu d'un penny, etc., etc. Une vive altercation s'engage entre le newsman et la domestique, qui refuse péremptoirement de remonter une troisième fois vers son maître. Celui-ci distrait par le brouhaha, perd le fil d'une période capitale ce qui l'oblige à reprendre tout une colonne. Pauvre newsman!

Cependant l'autre habitué attend son journal avec une quintuple impatience, car il sait qu'un débat important a eu lieu la veille. Une minute est à peine écoulée depuis l'heure où le newsman doit apporter le journal; il sonne Jack :

« Mon journal.

— Pas encore arrivé, monsieur.

— Comment, pas encore! Dort-il donc aujourd'hui, ce newsman d'enfer!

—Pauvres gens! ils ont du mal assez, répond Jack d'un ton sympathique.

—Plaignez-le, je vous le conseille. Me faire attendre de la sorte! »

Et en murmurant ainsi, monsieur se rapproche du feu et le tisonne, si l'hiver sévit; ou s'alonge sur un sopha, si la température est douce. Un petit nombre de minutes s'envo-

lent ; les minutes sont des siècles pour l'impatience. La sonnette retentit de nouveau. Jack escalade l'escalier :

« Eh bien, le newsman paraît-il?

— Non, monsieur, pas encore ; mais il ne peut tarder.

— Retournez à la porte et guettez-le. »

Si le maître est un vieux garçon, la scène est bien autrement dramatique. La pauvre gouvernante est aux abois. Tout à coup le son du marteau de la porte fait vibrer son tympan et tressaillir tout son corps. Par un mouvement spontané, elle croise les bras sur sa poitrine et s'écrie : « Miséricorde ! pourvu que ce soit le newsman ! » Tremblante comme une jeune fille au coup de sonnette de son amant, elle tarde quelques secondes à ouvrir, tant est grande son émotion ; mais du haut de l'escalier une voix tonnante se fait entendre :

« Eh bien ! est-ce ce maudit newsman ?

— On y va, monsieur, on y va.

— Comment, on y va ! Faudra-t-il que je descende ouvrir moi-même? Faire attendre ainsi ce pauvre diable qui doit être pressé ! »

Le pauvre diable, car c'est bien lui, entre tout essoufflé et s'efforce de reprendre haleine pour se justifier d'un retard involontaire.

« Chut ! chut ! dit la gouvernante ; monsieur est furieux contre vous.

— Mais, ma bonne mistriss...

— Trêve d'explications ! interrompt le maître d'une voix brusque avant que le newsman ait pu en donner aucune ; trêve d'explications ! répète-t-il en descendant trois ou quatre marches pour montrer sa tête de Méduse au délinquant. Il me faut mon journal à l'heure convenue ; et si vous ne pouvez me l'apporter à temps, ne l'apportez pas du tout. »

Des incidens de cette nature sont journaliers dans la carrière des newsmen, véritables avaleurs de couleuvres !

Cette laborieuse partie de leur besogne une fois terminée, ils se rendent en personne ou envoient leurs satellites (le titre

de planètes, corps errans, leur est certes bien acquis) aux bureaux du *Courier* pour s'y défaire, aux meilleures conditions possibles, des journaux qu'ils ont pris de trop le matin. Si d'autres newsmen ont plusieurs commandes des mêmes journaux, ils les leur cèdent sans perte. Si, au contraire, la marchandise abonde sur le marché, elle subit nécessairement une dépréciation, et les détenteurs doivent se résigner à un sacrifice. C'est vis à vis la porte des bureaux du *Courier* que se tient depuis plus d'un quart de siècle la bourse des newsmen (1). Pourquoi cette localité de préférence à toute autre? probablement à cause de sa position centrale. Ce trafic particulier des journaux du matin commence vers quatre heures pour se terminer à cinq. Les newsmen y envoient d'ordinaire leurs garçons, et les petits drôles y font un bacchanal incroyable. Ils bloquaient si complétement la rue, dans ces derniers temps, que la police s'est vue obligée d'y mettre un de ses agens de planton pour maintenir l'ordre. Rien n'est plus comique que d'entendre ces courtiers de nouvelle espèce proclamer, en estropiant leurs noms, les diverses feuilles qu'ils ont vendues ou veulent acheter.

« Qui a un *Eral* (2) ou un *Chron* (3) à vendre?

— Qui demande un *Tiser* (4) ou un *Eral* (5)?

— Par ici le *Chron*! répond une voix.

— A moi le *Toimes*! répond un aigre fausset.

— Pour qui le *Toimes*? qui prend le *Toimes*? psalmodie une troisième voix.

Une quatrième crie de toute sa force : « Prenez donc le *Toimes!* achetez le *Toimes!* Qui a parlé? vous, mon camarade? Attendez, me voici! »

Et faisant ondoyer comme un drapeau le vaste journal, le

(1) Ils ont depuis quelque temps une succursale, en plein vent bien entendu, au fond de Catherine-street; ce n'est guère qu'à douze ou quinze verges du *Courier*.

(2) *Morning Herald*.

(3) *Morning Chronicle*.

(4) *Morning Advertiser*.

(5) *Morning Times*.

gamin coudoie la foule et pousse une pointe jusqu'à son acheteur.

Mais, pour se faire une idée exacte ou du moins approchante de cette scène bouffonne, il faut songer que plusieurs vingtaines de voix sifflent, hurlent, glapissent, psalmodient, détonnent à la fois, et qu'il se fait dans cette foule un mouvement de rotation semblable à celui des atomes de poussière qu'éclaire un rayon de soleil.

C'est entre quatre et cinq heures qu'a lieu la publication des journaux du soir ; elle réclame toute l'attention des *newsmen*, mais elle impose à leurs jambes un exercice bien moins violent que la distribution des journaux du matin. La plus grande partie des feuilles du soir sont simplement jetées à la poste sous l'adresse des abonnés de province. La distribution des exemplaires qui restent en ville se trouve d'ordinaire terminée vers six heures; mais alors, durant six mois au moins de l'année, c'est-à-dire pendant les sessions du parlement, les newsmen ont à surveiller la publication des secondes éditions des journaux du soir; un grand nombre de leurs abonnés des province tenant à les recevoir.

On peut se faire, d'après ce que nous avons dit, une idée de la vie militante des newsmen. La société n'a pas de membres plus actifs, plus industrieux, plus ingambes. On assure que certains d'entre eux font plus de vingt milles par jour, et cela dans toutes les saisons, qu'il pleuve, neige, bruine, *brouillasse* ou, ce qui est rarement le cas, qu'un soleil de canicule rôtisse le sol de la capitale et *à fortiori* les pauvres créatures qui l'arpentent.

Pour mettre le comble aux tribulations des newsmen, le dimanche même, ce sabbat des chrétiens, où leur loi, renouvelée des Juifs, veut que tout repose, le maître, le serviteur et l'âne; le dimanche, cette trêve de Dieu, n'interrompt pas leurs travaux et leurs courses; car Londres, où les spectacles chômment le jour du Seigneur, Londres a des journaux du dimanche et compte sur ses *newsmen* pour les distribuer.

Si du moins tant de semelles usées conduisaient le newsman

à la fortune, à l'aisance; mais il n'en est rien. Les sueurs de ce pauvre laboureur de la presse n'arrosent que la pierre. Déduction faite des frais nécessaires à l'exercice de son ingrate profession, des pertes occasionées par les crédits, etc., les bénéfices du newsmen sont trop minimes pour qu'il puisse mettre de côté une pomme pour la soif. Trop heureux s'il réussit à gagner son pain quotidien. On ne saurait trop préciser le nombre des newsmen, mais je ne crois pas m'écarter de la vérité en le portant à cinq cents, non compris les jeunes garçons que la plupart occupent. Ceux dont la clientelle est trop restreinte pour nécessiter l'emploi d'auxiliaires soldés se font d'ordinaire aider par leurs femmes. Les newsmen achètent toutes les feuilles publiques, ou directement aux bureaux des éditeurs, ou de seconde main aux trois ou quatre maisons qui font ce genre de commerce en gros.

Ils paient les journaux quatre pence et les revendent cinq. Un penny par feuille est donc tout leur bénéfice, bénéfice dont il faut défalquer leurs dépenses et les mauvaises dettes. Les propriétaires des journaux de Londres ne cotent donc pas, comme ceux des provinces, le prix réel en tête de leurs feuilles, puisqu'ils en déduisent un penny au profit des newsmen; mais ils n'en sont pas sur un plus mauvais pied, n'ayant pas le risque de crédits à courir.

Lorsqu'un propriétaire de journal reçoit un abonnement direct de la province, ce qui arrive encore, l'institution des newsmen n'étant pas universellement connue, il le transmet à un newsman favori; ce dernier, pour le bénéfice d'un penny, court tous les risques de l'aventure, si la demande d'abonnement n'est pas accompagnée d'un bon sur une maison de Londres.

Nous avons dit plus haut que trois ou quatre maisons *faisaient les journaux en gros*. Elles fournissent aux newsmen, dont la clientelle n'est pas suffisamment étendue pour acheter vingt-quatre numéros à la fois d'un même journal, et ne se réservent d'autre bénéfice que le vingt-cinquième exemplaire

gratis (1). Le nombre des journaux qui passent en un seul jour par les mains des newsmen en gros est vraiment prodigieux : ils ont des relations très étendues avec la province et expédient des milliers de feuilles par les voitures du matin.

La plupart des newsmen occupent de petites boutiques et tiennent, outre les journaux, les publications périodiques et à bon marché.

(*Metropolitan*.)

(1) Ce bénéfice est loin d'être minime ; car il est de ces maisons qui écoulent jusqu'à sept mille exemplaires par jour des différens journaux. Elles gagnent un exemplaire sur vingt-cinq : soit 280 exemplaires sur 7000 : or, 280 exemplaires à 4 pence font 1120 pence, ou 3 liv. 21 sh. 4 pence.

## N° II.

# LE TESTAMENT DE LA TANTE SARAH.

« Qu'était-ce donc que la tante Sarah?

— Une respectable dame, ma foi; bonne et aimable, quoique d'un certain âge.

— Qu'entendez-vous par un certain âge?

— Parbleu, cet âge dont les femmes s'efforcent de dérober le chiffre, qu'en dépit de leurs efforts, le temps imprime toujours sur leur front.

— La tante Sarah était donc vieille?

— Vieille, ce n'est pas le mot, mais d'un âge mûr; or, de la maturité à la vieillesse, il y a loin, très loin.

— Diable, comme vous la défendez votre tante Sarah.

— Je suis son cousin, et qui plus est, son neveu par alliance. D'ailleurs ce que je dis est l'exacte vérité. La tante Sarah resta belle jusqu'à la mort, et son œil, jusqu'à l'heure où il se ferma, brilla sous de longs cils restés noirs.

— Elle avait donc été belle?

— Sans doute, puisqu'elle l'était encore après la mort.

— Et ses moyens?

— Pleine de talens.

— Je parle de ses moyens pécuniaires?

— Elle était riche, très riche.

— Comment donc était-elle restée fille?

— Voici comment. La richesse ne lui vint que fort tard. Elle débuta dans le monde par la pauvreté. Triste début! Pour le pauvre, la vie est une véritable arène de gladiateurs. La tante Sarah avait un cœur aimant, passionné même. Bast, les hommes s'inquiètent bien des qualités du cœur, par le

temps qui court. Il leur faut quelque chose de plus solide ; des sacs de roupies, des lingots d'or, des rames de bank-notes. Pauvre tante Sarah, elle n'avait rien de tout cela. Elle comptait bien ses années sur les doigts, et se disait : Je suis encore jeune. Elle consultait son miroir et se disait : Je suis belle. Elle écoutait parler les autres femmes et se disait : Pourtant elles n'ont pas plus d'esprit que moi. Hélas! non, tante Sarah ; mais ces femmes avaient des châteaux, des rentes, et vous n'aviez que vos attraits personnels.

*Truditur dies die*, dit le poète : Les jours talonnent les jours. La pauvre tante Sarah vit sa jeunesse s'enfuir. Fatal et cruel instant pour elle que celui où elle découvrit un premier fil argenté dans les tresses noires de sa chevelure. Elle avait atteint *un certain âge*. Mots cabalistiques! Épitaphe de l'espérance! Les passions extrêmes se touchent. Un cœur né pour aimer et qui ne trouve point d'alimens à sa flamme, finit par se dévorer lui-même ou par haïr. La tante Sarah trouva un refuge dans la haine.

— Triste refuge!

— Sans doute, mais songez à tout ce qu'elle avait souffert. Le destin servit sa vengeance. Un magnifique héritage lui tomba des nues, mais trop tard. Quelques années plus tôt, et cet or eût fait le bonheur de la tante Sarah. Aujourd'hui ce n'était plus pour elle qu'un métal jaune et sonnant.

— Que la tante Sarah ait gardé rancune aux hommes, je le conçois sans peine ; mais que les prétendus, au son du métal jaune, ne soient pas venus s'abattre autour d'elle, comme un essaim d'étourneaux, voilà ce qui m'étonne.

— Oh! ils ne manquèrent pas d'accourir à la curée, mais ils se brûlèrent les doigts, pour employer le dicton populaire. Ils eurent beau trouver la tante Sarah charmante et la proclamer rajeunie ; la tante Sarah ne se laissa pas prendre aux hypocrites protestations des adorateurs du Veau-d'Or. Elle demeura ferme, inflexible, souriant avec une amertume ironique, lorsqu'on l'appelait cruelle. Elle usa même de justes représailles, en déclarant que jamais une couronne de son

immense revenu n'enrichirait un de ces bipèdes égoïstes, qui n'avaient pu l'aimer pour elle-même.

— Et que fit-elle donc ; se serait-elle avisée d'enterrer sa fortune avec elle?

— Non sans doute, car on n'eût point manqué d'exhumer la pauvre tante. Un anneau d'or au doigt d'un cadavre a fait violer cent fois la sépulture des morts. La tante Sarah s'est conduite autrement. Elle a légué tout son bien à ses cinq nièces, mais à une condition *sine quâ non*.

— Et cette condition?

— C'est de rester filles comme leur tante, sous peine pour les coupables de perdre leur part d'héritage, confisquée au profit des obéissantes.

— Mais si toutes les cinq se marient.

— La fortune alors passe au plus proche héritier, c'est-à-dire à moi. Mais la tante Sarah n'a pu prévoir un pareil cas ; cette hypothèse est absurde, si l'on considère que mes cinq cousines n'ont pas un penny vaillant par elles-mêmes. Le legs de leur tante est toute leur fortune, et nous ne sommes pas dans un siècle où l'on épouse des filles sans dot. Les cinq héritières sont Cecilia Grey, pauvre orpheline qui habitait avec sa tante, et les quatre miss Warrender. Oh! pourquoi la tante Sarah a-t-elle inséré cette maudite clause résolutoire dans son testament! j'aurais épousé Cecilia que j'aime; mais puis-je m'embarquer dans le mariage avec une femme qui n'a rien, moi, simple clerc de procureur? Non, c'est impossible, et pourtant, et pourtant!... »

Allen Hyde n'acheva point sa pensée, mais il serra la main de son interlocuteur, le jeune Frédéric Harrow, qui s'éloigna en riant, à part lui, du testament de la vieille fille.

Allen resté seul monta dans sa chambre et mit trois quarts d'heure à ajuster les boucles blondes de ses cheveux et le nœud de sa cravate. Puis, franchissant l'escalier en deux bonds, il se trouva sur les trottoirs de Cheapside.

En une demi-heure l'omnibus le transporta loin du bruit et de la fumée de la Cité. Un air plus frais vint dilater ses

poumons, tandis que la verdure des arbres, le parfum des fleurs et le gazouillement des oiseaux charmaient ses sens; l'omnibus le descendit devant un petit jardin, véritable corbeille de lis et de roses, épanouis sous les croisées d'un modeste cottage.

Allen entra d'un air préoccupé dans une petite salle simple et proprette. Une jeune femme, blonde comme lui et qu'on aurait pu croire sa sœur, était accoudée immobile et blanche, comme une statue de marbre de Paros sur une petite table d'érable, où un livre unique était ouvert : la *Gertrude de Wyoming* du poète Campbell. La belle liseuse reposait sa jolie tête sur une main mignonne et semblait avoir interrompu sa lecture pour réfléchir ou pleurer. Au bruit des pas d'Allen, elle releva son front, qui se couvrit de rougeur.

« Ma chère Cecilia, dit Allen en prenant la main de la jeune femme pour la porter à ses lèvres, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux, Allen? Vous, nous quitter, c'est impossible...

— Mais le testament de votre tante?

— Mon cœur n'est pas changé, Monsieur. Le vôtre le serait-il? Oh! oui sans doute; vous ne pouvez épouser une femme sans fortune. Je suis bien malheureuse...

— Y pensez-vous, Cecilia? c'est moi qui ne puis accepter votre sacrifice : vous êtes riche; oubliez-moi.

— Et si j'aime mieux être pauvre avec vous! »

Ces dernières paroles tranchèrent toutes les difficultés. Cecilia Grey devint mistriss Allen avant la fin de son deuil, et les miss Warrender se partagèrent son cinquième d'héritage.

Les miss Warrender, filles d'un honnête marchand de la Cité, avaient reçu, grace aux libéralités de leur tante Sarah, une éducation distinguée. Aussi méprisaient-elles cordialement le commerce paternel. Toutes quatre siégeaient, le long du jour, dans un de ces petits salons surchargés de rideaux, de meubles, de porcelaines, comme on en voit tant aujour-

d'hui dans les riches maisons bourgeoises de la Cité. Ces dames travaillaient; car l'absolue paresse est passée de mode ou plutôt la nonchalance *formelle*. Les élégantes ont réfléchi que l'inaction donne un air gauche; qu'une femme pose mieux avec une broderie dans les mains que les bras pendans ou croisés.

Les quatre miss Warrender étaient donc occupées : Jemina dévidait de la soie, avec les plus blanches mains du monde; Georgina improvisait des vers sur son album; Caroline enseignait des riens à son perroquet, et Elisabeth, l'aînée de la famille, cousait des chemises pour les pauvres.

« Savez-vous les nouvelles? dit Jemina au capitaine Waring, qui debout et presque appuyé sur le dossier de sa chaise, se caressait le menton; savez-vous les nouvelles? — Oh! le maudit nœud; que cette soie est difficile à dévider!

— Puis-je vous aider, miss, interrompit le capitaine en mettant un genou à terre et en offrant ses mains.

— Voyez donc Hercule aux pieds d'Omphale, s'écria Georgina, et elle continua de noircir son album.

— Grand merci, capitaine, reprit Jemina; j'en viendrai à bout toute seule. Mais ne savez-vous pas les nouvelles?

— Ah! ne me parlez pas de nouvelles : la politique m'assassine. Laissons tout ce radotage aux vieillards. Et après tout, y a-t-il rien de nouveau sous le soleil. Demandez-le à ce bon roi Salomon.

— Parlez avec respect de ce saint roi, interrompit Elisabeth.

— Je le respecte infiniment, miss, répartit le capitaine, et suis absolument de son avis. L'homme et les animaux des champs ont la même fin; la vie est une routine : on naît, on se marie, on meurt et la toile baisse.

— Appeler le mariage une routine! interrompit Georgina. Ah! capitaine, vous êtes un matérialiste. Quoi! cette pure union des ames! Oh! je ne voudrais pas d'un homme qui comprît le mariage comme vous.

— Mais je ne parle pas des nouvelles politiques, reprit Jemina : savez-vous que notre cousine se marie?

— Quelle cousine?

— Mais nous n'en avons qu'une : notre cousine Cecilia Grey. Comment vous ne vous la rappelez pas!

Le capitaine secoua la tête. Jémina sourit. Une femme apprend toujours avec plaisir qu'on en a oublié une autre; la satisfaction est d'autant plus grande que l'oubliée est plus belle.

« Mais rappelez-vous-la donc. Une blonde; toujours en robe blanche!

— Oui, je crois me rappeler, une petite blonde fade. »

Jémina était une brune piquante; ses yeux pétillant de joie :

« Eh bien! elle s'est mariée malgré le testament de ma tante.

— Et quel est le fou qui l'épouse, interrompit étourdiment le capitaine?

— Comment le fou? s'écria Jemina, rougissant jusqu'aux oreilles. »

Le capitaine eût voulu rétracter ces paroles; mais il était trop tard. D'ailleurs, depuis l'ouverture du fatal testament, il n'attendait qu'une occasion pour se retirer. J'oubliais l'heure de la revue, dit-il : mesdames, agréez mes salutations.

« Le monstre! s'écria Jémina dès qu'il eut le dos tourné, et elle eut une violente attaque de nerfs. »

Le capitaine, superbe officier des gardes, n'était pas le seul monstre. Des quatre prétendans à la main des sœurs, trois avaient déjà déserté la maison. C'était par pure politesse que le capitaine prolongeait ses visites. Sans dot! sans dot! il faut bien aimer, pour que ces deux mots ne glacent pas le sang comme les mystérieux caractères du festin de Balthazar.

Savez-vous ce qui arriva?

— Les quatre sœurs restèrent filles?

— Non, du tout. M. Warrender, le papa, sans avoir le moyen de doter ses demoiselles, avait un commerce étendu et employait de nombreux commis, dont les quatre sœurs enduraient les hommages. Jemina et Caroline se contentèrent des doublures à défaut des chefs d'emploi. Rester filles quand

toute la Cité s'était entretenue de leur mariage! Elles avaient trop de cœur pour cela. Elles firent donc deux heureux, malgré les représentations de leur père, qui se consola en pensant que ses deux autres filles s'enrichiraient des dépouilles de leurs sœurs. Pour Georgina, son esprit romanesque ne pouvait se résigner à une mésalliance. Elle avait reçu les hommages d'un lord ruiné, que le testament de la tante Sarah mit en fuite. Elle attendait patiemment un autre lord, fût-ce même un baronnet. Ni lord ni baronnet ne se présentèrent; mais un soir à Covent-Garden, la romantique demoiselle éblouie par les diamans d'une duchesse n'en pouvait détacher ses yeux, lorsqu'un gros vieillard, bâti comme un Silène, remarqua son extase :

« Vous aimez les diamans, lui dit-il, ma belle dame; comment trouvez-vous celui-ci? » Et il posa cavalièrement sur la main gantée de sa voisine un énorme doigt garni d'un brillant magnifique.

— Je le trouve très beau, répartit Georgina un peu déconcertée d'avoir laissé lire dans sa pensée.

— Eh bien! reprit le nabab, ma défunte épouse avait une parure complète de ces mêmes brillans, et je la destine à celle qui consolera mon veuvage. » Cette déclaration était un peu brusque quoique indirecte. Georgina ne sut que répondre. Mais avant la fin de la représentation, le nabab était parvenu à lui faire comprendre que, si les cheveux blancs d'un veuf ne l'effrayaient pas, il ne tenait qu'à elle d'éclipser toutes les duchesses par l'éclat de ses parures.

Georgina, rêvant jadis un lord Byron pour amant, avait cru pour un moment rencontrer son idéal dans le lord ruiné; mais elle réfléchit que c'était là un pur rêve, et les offres du nabab furent acceptées.

Restait la modeste et charitable Elisabeth; pour celle-là, ce n'étaient pas des diamans qui pouvaient la séduire. Elle continuait de coudre des chemises pour les pauvres et d'assister aux sermons du révérend docteur Sunbeam; éclatant exemple de l'oubli des injures! Ce même docteur Sunbeam, après

avoir recherché la main de sa chaste paroissienne, s'était éloigné depuis le testament de la tante Sarah, par réflexion, sans doute, par mûre réflexion, car il était à l'abri du soupçon de légèreté. Jamais plus béate figure n'avait paru dans la chaire évangélique qu'il emplissait de sa vaste rotondité. On ne connaissait pas au juste son poids, mais un vieux marin de ses ouailles pariait pour un tonneau. Quelque temps après le mariage de Georgina et du nabab, Elisabeth, désormais seule maîtresse de la fortune de la tante Sarah, parla de faire un voyage sur le continent. On fit courir le bruit qu'elle songeait à embrasser le papisme et à entrer dans un couvent. M. Sunbeam ne la voyant plus paraître dans son temple, prit l'alarme des premiers... Il n'avait pas prévu ce coup de tête et ne manqua point de s'en attribuer tous les torts. C'est un désespoir d'amour qui l'a poussée à cette extrémité, pensa-t-il; j'ai été trop cruel. D'ailleurs l'entrée du nabab dans la famille change bien les choses. Cet homme-là est cousu d'or. Il ne se refusera point à payer les dettes d'un beau-frère, dont les émolumens ne peuvent subvenir à ses frais de maison. Sa table, dans tous les cas, sera ouverte aux divers membres de la famille, et j'y dirai de droit le *Benedicite*.

Plein de ces belles résolutions, le docteur Sunbeam se présenta de nouveau chez M. Warrender. Il mit en avant les bruits que l'on répandait sur la chute prochaine de sa fille dans les erreurs du catholicisme romain. Sa charge de pasteur des ames lui imposait le devoir de ramener au bercail cette brebis égarée.

Elisabeth se laissa convertir sans peine par un si magnifique représentant de la Divinité. Elle était dévote et adorait surtout Dieu dans ses ministres.

Voilà donc les cinq nièces de la tante Sarah mariées! Les dernières intentions n'en ont pas moins été remplies; son or n'a point servi à amorcer les maris de ses nièces.

Maintenant il nous reste à rendre une visite au plus ancien des cinq nouveaux ménages. Prenons l'omnibus, et fouette cocher. Nous voici au modeste cottage de l'orpheline, non

plus de la pauvre orpheline, car, épouse depuis un an, elle est mère depuis une heure. Un jeune homme descend de l'omnibus avec nous; sa figure rayonne. Il nous invite à nous reposer un instant chez lui. Nous acceptons; mais à peine assis, des vagissemens frappent notre oreille. Allen Hyde, car c'était avec lui que nous avions fait route, tressaille et escalade un escalier. La jeune mère lui montre leur enfant : « N'est-ce pas qu'il est beau, mon ami!.

— Et riche, riche comme un lord qui est riche. Tes quatre cousines sont mariées. Nous héritons de la tante Sarah! »

(*New Monthly Magazine.*)

# NOUVELLES DES SCIENCES,

## DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

### Sciences médicales.

*De la médecine chez les Chinois.* — La connaissance des sciences médicales en Chine remonte à une époque assez reculée, car elles y étaient cultivées il y a 4533 ans, sous le règne de l'empereur Huandy, qui passe pour l'auteur des premiers ouvrages écrits sur la médecine dans la langue chinoise; ils ont pour titre *Heidsen* et *Suwen*. Ces deux livres, avec les Aphorismes de Zioba, sont encore regardés en Chine aujourd'hui comme les meilleurs qui aient été écrits sur la médecine. Bien qu'on ne trouve dans ces deux ouvrages que des notions fort imparfaites (car en Chine le corps de l'homme n'est jamais soumis à la dissection), cependant les médecins chinois ne laissent pas que d'avoir quelques connaissances en anatomie et en physiologie; ils connaissent la position relative des principaux organes, l'influence qu'ils exercent mutuellement les uns sur les autres, et les effets de cette influence. Aussi savent-ils distinguer les maladies d'après leur siége et observent-ils avec soin l'état du pouls, la couleur de la peau, sa température; ils examinent la langue, les yeux, et, avant de prescrire le traitement, ils tiennent toujours compte de l'état des sécrétions intestinales et urinaires, de la sueur, de l'appétit, du sommeil, etc.

Lorsque la maladie peut être rapportée à l'impression du froid, quand il y a sécheresse de la peau avec fréquence de

pouls, ils cherchent à exciter une abondante transpiration par un remède qui leur est propre, et dont la principale substance est le gingembre. Pendant la saison froide, ils ordonnent, dans les mêmes circonstances, le choux de Mochdan, la cannelle, la noix muscade; dans le cas où le pouls est lent, ils administrent des purgatifs. Leurs connaissances en botanique et en histoire naturelle remontent aussi à une époque bien reculée. Leurs notions philosophiques sont extrêmement vagues et pédantesques, et ils ont soin d'en éloigner toute idée nouvelle ou même progressive. Les jeunes médecins apprennent leur art dans la maison de leur père ou dans des écoles particulières, et de là ils passent au collége de médecine, où ils sont examinés et où on leur donne le privilége de pratiquer.

Les médecins chinois vaccinent rarement et ne saignent jamais leurs malades; les principaux moyens qu'ils emploient sont les eaux minérales, la diète, l'exercice, le massage. Les maladies qu'on observe le plus communément en Chine sont les rhumes, les fièvres continues, la phthisie, l'ictère et la dysenterie. Ils sont très sujets à des douleurs dans l'abdomen ou dans les os des jambes, affections qui résultent de leur vie dissipée et de la polygamie. Leurs médecins mettent une très grande importance à l'examen du pouls qu'ils touchent avec l'index, le doigt du milieu et le troisième doigt des deux côtés. Ils prétendent pouvoir juger de l'état du foie en examinant le pouls du bras gauche avec le doigt indicateur, de celui du cœur avec le doigt du milieu, et de celui des reins avec le quatrième doigt. Ils reconnaissent les maladies du poumon en tâtant le pouls du bras droit avec le doigt du milieu; ils administrent des purgatifs, des refrigérans, des excitans ou des diaphorétiques, suivant que le pouls est lent ou rapide, faible ou fort. Ils sont aussi guidés par l'habitude générale du malade, par l'état dans lequel est son estomac et par la nature des évacuations; mais ils prennent la plus grande partie de leurs indications dans le pouls, dont ils ont distingué un nombre de variétés.

*Mortalité comparée des célibataires et des gens mariés.* — Voltaire avait dit que le plus grand nombre de ceux qui mettent un terme à leur existence par le suicide n'ont pas été mariés ; il en avait conclu que le mariage est un état favorable à la prolongation de la vie. Hufeland avait aussi indiqué le célibat comme l'une des causes qui abrégent la durée du séjour de l'homme sur la terre. Cependant ces opinions avaient été chaudement combattues par les avocats du célibat, qui soutiennent une doctrine opposée et qui semblent, au premier abord, avoir la raison pour eux.

L'homme non marié, se trouvant dans une position indépendante, libre des anxiétés ou même de l'embarras que la possession d'une femme et le soin d'une famille doivent entraîner, peut éviter un grand nombre des causes morales qui exercent une influence fâcheuse sur la durée de la vie ; il n'a à pourvoir qu'à une seule existence ; il peut, dans la plupart des cas, changer sa demeure, sa vie, suivant qu'il convient à sa santé et à ses goûts, et il peut se soustraire à l'action d'une foule d'agens ennemis de la santé et de la tranquillité d'esprit, contre lesquels l'homme marié est forcé de lutter continuellement.

Du côté des femmes, les dangers qu'entraîne nécessairement le mariage sont encore plus évidens. La malédiction injustement prononcée dès l'origine contre la plus belle et la plus faible partie de la création : « Tu enfanteras dans la douleur ! » pèse encore sur elle ; car sur cent femmes qui mettent un fils au monde, il y en a une qui périt.

Le mariage présente donc des inconvéniens, les uns en petit nombre, réels, les autres supposés, qui doivent agir d'une manière défavorable sur la durée de la vie ; mais comme ces influences peuvent jusqu'à un certain point se balancer, on ne peut s'assurer en définitive de leurs résultats que par l'examen des tables de mortalité dans lesquelles l'état de mariage ou de célibat est indiqué avec exactitude.

Les relevés de la population fournissent peu de données sur lesquelles on puisse s'appuyer pour la solution de cette

question! « Quelle est l'influence du mariage sur la durée de la vie humaine? »

Nous ne possédons en effet que trois documens exacts sur ce point important; nous en sommes redevables au docteur Casper, de Berlin. Ces résultats statistiques, bien qu'obtenus de diverses contrées et à des époques différentes, prouvent de la manière la plus convaincante que le mariage contribue indubitablement à prolonger la durée de la vie. Hâtons-nous d'apporter les preuves de cette proposition, en commençant par les femmes.

Odier a déterminé la durée moyenne de la vie chez les femmes par des observations faites depuis 1761 jusqu'à 1813, et l'examen des tableaux qu'il donne nous fournit les résultats suivans sur la durée de la vie chez les femmes mariées et chez celles qui ne le sont pas :

| Durée moyenne de la vie. | Chez les femmes mariées. | Chez les femmes non mariées. | Différence. |
|---|---|---|---|
| A l'âge de 20 ans | 40,33 | 30,62 | 9,71 |
| 25 | 36,04 | 30,51 | 5,53 |
| 30 | 32,38 | 28,86 | 3,52 |
| 35 | 28,86 | 26,28 | 2,58 |
| 40 | 25,54 | 23,38 | 2,16 |

La différence de la durée de la vie entre les femmes mariées et celles qui ne le sont pas est donc, en moyenne, de cinq années, ou bien, si nous prenons le terme le plus favorable, nous trouverons qu'une jeune fille de 20 ans augmente, en se mariant, de neuf années la durée probable de son existence.

Odier cherche à expliquer cette différence si remarquable en supposant que ce sont plutôt les femmes fortes, douées d'une bonne constitution, qui se marient que celles d'une santé débile; mais cette considération sera de peu de poids pour ceux qui savent que, malheureusement, les hommes sont trop souvent influencés dans le choix qu'ils font de celle qui doit être leur femme par des motifs d'intérêt ou par une foule d'autres considérations parmi lesquelles le premier objet du mariage est ou négligé, ou même entièrement oublié.

Après avoir montré la supériorité que possède, sous le rap-

port de la vie, la femme mariée sur celle qui ne l'est pas, arrivons maintenant à l'autre sexe, et prouvons également qu'en donnant la vie à d'autres, l'homme augmente la durée probable de sa propre existence.

Deparcieux, qui fit une série de tableaux comprenant en tout 48,540 morts pendant une période de trente années (de 1715 à 1744), dit, en passant : « Il paraîtrait que la vie est plus longue chez les gens mariés que chez ceux qui vivent dans le célibat. Le nombre des hommes mariés qui meurent après l'âge de 20 ans est presque de moitié moins considérable que celui des célibataires qui meurent dans la même période ; et pour 43 hommes mariés ou veufs qui atteignent l'âge de 90 ans, il n'y a que 6 célibataires qui arrivent au même âge. Le nombre des femmes non mariées qui meurent après l'âge de 20 ans est encore quatre fois plus grand que celui des femmes mariées ou veuves qui meurent après la même époque ; et 14 filles seulement arrivent à l'âge de 90 ans pour 112 femmes qui atteignent cet âge avancé. »

Voici des tableaux dressés par le docteur Casper, avec les documens fournis par Deparcieux, et qui mettent en évidence les faits que ce dernier n'avait signalés qu'en termes généraux. Sur 100 personnes prises dans chacune des classes suivantes, il meurt :

| Époques de la vie. | Hommes mariés. | Célibataires. | Femmes mariées. | Femmes non mariées. |
|---|---|---|---|---|
| De 20 à 30 ans | 2,8 | 31,3 | 7,7 | 28,0 |
| 30 45 | 18,9 | 27,4 | 20,3 | 19,3 |

D'un autre côté, sur 100 personnes vivantes prises dans chacune des mêmes classes, il reste :

| Époques de la vie. | Hommes mariés. | Célibataires. | Femmes mariées. | Femmes non mariées. |
|---|---|---|---|---|
| à 30 ans | 97,2 | 68,7 | 92,2 | 72 |
| 45 | 78,3 | 41,3 | 72,0 | 52,7 |
| 60 | 48,1 | 22,6 | 49,4 | 37,2 |
| 70 | 27,2 | 11,1 | 29,2 | 23,7 |

Ces tableaux présentent une différence très remarquable dans la mortalité comparée des hommes mariés et des célibataires entre les âges de 20 à 30 ans. Nous n'insisterons

cependant pas beaucoup sur cette différence pour des raisons qui doivent être familières à tous ceux qui ne donnent à ces sortes de calculs que la valeur qu'ils ont réellement. Les hommes, pris en masse, se marient rarement avant d'avoir acquis une certaine position dans le monde, ou même d'être arrivés à un certain degré d'aisance ou de fortune qui, comme on le sait, contribue si efficacement à la diminution de la mortalité; mais, même en nous bornant à la période de 30 à 45 ans pendant laquelle la plupart des hommes se marient, nous trouvons encore une différence de mortalité considérable en faveur de ceux qui se sont mis dans les liens du mariage. Après 45 ans, cette proportion, du côté des hommes mariés, va en augmentant; car il résulte des tableaux précédens qu'en prenant 100 hommes mariés et 100 célibataires, le nombre de ceux qui vivent au delà de 45 ans est plus fort de 86 chez les premiers que chez les seconds.

C'est encore là une preuve de l'influence favorable qu'exerce le mariage sur la durée de la vie humaine dans la première période de l'existence; dans la période plus avancée, son influence devient encore plus manifeste, puisque, pour 11 célibataires qui dépassent l'âge de 70 ans, nous ne trouvons pas moins de 27 hommes mariés.

Il nous semble inutile de fatiguer l'attention du lecteur en citant de nouveaux tableaux de mortalité pour prouver un fait que nous regardons comme parfaitement établi. Nous croyons cependant ne pouvoir nous dispenser de présenter un extrait des tableaux dressés par Biches, à Amsterdam, et qui comprennent une période de 12 années, depuis 1814 jusqu'en 1826; les résultats fournis par ces tableaux coïncident de la manière la plus formelle avec ceux que nous avons déjà cités. D'après le calcul de Biches, sur 100 individus, de chacune des quatre classes suivantes, il meurt :

| Époques de la vie. | Hommes mariés. | Célibataires. | Femmes mariées. | Femmes non mariées. |
|---|---|---|---|---|
| De 20 à 30 ans | 3,6 | 33,1 | 4,7 | 26,5 |
| 30 45 | 17,9 | 27,1 | 16,5 | 24,5 |
| 45 68 | 29,2 | 15,0 | 22,6 | 19,2 |

Cet extrait démontre suffisamment que l'influence du mariage sur la diminution de la mortalité s'est prolongée jusqu'à l'époque actuelle ; la seule différence qui existe entre les résultats obtenus d'après les tableaux de Biches, et ceux d'Odier et de Deparcieux, dépendrait de ce que la mortalité des femmes mariées, à l'époque où elles deviennent mères, est aujourd'hui comparativement moins forte que dans le siècle dernier.

Les faits que nous venons d'établir sur l'autorité de relevés faits avec soin en France, en Prusse et en Hollande, prouvent la vérité de la proposition suivante, qui surprendra probablement plus d'un lecteur : savoir que l'accomplissement du devoir le plus impérieux que la nature a imposé aux deux sexes doit en même temps prolonger de plusieurs années la durée probable de l'existence humaine.

## Géologie.

*Distribution du sol et de la végétation en Dalmatie.* — Sous le rapport du sol et des richesses naturelles qu'il renferme, sous le rapport des sites pittoresques, il est peu de contrées qui réunissent autant d'avantages, et présentent plus de variété que la Dalmatie. Elle se divise en deux régions. Une terre grasse, composée de marne, d'argile et de charbon noir, couvre toute l'immense étendue de terrain qui part de Promina, passe par Much et le Mosor, et se termine à la base du Biocovo; c'est la partie la plus fertile du pays. Sur la frontière d'Imoschy, le territoire, moins fertile que près de Dennis, de Much et de Sign, présente dans les régions basses une terre, formée en grande partie d'un ocre rouge, qui avec un peu de culture produirait des moissons abondantes et toute espèce de fruits. De grandes chaînes de montagnes sillonnent la contrée du nord au sud; la principale, qui se sépare d'elle-même à la frontière turque, s'étend de la côte vers le canal de Morlachen, où sa hauteur est de 4 à 5,000 pieds. Dans le Dinarra, elle forme une montagne isolée,

court vers la Bosnie, où elle se fond dans les Alpes; puis longeant la rive gauche de la Cettina, elle perd insensiblement de sa hauteur, et se divise ensuite en un grand nombre de rameaux. Dans le Dinarra, la partie la plus haute de la Dalmatie, s'élève une chaîne de montagnes qui, après s'être étendue vers les monts Swylaja, laisse derrière elle le Promina, dont la hauteur est de 3,000 pieds et traverse la vallée fertile de Much, en poursuivant son cours vers le sud, jusqu'à l'embouchure de la Cettina, où elle reçoit le nom de montagnes du Mosor. Les montagnes qui forment cette rangée et les ramifications qui s'y rattachent, sont le Biocovo, qui a 5,520 pieds dans sa plus grande hauteur; le Buccovitza, qui a 3,102 pieds; le Tartar-Hügeln, qui a 1,568 pieds; le Kosiah, dans les montagnes du Karban, qui a 2,456 pieds, et le Sweti-Jura, situé derrière la petite ville riante de Spaleto, qui a 2,135 pieds. Les fleuves et rivières qui arrosent le sol de la Dalmatie sont peu nombreux. Les principaux sont le Zermagua, le Kierka, la Cettina et la Craventa, qui s'étendent de l'est à l'ouest.

Chaque lieu, chaque situation de cette belle contrée, a pour ainsi dire une température qui lui est particulière. A Raguse et à Cattaro la température est plus chaude de deux degrés centigrades que dans le district de Zara, qui est situé près de la frontière turque, dans le voisinage du Velebit, bien qu'à peine une distance de quelques lieues sépare les deux villes de ce district. En hiver, le long de la côte qui borde la Dalmatie, le thermomètre centigrade ne descend jamais plus bas que deux degrés au dessous de zéro. Les vents seuls, entre autres le bora qui se fait sentir en novembre, sont à craindre. Le bora longe le canal de Morlachen, et dans sa course il détache de la surface de la mer les particules salines qu'il dépose sur les fleurs et les plantes, ce qui les couvre d'une sorte d'efflorescence blanche et nuit à leur végétation; les autres mois de l'année, même les mois de décembre et de janvier, ont une température douce et chaude. Dans les montagnes, le printemps fait sentir sa douce influence quatre se-

maines plus tard que dans les régions basses; mais alors, comme si la terre avait hâte de réparer ce retard, on la voit se couvrir et s'émailler presque dans un même jour de fleurs et de feuilles; la tubéreuse aux belles couleurs, le narcisse, le laurier, le lentisque, le tamarin, le geranium et la campanule étalent partout à vos yeux et sous vos pieds leurs brillantes couleurs. Mai produit les *orchideæ,* et sous son influence tous les arbustes se couvrent de fleurs; juin favorise les ombellifères et les composites; la température, qui dans les régions basses est alors intolérable, reste douce et fraîche au sein des montagnes; peu de pluies, mais chaque nuit amène une abondante rosée; puis des nuages suspendus sans cesse autour de ces montagnes, y déposent une humidité constante, qui donne de la vigueur à la terre et aux plantes.

Les ressources et les productions de la Dalmatie sont immenses; dans un espace d'un quart de mille, Visiani a trouvé vingt-cinq plantes, dont deux seulement existent en Allemagne; il est donc probable que les découvertes que nous venons de signaler ne forment qu'une faible partie des richesses que possède le pays, et que bientôt on pourra grossir le catalogue d'un grand nombre de plantes nouvelles. Cependant aujourd'hui, comme par le passé, l'on ne peut visiter la frontière de la Bosnie, ainsi que le Velebit et le Buccovitza, sans avoir avec soi une forte escorte. La lisière du Montenegro et le district de Cattaro ne sont pas plus sûrs. Le naturaliste qui se lance dans une pareille entreprise doit s'attendre en outre à ne point trouver d'abri pour se reposer, point d'eau ni de pain, à moins qu'il n'ait eu le soin de faire ses provisions avant son départ; il doit connaître et parler la langue des Morlachens et se fournir de bonnes recommandations auprès des plus puissans et des plus influens d'entre eux; à ces conditions, mais à ces conditions seules, les Morlachens lui rendront d'importans services. Quelques uns de ces hommes, quoique vivant en plein air et n'ayant aucune instruction, sont en effet d'excellens botanistes. A ce sujet, l'on cite le trait d'un vieux Pandour qui avait accom-

pagné Portenshlagen en 1818, au sommet du Biocovo; après quinze années cet homme avait présens à sa pensée les lieux qu'il avait parcourus avec le savant, et les plantes que ce dernier y avait recueillies, comme si le voyage eût été fait depuis quelques jours. Leur intelligence est souple, active, et saisit promptement. Il suffit de leur présenter un spécimen de la plante que l'on desire, pour qu'ils se la procurent. C'est ainsi, du moins le plus généralement, que les botanistes qui craignent de s'exposer aux dangers que l'on rencontre à chaque pas dans le district de Cattaro, se procurent les sujets dont ils ont besoin. Les Morlachens sont extrêmement curieux; quand vous arrivez parmi eux, ils se pressent autour de vous et vous accablent de questions; mais ils n'ont pas plus tôt compris l'objet de votre voyage, qu'ils s'empressent de vous offrir leurs services. Ces services se paient avant d'avoir été rendus, avec de la poudre et du tabac; alors ils se mettent en campagne et vous apportent bientôt leurs bonnets remplis de fleurs, de sauterelles et de papillons. Leur adresse pour attraper vivans les serpens, les scorpions et les lézards est extrême, et cette chasse n'occasionne jamais d'accident, car chacun d'eux apprend à connaître, dès son bas âge, quels sont ceux dont la morsure est mortelle.

## Physiologie végétale.

*Jervine, nouvelle base végétale.* — En me livrant à des recherches sur la racine d'ellébore blanc, dit M. Edward Simon, j'ai été assez heureux pour y découvrir un nouvel alcaloïde, qui possède des propriétés remarquables. Pour l'obtenir, on fait bouillir l'extrait alcalin de cette racine, plusieurs fois, dans l'eau acidulée par l'acide chlorhydrique, et l'on précipite la liqueur claire par le sous-carbonate de soude pur. On traite le précipité par l'acool, et l'on décolore la liqueur par le charbon. Par la distillation, on sépare une grande partie de l'alcool; le résidu, par le refroidissement, laisse une masse cristalline qui, humectée avec de l'alcool et soumise à l'action

de la presse, donne une liqueur alcoolique contenant la nouvelle base avec la vératine. Pour les séparer, on évapore à siccité et l'on fait bouillir le résidu dans de l'acide sulfurique étendu d'eau. La jervine forme alors avec cet acide un sel très soluble, tandis que le sulfate de vératine reste en solution. On traite une seconde fois le résidu par cet acide, afin de l'épuiser. Le sulfate, très peu soluble, est décomposé en le faisant bouillir dans une solution de carbonate de soude qui en sépare cet alcaloïde. Cette base forme avec les acides sulfurique, nitrique et chlorydrique des combinaisons très peu solubles dans l'eau. Ce peu de solubilité n'augmente guère par l'addition d'un peu d'acide. Les acides acétique et phosphorique forment avec la jervine des sels qui se dissolvent aisément dans l'eau; les trois acides précités l'en précipitent; elle se dissout aussi dans l'alcool, quoique moins bien cependant que les autres bases organiques. Cette substance paraît différer essentiellement de la vératine, découverte par MM. Pelletier, Caventon et Messner; ses propriétés toxiques n'ont point encore été étudiées.

## Statistique.

*Des récompenses accordées à quelques généraux anglais.* — M. Guizot, lors de la discussion de la chambre des députés, relative à la pension de la veuve du général Damrémont, posait cette question à ses collègues : « Qu'eût fait le parlement anglais si le gouverneur général des Indes eût été tué en enlevant la capitale de Tippo-Saïb? » Le parlement anglais eût sans doute voté 2,000 £ de pension à la veuve du marquis de Wellesley, mais sa seigneurie, qui n'était pas homme de guerre, n'assista point au siége de Seringapatam, et les opérations en furent conduites par le général Harris, qui reçut les remercîmens des deux chambres et fut créé plus tard baron de Seringapatam et de Mysore.

Les Anglais ont eu plus d'un général en chef tué en combattant. Nous citerons Wolfe, tué à la bataille de Quebec; sir

John Moore, à la Corogne, et sir Ralph Abercromby, en Égypte, lors de l'attaque du camp anglais par Menou. Moore et Wolfe moururent tous deux célibataires, mais sir Ralph Abercrombry était marié; sa veuve fut créée baronne avec une pension de 2,000 £. Certes, ce n'est point au parlement britannique qu'on peut reprocher d'avoir marchandé les récompenses des services militaires. Le célèbre Nelson, outre un grand nombre de distinctions honorifiques, reçut plusieurs fois des preuves non équivoques de la reconnaissance nationale. Il avait perdu un œil à l'attaque de Calvi; il fut blessé au coude à celle de Santa-Cruz, et, forcé de subir une amputation, il obtint une première pension de 1,000 £. La victoire d'Aboukir lui en valut une seconde de 2,000 £, réversible sur ses deux héritiers immédiats. La Compagnie des Indes lui fit don de 10,000 £. A la même occasion, les Bourbons de Naples, rétablis par lui en Sicile, le récompensèrent par le duché de Bronte et le dotèrent d'environ 3,000 £. La victoire de Trafalgar eût fait pleuvoir sur le Napoléon des mers de nouvelles récompenses, mais une balle française vengea la destruction de la dernière flotte que la France eût à opposer à sa vieille rivale.

Le parlement reporta sa munificence sur la famille de l'illustre mort. Il vota à chacune de ses deux sœurs une allocation de 10,000 £, et son frère aîné, ecclésiastique, reçut le titre de comte, une rente de 6,000 £, et une somme de 100,000 £ pour acheter un domaine.

Mais de tous les héros de la Grande-Bretagne, celui auquel d'heureuses chances à la guerre furent le plus lucratives est sans contredit un homme que le premier enthousiasme de ses compatriotes a placé au niveau de Nelson, niveau où il ne saurait se maintenir. Lord Wellington, après la bataille de Talavera, obtint une pension de 2,000 £ et fut élevé à la pairie sous les titres de baron Douro de Wellesley et de vicomte Wellington de Talavera. La prise de Ciudad Rodrigo lui valut le titre de comte, et le parlement lui vota une pension additionnelle de 2,000 £. Après la bataille de Salamanque et

l'occupation momentanée de Madrid, il obtint le titre de marquis, et un cadeau de 100,000 £ lui fut voté par le parlement. A la paix de 1814, il reçut le titre de duc, plus un nouveau présent de 300,000 £, plus, la somme nécessaire pour porter son revenu à 17,000 £. Enfin le parlement lui paya 200,000 £ sa victoire de Waterloo et lui acheta, par dessus le marché, la propriété de Strathfielsay. Le roi des Pays-Bas lui fit don d'un revenu annuel de 20,000 florins. On sait qu'il le décora en outre du titre de prince de Waterloo ; mais nous grossirions inutilement cette note d'une couple de pages, si nous voulions énumérer les titres et les dignités dont la fortune a chamarré sa seigneurie. « Il faut avouer que je suis un gaillard heureux » ! disait-il lui-même, nous ne nous rappelons plus à quelle occasion. Parmi ses titres, deux surtout font dresser les oreilles : celui de docteur en droit et celui de maréchal de France. Le premier lui fut conféré par l'université d'Oxford, le second par ce roi peu Français, qui, entendant remarquer que Napoléon et Wellington étaient nés la même année, s'écriait : « La Providence nous devait bien cette compensation ! »

*État actuel de l'étendue et de la population des possessions anglaises dans les différentes parties du globe.*—Dans le nord de l'Amérique, ces possessions sont le Bas et le Haut-Canada, l'île du Prince-Édouard, le cap Breton et Terre-Neuve, et le territoire d'Hudson-Bay, dont l'étendue est de 370 milles carrés. L'étendue de ces diverses contrées, non compris celle d'Hudson-Bay, est de 4 35,000 milles carrés ou 279,000,000 d'acres, et leur population s'élève à un million et demi d'individus.

Dans l'Amérique du sud, Demerara, Essequibo, Berbis, Honduras, les îles de Falkland, ont une étendue de 165,000 milles carrés ou 105,600,000 acres, et leur population est de 120,000 habitans.

Dans les Indes-Occidentales, la Jamaïque, Trinidad, Tabago, Grenade, Saint-Vincent, les Barbades, Sainte-Lucie,

Domingo, Antigua, Montserra, Nevis, Saint-Kitts, Anguilla, Tortola et les îles Vierges, la Nouvelle-Providence et les îles de Bahama, les îles de Saint-Georges et les Bermudes, ont une superficie de 13,000 milles carrés ou 7,720 acres, et une population de 1,000,000 d'ames.

En Afrique, les possessions anglaises sont : le cap de Bonne-Espérance, Maurice, Mahé, les îles Seychelles, Sainte-Hélène, l'Ascension, Sierra-Leone, Gambie, Acera, cap Coast; étendue, 250,000 milles carrés ou 160,000,000 acres; population, 350,000 habitans.

Dans l'Australasie, la Nouvelle-Galles du sud, l'île de Van-Diemen, la rivière du Cygne, le détroit du roi Georges, l'île de Norfolk; étendue, 500,000 milles carrés ou 320,000,000 acres.

En Asie, ces possessions sont : l'île de Ceylan; étendue, 24,644 milles carrés ou 11,771,000 acres; population, 400,000 habitans; la présidence du Bengale, celle de Madras, celle de Bombay, une partie du Duncan ; étendue, 553,000 milles carrés ou 368,000,000 acres; population, 83,000,000 habitans.

En Europe, l'Angleterre possède Gibraltar, Malte, Gozo, Corfou, Céphalonie, Zante, Santa-Maura, Ithaque, Paxo, Cérigo et Héligoland ; étendue, 1,500 milles carrés ou 1,000,000 d'acres; population, 400,000 habitans. Total de la superficie de toutes ces possessions : 2,303,000 milles carrés; de la population, 88,000,000 habitans.

Les langues parlées dans ces diverses possessions sont l'anglais, le français, le hollandais, l'espagnol, l'italien, le portugais, le grec, le maltais, le cingalais, l'hindou, le turc, etc. La forme de gouvernement varie en général selon les localités ; quelques unes ont une assemblée représentative nommée par des électeurs payant 10 £, d'autres ont un conseil législatif nommé par le secrétaire d'état; d'autres dépendent entièrement de l'autorité d'un gouverneur nommé par le roi. Les divers cultes de ces possessions sont la religion anglicane, le luthérianisme d'après le rit hollan-

dais, le catholicisme romain, l'église grecque, la religion hindoustane et le mahométisme, dans toutes leurs variétés.

*Progrès du christianisme.*—Les chiffres suivans indiquent quelle a été l'augmentation progressive des sectateurs de la religion du Christ depuis les premiers temps de l'Église jusqu'au dix-neuvième siècle :

| SIÈCLES. | NOMBRE D'INDIVIDUS. | SIÈCLES. | NOMBRE D'INDIVIDUS. |
|---|---|---|---|
| 1er — | 500,000 | 11e — | 70,000,000 |
| 2e — | 2,000,000 | 12e — | 80,000,000 |
| 3e — | 5,000,000 | 13e — | 75,000,000 |
| 4e — | 10,003,000 | 14e — | 18,000,000 |
| 5e — | 15,000,000 | 15e — | 100,000,000 |
| 6e — | 20,000,000 | 16e — | 125,000,000 |
| 7e — | 25,000,000 | 17e — | 185,000,000 |
| 8e — | 30,000,000 | 18e — | 250,000,000 |
| 9e — | 40,000,000 | 19e — | 260,000,000 |
| 10e — | 50,000,000 | | |

## Commerce. — Navigation.

*Des Bateaux à vapeur sur la Tamise et des Voyages de Gravesend.* — Gravesend et ses campagnes charmantes ont toujours eu une grande part dans les affections des habitans de Londres. Mais avant l'introduction des bateaux à vapeur, les pélerinages à Gravesend n'étaient pas sans inconvénient, il fallait arrêter son passage plusieurs jours d'avance, s'enquérir des marées, faire des provisions de bouche, puis le jour du départ arrivé, si des torrens de pluie ne forçaient pas le voyageur à différer la partie de plaisir, on se levait à trois heures du matin pour ne pas manquer l'embarcation. Puis, on s'embarquait à 4 heures dans un bateau étroit, incommôde, avec une trentaine de passagers étagés les uns sur les autres comme des harengs; bienheureux si le mauvais temps ne vous forçait à relâcher dans une de ces criques noires dont les bords de la Tamise sont dentelés et d'où s'exhalent les plus dégoûtantes odeurs. Enfin, après avoir fait usage de rames et de voiles, après avoir couru cent fois le risque de rester cloué

sur la vase, vous arriviez le soir à Gravesend, brisé, rompu, mouillé jusqu'aux os.

Aujourd'hui, comme par le passé, Gravesend est le Spa de l'aristocratie au petit pied, le rendez-vous des marchands et des fashionables de la Cité. Un pique-nique perdrait la moitié de son prix s'il était fait ailleurs qu'à Gravesend.

Maintenant, quelle différence! voulez-vous aller à Gravesend? choisissez votre jour, déjeunez à l'aise, lisez vos lettres et vos journaux, rien ne vous presse; si vous demeurez dans le *West-End*, un des légers bateaux à vapeur qui font le service sur la Tamise, entre le pont de Westminster et celui de Londres, vous conduira, en quelques minutes, au lieu du depart. Ici, le spectacle est vraiment magique. Des milliers de personnes, assemblées sur le quai et le parapet du pont de Londres, assistent au départ; de frêles barques se croisent, chargées de passagers et de leurs paquets; des orchestres préparent leurs instrumens pour égayer les voyageurs; puis au milieu de ces fanfares et de ces voix qui s'entrechoquent, des navires à voiles, décrivant leurs bordées, passent, se croisent, entrent dans le port ou en sortent.

De tous côtés, les bateaux à vapeur allument leurs machines, et de leurs tuyaux s'échappe un long ruban de fumée. La plupart de ces bateaux sont d'une belle construction, avec des appartemens commodes; les plus beaux sont *la Caledonia, le Neptune*; mais bientôt ces bateaux à vapeur seront surpassés par *la Victoria;* immense construction qui est maintenant sur les chantiers de Lime-House, et qui jaugera, dit-on, plus de 1,800 tonneaux. Les départs de ces bateaux ont lieu du pont de Londres pour Greenwich tous les quarts-d'heure; les départs du pont de Westminster pour le même endroit ont également lieu tous les quarts-d'heure. Chacun de ces bateaux porte 100 ou 150 passagers, et les dimanches chacun d'eux a sa charge entière.

Mais revenons à notre voyage de Gravesend. Après une traversée délicieuse, dans une chambre magnifiquement meublée, ou sur le pont du navire d'où l'on découvre le plus

beau panorama du monde; on arrive à deux heures à Gravesend, frais et dispos, comme si l'on sortait d'un salon. Rien de plus beau que cette petite ville : des rues nouvelles, des maisons, des terrasses, des jardins s'y sont élevés comme par enchantement. Depuis le jour où les bateaux à vapeur ont commencé à naviguer sur la Tamise, des bains, des promenades et des tavernes magnifiques offrent aux visiteurs de nombreuses distractions. Mais au simple visiteur une heure ou deux suffisent pour faire connaissance avec toutes ces merveilles; alors il peut reprendre le bateau à vapeur, et si le vent et la marée sont favorables, il arrivera en deux heures dix minutes au lieu qu'il a quitté le matin. Maintenant, qu'il tire sa bourse de sa poche, et il trouvera que pour ce voyage agréable, qui dans l'allée et le retour embrasse une étendue d'environ 70 milles, distance qu'il a parcourue en moins de sept heures, en y comprenant le séjour à Gravesend, il n'a dépensé que 9 shillings!

*Des progrès de la navigation à la vapeur sur le Rhin.* — La navigation par bateaux à vapeur sur le Rhin entre Cologne et Mayence a été établie en 1827 par une compagnie qui prend le titre de *Compagnie prussienne pour la navigation du Rhin par bateaux à vapeur,* et dont l'administration réside à Cologne. Cette navigation a été, depuis, étendue jusqu'à Strasbourg par la même compagnie.

Depuis le 21 août 1837 deux bateaux à vapeur partent chaque jour de Cologne. Le premier à sept heures du matin, le second à onze heures du matin. Le premier va jusqu'à Mayence où il arrive le lendemain, après avoir passé la nuit à Coblentz. Le second va jusqu'à Manheim et y arrive aussi le lendemain du départ, ayant continué son chemin pendant la nuit. De Manheim un bateau à vapeur part chaque jour à six heures du matin pour Cologne, où il arrive le même jour vers neuf heures du soir. De Mayence deux bateaux partent chaque jour pour Cologne, l'un à six heures du matin, l'autre à onze heures du matin. Le premier arrive à Cologne vers cinq heu-

res du soir; le second, qui est le bateau de Manheim, vers les neuf heures du soir. Les bateaux qui partent de Cologne pour Manheim correspondent à cette station avec les bateaux à vapeur qui partent les lundi, mercredi et samedi de Manheim pour Strasbourg à cinq heures du matin, où ils arrivent le lendemain. De Strasbourg un bateau part chaque jour, excepté les dimanches et jeudis, à huit heures du matin pour Manheim, et y arrive le même jour au soir. Il correspond avec ceux qui partent chaque jour de Manheim pour Cologne.

La distance de Cologne à Strasbourg est de 93 lieues 3/4; elle est parcourue en 54 heures; celle de Cologne à Manheim est de 57 lieues 1/3 et est franchie en 29 heures. La compagnie dispose de neuf bateaux de la force de 680 chevaux, qui peuvent transporter chacun de 2 à 400 voyageurs et de 25 à 30 tonnes de marchandises.

Le tableau suivant donne le résultat exact du mouvement de la navigation à vapeur sur le Rhin, pendant les six dernières années.

| ANNÉES. | VOYAGEURS. | MARCHANDISES. quintaux. | VALEUR. thalers. |
|---|---|---|---|
| 1827. | 13,606 | 55,834 | 80,358 |
| 1828. | 33,252 | 80,625 | 133,896 |
| 1829. | 42,942 | 135,472 | 177,109 |
| 1830. | — | — | — |
| 1831. | 60,165 | 160,544 | 197,784 |
| 1832. | 65,420 | 69,085 | 184,850 |
| 1833. | — | — | — |
| 1834. | 114,003 | 137,163 | 311,601 |
| 1835. | 113,447 | 181,075 | 357,935 |
| 1836. | 146,961 | 151,504 | 393,057 |

D'après ce relevé, il paraît que les bateaux à vapeur transportent plus de voyageurs que toutes les messageries de la Prusse ensemble; il en résulte la preuve évidente que la faculté de voyager par les bateaux à vapeur et par les chemins de fer occasionne un déplacement beaucoup plus grand que celui qui a lieu par les voies ordinaires. L'on remarque aussi que le nombre des voyageurs a presque décuplé dans l'espace de dix ans, puisque de 13,606 en 1827, le nombre s'est élevé en 1836 à 146,961, tandis que la progression a atteint les marchandises

dans une proportion moindre, quoique très remarquable. La répartition des produits sur le nombre des voyageurs et la quantité de quintaux de marchandises transportées, donne une recettemoyenne d'un thaler 1/3 (4 f. 96 c.) pour les uns et pour les autres.

*Importance du commerce des États-Unis avec la Chine.* — Dans notre dernière livraison nous avons fait connaître quel avait été durant ces dernières années le mouvement général du commerce aux États-Unis; nous complétons ce document en donnant quelques détails sur celui qu'ils font avec la Chine. Le tableau suivant, relevé sur des documens officiels publiés par la Chambre générale du Commerce de Canton, indique le nombre des pièces de tissus divers, ainsi que la quantité de caisses de thé qui ont été exportées de Canton aux Etats-Unis, dans le cours de 1836 à 1837 :

| Dénomination des tissus. | Nombre de pièces. |
|---|---|
| Châles de crêpe | 41,017 |
| — brodés | 38,962 |
| — damassés | 40,150 |
| — de lévantine | 4,360 |
| Echarpes en crêpe | 17,540 |
| — damassés | 7,950 |
| Foulards | 41,629 |
| — pongues | 36,310 |
| — sarmet | 1,791 |
| — lustrine | 100 |
| — lévantine | 48 |
| Crêpes | 1,282 |
| Soieries senshaws | 11,814 |
| — unies noires | 475 |
| Sashets | 8,242 |
| — blancs | 3,014 |
| — communs | 3,166 |
| — colorés | 1,719 |
| — lévantinés | 2,322 |

| Dénomination des tissus. | Nombre de pièces. |
|---|---|
| Satins levantinés | 2,572 |
| Satins | 6,572 |
| — colorés | 1,250 |
| — damassés | 1,031 |
| Camelots | 1,254 |
| Pongues blanc | 40,154 |
| — schehuen | 22,267 |
| Minchon | 200 |
| Lustrinés | 1,476 |
| — mélangés | 409 |
| Concan | 225 |
| Soies ouvrées | 290 |
| Taffetas colorés | 591 |
| Vêtemens de soie | 100 |
| Soie à coudre | 411 |
| Soie écrue | 115 |
| Nankins bleu | 44,958 |
| — jaune | 4,950 |

| | THÉS EN PICULS. | THÉS EN CAISSES. |
|---|---|---|
| Bohea | 1,266 | 2,183 |
| Souchong | 17,883 | 29,085 |
| Powchong | 2,322 | 4,634 |
| Pecco | 802 | 1,604 |
| TOTAUX | 22,273 piculs. | 38,236 caisses. |

Nous puisons à la même source les faits suivans :

Le gouvernement du Céleste-Empire est sur le point de fermer l'entrée du Kerp-Snymoon aux navires étrangers et de reléguer ces navires sur la rade d'Hong-Kong. Hong-Kong offre un beau mouillage, mais cette rade située à une grande distance de Canton et de Mucas est en dehors de la route que suivent les navires qui veulent attérir. A Calcutta, le retard apporté dans la vente de l'opium a produit une vive sensation dans le monde mercantile. L'annonce de cette vente avait attiré un grand nombre de personnes à la Bourse ; les salles étaient remplies de bonne heure d'une foule d'acheteurs, parmi lesquels dominaient les indigènes ; mais à midi on attendait encore, lorsque l'on est venu annoncer la remise de la vente. Cette nouvelle a été reçue avec de vifs murmures par les naturels ainsi que par tous les marchands de l'endroit. A Hatras le prix des grains vient d'éprouver une forte baisse, pour des causes auxquelles Adams Smith et Ricardo n'auraient jamais songé. Les prêtres de Gakul, célèbres par leurs oracles, ont prophétisé que dans le cours de l'année qui vient de s'ouvrir il y aurait une grande mortalité parmi les habitans de l'Indostan, et que cette mortalité serait accompagnée d'une récolte magnifique. En conséquence de cette prophétie, le prix du blé a tout à coup fléchi de 15 pour cent.

## Voyages.

*Mœurs religieuses des Turcs, ensevelissement des morts.* — Nous empruntons à la relation de voyage du capitaine Phillips, qui a séjourné plusieurs années à Constantinople, les détails suivans sur les funérailles des Musulmans.

La mort d'un Turc produit toujours une vive sensation, surtout lorsque ce Turc est riche, et que le souvenir de sa bienveillance a laissé des traces parmi les hommes qui lui survivent. Dans cette circonstance, les honneurs funèbres qu'on rend à ses restes respirent je ne sais quoi de grave et de solennel qui fait naître, parmi les assistans, et surtout parmi les

étrangers, une émotion profonde; le corps est lavé avec soin, on le fait sécher, on jette du camphre sur les mains, sur les pieds, les genoux et le front du mort; puis le corps, religieusement enveloppé d'une étoffe blanche, sur laquelle sont inscrits plusieurs versets du Coran, est exposé dans une bière, et placé sur des tréteaux à la porte de la maison. Ces préparatifs terminés, et après que l'exposition a duré quelques heures, le prêtre musulman jette de l'eau sur le corps, que l'on transporte alors à sa dernière demeure. Là, après l'avoir placé doucement sur le côté, et avoir tourné sa figure vers la Mecque, l'officiant s'avance sur le bord de la tombe, et d'une voix solennelle il prononce les paroles suivantes :

« Je crois en un seul Dieu tout puissant, et lui seul j'adore; je crois que Mahomet est le messager de Dieu sur la terre, et qu'il est le prophète des prophètes; je crois également qu'Ali est le véritable chef des fidèles, que cette terre est sienne, et qu'aussi les vrais croyans lui doivent obéissance; je crois encore que les vrais chefs des fidèles, que les bons et saints guides des fils d'Adam, par qui la bonne parole de Dieu s'est fait entendre sont : Hasan et Hosein, fils d'Ali; Jaufur, fils de Mahomet; Moosor, fils de Jaufur; Ali, fils de Moosor; Mahomet, fils d'Ali; Ali, fils de Mahomet; Hasan, fils d'Ali, et Mhiddie, fils d'Hasan : que Dieu les ait tous en sa sainte garde, et que sa grace soit avec eux. *Amen.* »

Alors le prêtre s'adresse au mort comme si celui-ci pouvait l'entendre, et l'interpelle par son nom.

« Écoute, s'écrie-t-il, les deux messagers du Dieu tout puissant, qui seul est vrai et au dessus tout, vont te visiter, et ils t'adresseront les questions suivantes :

— Quel est ton Dieu ?

Et tu leur diras :

— Dieu le très haut et le très puissant est mon maître.

— Quel est ton prophète?

Et tu leur diras :

— Mahomet, créature de Dieu le créateur, et son messager sur la terre.

— Quelle est ta religion?

Et tu leur diras :

— Islamisme, la seule vraie religion.

— Quel est ton livre?

Et tu leur diras :

— Le Coran est mon livre.

— Où est ton temple?

Et tu leur diras :

— La sainte mosquée de la Mecque est mon temple.

— Quels sont tes guides?

Et tu leur diras :

— Emaüm Ali, fils d'Aboutalib; Emaüm Hasan et Hasein; Emaüm Ali, surnommé Zynoal Auberdini; Emaüm Mahomet, surnommé Baakur; Emaüm Jaufur, surnommé Somdik; Emaüm Moosa, surnommé Kharim; Emaüm Ali, surnommé Beezah; Emaüm Mahomet, surnommé Ul Jawaad; Emaüm Ali, surnommé Ul Hoodah; Emaüm Hasan, surnommé Ul Uskern, et Emaüm Mhiddie; voilà mes guides; tous ils sont nos intercesseurs; avec eux est mon amour, et avec leurs ennemis ma haine; cet engagement est éternel et sacré comme Dieu. »

Après cette prière, le religieux continue en s'adressant au mort :

« Sache bien, s'écrie-t-il, sache bien que le Dieu que nous adorons est grand et glorieux; que lui seul est le plus élevé et le plus puissant Dieu qui existe, et que rien n'est au dessus de lui. Sache bien aussi que Mahomet est le plus grand de tous les prophètes et le plus aimé des messagers de Dieu; qu'Ali et ses successeurs sont les seuls et véritables guides des bons croyans, et que tout ce qui vient d'eux, ainsi que des prophètes, est vrai; que la mort est vraie; que la visite que vont te faire Mounkik et Nykée, les deux anges des ténèbres et les messagers de Dieu, est vraie; que le pont de Serraah est vrai; qu'il est bien vrai qu'à l'instant de ton passage les animaux que tu as offerts en sacrifice sur cette terre t'aideront dans la traversée; que les ulémas sont justes; que le ciel et la

terre existent; que l'enfer ainsi que le jour du jugement sont vrais; aie la plus grande confiance dans toutes ces choses, car elles sont véritables.

» Maintenant, que Dieu ton maître, que le Dieu grand et glorieux qui viendra un jour relever tous les morts de leur tombeau soit plein de bonté et et de miséricorde pour toi; qu'il accueille tes réponses et te conduise dans la voie du salut; qu'il t'accorde la faveur d'approcher de sa divinité et de ses prophètes, et que sa grace soit avec toi pour toujours. *Amen.* »

Alors le prêtre s'éloigne d'une quarantaine de pas, et prenant un air grave, il s'adresse aux gens des ténèbres :

« Approchez Mounkik et Nycée, s'écrie-t-il, approchez, voici un vrai croyant, venez il vous attend. »

Puis au bout de quelques instans il revient sur ses pas et s'arrête de nouveau sur le bord de la tombe :

« Dieu grand et glorieux, nous te prions humblement de rendre la terre légère à ton serviteur, et avec toi puisse-t-il trouver grace et miséricorde. *Amen.* »

Alors il jette un peu de terre sur le corps, chacun imite son exemple, et pendant que la fosse s'emplit, le prêtre et les assistans récitent quelques versets du Coran.

## Industrie.

*Mouvement industriel et agricole de la Norwége.*—La Norwége s'étend du 58° au 81° latitude nord, formant ainsi en longueur un espace d'un peu moins de 900 milles. Sa plus grande largeur est de 300 milles; partout ailleurs elle est fort étroite. Aussi, malgré son immense longueur, sa superficie n'est-elle que de 61,000 milles carrés. La population de la Norwége, qui était en 1825 de 967,959 habitans, s'est élevée, d'après le recensement de 1835, à 1,098,291 habitans qui se répartissent ainsi : Population des campagnes, 973,152; population des villes, 130,332. Ces 130,332 habitans demeurent dans 38 villes, dont 9 comptent 3,000 et deux 20,000 habitans. Ces chiffres représentent 18 habitans par mille carré;

c'est le huitième de la densité relative de l'état de New-York.

Les causes de cette énorme disproportion ont leur source dans la situation géographique et le caractère géologique de la Norwége. Ce pays est naturellement froid. Des montagnes de quartz et de mica, n'offrant partout qu'une culture ingrate; au centre un vaste plateau de 2,000 à 3,000 pieds au dessus du niveau de la mer; des gorges profondes, des vallées étroites, d'innombrables bras de mer, ou *fiords,* dans lesquels les torrens des montagnes viennent verser leurs eaux, le sillonnent dans toutes les directions. Les saisons sont tour à tour ou brûlantes ou glacées, il n'y a pas de saison intermédiaire; l'hiver dure six mois, et l'été se prolonge jusqu'à l'hiver.

Cependant, grace aux priviléges dont jouit l'industrie agricole en Norwége, le sort du cultivateur est en général plus heureux que celui de la plupart de ses confrères en Europe. Le plus pauvre cultivateur possède une maison divisée en plusieurs appartemens. Derrière est le hangard, le dépôt des ustensiles aratoires; plus loin, les greniers où sont les récoltes, l'étable destinée aux vaches, et le parc aux moutons. Rien n'y manque: le choix des lieux, la disposition la plus convenable de chaque objet, tout est étudié avec le plus grand soin. Robinson Crusoé, dans son île, ne déployait pas plus d'intelligence que l'ingénieux habitant de la Norwége pour augmenter son bien-être. Mais là ne se bornent point les avantages dont jouit le cultivateur de ce pays. Le paysan de la Norwége a toujours été libre: jamais il n'y a eu en Norwége des *adstricti glebæ*, comme dans les autres états au moyen-âge; on n'y trouve aucun des vieux débris de la féodalité: églises, châteaux, maisons, tout semble appartenir à la génération actuelle, et cette heureuse indépendance s'est propagée jusqu'à nous. La propriété foncière n'est point en outre soumise à des impôts onéreux comme dans les autres pays agricoles; chacun est maître de son champ, chacun travaille pour soi et recueille le fruit de son labeur. Les partisans du droit d'aînesse, ceux qui pré-

tendent qu'il est avantageux au bien-être de tous de donner les propriétés foncières au fils aîné, au détriment des autres enfans, trouveraient dans l'état actuel de l'agriculture norwégienne un éclatant démenti à leur système. La terre y est morcelée par la mort des cohéritiers et par le mariage des femmes qui apportent en dot à leur mari la terre qu'elles ont reçue en héritage. A la mort de l'occupant, la propriété se répartit par portions égales entre chaque héritier; chacun d'eux a les mêmes droits; et pourtant nulle personne ne peut mieux labourer un champ.

La récolte du grain commence en Norwége au mois de juillet; le blé y est léger et mûrit trop vite; les épis n'en sont pas bien fournis. Les montagnes, couronnées de genevriers et de sapins, n'offrant point une nourriture suffisante au bétail, la culture du foin forme, avec celle du blé, la principale branche de l'agriculture norwégienne. La culture du foin demande les plus grands soins, en raison des irrigations fréquentes que réclame le sol dont la croûte peu épaisse est asséchée par l'action d'un soleil brûlant. Ces irrigations sont faites à l'aide d'une rigole principale formée avec un tronc d'arbre; elle reçoit l'eau d'un torrent qui la conduit à travers les champs et les bois par mille autres rigoles plus petites, et qui parcourent de grandes distances. Alors, à l'aide d'un instrument semblable à celui dont se servent les blanchisseurs d'étoffe, le cultivateur puise dans des rigoles pour arroser ses prés et leur donne la quantité d'eau qui leur est nécessaire. Le fermier norwégien brasse et distille librement la pomme de terre pour en obtenir l'espèce d'eau-de-vie qu'il boit journellement. Malgré cette facilité, il n'est personne dans le Nord qui soit moins porté à en faire un usage immodéré. Dans les foires, on ne voit qu'un petit nombre d'hommes ivres, même parmi les soldats. Pourquoi donc les autres gouvernemens, à l'exemple de la Norwége, n'aboliraient-ils pas les droits qui pèsent sur la fabrication des liquides?

Les principes qui régissent le commerce extérieur de la Norwége ne sont point aussi sages. Au moyen-âge, les mar-

chands anséatiques avaient le monopole du commerce de la Norwége; ces priviléges, transmis d'âge en âge, se sont perpétués jusqu'à nos jours. Aujourd'hui le commerce d'importation et d'exportation est entre les mains d'un petit nombre de marchands de Christiania, Bergen, Drontheim, Christiansand et Tromtoë. Ces marchands ont leurs factoreries sur les côtes et dans les îles de Loffodend; moyennant un droit, ils achètent du gouvernement le privilége de commercer à l'exclusion de tous autres, dans un rayon dont l'étendue est fixée dans le contrat, et transmettent ce privilége en héritage à leurs enfans. Il en résulte que le commerce se réduit à une petite quantité de sucre, d'épices, de café, de tabac et d'eau-de-vie pour les pêcheurs, et à quelques étoffes : en voilà tout autant qu'il en faut pour absorber les capitaux des marchands privilégiés.

Cependant la Norwége possède des avantages naturels qui, par la suppression des abus que nous avons signalés, ne peuvent manquer de donner une certaine importance au commerce extérieur du pays. Sur l'Atlantique, de bons havres accessibles aux vaisseaux pendant tout le cours de l'année; en été, une navigation intérieure d'une grande étendue, grâce à ses nombreux fiords qui pénètrent fort avant dans les terres; en hiver, un immense chemin de glace, tel que l'art ne saurait l'imiter, qui s'étend du Drontheim-fiord sur l'Atlantique jusqu'au golfe de Bothnie, et lie, par conséquent, la Norwége à la Suède et à la Russie, lui permettent en tout temps d'exporter ses produits. La majeure partie des exportations consiste en bois de construction que l'on préfère aux bois du Canada; la France et la Hollande en sont les principaux consommateurs. Le poisson salé forme aussi une des branches principales du commerce d'exportation. Les plus grandes pêcheries se font dans les parages des îles de Loodften au mois de février : les pêcheurs s'assemblent sur les bancs de l'Ouest-Fiord, qui s'étendent à 3 et 10 milles en dehors du fiord, et dont la profondeur varie de 60 à 80 brasses. Le poisson s'y trouve en si grande abondance que le plomb de la sonde ne

peut souvent arriver jusqu'au bas-fond. Cette pêche occupe, année moyenne, 3,000 bateaux et 16,000 hommes; le produit est de 16 à 20,000,000 poissons, et de 25,000 barils d'huile. A la pêche d'hiver succède la pêche du hareng, qui commence en avril. Les réglemens sur les mailles des filets, auxquels sont sujets les pêcheurs écossais, n'entravent point les pêcheries norwégiennes; là chacun est libre de prendre le gros et le petit poisson; il en résulte pour lui une abondante récolte qui lui permet de vendre à bas prix; ce qui le rend maître absolu de tous les marchés de la Baltique.

La Norwége n'a qu'un très petit nombre de mines, et ses manufactures se réduisent à quelques métiers destinés à la fabrication des étoffes grossières à l'usage des habitans de la campagne. Mais avec une population si maigre et si disséminée, les manufactures n'ajouteraient rien à la richesse nationale ni au bien-être du peuple; on fait donc bien de ne les point encourager. La Norwége tire de l'étranger un grand nombre de produits. Le café, le thé, le sucre, les vins français et les épices sont reçus par elle en échange des bois de construction et du poisson, et paient à l'entrée un faible droit de 2 pour cent *ad valorem*. La bourgeoisie est aussi tributaire de la France et de l'Angleterre pour les étoffes en soie, laine et coton qui lui servent d'habillement; car les fabriques du pays ne donnent que des étoffes grossières qui ne sont portées que par les ouvriers et les agriculteurs.

## Economie rurale.

*De la taille des chênes, des ormeaux et autres arbres propres aux constructions.*—Par son utilité générale autant que par le soin et la prudence qu'elle exige, la taille des arbres est l'une des plus intéressantes opérations de l'économie rurale. Une taille bien faite et sagement combinée avec la saison, la nature du sol et la constitution d'un arbre, donne à l'arbre du volume, du poids, une qualité supérieure et une valeur plus considérable; et tel arbre qui serait resté rabougri, et qui ne

gagnait pas dix pouces de hauteur par année, grandit tout à coup dans l'intervalle de quelques mois, de trois et quatre pieds après avoir été taillé; enfin, dans un espace donné, l'on trouve constamment un plus grand nombre d'arbres propres à la construction dans ceux qui ont été taillés que dans ceux qui ne l'ont pas été.

Cela posé, cherchons quel est le meilleur système à suivre, et comment on peut arriver à un résultat avantageux avec peu ou point de chances de perte? La première condition, c'est de prendre l'arbre de bonne heure. L'ormeau, le chêne ou tout arbre de l'espèce de ceux dont nous parlons doit être taillé à deux ou trois ans, car ainsi on profite de la croissance rapide que lui donne sa constitution pleine de vigueur. Toutes les branches latérales doivent être enlevées et coupées à la moitié de leur longueur; une seule reste : la branche la plus vigoureuse, c'est sur elle que se concentre toute la sève; mais notez que cette branche doit elle-même être sacrifiée à une petite, si en quelques unes de ses parties elle se trouve défectueuse. Dans tout état de cause, la serpette ou le couteau à l'aide duquel on fait l'opération doit être bien affilé, afin que partout où la branche aura été séparée la partie coupée ne présente aucune surface raboteuse.

L'arbre ainsi taillé devient robuste, bientôt sa tige prend du développement et présente une certaine grosseur. Ce système de taille doit continuer de deux ans en deux ans jusqu'à ce que l'arbre ait dix ans; alors il faut établir entre la circonférence de la tige et la hauteur, au moyen des branches, un rapport pour que la grosseur augmente aux dépens de la hauteur. Un arbre de dix ans doit avoir en grosseur 1 pouce de circonférence sur chaque 15 pouces de hauteur; deux ans plus tard, ce rapport augmente de nouveau; la tige doit alors avoir 1 pouce de circonférence sur chaque 12 pouces de hauteur. Enfin, quand l'arbre entre dans sa maturité, la circonférence doit être à la tige comme 1:9. C'est donc à conserver ces proportions que doit tendre la taille. Pour cet objet, lorsque les arbres ont de 10 à 14 pieds de hauteur, on

écourte avec soin les branches les plus vieilles, ainsi que celles qui sont le plus rapprochées du sommet, de manière que toutes les branches réunies présentent l'aspect d'un cône ouvert et régulier. Ce cône doit être à la hauteur latérale de l'arbre comme 1:2, du moins pour le chêne et l'ormeau; mais à mesure que l'arbre prend des années, ce cône doit diminuer insensiblement jusqu'à ce que le sujet ayant atteint sa trentième année, époque où il a acquis assez de vigueur pour se passer de la taille, le cône ne forme plus que le tiers ou le quart de toute la longueur de l'arbre.

Mais n'oublions pas que les proportions ne sont pas les mêmes pour tous les arbres; le tilleul, le saule, le peuplier, dont la partie supérieure est naturellement conique, exigent un cône plus alongé que le chêne, le marronnier et l'ormeau; le cèdre du Liban, le sapin, peuvent être taillés jusqu'au sommet et perdre leurs plus fortes branches sans qu'il en résulte pour eux aucun mal, tandis qu'il faut être très modéré dans la taille du hêtre et du laryx. Il est même une circonstance où, pour quelques uns de ces arbres, la taille devient inutile; c'est lorsque, plantés dans une forêt épaisse, ils ont été éclaircis à propos. Ce moyen supplée à la taille d'une manière très efficace, et produit des bois de construction de toute espèce dont la qualité ne laisse rien à désirer. Voyez les pins d'Ecosse; ces pins sont en général plantés très serrés; et comme leurs branches, ainsi pressées par le contact, ne peuvent pas prendre une grande extension, il en résulte le même effet que si on les taillait; enfin l'époque à laquelle les arbres sont taillés doit être aussi observée avec le plus grand soin. Pour le laryx, la taille se fait avec succès lorsque les feuilles de cet arbre commencent à se développer; celle du sapin a lieu en février; celle du sycomore, de l'érable, du peuplier, du tilleul et de l'if dans les premiers mois de l'automne; cependant plusieurs agronomes préfèrent tailler cet arbre dans le mois d'avril, de mai ou de juin, parce que dans cette saison la cicatrisation des coupures est vivement accélérée par la circulation des fluides.

Veut-on savoir maintenant le profit qui peut résulter de la vente d'un arbre qui a été taillé à propos? Le document suivant, relevé d'une vente considérable de bois qui fut faite il y a quelques jours sur la place de Liverpool, nous indiquera ce profit :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Prix de l'if, taillé pied cube............ | 2 s. | 6 d. | à 2 s. | 8 d, |
| Prix de l'ormeau taillé, pied cube....... | 2 | 8 | » | » |
| de l'if non taillé, d°.......... | 1 | 9 | 2 | » |
| de l'ormeau, d°......... | 2 | » | » | » |
| hêtre bonne qualité, d°......... | 1 | » | » | » |
| d° qualité inférieure, d°......... | 1 | » | » | » |
| chêne qualité supér., d°......... | 1 | » | » | » |
| d° d° infér. d°......... | 2 | » | » | » |

La différence était de 25 à 30 pour cent en faveur des arbres taillés; mais cette différence s'est élevée à 60 pour cent dans une vente d'ormeaux qui s'est effectuée quelques jours plus tard. Cette vente se composait de deux lots de 25 pièces d'ormeaux chaque, et ces arbres étaient tous du même âge. L'estimation que les constructeurs de navires, les charpentiers et les marchands de bois donnent aux arbres vient encore à l'appui des faits que nous avançons. Lorsque les arbres ont été taillés, et que cette taille a été bien faite, ils obtiennent le maximum du prix de vente. Les arbres qui croissent dans le milieu des forêts, se trouvant dans la même condition que les arbres taillés, sont également bien vendus. Ceux qui viennent à la lisière des forêts, étant généralement noueux et contrefaits, perdent 50 pour cent; il en est de même pour les arbres isolés, qui n'ont pas été taillés, on les vend 50 pour cent au dessous du prix de ceux qui ont été taillés; enfin, les arbres qui se trouvent dans des forêts bien abritées, et dont la qualité est bonne quoiqu'ils n'aient pas été taillés, ne perdent que 10 pour cent.

*De l'importance de la culture des fleurs à Londres et à Paris.* — Depuis que les horticulteurs sont parvenus à acclimater en Europe une multitude de plantes exotiques, le goût

des fleurs commence à se répandre; on ne s'engoue pas pour une seule espèce de fleur comme en Hollande, on tient au contraire à en posséder le plus grand nombre possible. Dans les jours de fête, l'homme riche aime à décorer son hôtel des fleurs les plus rares depuis la porte jusqu'au salon: les cours, le vestibule, le péristyle, le vestiaire, chaque pièce doit offrir un bosquet de verdure. Les plantes doivent présenter la plus grande variété: ce sont des arbres, des arbustes, des arbrisseaux de différens feuillages, des fleurs communes ou des plus rares; aussi l'horticulture est-elle devenue une branche d'industrie très importante. On évalue aujourd'hui la vente des fleurs sur les divers marchés de Londres à 400,000 £ (10,000,000 fr.) par an; à Paris, un bouquet composé de violettes, de thlaspi, de jacinthes blanches et de boutons de roses du Bengale, entouré ou mélangé de feuilles d'if, de pin de Weymouth ou de quelques feuilles de laurier-thym coûte 3 et 4 francs; les plus chers sont de 6, 9 et 12 francs, ils se composent de feuilles d'oranger, de myrte, avec des fleurs de jacinthe, de violette, des cyclamens, des bruyères, des boutons de rose du Bengale, et de noisette, de fleurs d'oranger, de Daphnés bleus et roses, d'un ou deux camélias (1). Un

(1) Le commerce des fleurs est d'une très grande importance à Paris. Une vingtaine d'établissemens cependant sont seuls en possession de fournir au luxe des fleurs; aussi, peut-on le dire, tous prospèrent sans exception. Tel petit jardinier-fleuriste qui s'était établi il y a quinze ans avec 50 francs, possède aujourd'hui une fortune, et tel horticulteur qui a pu mettre 50 ou 100,000 francs dans un établissement, est millionnaire! On en compte quatre ou cinq qui possèdent plus d'un million, et cependant la consommation des fleurs est à Paris bien loin de ce qu'elle pourrait être. L'hiver on n'en trouve point ou difficilement; et notamment au centre de la capitale, où abondent tant de riches boutiques de tous genres, il n'existe pas un seul établissement important consacré à ce commerce si productif. C'est ce que viennent enfin de comprendre les horticulteurs distingués qui, depuis deux ans, consacrent leurs soins à créer la plus vaste fabrique de fleurs qui existe en Europe. D'immenses serres, construites boulevart Mont-Parnasse, 37, viennent d'être terminées, et 400,000 plantes, arbustes, vignons, boutures, etc., de tous âges et de toutes natures y sont réunis et s'y produisent aux regards des amateurs qui sont admis à les visiter, même sans avoir l'intention d'acheter.

horticulteur de cette ville a évalué de la manière suivante la location des caisses et vases de fleurs, arbustes, arbrisseaux, qui ont successivement servi à orner les cours, les vestibules de plusieurs brillantes soirées données à Paris depuis le 23 janvier 1836 jusqu'au 30 du même mois.

*Location des caisses et vases de fleurs, arbustes, arbrisseaux, etc., pour différens bals dans lesquels ces mêmes caisses ont successivement figuré.*

| Jours de janvier. | Grands bals parés de cour, des ministres ou ambassad. | Grands bals particuliers. | Totaux par jour. |
|---|---|---|---|
| 23..... | 1,500 fr...... | 500 fr..... | 2,000 fr. |
| 24..... | 600........ | 300....... | 900 |
| 25..... | 1,800........ | 100....... | 1,900 |
| 26..... | 500........ | 200....... | 700 |
| 27..... | 600........ | 200....... | 800 |
| 28..... | 800........ | 100....... | 900 |
| 29..... | 1,500........ | 300....... | 1,800 |
| 30..... | 600........ | 400....... | 1,000 |
| TOTAUX... | 7,900........ | 2,100....... | 10,000 fr. |

A ces chiffres il convient d'ajouter :

| | |
|---|---|
| Pour corbeilles, jardinières et plates-bandes fournies pour les soirées, | 6,000 fr. |
| Pour la vente des fleurs de camélias détachées (250 douzaines de 10 à 24 fr. la douzaine), | 3,000 |
| Pour les bouquets de tête en fleurs de coiffure, en camélias choisis, avec fleurs, boutons et feuilles, | 1,000 |
| Pour 200 vases de beaux camélias fleuris portés au prix moyen de 10 fr., | 2,000 |
| Pour les bouquets de bals, depuis 2 et 3 fr. jusqu'à 10, 12, 15 et 20 francs, portés au terme moyen de 5 fr. seulement, | 20,000 |
| | 32,000 |
| A ajouter pour la seule location des caisses et vases de fleurs, arbustes et arbrisseaux transportés d'un bal à un autre, | 10,000 |
| Total pour les bals et soirées de huit jours, | 42,000 fr. |

REVUE

BRITANNIQUE.

## Portraits Historiques.

### LE COMTE DE SHAFTESBURY (1).

N° II.

Ashley joue les républicains. — Son influence sur la femme de Monk. — Il force Monk à donner la couronne à Charles II. — Restauration. — Position de Shaftesbury. — Attitude des deux chambres. — L'opposition naît dans la chambre haute. — Clarendon et Shaftesbury. — La cour tend au pouvoir absolu. — Shaftesbury la sert ostensiblement et la perd secrètement. — Politique de Louis XIV. — Prévision du ministre De Lyonne. — La France achète Charles II. — Shaftesbury, chef de la révolte secrète, reste ministre. — Sa double puissance. — Instrument de la cour pour garder le ministère, et meneur de l'opposition pour la détruire.

Cromwell était mort; les républicains espéraient que la forme du gouvernement démocratique se passerait d'un *Pro-*

(1) NOTE DE L'ÉD. La continuation de cet article, relatif à l'un des hommes d'état qui ont le plus vivement influé sur l'Europe moderne, semble emprunter aux événemens dont la France a été le théâtre depuis 1815, une actualité neuve et puissante. On y retrouvera toutes les secrètes menées d'une restauration; tout le flux et le reflux des partis; toutes les physiono-

*tecteur*. Les royalistes attendaient : tout était trouble, agitation, confusion. Les partis ne savaient comment se débrouiller au milieu de la débâcle de la république. Le timide Monk ne promettait rien, ne s'attachait à rien, ne donnait de gages à personne. L'étendue de son ambition sourde

mies politiques qui surgissent dans les époques troublées et orageuses. Du milieude cette confusion se détache la grande et souple figure de Shaftesbury; véritable Machiavel, non dans les paroles ou dans les écrits, mais dans la pratique; préparateur de tous les événemens qu'il semble suivre; destructeur des partis qu'il semble protéger; se vouant au succès, faisant tout pour lui, et l'obtenant toujours. L'histoire secrète de ses relations avec Monk, la femme de Monk, Cromwell, Southampton, Clarendon, Locke, Charles II, Oates, le duc d'York, manque aux récits de Rapin-Thoyras, de Hume et de Burnet. Elle est ici pour la première fois. Il y a donc tout une révélation historique dans ce nouveau travail sur la vie de Shaftesbury. On y remarquera comment s'est grossi, sous la restauration de Charles II, l'océan populaire qui devait détruire le trône des Stuarts : on s'étonnera d'y découvrir à nu la vaste ambition de Louis XIV, versant sur l'Angleterre les trésors de la France, pour corrompre, en la domptant, son ennemie naturelle. La terreur que lui inspirait la prépondérance du commerce anglais et hollandais; son habileté à diviser deux puissances unies d'intérêts et redoutables par leur union; la suite et la cohérence de sa politique, tracée tout entière dans une lettre du ministre De Lyonne; ses démarches actives et pécuniaires, auprès des hommes qui pouvaient influer sur les mouvemens des nations; tout cela se montre et se dessine avec clarté dans la nouvelle vie de Shaftesbury. Indiquons spécialement à la curiosité une lettre fort remarquable de ce même De Lyonne, auquel M. Mignet, dans une récente publication, et M. de Talleyrand dans son *Eloge du comte Reinhart*, prononcé à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, ont rendu justice comme à l'un des plus clairvoyans diplomates de l'Europe moderne. C'est précisément cette grande habileté diplomatique, la réserve, la prudence de De Lyonne, qui, en lui assurant la supériorité dans sa carrière, devait le condamner long-temps à une sorte d'obscurité historique. Il y est demeuré plongé : « Il faut en effet qu'un tel homme (comme le disait si bien M. de Talleyrand, dans le discours que nous avons cité) soit doué d'une sorte d'instinct qui, l'avertissant promptement, l'empêche, avant toute discussion, de jamais se compromettre. Il lui faut la faculté de se montrer ouvert en restant impénétrable; d'être réservé avec les formes de l'abandon; d'être habile jusque dans le choix de ses distractions; il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve; en un mot, il ne doit pas cesser un moment, dans les vingt-quatre

était égale à celle de ses ménagemens. Shaftesbury savait qu'en laissant aller les choses, elles tendraient inévitablement à la restauration ; aussi encourageait-il l'apathie de Monk, pendant que ce dernier réunissant chez lui, tantôt les républicains, tantôt les royalistes, se donnait à chaque groupe

heures, d'être diplomate. » Or, ce diplomate parfait est un homme qui se voile, qui se dissimule, qui disparaît derrière les choses. — La figure de Shaftesbury est bien plus ouverte et plus franche. C'est l'homme d'intrigue et de parti dans le gouvernement constitutionnel. Après l'avoir admiré, on étudiera l'ambitieuse activité de Louis XIV, et l'on comparera les faits consignés dans notre travail avec la curieuse révélation qui a surgi récemment du sein de la même Académie des Sciences morales et politiques.

On sait en effet maintenant que Leibnitz fut chargé par le prince allemand de conseiller à Louis XIV l'envahissement de la Hollande, et d'exciter son ambition à se porter sur l'Égypte, à s'en emparer, et à ruiner ainsi, par une voie détournée, le commerce hollandais. En 1667, Leibnitz, alors âgé de vingt et un ans, était, à Nuremberg, secrétaire obscur d'une société non moins obscure d'alchimistes ; mais son grand esprit méditait déjà un plan de réforme du droit commun et du droit romain. Il fut rencontré dans cette ville par le baron de Boinebourg, ancien ministre de l'électeur Jean Philippe, archevêque de Mayence, qui était de son temps le directeur des affaires de l'Allemagne. Leibnitz fut présenté par le baron à l'électeur, qui l'attacha à son service. Jean Philippe avait obtenu en 1647 l'archevêché de Mayence par l'entremise de Mazarin, et depuis cette époque il était resté attaché aux intérêts de la France ; il avait contribué à la paix de Wetsphalie, et plus tard il contribua encore à la formation de l'*alliance du Rhin*, entre la France et les princes de l'empire germanique. Mais Lorsque Louis XIV menaça de porter la guerre en Hollande, l'électeur, prévoyant que cette guerre pourrait tourner plus tard au détriment de l'indépendance des princes allemands, chercha à l'éloigner ; et pour laisser un libre cours aux inimitiés de Louis XIV contre les Hollandais, il lui proposa d'aller ruiner leur commerce dans l'Inde en s'emparant de l'Egypte. C'est à cette occasion que fut rédigé le mémoire de Leibnitz. Le baron de Boinebourg, négociateur fort habile et très connu à la Cour de France, devait se rendre à Paris pour suivre cette affaire ; mais il en fut empêché, et Leibnitz, alors âgé de vingt-cinq ans, et conseiller de la cour de révision de la chancellerie de l'archevêque, quoique protestant, y vint à sa place. La première trace du projet de conquête de l'Egypte, dit M. Guhrauer, se rencontre dans une lettre de l'abbé de Gravel, résident de France à Mayence, lettre adressée au baron de Boinebourg, et datée du 19 septembre 1671, dans laquelle l'abbé de Gravel demande à Boinebourg de lui envoyer des livres sur l'histoire et la géographie moderne de l'Egypte. Cette

pour le chef spécial de ce groupe, et mettait, pour ainsi dire, un enjeu sur chacune des chances variées de cette loterie.

On avait eu soin d'éliminer du parlement tous ceux qui penchaient en secret vers le retour à la royauté. Peu importait à Monk la nuance du parti qui devait triompher,

lettre fut immédiatement renvoyée à Leibnitz avec une note de Boinebourg, et M. Guhrauer l'a retrouvée dans ses papiers.

Sur ces entrefaites, le résident de France à Trèves arriva à Mayence, chargé d'une mission secrète, pour annoncer à l'électeur que Louis XIV était fermement résolu à châtier les Hollandais, et pour lui demander quel parti il voulait prendre dans cette affaire. Cette communication inopinée dérouta singulièrement les projets de l'électeur, car son but, étant d'éloigner une guerre européenne, devenait bien difficile à atteindre, du moment que la guerre contre la Hollande était fermement résolue. Dès lors, la présentation du grand mémoire de Leibnitz, dit M. Guhrauer, devenait inutile, et le baron de Boinebourg ne devait pas beaucoup se soucier de venir à Paris suivre une négociation qui ne promettait aucun bon résultat. Mais Leibnitz, mieux pénétré de son sujet, ayant plus de confiance dans une idée devenue sienne par la méditation, attiré d'ailleurs à Paris par le désir de voir le monde et de s'instruire, remplaça Boinebourg dans cette mission. Tel est l'enchaînement des faits résultant du Mémoire de M. Guhrauer; cette découverte a produit une impression très vive. C'est un fait parallèle analogue, et non moins nouveau, que la secrète négociation de Shaftesbury avec ces mêmes princes protestans d'Allemagne, qu'il exhortait à soutenir la cause de l'église anglicane. On découvrira aisément le secret de la chute définitive des Stuarts dans la profonde ignorance de Charles II, auquel tous ces mouvemens du catholicisme et du protestantisme demeuraient étrangers, et qui s'estimait heureux pourvu qu'il touchât la pension de Louis XIV et qu'il allât au spectacle avec ses maîtresses. Nous donnerons dans un prochain numéro la fin de cette vie importante, mêlée à toutes les scènes de l'époque, et qui n'avait pas encore livré à l'histoire le mot de son énigme. Il a fallu, pour cela, que les Mémoires de Shaftesbury, rédigés par Martyn sur les papiers de la famille, sortissent des cartons où ils étaient restés ensevelis pendant un siècle. Nous devons dire toutefois que ces Mémoires manquent de cohésion; qu'ils sont souvent empreints d'un esprit de partialité révoltant, et que l'appréciation des caractères y est souvent fausse. La Rédaction de la *Revue britannique* s'est attachée à faire disparaître ces défauts. (Voyez le premier article, 19e livraison, juillet 1837.)

pourvu que Monk triomphât avec lui. Quant à Cooper (1), son désir était de fixer cette incertitude et de déterminer le succès vers lequel Monk devait inévitablement se tourner. Les républicains allaient lancer contre lui un mandat d'arrêt, lorsqu'il les prévint. Averti par un ami (le colonel Markham) que le mandat allait être signé, il se rendit chez la femme de Monk, femme d'intrigue et d'esprit, dont il avait su captiver la confiance; il lui représenta le triomphe des républicains comme un danger grave, non seulement pour lui, mais pour Monk. Elle l'écoute, le croit, circonvient son mari, dirige vers le même but les efforts de ses amis et de ses parens, et finit par le décider à faire rentrer au sein du parlement les membres éliminés. De cette mesure, secondaire en apparence, dépendait le sort des affaires. Il fut convenu que l'on garderait le silence; que le parti républicain ne connaîtrait rien de ce qui se tramait; et que les membres éliminés feraient leur rentrée à petit bruit. Convoqués dans une salle particulière de Whitehall, ils se rendent en foule à l'appel. On s'étonne. Leurs adversaires, ceux qui les ont bannis, ne peuvent se rendre compte de leur présence inattendue. Hazlerigg, le principal fauteur du républicanisme, va droit à Cooper et lui demande ce que signifie cette bizarre nouveauté.

« C'est vous qui paierez les frais de cette audace; le sang coulera, Monsieur.

— Le vôtre si vous voulez! Quant à votre mandat contre moi, n'espérez pas qu'il s'exécute : la prison que vous me prépariez ne s'ouvrira pas. »

A ces mots, Monk entra dans la salle, essaya de pacifier les esprits, prononça quelques excuses insignifiantes, et laissa les membres récemment réinstallés procéder à leur œuvre de restauration, renouveler et étendre les pouvoirs concédés au général Monk, et nommer un conseil d'état de trente-une personnes dirigé par lui-même et par Cooper. Chaque jour qui s'écoulait rendait plus rapide la pente générale vers la monarchie. Bientôt le serment à la république fut déclaré nul; l'im-

(1) Ashley Cooper, comte de Shaftesbury.

possibilité d'un gouvernement démocratique devint un lieu commun populaire. Ceux qui craignaient le plus le retour de Charles, proposèrent à Monk la couronne sous le nom de protectorat. L'ambitieux fut un moment séduit : le trône brillait à ses yeux ; et lui qui avait caressé avec tant de soin et de peines les probabilités du pouvoir, il se voyait à deux pas du but splendide qu'il avait toujours désiré sans oser l'espérer.

Le drame se compliquait ainsi. Un jour que les conjurés républicains essayaient de persuader à Monk qu'il était de leur intérêt commun d'accepter le protectorat, la femme de ce dernier, cachée derrière une tapisserie, prêtait l'oreille à leur conversation, et s'épouvantait de la perspective ouverte devant le cauteleux et ambitieux Monk. A peine instruite de ce nouveau mouvement politique, elle dépêche un affidé vers Cooper, son confident et son intime, et le met au courant de ces étranges nouveautés. — « Vous avez bien fait, répond Cooper. La découverte est importante : votre mari n'a ni la force ni la vivacité nécessaires pour échapper au danger de l'entreprise qu'on lui impose ; la ruine de vous et des vôtres en serait la conséquence immédiate et nécessaire. »

— « Aussitôt, dit le philosophe Locke, qui tenait du héros lui-même tous les détails de cette intrigue, Cooper fait convoquer le conseil d'état. Dès que les membres sont réunis, il renvoie les secrétaires et greffiers, déclare à ses confrères qu'il a les plus importantes communications à leur faire, ferme à double tour les portes de la salle, pose les clés sur la table, et accuse Monk d'aspirer au pouvoir. Les paroles dont se servait Cooper, vagues pour le reste de l'assemblée, claires seulement pour Monk, laissaient entrevoir qu'il était un traître, et lui prouvaient que ses desseins lui étaient connus. Il essaie de répondre, se trouble, proteste de sa fidélité, et achève, par cette protestation même, de persuader à tous ceux qui l'écoutent, la réalité des griefs qu'on lui impute. — « C'est très bien, reprend Cooper ; mais, si vous êtes sincère, prouvez-le : retirez leur commission à tous ceux des officiers de l'ar-

mée qui peuvent nous inspirer des soupçons. Faites cela à l'instant même et sans hésiter! »—La situation devenait périlleuse : Monk, pressé et circonvenu de toutes parts, consentit; et bientôt toutes les forces de terre et de mer se trouvèrent sous la main de Cooper.

Par ses ordres, le commandement de la Tour de Londres est donné aux créatures de la cour. Monk se trouve absolument sans pouvoir. Dans l'isolement qui l'effraie, il regarde autour de lui, prend conseil de sa crainte, juge les républicains perdus, aperçoit la tiédeur du peuple pour les doctrines et le souvenir de Cromwell, change insensiblement de position, et se résout à tout faire pour le roi, qui va reprendre le trône sans lui. Le peuple, qui voit si mal l'histoire, et l'histoire, qui est si souvent peuple, ont cru bonnement que Monk avait fabriqué la restauration de ses mains. Erreur complète. Il savait attendre, et n'estimait rien que sa sûreté. Acteur principal, mais plutôt apparent que réel, de cette grande affaire, il se montrait, pour ainsi dire, au sommet de tout, et l'on a pensé qu'il dirigeait tout. Son unique soin était le soin de ses intérêts. Chose digne de risée, que la manière dont s'écrivent les annales humaines; presque toujours d'après des apparences fausses, des illusions vulgaires, des niaiseries accréditées. De tous les noms de ceux qui concoururent à la restauration de Charles II, le plus nul, peut-être, et le plus égoïste du moins, fut celui de Monk; ame craintive, esprit soupçonneux, sans vue politique et ne cherchant qu'à se conserver. Eh bien! ce fut lui qui passa pour le grand moteur de la scène dont il était le dernier comparse.

Cooper, au contraire, dont la main active et habile dirigeait tous ces ressorts, Cooper restait caché derrière la toile. C'est là que l'histoire, si elle veut être vraie, doit aller chercher le restaurateur de la monarchie anglaise. Lui seul avait tout fait. Seul il avait placé Monk dans cette position embarrassante qui le forçait à trahir ses premiers engagemens et à devenir royaliste. Seul il avait pénétré les replis de ce

Monk, ce caractère timide, faisant des choses hardies par timidité. Charles II, exilé à Breda, et occupé de ses plaisirs, qui furent toujours le grand travail de sa vie, se tenait au courant de tous ces événemens, en suivait les variations plutôt secrètes qu'ostensibles, et attendait le moment de se montrer. Averti par Cooper, il charge lord Grenville d'un message pour le parlement qui allait s'assembler. Là (comme il arrive toujours dans ces occasions), le roi promettait le pardon le plus large et le plus général, en se réservant le droit des exceptions les plus nombreuses. On flattait le parlement; le roi protestait de son attachement pour le gouvernement constitutionnel. On rejetait pacifiquement les crimes des orages populaires sur un petit nombre d'hommes égarés qui n'appartenaient pas, disait-on, à la masse du peuple. Mais ces crimes, on avait soin de les flétrir si vivement, on les peignait de couleurs si odieuses, que l'on justifiait ainsi d'avance toutes les persécutions possibles contre ceux qui les avaient commis. Au sein du parlement, tout était prêt; la réponse se trouvait faite d'avance : la rentrée des membres éliminés avait décidé de tout, et il n'était pas difficile de prévoir la grave comédie qui allait se jouer. Le parlement avait pris son parti; il ne voulut voir dans la lettre du roi que le respect témoigné pour le peuple, et l'espèce de soumission affichée pour le régime parlementaire. Cela donnait au retour des membres républicains vers la monarchie une apparence de dignité, et l'humiliation générale se déguisait sous un air de noblesse et de grandeur.

La démocratie s'éclipse. Le gouvernement du *Covenant* tombe et disparaît. Ce parlement, dans lequel siégent tant d'hommes qui ont juré haine à la monarchie, déclare que le seul gouvernement possible, est celui du roi, de la chambre des pairs et des Communes. Une députation est envoyée à Breda, pour supplier le roi d'accepter la couronne sous laquelle la tête de son père est tombée. Cooper fait partie de la députation, mais confondu avec les autres membres. Les personnages qui l'entourent, les acteurs de Londres et les acteurs

de Hollande, jouets de sa politique, n'ont fait que remplir les rôles assignés par l'auteur du drame. La révolution du royaume avait germé dans la tête d'un seul homme, longtemps avant d'être dans la possibilité des chances futures. Charles II, qui avait vu son parti ruiné, les royalistes découragés, les Communes maîtresses de la Grande-Bretagne, et le peuple entièrement soumis aux formules républicaines des dernières années, n'avait rien espéré de pareil. Cette crise soudaine et inattendue l'étonna comme un prodige : c'est ce dont convient Locke, ami de Shaftesbury et contemporain de tous ces événemens. Ainsi Charles I[er] avait vu la révolution venir, sans se douter qu'il y allait de sa tête; et Charles II voyait la monarchie renaître, sans avoir un instant prévu sa résurrection.

Shaftesbury opère cette résurrection.

Voilà le grand acte qui décide de toute la destinée de cet homme politique, qui le porte au premier rang, qui place sous sa main tous les ressorts que l'ambition peut faire jouer, qui le rend dangereux, par conséquent suspect à ses maîtres, effrayés d'une connaissance intime des choses et des hommes; qui l'expose plus tard à leur haine et à leur colère, et qui le désigne d'avance comme l'un des adversaires les plus terribles de ceux qu'il a replacés sur le trône et qui détesteront bientôt son pouvoir. D'abord on le comble de faveurs; membre du conseil privé, gouverneur de l'île de Wight, colonel d'un régiment de cavalerie, puis chancelier de l'échiquier et sous-trésorier, enfin lord lieutenant du comté de Dorset, il est nommé baron Ashley de Winburn Saint-Giles. A Breda, le roi le distingue parmi les autres députés et avoue que c'est à lui surtout qu'il doit le rétablissement de sa fortune. La même déclaration se trouve répétée dans les lettres-patentes qui confèrent à Cooper le titre de baron.

Il aurait voulu que des conditions fussent imposées à la nouvelle royauté. Mais le flot des ambitions trouvant la voie ouverte et facile, se précipita vers le trône; et rendit inutiles les efforts de cet homme d'état clairvoyant.

Ashley Cooper avait bien prévu que des injures semblables à celles que le roi avait reçues, ne s'effaceraient pas de sitôt. Il avait deviné la marche que devait suivre la politique royale : pardon ostensible, cachant le désir d'une implacable vengeance ; attaques lentes et constantes contre ces libertés dont le triomphe avait été la mort de Charles Ier ; enfin lutte ouverte contre l'indépendance nationale, espoir de reconquérir l'ancienne puissance des rois absolus. Cooper savait d'avance tout ce qui allait se passer. Aussi avait-il essayé de porter Monk à stipuler des conditions assez dures, et obligatoires pour le monarque. Une restauration se fait comme une révolution : l'élan donné, tout se précipite. Le roi commence par la douceur, la générosité, la clémence ; il n'épargne pas les sermens ; il multiplie les protestations ; il exige, dit-il, de tous ses sujets, la tolérance et l'oubli ; puis tout à coup, six mois après son retour, il dissout le parlement, n'en convoque pas d'autre, et laisse ses sujets libres de méditer sur l'incertitude des promesses royales et les suites nécessaires des révolutions. Bientôt, malgré tant de promesses, on poursuit les républicains avec un acharnement barbare. Ne pas partager l'ardeur de vengeance qui s'est emparée de la cour, serait renoncer à toute influence dans l'état. Aussi Cooper, cet homme politique inexorable, mais souple pour son intérêt, se mêle-t-il à la meute des persécuteurs. S'il isolait son ambition, il se priverait de ses moyens ; il n'a pas ce courage ; on l'a déjà vu, son ambition est sa vie. Lui, noble de race, mais révolutionnaire depuis l'origine des troubles ; lui, qui s'est assis à la table et qui a serré la main de tous les héros de la république, il va prendre place au milieu de leurs juges. Moins barbare et moins vil toutefois que l'ancien républicain Denzil Holles, il ne joue pas le rôle d'accusateur public de ses anciens amis. Il donne les gages qu'il faut donner à la royauté restaurée ; c'est bien assez. On le voit, dans le procès de Hacket, interroger ce républicain et le faire conduire à la mort ; favorisant ainsi, par son nom et son exemple, le mouvement réactionnaire qu'il condamne et qui doit l'atteindre un jour.

Tout s'avance dans la nouvelle voie qui conduit à la monarchie absolue. Les Communes ont peur de sembler rebelles; le peuple, fatigué, a peur de provoquer de nouveaux troubles; le roi a peur aussi de ne pas donner assez de poids à son trône. Le parlement se montre ardent à faire toutes les concessions, et le monarque à les exiger. C'était une de ces époques de maladie morale qui s'emparent souvent des nations, et qui font commettre aux assemblées populaires des lâchetés dont un citoyen rougirait. Au milieu de ce paroxisme insensé, où une loi déclara punissable de mort quiconque soutiendrait que le roi était papiste; la liberté religieuse, les droits de la conscience, ceux du peuple, n'en furent pas moins attaqués dans leurs fondemens par plusieurs bills dont les dispositions sont une souillure pour les annales parlementaires de la Grande-Bretagne. Avides de conquérir la faveur royale, désirant se laver du reproche d'indépendance et de révolte si souvent fait à la chambre basse, les Communes ne se contentaient pas de décréter des lois qui tuent la liberté publique; elles en bâclaient plusieurs à la fois; elles s'étonnaient que la chambre des pairs n'imitât point leur précipitation; elles lui envoyaient message sur message, afin de hâter la démarche un peu lente de ce vieux corps aristocratique, au sein duquel l'esprit de liberté vivait toujours, et qui devait plus tard se couronner, en couronnant Guillaume III, le héros de 1688.

Ce fut surtout contre le bill qui plaçait les corporations des bourgs, et par conséquent toute l'Angleterre sous la main royale, que la chambre haute s'éleva fortement. Cette position particulière de l'aristocratie mérite d'être observée. La restauration ne l'humiliait pas. Elle n'était forcée à aucune palinodie; elle avait toujours été hostile à la république, et, comme elle n'avait rien à se faire pardonner, elle se montrait fière et hautaine. Prévoyant dans l'avenir la destruction possible de ses priviléges personnels, si l'on mettait une fois la hache dans l'édifice des vieilles franchises anglaises, elle se défendait en les défendant. Le coup partait donc précisément du point que les royalistes avaient dû le moins

soupçonner. Le chef de cette opposition était Cooper. Dès qu'il avait vu la monarchie absolue poindre dans le conseil, il s'était promis de n'en pas laisser le développement libre. Son habileté ne s'était pas rattachée aux Communes, à la fois décréditées par leur révolte antérieure et par leur palinodie actuelle; mais les fils de sa nouvelle intrigue trouvaient un point d'appui dans la chambre haute, dont la physionomie était mécontente et l'attitude déjà hostile.

En effet, un noyau d'opposition ne tarde pas à se former autour de Cooper. Il grossit, il devient solide à mesure que les événemens avancent et que la cour poursuit ses desseins.

Prorogé, puis rappelé, le parlement conserve la même position : les Communes restent serviles, les pairs lèvent la tête. On veut forcer les membres des corporations à jurer qu'ils regardent comme illégale et digne de mort toute prise d'armes non commandée par le roi. On essaie de rétablir une chambre étoilée; on essaie de faire entrer dans tous les statuts le principe de l'obéissance passive. Le peuple se tait et se soumet; la noblesse murmure; le gouvernement marche à son but. Un nouveau sujet de mécontentement vient encore aggraver la désaffection de l'aristocratie. Dunkerque, possédé par les Anglais, est revendu à la France. L'orgueil et l'intérêt national se trouvent à la fois blessés; une clameur universelle effraie le ministère et la cour. Pour la première fois, depuis la restauration, le sentiment public ose se manifester; et l'indolent Charles II, frappé de cette unanime réclamation, écrit lâchement à Louis XIV, lui demandant sa protection en cas de troubles, et surtout le priant de lui adresser *une lettre* honnête, civile, reconnaissante, dans laquelle on pût voir tout le cas que sa majesté le roi de France fait des procédés généreux du roi d'Angleterre. En vain les marchands de Londres adressèrent-ils au roi une députation chargée de lui représenter que Dunkerque, enlevé au commerce anglais, porterait à ce dernier un coup mortel; en vain Ashley Cooper déploya-t-il son éloquence et la force de sa logique pour faire comprendre le danger, l'imprudence et la

folie d'une telle transaction : elle fut conclue, en dépit des réclamations de tous les partis, et l'on peut dire qu'à dater de cette époque, la révolution de 1688 devint inévitable.

Le rôle de Cooper grandit à mesure que la popularité et le crédit de la cour continuent à s'affaiblir. Les Communes, toujours serviles depuis qu'elles ont calculé l'inutilité de la révolte, vont au devant des désirs du roi. Tout souvenir de liberté se perd et s'ensevelit dans l'adulation la plus lâche. L'acte d'Uniformité, contraignant toutes les consciences à passer sous le même niveau, met le dernier sceau à la prostration universelle. Dans les débats auxquels ces diverses lois donnèrent lieu, Ashley Cooper joua constamment le même rôle, devinant et suivant avec exactitude et habileté le cours de l'opinion populaire, favorisant toujours les dissidens et les protestans, jamais les catholiques; attestant son dévoûment pour le roi et la monarchie, mais prévoyant que tout le secret du pouvoir et de la popularité serait bientôt dans une opposition systématique et courageuse. En effet, le fond du génie national, l'amour de la liberté, devait triompher du servilisme transitoire qui caractérisait une époque de réaction.

La nouvelle opposition aristocratique avait pour chef et pour type Ashley Cooper. Il représentait cette portion de la noblesse qui ne prétendait pas laisser le trône usurper tout le pouvoir. Un autre homme se trouvait en face de lui chargé de défendre les intérêts de la monarchie et d'en étendre le domaine : c'était Clarendon, écrivain distingué, homme à la fois grave et courtisan, philosophe et ambitieux, respecté par le peuple et tourné en ridicule par la cour, nécessaire au roi, qui n'avait aucun goût pour lui, désagréable aux courtisans, dont il contrariait les habitudes légères et débauchées. En mariant sa fille au duc d'York, il s'était associé à tout le mouvement catholique et avait donné au parti absolu un gage qu'il ne pouvait retirer. Les théories politiques de Clarendon ne devaient avoir aucun accomplissement dans l'avenir, et ses thèses de morale générale se trouvaient souvent inexécutables

dans la vie réelle. Cooper, au contraire, voyait l'avenir et les faits. La scission totale de ces deux hommes commença au moment où le roi, dans sa disette, s'avisa de vendre Dunkerque. Clarendon, fidèle à sa mauvaise politique, fut le grand promoteur de cette mauvaise mesure que Cooper repoussa avec énergie. Dès lors, leur hostilité fut complète; ils se trouvèrent à la tête de deux partis dont les efforts, tantôt se développèrent ouvertement, tantôt se cachèrent dans l'ombre, et dont la lutte devait remplir trente années. Clarendon admettait la nécessité des persécutions; Ashley la repoussait. Clarendon s'appuyait sur le duc d'York, patron des catholiques; Ashley favorisait les protestans.

Ashley avait pour ami principal et pour appui lord Southampton, son parent, un des hommes les plus distingués de l'époque par la probité, l'élévation de l'ame et la force de l'esprit. Nommé chancelier de l'échiquier, Ashley essaya de mettre de l'ordre dans les finances; il corrigea une foule d'abus qui s'étaient introduits dans cette gestion, tenta de détruire les monopoles, favorisa le développement des manufactures et accrut l'extènsion rapide de l'industrie. Il pressentait l'influence qu'elle ne manquerait pas d'avoir sur les destinées de l'Angleterre: il savait que protéger l'industrie c'était entrer dans les dernières profondeurs de l'esprit national; que de toutes les flatteries adressées au génie anglais, la plus séduisante comme la plus généreuse serait celle qui ferait fructifier ce champ si vaste du commerce britannique. On ne tarda pas à reconnaître cette disposition de Shaftesbury; le groupe de ses partisans devint plus nombreux et plus puissant; on s'accoutuma à le regarder comme le chef et le guide de tous les intérêts patriotiques: excellente position dans une époque où la cour faisait faute sur faute et ne cessait point de s'aliéner les cœurs des citoyens.

Le principe protestant régnait dans la masse. Il s'alliait d'une manière intime au principe de liberté. Le principe catholique, secrètement défendu par la cour, ouvertement professé par le duc d'York, épouvantait ceux qui voyaient en

lui le plus redoutable ami du pouvoir absolu. C'était se cramponner à l'arche sainte et devenir l'athlète des libertés publiques, que de s'avouer le promoteur du principe protestant. Shaftsbury n'y manqua pas. Telle fut toutefois son adresse, qu'il sut ne point compromettre sa position de cour, et que personne ne put lui reprocher une alliance réelle avec les ennemis de la restauration.

La guerre de Hollande, entreprise en haine de ces républicains, donne la mesure des sentimens de la cour. On voit combien elle tient à ses haines, combien peu elle consulte l'intérêt réel des citoyens, quel besoin profond de vengeance avaient laissé en elle les événemens passés, et combien servilement elle se trouve soumise aux volontés de la France qui la solde.

N'osant attaquer le protestantisme, c'est aux dissidens que la cour porte les premiers coups. Ils forment l'avant-garde et comme la cohorte avancée de l'armée protestante; on a soin de les en détacher pour leur faire supporter toute la violence des persécutions; on espère qu'ils ne seront défendus ni par les catholiques ni par les protestans : ils sont détestés des premiers comme les plus dangereux parmi les partisans de Luther, et repoussés des autres comme de faux frères qui, tout en partant du même principe, ne veulent pas se rattacher à l'église anglicane. On pousse la persécution jusqu'à exiler de la capitale tous les ministres qui ne se conforment pas à la foi anglicane : ridicule et basse persécution contre laquelle Ashley s'élève de tout son pouvoir; ce qui lui vaut un surcroît de popularité. On prétend forcer tous les ecclésiastiques à jurer que jamais, sous aucun prétexte, ils n'essaieront d'introduire le moindre changement dans la forme de l'état. Ashley prouve la folie de cette clause, démontre la nullité des sermens forcés, représente les conséquences désastreuses qui pourront en résulter, et ne peut réussir à faire rejeter le bill. Bientôt après, les Communes veulent étendre encore cette tyrannie imposée à la conscience, et proposent un autre bill, d'après lequel tous les citoyens indistinctement devraient prêter le même serment. Dans son attaque contre

ce second bill, Shaftesbury fut plus heureux : la chambre haute le rejeta, mais à une majorité de trois voix seulement.

Ashley faisait mouvoir toute l'opposition de la chambre haute : Ashley, qu'une chute grave avait rendu débile et presque impotent. Un abcès s'était formé à la suite de cette chute, et on n'avait pu le guérir. Locke, le philosophe, donna à son illustre ami le conseil de pratiquer un syphon au moyen duquel les humeurs s'écoulèrent : ce syphon d'argent joue un grand rôle dans les pamphlets, les libelles et les méchans vers de l'époque. Une infirmité qui n'avait rien de déshonorant, s'y trouve sans cesse rappelée. Mille railleries tombent sur Ashley, comme s'il eût été coupable d'un crime, et comme si cet accident fortuit n'avait pas, par ses suites malheureuses, quelque chose de déplorable et non de sujet à l'ironie ; tant les haines politiques renferment de bassesse et de misère !

Dans toute cette affaire, Charles II, toujours trompé et toujours croyant qu'il trompait, se jouait à plus fort que lui. L'homme politique habile et supérieur était Louis XIV, qui, connaissant les besoins et les folies du roi d'Angleterre, employait cet instrument pour préparer la conquête de la Hollande. Il exploitait, non sans habileté, la haine de la cour contre les républicains hollandais ; fomentait la guerre, divisait l'intérêt protestant, armait l'un contre l'autre deux alliés naturels, et se réservait la haute main du catholicisme vainqueur. Il suivait ainsi le conseil qui lui avait été donné par De Lyonne, ancien élève du cardinal Richelieu, et politique consommé dont on ne lira pas sans intérêt la lettre suivante, écrite en 1666.

« Sire,

» Les circonstances sont telles aujourd'hui, que la prudence
» de Votre Majesté estimera sans doute convenable de donner
» un peu de répit à votre guerre avec l'Espagne, pour vous oc-
» cuper d'une autre matière. Votre Majesté ne pouvait pas dési-
» rer d'occasion plus favorable que la nouvelle guerre qui vient

» d'éclater entre les Provinces-Unies et la Grande-Bretagne.
» La divine Providence semble offrir cette occasion à Votre
» Majesté, non seulement pour vous constituer arbitre des dif-
» férends survenus entre ces deux nations, mais pour agrandir
» votre puissance, mais pour consolider celle de la France,
» mais pour vous mettre à la tête de tous les catholiques, et
» faire de vous l'instrument des desseins de Dieu. Vous pou-
» vez, grace à cette occasion, ruiner à bien peu de frais les
» deux seuls pays qui vous soient redoutables, ou les réduire
» à une condition telle qu'il leur devienne impossible de
» compter parmi vos adversaires. Que la guerre continue. Les
» Anglais ne pourront s'empêcher d'implorer l'alliance et
» l'amitié de Votre Majesté. Quant aux Provinces-Unies, elles
» dépendent de vous dès aujourd'hui : sans votre secours elles
» ne sont rien ; continuez donc à favoriser l'énervement de
» l'un et de l'autre peuple, qui, bientôt, réduits à l'impuis-
» sance, ne pourront contrarier vos justes desseins. Mais que
» Votre Majesté n'aille rien entreprendre avec trop d'empres-
» sement et mal à propos ; assurez-vous d'abord que les deux
» nations sont suffisamment affaiblies ; sans quoi la scène chan-
» gerait en un moment, et les mêmes puissances qui sont au-
» jourd'hui à couteau tiré, s'uniraient par le motif et la maxime
» de l'intérêt personnel, pour défendre le rempart commun.
» Ce serait un trait d'admirable prudence de les laisser se rui-
» ner mutuellement ; de rester spectateur de leur lutte ; de
» souffler le feu adroitement ; de faire assez de bruit et de se
» donner assez de mouvement pour paraître s'intéresser beau-
» coup à vos alliés les Hollandais. De temps en temps envoyez-
» leur quelques secours peu considérables, qui les encoura-
» gent et les aident à se perdre. Que tout le poids de la guerre
» tombe sur eux, et quand Votre Majesté les verra réduits au
» point de ne vous être plus redoutables, tombez sur eux.
» Vous n'avez absolument à craindre qu'une chose, Sire : c'est
» la ligue de l'Angleterre, de la Hollande et de la maison d'Au-
» triche. Les Hollandais, ainsi que la plupart des peuples du
» nord, n'en seraient pas éloignés. L'expérience des temps

» anciens, Sire, et la connaissance du présent, me forcent à » vous déclarer en toute humilité, que cette union est ce qui » peut arriver de plus fatal à la couronne de France.

» De Lyonne. »

Ressorts mystérieux de la politique, que l'histoire ne dévoile et ne livre au jour qu'après une longue suite d'années; vil mélange d'intérêt sordide et d'ambitions vehémentes, toujours cachés sous l'apparence de l'utilité générale et du désintéressement le plus pur. Lorsque après avoir lu les panégyristes qui se prétendent historiens, et les satyriques auteurs de romans contre les rois, on découvre au fond des archives diplomatiques une de ces pièces irrécusables qui ne laissent point de doute, dont l'authenticité est prouvée, dont le but est évident, et où se trouvent révélés les véritables mobiles des traités de paix et des batailles; tant de petitesse effraie; ce cadavre de l'histoire fait peur. On se repent de s'être laissé séduire aux déclamations des rhéteurs et tromper par les lieux-communs de l'historien; chaque personnage et chaque événement retrouvent leur place réelle, et l'on s'habitue à ne plus rien croire de ce que les annales humaines renferment.

Shaftesbury avait deviné tous les desseins du roi de France. Chef du parti national encore faible, il encourageait ses efforts timides; guide d'autant plus précieux pour ce parti, que nul ne pouvait contester les gages donnés par lui à la cause royale. Le rejeter dans la disgrace eût été une ridicule inconséquence; sa popularité s'accroissait sans détruire son crédit à la cour. Ashley condamna la guerre de Hollande, soutint la cité de Londres dans toutes les prétentions qu'elle souleva, se constitua le défenseur de chaque liberté publique et privée, s'opposa vivement à ce que la guerre fût déclarée aux Hambourgeois, guerre qui devait entraver le commerce britannique; enfin, par cette conduite grave, simple, habile, droite en apparence, Shaftesbury devint en peu de temps le seigneur le plus influent et l'homme le plus populaire du royaume. Non seulement l'Angleterre, mais le protestantisme tout entier l'a-

vouaient et l'adoptaient. On le regardait comme l'homme nécessaire de ce parti; se faire croire nécessaire, c'est le devenir. « Lord Ashley, dit le premier journaliste de l'époque, Leclerc, » dans sa *Bibliothèque choisie*, était en apparence très mo- » déré; mais il se montrait intraitable sur le point de la reli- » gion romaine pour laquelle il avait une aversion invincible; » il n'était pas mieux disposé à l'égard du pouvoir arbitraire » et tyrannique; c'est une chose connue de tous ceux qui » ont eu commerce avec lui ou qui en ont ouï parler à ceux » qui l'ont connu. » Voilà, en effet, l'opinion générale que l'on se faisait de Shaftesbury, assez indifférent au fond en matière religieuse.

L'intérêt des puissances maritimes était alors un intérêt de liberté; par un hasard qui pourra surprendre ceux qui n'étudient pas l'histoire dans ses ressorts secrets, les puissances maritimes et protectrices de l'indépendance étaient aussi celles qui avaient embrassé le protestantisme; tant les principes de la liberté religieuse et de la liberté civile sont étroitement unis; tant il est vrai de dire que rien, dans la grande chaîne historique, ne se trouve isolé.

Le duc d'York, ses courtisans et ceux qui favorisaient en Angleterre les intérêts catholiques se trouvaient donc en hostilité flagrante avec l'intérêt national. Ce dernier, se sentant blessé, essayait une sourde révolte à laquelle le roi, pour protéger ses plaisirs et échapper aux ennuis du gouvernement, n'opposait que des promesses équivoques, des mystifications et des délais. La conduite de Charles II, qui après tout n'était pas sans adresse pour un homme indolent et voluptueux, le plaçait entre les deux partis; trompant l'un et l'autre par une apparente sympathie, et laissant les années s'écouler sans aucune décision, sans autre parti pris que de se conserver. Au groupe catholique, très fort dans le sein de la cour, et que le roi ne voyait pas de mauvais œil, s'opposait le groupe protestant, qui, commandé par lord Ashley et lord Southampton, se composait des lords Roberts, Manchester, Northumberland, Leicester, Sandwich et Anglesey; ils

repoussaient les lois pénales contre la liberté de conscience, luttaient contre les intrigues de la France et se portaient défenseurs de l'intérêt protestant. Nous avons déjà vu Ashley former ce parti et préparer le sillon dans lequel germa l'esprit national, vainement contrarié, mais toujours actif jusqu'à la révolution de 1688. Ashley surtout voulait que l'on fît la paix avec la Hollande, puissance à la fois maritime, protestante et libre; les Provinces-Unies, qui connaissaient la part prise par lui à la rédaction du traité de paix, chargèrent leurs ambassadeurs de lui rendre visite et de le remercier expressément.

Ainsi s'était élevé, à travers les variations politiques du temps le plus troublé, un simple gentilhomme de province, sans autre appui que son talent, et devenu le premier homme du royaume; infidèle d'abord à sa caste, puis à la république, enfin au parti absolu, sans que rien ait pu altérer la considération générale dont il jouissait; suspect à tous, redouté de tous, recherché par tous. Pendant qu'il grandissait, son ennemi politique se précipitait vers la ruine. Clarendon, représentant du torysme, avait offensé tout le monde; son avidité et sa hauteur blessaient le roi lui-même. Promoteur de tous les actes tyranniques, on se souvenait qu'il avait pris sous son égide le bill célèbre d'après lequel appeler le roi papiste était un crime capital. Sa moralité au milieu d'une cour livrée à la débauche, les austères leçons qu'il osait donner, complétèrent sa disgrace. A peine les sceaux de l'état lui furent-ils enlevés, la chambre des Communes l'accusa de haute trahison. Ne croyez pas que Shaftesbury va triompher du malheur de son adversaire; il s'abaisserait en poursuivant avec acharnement un homme déconsidéré et perdu; son ambition est trop haute pour ne pas le sauver d'un tel danger; il demande au contraire que Clarendon ne soit pas poursuivi, se place au dessus de l'homme dont il a l'air de mépriser la défaite, le laisse irriter les deux chambres par une défense altière et déplacée; et finit par le voir, banni, se réfugier en France, où il terminera ses jours.

Le crédit de la France tombe avec celui de Clarendon. Louis XIV s'effraya de cette velléité inattendue d'indépendance, qui pourrait détruire tous les plans dont la lettre du ministre De Lyonne a donné le détail. Il se hâte d'envoyer Ruvigny à la cour de Londres pour s'assurer des intentions royales et sonder les véritables secrets de Charles II ; il craint cette alliance protestante que Guillaume III doit accomplir un peu plus tard. Charles II est moins redoutable, il n'a pas le courage de résister au duc d'York et aux influences dont on l'entoure ; le triomphe de Shaftesbury et des doctrines populaires est passager. Ce court intervalle, que l'on peut appeler l'âge d'or de Charles II, donne naissance à plusieurs lois favorables aux protestans, et par conséquent aimées du peuple. Alors éclot la triple alliance, si dangereuse pour Louis XIV, et dont sir William Temple fut le promoteur. La Suède, la Hollande et l'Angleterre s'unissent en faveur du protestantisme contre le catholicisme de Louis XIV : terrible menace, dont le ministre De Lyonne avait prévu toute la portée, et dont il était réservé à Guillaume III de faire tomber le poids sur son ennemi. D'autres réglemens d'administration, quelques mesures en faveur des dissidens, le ton populaire des discours du roi au parlement, signalent l'influence de lord Shaftesbury. Pendant que le garde des sceaux, sir Orlando Bridgeman, assume la responsabilité de ces actes en face de la cour et des papistes, Shaftesbury, qui seul les a conçus et tramés, recueille la faveur générale qui s'y trouve attachée. Dans le cas d'un revirement, sir Orlando seul eût succombé : si les choses eussent demeuré dans le même état, tout le crédit en restait à Shaftesbury seul.

Cependant Louis XIV n'était pas oisif ; la pénurie de Charles II lui était révélée par ses agens secrets ; il savait que ce roi sans courage, ne voulant pas demander de l'or à son parlement, mais voulant de l'or pour ses plaisirs, viendrait tôt ou tard à discrétion. Il avait même la prudence de rester sourd aux premières ouvertures qui lui étaient faites ; contraignant ainsi Charles II à s'humilier davantage et à demander

moins. Non seulement on avait épuisé le trésor pour satisfaire aux exigences toujours croissantes des maîtresses du monarque et aux dissipations de ses favoris; mais il avait fallu fomenter secrètement les intrigues catholiques, payer des espions, solder des prêtres et des écrivains; la majeure partie des revenus de l'Irlande avait été ainsi détournée de son but réel. Tous les jours, la disette augmentait. Plus les finances s'obéraient, plus le duc d'York revenait en faveur; il poussait à l'alliance avec Louis XIV, et cette alliance devait remédier aux plaies financières de Charles II.

Le roi n'osait pas encore se déclarer l'ennemi d'Ashley, conseiller habile et environné d'un parti si puissant. Souvent amusé par la conversation ingénieuse et brillante de son ministre, il paraissait, avec la perfidie ordinaire des hommes faibles, le combler d'amitiés et de faveur, au moment même où il écrivait à Colbert : *C'est le plus faible et le plus lâche de tous les hommes.* L'argent du monarque français, versé à flots sur toutes les classes de citoyens, et spécialement sur les membres influens de la chambre des Communes, constituait au sein même de l'Angleterre un parti français, dont lord Ashley avait soin de se détacher autant qu'il lui était possible.

On trouve dans sa vie, comme dans celle de tous les hommes politiques, mille petits charlatanismes destinés à frapper l'attention du peuple; anecdotes évidemment arrangées pour consolider une position et stimuler la sympathie de tous. César et le cardinal de Retz ont souvent employé ce moyen sûr, que Shaftesbury n'a pas dédaigné. En voici un exemple. Cosme de Médicis, duc de Toscane, visitait l'Angleterre. Les seigneurs du parti français s'empressaient d'imiter, pour l'accueillir, les fêtes brillantes de Louis XIV. Ashley s'emparant de cette occasion pour signaler son patriotisme, donna au contraire une fête tout anglaise au noble étranger, qui ne manqua pas d'en faire la remarque. — « Que d'autres, lui dit-» il, se plaisent à vous traiter à la française; je ne puis me » résoudre à changer mes habitudes nationales; toute ma fête

» est anglaise. — C'est le plus grand honneur que vous puis-» siez me faire, répondit le prince. » Réponse qu'il ne manqua pas de faire reproduire dans les pamphlets, dans les papiers publics et dans les conversations de ses nombreux amis. Le trésor s'épuise ; les intrigues de la France redoublent d'intensité; le parti d'York fait triompher le papisme. Comment agira lord Ashley? Il voit que le torrent de la faveur de la cour se précipite nécessairement vers le catholicisme et l'autorité absolue. Il reconnaît dans la masse du peuple une grande haine sans doute, mais l'incapacité actuelle de satisfaire cette haine. Tout en prévoyant la victoire définitive du principe protestant et libéral, il s'aperçoit que cette victoire sera nécessairement précédée d'une lutte ; et cette lutte, d'une attaque violente contre la liberté. Le parti que prend lord Ashley est celui de l'astuce, non de la droiture. Il cède au roi, suit, mais de loin, le char du parti qui a le plus de force actuelle; paraissant en servir le succès et s'y inféoder d'une manière sérieuse; mais, en réalité, se prêtant aux chances de l'avenir pour en accepter le bénéfice quel qu'il pût être.

L'infâme transaction qui mettait Charles II à la solde et à la remorque de Louis XIV, avait pour principal auteur le duc d'York, auquel le duc d'Arlington s'était attaché. Après lui venaient Buckingham et Lauderdale. Enfin Ashley, beaucoup moins ardent que les autres et paraissant se plier à la nécessité, terminait cette liste. Il paraît même que la pluie d'or et de faveurs versée par Louis XIV et Colbert sur tous ceux qui favorisèrent son alliance avec Charles II, ne fut point fructueuse pour lord Ashley. On ne voit pas son nom figurer dans la liste des présens magnifiques offerts par le ministre au nom du monarque corrupteur. Pendant que, de l'aveu de Charles II lui-même, d'Arlington recevait une pension de dix mille livres sterling; pendant que Buckingham signait son traité particulier, moyennant deux cent mille livres sterling; Shaftesbury, quoique fort embarrassé dans ses affaires, se tenait à l'écart, et ne souffrait pas que son nom fût flétri dans cette honteuse négociation. Il y a quelque chose de ro-

manesque à la fois et de révoltant dans la plupart des circonstances que l'histoire a rattachées à cette grande intrigue. Buckingham avait pour maîtresse la comtesse de Shrewsbury. Le comte découvrit l'intrigue et força l'amant de sa femme à lui répondre sur le terrain. La lâcheté naturelle de Buckingham s'arma d'un courage momentané; il alla se battre, accompagné de la comtesse qui, habillée en page, fut témoin du combat et vit son mari tomber sous l'épée de son amant. La signature du traité d'alliance entre Louis XIV et Charles II, valut à cette femme une pension de dix mille livres que lui assura le roi de France.

La nouvelle administration coupable de cette bassesse portait un bizarre sobriquet; elle se nommait la *Cabale* : nom que l'histoire a conservé pour le flétrir et qui se composait des cinq initiales de Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley et Lauderdale. Le chef de cette Cabale était le duc d'York; lui seul dirigeait le conseil : Ashley n'y était entré que dans l'espoir de ruiner Arlington, intime ami et conseiller secret du duc d'York. On se défiait de la sincérité d'Ashley auquel on ne dévoilait qu'une partie des secrets de l'état. Ashley, formant une opposition sourde, laissait le duc de Buckingham se charger de l'hostilité ouverte; c'était l'étourdi, le léger, le fantasque, le vaniteux Buckingham qui ouvrait la tranchée. Comme il amusait le roi et qu'il était sinon le plus spirituel au moins le plus débauché des hommes de cour, Ashley ne doutait pas que la victoire ne dût lui rester. « Les vents se déchaînent, dit Shaftesbury dans une lettre adressée vers ce temps à l'un de ses amis; et nous vivons dans d'horribles tempêtes. Ceux qui faisaient chasser leurs chiens ensemble, se donnent la chasse l'un à l'autre; je crois en définitive que le cavalier l'emportera. » Le cavalier était Buckingham, alors grand maître de la cavalerie.

Cependant, lord Ashley vit bientôt jusqu'où l'on prétendait aller; il compara la haine profonde de la nation pour le catholicisme avec la résolution prise d'introduire cette religion dans l'état; et sa pensée s'arrêta douloureusement sur les

désastres qui allaient en résulter; mais surtout, il faut bien le dire, il craignit pour son avenir. Jamais le génie anglais ne pardonnerait à ceux qui se mêleraient de ces affaires. Il essaya donc de dissuader le roi, mais en vain. Les engagemens étaient pris; Charles II avait besoin de l'argent de Louis XIV, et lui même s'était déjà converti au catholicisme.

Un jour que le roi avait invité à dîner, à sa table particulière, Buckingham, Ormond et Clifford, lord Ashley reçut un message par lequel on le priait de venir les joindre au dessert. Charles II aimait cette conversation brillante, piquante, spirituelle, distinguée de Shaftesbury : à son arrivée, ce dernier s'étonna de trouver les nobles convives dans un état d'ivresse fort avancé. Sans se déconcerter, sans paraître s'apercevoir de ce qui s'était passé, Ashley remplit son verre, semble partager la débauche commune, invite à boire le roi et ses complices; et quand la tête leur a tourné à tous, il obtient d'eux la confession complète d'une conversion définitive au catholicisme. Le voilà instruit par cette combinaison de hasard et d'adresse. Bientôt il se met à l'œuvre, et essaie de détacher Buckingham et Lauderdale de la conjuration catholique; l'un, esprit léger, violent au début des entreprises, sans opiniâtreté, sans vigueur et sans principes; l'autre, politique timide et faible, mais homme d'esprit. Le premier paya lord Ashley de paroles vaines; le second repoussa ses ouvertures, parce que, disait-il, on ne pouvait lutter contre le courant. A la fin de leur conversation qui fut vive et longue, il s'écria : « Faites comme vous voudrez, milords, pour moi, mon parti est pris. »

La situation d'Ashley dans le conseil devenait difficile. Il avait donné les mains aux premiers actes de la conjuration catholique; c'était à ce prix qu'il était resté dans les affaires, il en refusait les conséquences : ce qui paraissait peu logique. Ses seuls appuis étaient le prince Rupert et Coventry, secrétaire d'état. Cette petite minorité du conseil montrait du courage, mais était constamment battue. Shaftesbury se mit à chercher ailleurs des appuis. La jeune noblesse protestante

murmurait déjà hautement; les émissaires et les amis d'Ashley fomentèrent cette secrète flamme. Il n'était point facile de tirer un parti utile de ces jeunes gens livrés à toute espèce d'excès, sans cesse ivres dans les tavernes, déshonorés par des bassesses, livrés à mille folies, éloignés de toute pensée politique. Chacun d'eux était prêt à lui répondre, comme Rochester : « Que voulez-vous? plus j'ai de vices, et mieux je fais ma cour! » — L'intérêt protestant se trouvait bien mal défendu par cette aristocratie perdue de mœurs; et Shaftsbury, qui voulait donner plus de force et de puissance au noyau central de son opposition, crut devoir s'adresser aux petits princes d'Allemagne, dont tous les intérêts se trouvaient être protestans, et qui lui promirent, en effet, alliance, argent et secours. Par ses menées secrètes, ses démarches apparentes, Ashley se plaçait ainsi à la tête des espérances, des regrets, des amours et des haines populaires. Homme de cour qui se trouvait en dehors de tout le mouvement de la cour, et qui cependant s'imposait à elle; tribun du peuple qui voilait ses intrigues sous les broderies du courtisan; homme vraiment extraordinaire; à la fois sur les premiers plans de la guerre des partis et dans les dernières profondeurs de leurs intrigues secrètes; d'une extrême force et d'une extrême souplesse; d'une ambition prévoyante qui ne sacrifiait jamais l'avenir au présent; d'autant plus difficile à bien juger qu'il a été de tous les partis, qu'il a soutenu toutes les opinions, qu'il a été royaliste, républicain, partisan et adversaire du traité avec la France, et que, pour reconnaître sa haute et puissante capacité, il faut la suivre à travers toutes les variations d'une politique souterraine.

Les secours promis et donnés par Louis XIV devenaient insuffisans à l'avidité de Charles. Louis n'était pas content; il eût fallu, pour lui plaire, des gages encore plus certains, se déshonorer davantage; Charles II s'avisa d'un moyen expéditif pour se passer quelque temps encore d'un si périlleux concours. Il ferma l'échiquier, c'est-à-dire qu'il fit banqueroute. L'opposition de Shaftesbury à cet acte de mauvaise foi

fut éclatante. Dans un pamphlet dont lui-même semble avoir été l'auteur, on lui avait imputé la première idée et le plan de cette banqueroute; il se justifia par une lettre adressée à Locke, et dont les copies circulèrent dans le public. Il gagnait considérablement à tout cela; il y gagnait l'intérêt de l'innocence persécutée, et l'amitié du peuple, le dévouement du commerce dont il se constituait l'athlète.

Le mécontentement excité par cette banqueroute honteuse augmenta lorsque la cour fit publier son prétendu édit d'indulgence, destiné à favoriser le catholicisme. Tout se dirigeait dans la voie que Louis XIV avait tracée; tout marchait selon les désirs de ce monarque et de Colbert. La guerre de l'Angleterre contre la Hollande satisfaisait pleinement les désirs du roi de France. A mesure que l'on s'éloignait de la première époque et du premier enthousiasme de la restauration, l'opinion populaire reprenait de l'audace; elle se déclara ouvertement, d'abord contre la banqueroute, ensuite contre la guerre déclarée à la Hollande. Shaftesbury, en soutenant dans le conseil même ces opinions favorables aux intérêts de la nation, leur donnait un grand poids.

Il fallait se défaire de ce complice perfide, de cet ennemi qui s'était glissé dans le camp : résultat d'autant plus difficile à obtenir, que le roi aimait lord Ashley, dont la conversation lui plaisait beaucoup. Que firent le duc d'York et ses amis? Pour détruire le crédit de l'homme qu'ils redoutaient, ils lui proposèrent le titre et le rang de lord trésorier (ministre des finances). S'il acceptait, il se trouvait chargé de la responsabilité la plus dure et prenait sur lui les misères et les dangers dans lesquels ses prédécesseurs avaient entraîné les finances de la Grande-Bretagne. Refusait-il; le voilà perdu dans l'esprit du roi. Depuis la fermeture de l'échiquier, depuis la banqueroute déclarée, tout emprunt était devenu impossible, toute ressource était détruite.

Shaftesbury accepte, mais sous la condition expresse que la paix sera immédiatement conclue avec la Hollande. Excellent

moyen évasif, qui d'un seul coup minait toute la politique du roi de France, rendait à l'administration sa popularité perdue et rouvrait les sources taries du crédit public. Les membres catholiques du conseil furent désarçonnés. L'adroit politique partit pour la campagne, laissa la première ardeur du mécontentement royal se dissiper, et continua ses trames secrètes avec les princes protestans d'Allemagne. Un nommé Schrotter était l'agent intermédiaire de ses desseins, dont tout le détail s'est retrouvé dans les papiers de Shaftsbury. Le plus profond secret voilait ces négociations. Dangereux comme adversaire, mais utile comme ministre, Shaftesbury se trouvait être pour la cour un embarras et un instrument. On voulut à la fois l'éloigner des affaires et l'attacher personnellement par des honneurs, des faveurs et des places. C'était à la fois priver le parti contraire d'un allié très important et se mettre à couvert soi-même sous le manteau de la popularité de Shaftesbury; aussi le créèrent-ils d'abord président de la commission générale du commerce, puis grand-chancelier d'Angleterre. Dans cette dernière position, il y avait pour Shaftesbury plus d'un danger. Les nombreux devoirs qu'elle entraînait le forçaient de rester souvent éloigné de la cour, où l'on avait trouvé sa présence gênante. Si quelque mesure déplaisait, ce serait lui qui en subirait le principal blâme sans avoir pu influer activement sur les délibérations.

Shaftesbury vit l'écueil et compta sur son activité. Il eut raison. Sagace, pénétrant, connaissant bien les hommes et les affaires, la plupart des sentences qu'il rendit passèrent pour des modèles. Son ignorance des formalités de la chicane, ignorance qui lui fut amèrement reprochée, le faisait pencher vers une sorte de justice turque et sommaire qui, abrégeant les délais et épargnant l'argent, plaisait beaucoup à la nation, particulièrement aux plaideurs. Il sortit victorieux de cette épreuve. On lui reprocha aussi la splendeur de cette longue procession qui, à l'ouverture de l'année judiciaire, l'accompagna depuis son hôtel jusqu'à Westminster : reproche oiseux

et ridicule qui prouve seulement que son nouveau titre ne lui avait pas fait oublier l'attitude de chef de parti et les nécessités du rôle qu'il s'était créé.

Ce qui le soutenait à la cour et dans l'esprit du roi, c'était d'abord son esprit et ensuite ses vices. Nul n'avait des maîtresses plus brillantes, plus chèrement payées, plus éclatantes de parures et de beauté. Ces maîtresses même avaient leur cour, et l'on a conservé le nom d'un certain gentilhomme nommé Neal, qui, à force de se porter le galant chevalier des dames, préférées par Shaftesbury, avait acquis le surnom de *grand-chambellan des amours d'Ashley*. Si la promiscuité des amours était pour Shaftesbury un penchant naturel, on peut conjecturer aussi que le scandale avec lequel il les affichait faisait partie de sa politique, et que c'était là une des qualités principales qui le faisaient apprécier de son maître. — « Pardieu! s'écria un jour le roi en le voyant entrer, » voici venir le plus libertin de mes sujets! — Oui, de vos » sujets, sire, répliqua Shaftesbury en saluant jusqu'à terre. »

Quelques membres des Communes étaient morts ou avaient donné leur démission; le roi chargea le grand chancelier Shaftesbury de lancer des mandats ordonnant de procéder à l'élection de nouveaux membres, avant la convocation d'un parlement nouveau; mesure arbitraire en elle-même, mais autorisée par plusieurs précédens, antique usurpation de la couronne. Shaftesbury se trouvait encore placé dans un de ces dilemmes périlleux qui ont composé toute sa vie : se décréditer s'il obéissait à la cour; perdre sa place s'il désobéissait. Il n'hésita pas : il garda le pouvoir et plia la tête sous l'impopularité qui allait le frapper. Le caractère de cet homme politique, qui jamais n'a eu de vertu pure, mais qui n'a pas mêlé une seule niaiserie à tous ses vices, c'était de marcher imperturbablement à son but, à travers tous les déboires, toutes les fraudes, toutes les finesses, tous les subterfuges, tous les coups d'état, toutes les contradictions, ajoutons aussi toutes les lâchetés nécessaires. On l'a vu sans cesse peser d'une main ferme, dans une balance excessivement délicate, non pas les devoirs et les vertus,

mais les nécessités et les embarras d'une position. Il s'agissait ici d'être ou de ne pas être, de quitter l'administration ou d'y rester; de conserver ses leviers de puissance ou de les briser. Shaftesbury garda le pouvoir par une bassesse jointe à une ruse. Il savait que, secrètement irritée, la chambre des communes se sentirait émue d'une plus vive colère dès que l'on toucherait à ce qu'elle regardait comme ses plus vénérables droits. Lui-même, après avoir lancé les mandats, suscita contre cette mesure, qui paraissait émanée de lui, quelques uns de ses amis les plus influens à la chambre des Communes. Par leurs efforts, les élections opérées par les mandats furent déclarées nulles, et les actes publics qui sanctionnèrent cette déclaration de principes ne jetèrent aucun blâme sur le chancelier dont les intentions secrètes étaient connues. Si les élections avaient eu lieu, lord Shaftesbury aurait été en butte à une accusation capitale, dont la direction se trouvait confiée d'avance aux membres catholiques dévoués au duc d'York. La ruse supérieure d'Ashley triompha de toutes les ruses.

A cette fourberie toujours souveraine se joignaient, il est vrai, une force de courage et une puissante hardiesse qui imposaient aux neutres, effrayaient les ennemis, encourageaient les alliés. Il s'était posé le grand antagoniste du papisme : ce titre eût suffi pour lui créer un magnifique piédestal. Il ne perdait pas une occasion de marquer profondément cette place qu'il s'était faite. Il usait du stratagème et de la témérité. Respectueux, quant aux formes de l'étiquette, pour le duc d'York, vivant symbole du catholicisme en Angleterre, il l'attaquait en public, sans scrupule et sans ménagement. Lorsque ce duc, de l'aveu de son frère, voulut s'emparer de la droite du trône, place réservée par la coutume au fils du roi ou prince de Galles, Shaftesbury, chancelier à cette époque, et qui devait ouvrir la séance, s'aperçut de l'usurpation et ne balança pas à la repousser.

« Votre altesse oublie, dit le chancelier au duc d'York, que la place qu'elle occupe ne lui appartient pas; c'est celle du prince de Galles.

— » Je ne quitterai pas la place où je suis.

— » Dans ce cas, je n'ouvrirai pas la séance. »

Le duc, s'élançant de sa place avec fureur :

« Milord, s'écria-t-il, vous êtes un gredin et un misérable!.....

— » Je remercie Votre Altesse de ce qu'elle daigne ne pas ajouter à ces désignations, celles de poltron et de papiste. »

C'était donner une preuve extraordinaire d'empire sur soi-même et de force morale. Si Shaftesbury en eût appelé de ce différend à la chambre des pairs; il se fût engagé dans une inextricable querelle; il eût succombé, compromis son parti, et renversé l'édifice d'une ambition laborieuse. Pendant cette longue série de positions fausses, sans cesse placé entre la bassesse et l'obscurité, entre la trahison et le néant, entre l'accomplissement de ses desseins lointains et la duplicité; quel spectacle, plus dramatique que tous les drames, de le voir, aux dépens de son intégrité sans doute (mais qu'est-ce que l'intégrité dans la politique active?), triompher à la fois de toutes les espèces de péril, et compromettre sans cesse sa rectitude morale pour ne jamais compromettre ses plans et ses desseins!

Le discours prononcé à l'ouverture de la session parlementaire par le grand chancelier, offrit un notable exemple de cette flexibilité de principes, ou plutôt de ce néant de tous les principes. Personne, plus hautement que Shaftesbury, n'avait condamné la guerre contre la Hollande; il la jugeait immorale, impolitique, dangereuse. Le discours qu'il était chargé de prononcer contenait précisément la déclaration de guerre de Charles II contre la Hollande. La droiture lui ordonnait de refuser cette mission; l'ambition voulait qu'il l'acceptât Le brouillon de ce discours, dont il donna lecture au conseil, conçu en termes modérés, quelquefois équivoques, n'avait pas satisfait les autres membres : ils voulaient à la fois assurer la force de la prérogative royale, et compromettre le chancelier. « Aussi (dit le journaliste Leclerc, initié à toutes les affaires de cette époque, et dont les œuvres contiennent à

cet égard d'excellens documens), remplaça-t-on les expressions qui semblaient faibles, par des expressions plus fortes; entre autres par ces mots hostiles et violens qui eurent un si grand retentissement à travers toute la Grande-Bretagne : *delenda est Carthago.* » Carthage, c'était la Hollande. Détruire la Hollande! un pays de commerce! un pays protestant! Détruire l'ennemi juré de Louis XIV! On comprenait que c'était la plus ridicule des fautes. En prononçant ces anathèmes jetés dans le discours de la couronne, Shaftesbury parlait contre sa conscience. Peu de jours auparavant, il avait donné au roi un avis tout contraire. Le haro populaire fut universel. On ne pardonna à l'homme politique ni l'abnégation de ses principes, ni le retour subit à la défense des intérêts nationaux. Ce discours, démenti par ses sentimens intérieurs et même par ses actes ostensibles, est resté une tache historique de sa vie.

Toujours incapable de soutenir un parti pris, de défendre une résolution commencée, Charles II éprouva un moment de terreur quand les armes triomphantes de Louis XIV, écrasant la petite république hollandaise, placèrent en regard la toute-puissance de la France et la faiblesse isolée de la Grande-Bretagne. Les clameurs du peuple le poursuivaient; et il se crut forcé de dépêcher à La Haye Buckingham, Arlington et Halifax, chargés d'engager le roi de France à conclure la paix. Les remontrances des ambassadeurs anglais furent à peine écoutées du roi, qui connaissait à fond l'état de l'Angleterre, qui soldait la plupart des grands seigneurs, tenait toutes les volontés de Charles II enfermées dans sa cassette, et marchait à son but avec une âpreté de résolution vraiment admirable, mais que Guillaume III se chargea de punir. Shaftesbury, comme nous l'avons dit plus haut, se tenait à couvert de ces imputations de vénalité, qui tombaient sur les personnages les plus honorables de la cour. Charles II l'entendant un jour se déclarer en faveur de l'Espagne contre la Hollande : « Combien l'Espagne vous a-t-elle donné? demanda le roi. — Pas la moindre chose. — Eh bien! vous ne lui devez rien. Elle vient d'offrir quarante mille livres sterling à lord Arlington. »

La chambre des Communes avait pris courage par degrés. Peu à peu l'énergie de l'opposition s'était développée dans le sein de cette chambre, si profondément affaissée par la secousse de la restauration; elle vota d'abord les subsides, c'est-à-dire soixante-dix mille livres sterling par mois pendant dix-huit mois; mais aussitôt après ce vote elle se releva. On pétitionna contre l'édit d'indulgence accordé aux papistes. Les Communes en demandèrent le retrait. Enhardies par ce premier pas, comme il arrive toujours dans ces grandes affaires, elles allèrent plus loin, se plaignirent des progrès incessans du catholicisme, et sollicitèrent avec une instance, qui pouvait passer pour une insulte, le banissement de tous les jésuites et prêtres de la religion qu'elles détestaient.

C'était un coup mortel pour le roi, que cette profession de foi de la Chambre des Communes. Grand bruit dans le conseil. Se décidera-t-on à retirer le statut favorable aux papistes, et qui déclarait légale la *non conformité* avec l'église anglicane? Allait-on rompre avec les Communes? Le danger était extrême. On prit un moyen terme: celui de s'adresser à la chambre des lords. Shaftesbury s'aperçut que la crise était venue et que c'était le moment de se déclarer aux yeux de tous. Après le discours violent de Clifford, qui traita la résistance des communes d'atrocité, d'infamie, d'illégalité, la nommant *monstrum horrendum, ingens,* Ashley se leva et frappa toute la chambre de stupeur. « Mes opinions, s'écria-t-il, diffèrent » *toto cœlo* de celles que vient d'exprimer le noble lord. » Tant que le débat a eu lieu en dehors de la chambre, j'ai » pu croire avec d'autres, que la couronne était maîtresse de » cette suprématie à laquelle elle prétendait. Mais maintenant » que je vois une chambre des communes, si loyale, si dé- » vouée, prendre le parti contraire, ma raison se soumet à la » sienne. C'est là le conseil d'état suprême: elle donne au roi » et des avis et des secours. Qu'on lui garantisse la sûreté de » sa religion et de ses lois, elle fera encore ce qu'elle a fait » jusqu'ici. »

Ce revirement, d'une audace extraordinaire, était aussi

d'une habileté achevée. Abandonné par son chancelier, le roi témoigna toute sa colère. On eut peur, et le vote de la chambre haute tourna en faveur de la cour. On dit que pendant cette importante discussion, le duc d'York, se penchant à l'oreille de Charles II, lui dit :

« C'est un grand coquin que votre chancelier (Shaftesbury).

— » C'est un grand imbécile que votre trésorier (Clifford), répondit le roi. »

Ainsi le moment est venu ; le changement de front s'est opéré. Celui qui a fait la restauration, se retourne contre elle. Il fera la ruine de la restauration. Nous le suivrons bientôt dans ce travail périlleux et terrible, auquel il a consacré le reste de sa vie, et qu'un étrange succès couronna.

(*Shaftesbury's Memoirs.*)

# Philosophie. — Morale.

## ÉTAT ACTUEL
## DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE
## DANS LES DIFFÉRENTES PARTIES DE L'EUROPE.

Du moment où la Science n'a plus été concentrée dans les sanctuaires et dans les cloîtres; du moment où la Presse s'est chargée d'en étendre la sphère et d'en faire diverger les rayons sur les points les plus éloignés, de nombreux efforts ont été tentés pour seconder ce mouvement. Le livre, le journal, les publications de toute espèce, ont été tour à tour employés pour propager l'instruction parmi les différentes classes de la société. Mais il était une barrière contre laquelle devaient se briser les efforts les plus persévérans. La noblesse et la bourgeoisie, les négocians et les manufacturiers, par leur situation aisée, se trouvaient seuls en mesure de participer aux découvertes et aux progrès du monde intellectuel. Au delà, comme on sait, il n'y a que souffrances et misère : or, la parole écrite ne parvient qu'à celui qui l'achète. Dans les villes principales furent établis, il est vrai, des dépôts publics de livres; mais ces trésors, lentement entassés, sont encore aujourd'hui inaccessibles au plus grand nombre. D'ailleurs, l'initiation à la lecture n'est pas chose facile, et il faut toute la souplesse d'esprit des enfans pour retenir promptement les rapports qui existent entre les mille signes qui composent la page d'un livre.

L'homme, une fois parvenu à l'âge mûr, ne peut s'asservir à une pareille étude et la dédaigne. Aussi, à quoi ont servi ces distributions de livres faites sans discernement par les sociétés bibliques? Sur les trois millions de Bibles répandues par elle dans les diverses parties du globe, combien y en a-t-il qui ont porté leur fruit? La semence est presque toujours restée stérile au sein de ceux chez qui elle avait été déposée. « C'est le plus mauvais meuble de ma case, disait une jeune mère séminole, en montrant du doigt au colonel Wallis une Bible reliée en basane, qui lui servait d'escabeau.—La pauvre femme, ajoute le colonel, ignorait que les feuillets lui eussent été très utiles pour allumer son feu. » Le capitaine Kotzebue et tous les voyageurs qui ont parcouru les îles de la Polynésie, racontent les plus étranges choses sur l'usage que font ces bons insulaires des Bibles qu'on leur a distribuées à profusion. « C'est pitié, dit l'un d'eux, de voir ces pauvres gens accroupis dans le temple, tenant presque tous leur Bible à l'envers, et s'efforçant de simuler, par une espèce de grognement, l'action de l'enfant qui épelle. » Les missionnaires se sont acquittés de leur tâche ; ils ont distribué la Bible, ils ont indiqué en deux ou trois séances la manière de s'en servir, puis ils sont allés sous d'autres cieux continuer leurs distributions éphémères. Néanmoins la Polynésie est à cet égard plus favorisée que l'Irlande. Combien de maîtres d'école irlandais sont réduits à déchirer les affiches des coins de rue pour apprendre à lire à leurs élèves; c'est encore un progrès, car il y a cinquante ans, c'était sur les pierres tumulaires que la plupart des enfans de l'Irlande faisaient leurs premières études.

Dans une époque égoïste, où la foi et le dévoûment exercent peu d'influence sur les esprits, l'instruction n'a que faiblement pénétré dans les classes inférieures. La bourgeoisie, après l'issue de la bataille engagée à son profit, vers la fin du dix-huitième siècle, a cherché à en retirer tous les avantages, sans songer à donner aux pauvres quelques miettes du festin. Ainsi, les travailleurs déjà mal lotis dans la distribution des produits du travail, n'ont pu participer au grand mouvement

intellectuel qui s'opérait autour d'eux. Est-ce calcul de la part des classes victorieuses? Non : c'est oubli; c'est indifférence. Songer à soi est une si grande occupation! Mais, chose certaine, dans tous les états où le gouvernement n'a pas pris l'initiative en faveur du pauvre; partout où une loi impérieuse n'a pas mis l'instruction à sa portée, il est resté ignorant et privé des consolations et des ressources qu'offre toujours l'éducation.

Parcourez les annales de tous les peuples; n'importe sous quelle latitude ils se trouvent placés, sous quelle loi politique ils vivent, vous verrez que partout où le système de l'instruction primaire est large et bien entendu, c'est au gouvernement qu'il faut attribuer ce bienfait. Aux Etats-Unis, la première maison qui s'élève au sein d'une bourgade, doit être l'école; en Danemark, la loi exige que chaque habitant sache lire; l'Autriche et la Prusse soumettent à des peines sévères les parens qui négligent d'envoyer leurs enfans à l'école; et chose remarquable, dans les pays qui n'ont pas adopté une législation aussi impérative, les progrès de l'instruction sont en raison directe de plus ou moins de sollicitude du législateur. Ce fait ne détruit-il pas les raisonnemens de tous ces publicistes, qui demandent en tout et partout, le laisser-faire, la liberté. Abus étrange de mots : la liberté, telle qu'ils l'entendent; le libre arbitre; c'est l'anarchie. Le laisser-faire, le laisser-passer, en politique, en industrie, comme dans les actes les plus ordinaires de la vie, est chose fatale pour l'homme : son égoïsme l'emporte; son amour-propre l'aveugle. La plus grande liberté politique, c'est la plus grande sujétion de l'individu à la loi de tous; c'est le sacrifice constant de l'intérêt privé à l'intérêt général. Nos rues seraient-elles alignées, nos fleuves encaissés, nos propriétés garanties, si l'autorité cessait un instant de veiller sur toutes ces choses. Dans quelques états, le gouvernement doit accorder des primes aux jeunes mères pour faire vacciner leurs enfans; ne croyez pas que le sentiment maternel soit affaibli chez elles : c'est indolence et ignorance. Le gouvernement doit être vigilant et éclairé pour tous; il doit avoir en lui les moyens nécessaires de stimuler et d'instruire les ignorans et les paresseux. Dans le courant de cet article,

nous aurons lieu de reconnaître combien il importe que l'administration générale soit investie de cette force. Nous le savons, l'écueil est dans l'abus des moyens de coërcition confiés à la discrétion des gouvernemens. Aussi, dans les états représentatifs, les délégués de la nation, en haine du pouvoir, ne lui laissent ni assez de force pour réprimer le mal, ni assez de latitude pour faire le bien. Ce sont des luttes, des tiraillemens, des défiances, des récriminations continuelles qui absorbent un temps précieux, en pure perte pour les véritables intérêts de la nation.

N'est-il pas étrange de voir la France et l'Angleterre, placées par leur richesse, leur puissance et leurs lumières à la tête du mouvement social de notre époque, et cependant être en arrière, sous le rapport de l'instruction primaire, des plus petits états de l'Allemagne? L'Angleterre n'a pas encore de loi qui assure les bases d'un bon système d'instruction élémentaire; elle cependant si fière de tout ce qui peut rehausser la dignité de l'homme. La loi nouvellement adoptée en France est insuffisante. Ainsi ces deux nations, qui auraient tant à gagner d'une plus grande diffusion des connaissances, en restent privées parce que leur gouvernement a été impuissant pour régulariser un bon système d'instruction primaire. Les avis et les enseignemens ne leur ont pas manqué : lord Brougham en Angleterre, M. Cousin (1) en France, n'ont rien négligé pour aplanir les difficultés; mais les obstacles que nous avons signalés ont été plus puissans que les efforts d'une administration obligée de lutter contre deux chambres obéissant plutôt à des engoûmens qu'aux véritables

NOTE DE L'ÉDITEUR. — A notre avis, les travaux de lord Brougham ne sauraient être comparés à ceux de M. Cousin; lord Brougham a organisé, il est vrai, plusieurs sociétés pour la diffusion des connaissances : il a déterminé la publication d'un très grand nombre d'ouvrages à la portée du peuple; c'est là que s'est bornée son action. M. Cousin a fait plus, il est allé dans les pays étrangers, là où prévalaient les bons systèmes d'instruction primaire, en a minutieusement suivi tous les détails, et en a exposé ensuite le mécanisme et la portée avec une lucidité parfaite. Aujourd'hui

intérêts du pays. Le tableau parallèle, le développement de l'instruction primaire dans les principales contrées de l'Europe, fera mieux ressortir la justesse de l'observation que nous venons d'exposer.

Dans ces dernières années, les habitans de la Toscane ont prouvé que l'amour de la science et des arts qui rendit autrefois leur pays célèbre n'était pas éteint chez eux. Les écoles à la Lancastre et les écoles supérieures fleurissent dans ce duché, et chaque habitant, quelle que soit sa croyance ou sa condition, s'empresse de subvenir aux frais de ces établissemens. A côté des célèbres universités de Pise et de Sienne, dont la première fut fondée en 1160, et la seconde en 1275, et dont l'une contient 600 élèves et l'autre 300; à côté des *Studi-Academici* de Florence, où l'on enseigne la médecine et les beaux-arts, s'élèvent aujourd'hui cinq colléges, qui reçoivent environ 1,200 écoliers; sept écoles où l'on enseigne la haute latinité, études qui sont suivies par 1,800 élèves; et enfin 21 séminaires qui, indépendamment de 1,000 pensionnaires, contiennent plusieurs centaines d'élèves externes. Mais là ne pouvait se borner la sollicitude de l'intelligente Toscane; il ne suffisait pas que les classes élevées eussent tous les moyens de s'instruire, le peuple devait aussi avoir une part au bienfait de l'instruction. Dans l'espace de quelques années les 247 communes du grand-duché ont compté 230 écoles; Florence en a trois de cette espèce, dont six, conduites d'après la méthode de Lancastre, sont entretenues aux frais d'une société et du comte Demidoff, et les trois autres sont destinées à l'instruction des enfans au dessous de dix ans. Une de ces écoles, ouverte au mois de février 1829, à

ses divers rapports sur l'instruction primaire en Prusse, en Allemagne, en Hollande, sont traduits dans toutes les langues et servent de manuel pour les instituteurs; c'est à ces travaux, trop peu connus en France, que l'auteur de cet article a encore fréquemment puisé. Comme simple particulier, comme haut fonctionnaire de l'Université, M. Cousin a fait tout ce qu'il était en son pouvoir : c'était à l'administration et aux chambres à seconder de si généreux efforts dans l'intérêt bien entendu du pays.

Livourne, compte aujourd'hui 250 élèves; les heures de travail, au nombre de six, sont divisées par égale moitié dans la matinée et l'après-midi. On y apprend à lire, à écrire, à compter; les classes supérieures apprennent le dessin linéaire; l'école est divisée en 22 classes pour la lecture et l'écriture, et en 30 pour l'arithmétique; cette division a été jugée nécessaire afin que la transition d'une classe à une autre fût presque imperceptible, et que l'enfant qui par défaut d'attention n'aurait fait aucun progrès dans la classe inférieure, ne fût pas arrêté dans la classe qui le précède. En résumé, le nombre des écoliers qui suivent ces écoles est à la population totale comme 1 est à 30; c'est-à-dire que les deux tiers des enfans du pays reçoivent les premiers élémens de l'instruction. Ce chiffre laisse, il est vrai, beaucoup à désirer; mais du moins, et nous le prouverons tout à l'heure, l'éducation que reçoivent les enfans dans ces écoles n'est point illusoire.

La plus remarquable de ces écoles est sans contredit *l'école commerciale* qui a été ouverte à Livourne au mois d'août 1833. Cette école, dirigée aujourd'hui par le professeur Doveri, est du ressort des hautes branches de l'éducation primaire. Les propriétaires de l'établissement sont les parens mêmes des enfans que l'on y admet; ce sont eux qui défraient les dépenses de l'école, qui fixent le salaire des professeurs et qui organisent les travaux; de là le nom de *Scuola Dei Patri di famiglia* qu'on lui a donné. L'administration est placée sous la surveillance immédiate d'une commission composée de quatre inspecteurs et d'un trésorier, qui sont choisis annuellement parmi les parens des élèves. Chaque inspecteur dirige à son tour les affaires de l'école et exerce ses fonctions pendant trois mois consécutifs. Les enfans, divisés en trois classes, prennent part aux travaux de l'école de la manière suivante: à toutes les classes on enseigne l'histoire sacrée et la géographie; les cours ont lieu les samedis. L'histoire naturelle est enseignée également à toutes les classes; les cours ont lieu trois fois par semaine. L'arithmétique et la géographie n'appartiennent qu'à la première classe; les cours ont lieu trois

fois par semaine. Voici le système qui a été adopté dans cet établissement pour apprendre les langues vivantes. Dans la première et la seconde classe, la philosophie morale est enseignée en italien trois fois par semaine; l'histoire ancienne et moderne est enseignée en français à la première et à la seconde classe, trois fois par semaine; la géographie est enseignée en anglais à toutes les classes. Le professeur, qui est français, lit d'abord et corrige ensuite le sujet d'histoire que chaque élève a écrit en français sous sa dictée à la première leçon. La lecture et les corrections terminées, le professeur adresse à chaque élève des questions en français sur le morceau qui a été traité, et celui-ci répond en français. La géographie est enseignée de la même manière par un Anglais; mais ces études ne se font que dans les classes supérieures. Dans les classes inférieures, les enfans commencent à balbutier le français ou l'anglais. Pour cet objet, le professeur écrit avec de la craie sur une ardoise une phrase française, et à mesure qu'il prononce lentement chaque mot, les enfans copient sur leur cahier; puis la signification du mot et de toute la phrase leur est donnée. Le cours de ces études dure environ quatre ans; le prix de la pension est de 32 £ par an, plus 2 £ pour les frais de la première année. Les résultats que cette école a déjà obtenus ont excité parmi les propriétaires une vive émulation; et bientôt, aux études que nous avons indiquées viendront se joindre le latin, la logique, la métaphysique, la jurisprudence commerciale, la théorie et la pratique du commerce, la langue allemande, l'algèbre, la chimie appliquée aux arts, la mécanique et la chimie.

La Lombardie se présente sous un jour encore plus favorable, et pourtant l'introduction générale des écoles élémentaires dans cette contrée ne date que de 1822. Mais à cette époque le gouvernement autrichien promulgua une loi qui enjoignait aux familles d'envoyer leurs enfans à l'école, et les écoles primaires s'élevèrent comme par enchantement. Ces écoles sont désignées sous le nom de *scuole minori* et *scuole maggiori*; elles s'adressent aux classes inférieures et aux classes moyen-

nes; leur objet est de former de bons agriculteurs et d'habiles artisans, et de procurer aux classes secondaires les moyens de se livrer avec avantage au commerce, à l'agriculture et aux beaux-arts. Les *scuole minori* reçoivent les enfans de six à douze ans; l'instruction comprend la religion, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et quelques notions de grammaire; les filles apprennent en outre les travaux d'aiguille et le tricot; ces écoles sont divisées en deux classes, et l'instruction qu'on y donne exige deux ou trois années au plus. Les scuole maggiori, établies sur des bases plus larges, se divisent en trois classes, quelques unes en ont quatre. Les diverses branches de l'instruction sont : la calligraphie, l'arithmétique, la géométrie, l'histoire naturelle, la mécanique, le dessin linéaire et l'architecture.

La loi autrichienne a dû naturellement exercer une grande influence sur les progrès de ces écoles et l'accroissement des élèves. En 1822, le nombre des scuole maggiori pour les garçons s'élève seulement à 19, pour les filles à 11; le nombre des scuole minori pour les garçons à 2,103, pour les filles à 492; ces écoles sont alors fréquentées par 81,244 garçons et 26,524 filles. Dix ans après, on trouve ces chiffres augmentés dans une proportion considérable; ils représentent 57 scuole maggiori de garçons, 14 scuole maggiori de filles; 2,279 scuole minori de garçons, et 1,184 scuole minori de filles; le nombre des élèves est de 112,127 garçons et de 54,640 filles. A ces chiffres il faut ajouter 228 écoles du dimanche (*scuole festive*), qui sont fréquentées par 4,566 enfans au dessous de douze ans; les écoles particulières des grandes villes qui sont entretenues aux frais de quelques personnes charitables, et où un grand nombre d'apprentis et d'ouvriers reçoivent chaque soir une instruction convenable; les écoles primaires des hospices destinés aux orphelins et aux enfans trouvés; enfin, 36 écoles de charité, dont 20 reçoivent chaque jour 702 garçons, et 16 sont fréquentées par 732 filles; 24 écoles primaires payantes, suivies par 5,119 garçons; 459 écoles payantes, suivies par 8,631 filles, et enfin plusieurs

pensions particulières, dont le nombre représente 7,021 garçons et 1,641 filles. En somme 188,879 enfans au dessous de douze ans vont à l'école; c'est un écolier par douze habitans, ou la presque totalité des enfans de six à douze ans qui se trouvent en Lombardie.

Mais aussi le législateur a senti que, pour avoir le droit de forcer les classes inférieures à envoyer leurs enfans à l'école, et de prononcer contre les réfractaires de fortes amendes en cas de refus, il était nécessaire que cette instruction coûtât aux familles pauvres le moins possible; en un mot il a compris que la plupart de ces écoles devaient être gratuites, et que la plus grande partie des frais devaient retomber à la charge du gouvernement. En conséquence, les deux tiers de ces écoles coûtent à l'état, année commune, 2,550,000 livres d'Autriche, ou 2,146,000 fr.; l'autre tiers est à la charge des communes, qui dépensent chaque année 1,275,000 livres d'Autriche, ou 1,075,000 fr. Mais là ne s'est point borné la sollicitude du gouvernement : pour que la loi eût son entière exécution, il a voulu que chaque province, chaque district fût parcouru régulièrement par des inspecteurs nommés par l'Etat. Ces inspecteurs ont la haute surveillance des écoles. Le choix des maîtres a également éveillé son attention. Les maîtres sont pour la plupart des jeunes gens ou des ecclésiastiques. Après avoir fait leurs études, ils vont passer six mois à Milan ou à Mantoue, pour y apprendre l'art d'enseigner; ils sont ensuite employés pendant une année comme sous-maîtres dans une école publique; si, après cette épreuve, on les juge capables, ils sont nommés aux fonctions d'instituteur. Enfin, dans plusieurs de ces établissemens, des médecins et des chirurgiens donnent leurs soins aux enfans.

Entrons maintenant dans ces écoles, et voyons quel en est le mécanisme. On y voit peu de livres. S'agit-il d'apprendre un sujet d'histoire? le maître seul prend le livre, et lit d'une voix claire le sujet en question; puis, pour faire plus d'impression sur l'esprit de son auditoire, il donne aux élèves une gravure coloriée où est représentée la scène dont il vient de faire la

lecture. Cette gravure frappe en général les enfans; ils adressent au maître questions sur questions : l'un sur la couleur du costume, l'autre sur les personnages. Le même procédé est employé pour les arts mécaniques. Cette méthode est appliquée aux enfans de huit ans. Pour les plus jeunes, on se borne à leur apprendre à prononcer distinctement leurs noms, celui de chaque pièce qui compose leur vêtement, et de chaque meuble de la chambre dans laquelle ils se trouvent. Pour compter, on se sert d'un grand cadre auquel sont attachés horizontalement, l'un au dessous de l'autre, douze fils de fer, à chacun desquels se trouve une grosse balle. Au moyen de ces balles, l'enfant compte un, puis deux, puis trois; et en peu de leçons il parvient à faire l'addition, la soustraction, la multiplication et la division. La numération, ou la valeur des chiffres, suivant la place que ces chiffres occupent, leur est apprise à l'aide du même cadre; mais les fils de fer, au lieu d'être horizontaux, sont perpendiculaires. Chacun de ces fils a neuf balles que l'on peut faire disparaître aux yeux du spectateur à l'aide d'un ressort; les fils qui sont à la droite représentent les unités, les dizaines, les centaines, etc., et au dessus de chaque fil sont placées des cartes mobiles où sont figurés des chiffres arabes, de manière que l'enfant puisse voir à la fois le chiffre arabe et le nombre des balles qui lui correspond. Pour les fractions, on se sert également d'un cadre auquel sont attachés des fils de fer horizontaux; à l'un de ces fils est un cylindre; au fil de dessous sont deux cylindres moitié plus petits et qui, lorsqu'ils sont réunis, forment un cylindre égal à celui qui est en dessus. Ces deux cylindres représentent ainsi deux moitiés Au troisième fil sont trois cylindres, ou trois tiers du premier, et ainsi du quatrième. On conçoit sans peine comment on arrive, par le jeu de ces cylindres, à apprendre aux enfans le mécanisme des fractions. Pour les syllabes ou pour lier les mots, les enfans placent sur un tableau, en présence de toute la classe, des cartes mobiles sur lesquelles sont imprimées des lettres. Soit donné le mot *livre*, l'enfant prend une à une les lettres du mot dans le casier, et,

après les avoir divisées en syllabes, il prononce chaque syllabe séparément. S'agit-il enfin d'une leçon d'histoire naturelle; au lieu de fatiguer l'intelligence et la mémoire des enfans par des leçons, on agit sur leur esprit par de simples histoires qui ont trait aux animaux, sur lesquels on appelle leur attention; puis on leur adresse des questions sur les habitudes, les cris de ces animaux. On ne peut s'imaginer le bon effet que produit cette méthode sur l'intelligence de l'enfant.

La méthode employée dans les écoles primaires de la Toscane est différente. Dans toutes les classes, lorsque l'on veut apprendre à lire ou à écrire à l'enfant, on se sert de deux moyens que l'on peut appeler l'un l'imitation, et l'autre l'application. Exemple : pour lire, le moniteur désigne une syllabe qu'il prononce à haute voix, et l'écolier répète également à haute voix; voici l'imitation. Le moniteur ordonne ensuite à l'enfant de chercher la même syllabe, celui-ci la cherche et la nomme; voilà l'application. Pour l'arithmétique, le moniteur trace quatre lignes et dit : « Pour représenter quatre, voici la figure que l'on emploie, » et il fait un 4. Le moniteur, ayant de nouveau tracé ce signe, demande à l'enfant : « Combien ai-je tracé de lignes? » et celui-ci, répondant à la question, écrit le chiffre demandé. Dans la lecture, on s'est abstenu de suivre la méthode ancienne, qui veut que l'enfant apprenne le nom des lettres avant d'apprendre à les assembler. Soit le mot *mère :* dans la méthode ancienne on lui fait prononcer *m, aimè; è, ai, r, air; e, hé;* alors *mère* donne : *aime, ai, air, hé*. Pour éviter un long apprentissage, on apprend tout d'abord à l'enfant quel est le son de chaque syllabe; ainsi dans *mère, mè* fait *mai;* et, grace à ce système, il parvient en peu de temps à lire couramment.

Mais cette méthode a pour défaut essentiel d'agir plutôt sur la mémoire que sur l'intelligence de l'élève. Ainsi l'on voit un grand nombre de ces enfans lire couramment tous les mots d'une phrase et prononcer aussi distinctement qu'il est possible de le faire, sans qu'ils aient la moindre idée de la phrase qu'ils viennent de lire. On a cherché à obvier à cette diffi-

culté en obligeant chaque moniteur à exercer l'entendement des élèves de sa classe par des questions appropriées au sujet de la leçon ; mais ces moniteurs de douze à quatorze ans ne sont pas toujours aptes à juger si l'enfant qu'ils interrogent a bien compris. Néanmoins ce plan vient d'être appliqué avec succès à l'école mutuelle de Florence. Là, les élèves sont soumis à un exercice appelé *sviluppo intellectuale*. Cet exercice consiste à faire lire un paragraphe à chacun des élèves; c'est le directeur qui leur adresse des questions et fait ressortir la morale du pasage; indépendamment de cet exercice, les élèves les plus forts font chez eux de petites compositions.

Sous le rapport de la discipline, le gouvernement autrichien a jugé avec sagesse que les prix étaient nuisibles, en ce que l'enfant qui recevait la récompense n'en comprenait pas la véritable portée, tandis que l'amour-propre de ceux qui n'avaient rien se trouvait froissé. On a cherché à obvier à cette difficulté par d'autres moyens. D'abord les punitions corporelles sont sévèrement défendues; le maître ou la maîtresse a seulement le droit de remontrance, et si l'enfant persiste à mal faire, on le sépare de ses compagnons, ou bien on l'empêche de prendre part aux récréations. Un moyen simple est venu en aide au gouvernement dans cette partie difficile de l'éducation. Sous le beau ciel de l'Italie, la musique règne en souveraine; petits et grands, pauvres et riches, tous savent et veulent savoir la musique. Le gouvernement a introduit ce genre d'exercice dans les écoles primaires, et grace à l'aptitude que les enfans montrent pour ce genre d'étude, on est parvenu sans peine à les rendre souples et dociles.

En Toscane, un système analogue a été mis en pratique avec succès, les enfans ne sont point soumis à des punitions corporelles; dans le réglement il est dit que le maître ne frappera ni avec des verges, ni avec la main. Dans les écoles, toute la responsabilité repose sur les moniteurs; et ces moniteurs sont pris parmi les écoliers les plus distingués. Voici comment on procède à leur élection : le maître, après avoir reconnu dans l'élève la capacité suffisante pour remplir

les fonctions qui vont lui être confiées, demande à toute la classe si elle a quelques objections à faire contre la nomination qu'il propose. Sur la réponse négative, l'élève est élu. Le tiers environ des élèves forme ainsi le corps des moniteurs. Ces moniteurs font la haute police de l'école; il leur est défendu de parler aux élèves de leur classe; ils surveillent leurs condisciples en indiquant au maître ceux qui se font remarquer par leur aptitude et leur zèle, et ordonnent la mise en accusation de ceux qui font mal. Dans cette circonstance, vous retrouvez, quoiqu'en raccourci, les drames qui se déroulent devant nos assises. Cet écolier ainsi accusé comparaît devant un jury composé de ses condisciples; le délit qu'il a commis est soumis à l'examen des membres, qui le scrutent et le pèsent comme s'il s'agissait d'un crime capital. De son côté, l'accusé fait valoir sa défense; on l'écoute, et si dans sa sagesse le jury le reconnaît coupable, il prononce un verdict de culpabilité, et sa décision suprême est enregistrée sur un livre destiné à cet usage.

Tel était, en 1832, l'état de l'éducation en Toscane et dans la Lombardie. Mais depuis cette époque Bergame, Crémone, Venise, Vicence et Vérone ont vu augmenter le nombre de leurs écoles primaires. Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, Milan a ouvert trois écoles nouvelles qui reçoivent chaque jour 300 élèves dont le plus âgé n'a pas plus de dix ans. Mais ce chiffre ne doit pas rester long-temps stationnaire. Cinq nouvelles écoles destinées au même objet, et dont l'une contiendra 150 enfans, sont prêtes à ouvrir. Ainsi, à une époque très rapprochée, Milan possédera un assez grand nombre d'écoles pour que toutes les classes de citoyens puissent jouir des bienfaits de l'instruction.

Dans le Danemark nous trouverons l'éducation élémentaire dans un état aussi satisfaisant. Les écoles y sont divisées en trois catégories, celles des petites villes, celles de Copenhague et celles des villages. Dans les écoles des petites villes, et dans celles des villages, les élèves commencent leurs études à l'âge de sept ans; ils les continuent jusqu'à ce qu'ils soient

confirmés ; c'est-à-dire jusqu'à quatorze ou quinze ans. Les branches de l'éducation sont : la lecture, l'écriture, le calcul, les principes de la religion, les élémens de l'histoire et de la géographie du Danemark. Les filles apprennent, en outre, la couture et le tricot. Chaque école se divise en deux sections : l'école du matin et l'école du soir. Les leçons durent, en été, depuis sept heures du matin jusqu'à onze, et depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à six. En hiver, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à quatre. Les écoles primaires de Copenhague sont plus élevées. Les enfans commencent à les fréquenter à l'âge de six ans, mais le plus généralement à sept. Pendant les premiers mois de leur séjour à l'école, leur éducation se compose de la prononciation, de la signification des mots, et des premiers principes de la religion. Ces études durent jusqu'à ce que les enfans puissent épeler, écrire et connaître les chiffres. Alors l'éducation embrasse l'orthographe, la grammaire, le style, les poids et mesures, le calcul mental, le calcul écrit dans toutes ses applications aux circonstances ordinaires de la vie ; les élémens des sciences naturelles, quelques principes de physique et d'hygiène, ainsi que la technologie, la géométrie et l'usage des machines. Le jour de congé est le samedi ; toutes les écoles des villages et des petites villes ont vacance pendant la moisson. La méthode la plus usitée est celle de Lancastre, bien que dans ces derniers temps il se soit élevé des plaintes nombreuses contre ce système. Sous le rapport de l'instruction, ces écoles ne laissent rien à désirer ; l'écolier peut y puiser toutes les connaissances qui vont lui devenir nécessaires pour se diriger dans la carrière qu'il veut embrasser ; mais il faut que les leçons soient suivies. Le législateur danois y a songé, et l'éducation élémentaire doit sa prospérité à la sollicitude du gouvernement ; comme en Lombardie, le plus grand nombre des écoles danoises ont été instituées par l'état, avec cette seule différence qu'elles sont entretenues aux frais des propriétaires des communes dans lesquelles ces établissemens sont situés ; ou, si la commune

est trop pauvre, les frais retombent à la charge de l'état. Mais là aussi le législateur a fait un devoir aux parens et aux maîtres d'envoyer leurs enfans et leurs domestiques à l'école: tous les Danois doivent savoir lire et écrire, ainsi le veut la loi; et, pour que cette loi ait son effet, le législateur a porté des peines sévères contre toute personne convaincue de l'avoir enfreinte sans aucune raison valable. Et ne croyez pas qu'il soit facile de l'éluder; le législateur a pourvu à tous les obstacles qui pouvaient naître de l'ignorance ou du mauvais vouloir; d'abord, en créant des examens sérieux, auxquels personne ne peut se soustraire; en forçant les élèves à venir chaque année rendre compte de leurs travaux devant une commission nommée par l'état; en second lieu, en instituant dans chaque paroisse une commission de surveillance chargée d'exercer un contrôle sévère sur les écoles du lieu. Cette commission se compose d'un prêtre et de deux habitans qui portent le titre de représentans de l'école *(skole forstander)*; au dessus d'elle est la direction, dont les membres sont : l'évêque ou deux prêtres du haut clergé, un membre de la commission des pauvres, le premier magistrat de la ville, le premier bourgmestre et deux adjoints. Enfin, au dessus de la direction, est l'administration centrale ou la chancellerie. Les devoirs de la commission de surveillance consistent à visiter l'école tous les quinze jours, à se faire présenter le journal d'observation du maître, à veiller à l'entretien des bâtimens, à acquitter le traitement des maîtres et à exécuter les mesures qui lui sont ordonnées par la direction; elle est en outre chargée de faire chaque année le recensement des enfans en âge d'aller à l'école; et, à cet effet, elle parcourt les hameaux et les villages pour inscrire les enfans et obliger les parens à les envoyer à l'école de la paroisse ou à justifier qu'ils sont élevés ailleurs; enfin de six en six mois elle adresse à la direction un rapport où sont indiqués les progrès des élèves et les besoins de l'école.

Néanmoins, ces précautions, toutes minutieuses qu'elles sont, n'auraient point encore répondu à l'attente qu'on s'en

était formée, si l'on eût apporté de la négligence dans le choix du maître. De l'aptitude du maître, de son zèle, dépendent les destinées, l'avenir d'une école. Le gouvernement danois a senti l'importance d'un pareil choix, et, pour former des sujets qui fussent dignes de la haute mission d'enseigner aux autres, il a ouvert des écoles normales où les jeunes gens qui se destinent à la carrière de l'éducation, viennent recevoir l'instruction qui convient à leurs fonctions. Ces écoles sont au nombre de quatre; en 1790 le Danemark n'en avait qu'une seule. Chacune d'elles est dirigée par quatre professeurs, dont l'un porte le titre de représentant. Les élèves entrent dans ces écoles à dix-huit ans, et en sortent à vingt et un. Le prix de la pension est de cent écus par an, mais si l'élève justifie qu'il est pauvre, et qu'on lui reconnaisse des dispositions propres à l'enseignement, il ne paie rien. Les branches de l'enseignement sont: la religion, la bible, l'évangile, la langue danoise, la grammaire, l'écriture, l'histoire naturelle, l'arithmétique et la géométrie pratique, l'histoire de la religion, l'histoire et la géographie du pays, le chant d'église et la musique instrumentale, la pédagogie, quelques principes d'anatomie et d'hygiène, afin que, devenu maître, il puisse donner des conseils aux paysans, et enfin les branches principales de l'économie rurale et quelques travaux manuels ayant un but d'utilité pratique. Ces branches de l'instruction, lorsqu'elles sont bien comprises, bien étudiées, répondent à toutes les exigences que réclame l'état d'instituteur primaire. Il y a six jours de travail et sept heures de leçons par jour; à la fin de chaque année, les élèves subissent un examen, et au dernier, l'élève reçoit son diplôme; ou bien, s'il est jugé incapable, il est renvoyé, et paie cent écus à l'école.

C'est ici le lieu de dire un mot de l'histoire de ces institutions; du rôle qu'elles ont joué dans l'éducation publique; et du bien qui peut en découler encore, si l'on ne fausse pas l'esprit qui les a fait naître.

L'existence de ces écoles remonte au commencement du siècle dernier. A cette époque, Franke fonde à Halle son

*pædagogium*, ainsi qu'un autre établissement destiné à l'éducation des maîtres. Steinmetz lui succède. Encouragé par l'opinion publique, qui déjà avait salué de sa faveur cette heureuse innovation, Steinmetz fonde une école pour les maîtres à Klosterberge, près Magdebourg. Cette école fut établie d'après les principes de Franke; elle compta dans son sein de nombreux élèves, et, grace à la sollicitude de son fondateur elle forma une vaste pépinière d'où sortirent pendant long-temps des maîtres distingués qui se répandaient dans tout le nord de l'Allemagne. Ce succès éveilla l'émulation; bientôt à côté des écoles de Steinmetz et de Franke s'élevèrent le *seminarium doctrinæ elegantioris* de Cellarius à Halle, et l'école philologique et scolastique de Gœttingue, qui doit son origine à Gesner, et qui fut la première école régulière de ce genre; puis Iena, Halle, Erlingue, Helmstadt, Leipsick, Hudelberg, Kell, Breslau, Berlin, Munich, Dorpat et d'autres villes, eurent chacune une école spéciale pour l'instruction des professeurs.

Mais ces écoles que l'on appelait alors cours académiques de pédagogie n'embrassaient que l'instruction supérieure; les élèves n'en sortaient que pour enseigner les belles-lettres et les classiques, et la plupart étaient attachés aux universités. Hecker répara cette lacune. Les écoles de Hecker, établies sur un principe moins large, mais non moins utile que celles de Franke, reçurent le nom d'*écoles bourgeoises* et d'*écoles du peuple;* elles admettaient dans leur sein tous les jeunes gens qui voulaient se consacrer à l'éducation des classes inférieures. Ces établissemens reçurent, dès leur origine, un accueil qui ne pouvait manquer d'exercer une heureuse influence sur leur avenir. Le grand roi qui régnait à cette époque sur la Prusse, leur témoigna tout son intérêt. Frédéric rendit d'abord une ordonnance royale pour que, dans les domaines de sa couronne, dans le Neumark et la Poméranie, toutes les vacances parmi les instituteurs fussent remplies par des élèves de l'école de Hecker (ceci se passait en 1752). Quelques années plus tard, il accorda une pension

considérable à ces écoles pour l'entretien d'un certain nombre d'élèves.

Ces écoles ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Le professeur Bazedow créa une méthode excellente; à son exemple, le chanoine Von Rochow prouva les avantages qui pouvaient résulter des soins donnés à l'éducation des professeurs. Von Rochow organisa les écoles de Rekahn, dans le Brandebourg, et celles qui furent fondées sur les territoires voisins; ces établissemens devinrent un vaste foyer d'érudition, où les jeunes gens de toutes les parties de l'Allemagne accoururent pour puiser les principes et la pratique de l'instruction primaire. Son exemple trouva un grand nombre d'imitateurs; en 1778, Habberstadt, et en 1787, Breslau, virent successivement s'élever dans leur enceinte des établissemens destinés à l'éducation primaire; à Wesel et à Minden, deux écoles du même genre se formèrent également, grace à la libéralité du baron Von der Beck et du pasteur Herbing.

Chose remarquable, ce sont les petits états qui ont donné l'exemple aux grands. En 1750, époque à laquelle Hecker fondait ses écoles bourgeoises en Prusse, le Hanovre élevait également une école du même genre; Mingen, Dessau, Cassel, Detmold, Gotha, Khel, marchèrent sur les traces du Hanovre. Ce n'est qu'à leur suite que viennent les états catholiques. Mais, une fois l'œuvre commencée, ceux-ci la poursuivirent avec non moins d'énergie et non moins de persévérance. En Autriche, les améliorations apportées dans l'éducation du peuple, et en général la fondation des écoles normales, sont dues au zèle de l'évêque Von Felbiger et du doyen Kindermann Von Schulsteinn. Leurs efforts, qui datent de 1770, eurent un plein succès. A la même époque, le baron Von Furstemberg créait des établissemens du même genre dans l'évêché de Münster. Alors ces établissemens furent introduits en Bavière; et de la Bavière ils gagnèrent les états voisins et s'étendirent sur le reste de l'Europe.

Revenons maintenant à notre sujet: nous avons passé en revue la Lombardie, la Toscane et le Danemark; nous avons

vu quel était l'état de l'éducation primaire dans ces contrées; poursuivons le cours de nos recherches et occupons-nous de la Prusse et de la Hollande.

Par la bonne administration de leurs écoles primaires, par leur sollicitude et leurs efforts pour améliorer la condition intellectuelle de leurs sujets, ces deux états occupent la première place parmi les nations du continent. Long-temps avant que les autres nations pensassent à fonder des écoles primaires, nous voyons la Hollande posséder de semblables établissemens. Riche par son industrie, sa situation maritime et ses immenses possessions d'outre-mer, la république batave n'oubliait pas, au milieu de sa grandeur et des embarras que lui suscitait la jalousie de ses voisins, de cultiver l'intelligence de ses citoyens. Mais ces établissemens étaient peu nombreux, ils manquaient d'une bonne organisation et rien n'indiquait leur prospérité future. Ce ne fut qu'au commencement du siècle dernier que ces établissemens prirent quelque développement. Alors la législature rendit une loi qui les régularisait, établissait leur classification, les devoirs du maître, et réservait au gouvernement le droit d'autoriser les livres qui peuvent être introduits dans les écoles publiques. Cette loi est demeurée intacte; elle régit encore tout le système de l'instruction primaire du pays.

Ainsi que la Hollande, la Prusse était déjà très avancée dans la carrière de l'instruction élémentaire, alors que les autres gouvernemens ne songeaient point à l'éducation de leurs peuples, ou du moins alors que ces états n'y apportaient que de l'indifférence et de l'apathie. Sous Frédéric-le-Grand, une circulaire du 1er janvier 1759 imposait à tous les parens le devoir d'envoyer leurs enfans à l'école. Les articles qui se rapportaient à ce devoir étaient ainsi conçus : » Tout habitant qui » ne peut pas ou qui ne veut pas faire donner à la maison, à » ses enfans, l'instruction nécessaire, est obligé de les en- » voyer à l'école dès l'âge de cinq ans révolus. A partir de cet » âge, nul enfant ne peut manquer à l'école ou s'en absenter » pendant quelque temps, sinon pour des circonstances par-

» ticulières et avec le consentement de l'autorité civile et ec-
» clésiastique. » Néanmoins, les tristes préoccupations de l'époque, les guerres de la révolution française qui les suivirent, et, pendant ces guerres, les malheurs qui assaillirent le royaume, ne permirent pas de donner à ces établissemens toute l'attention qu'ils demandaient. D'ailleurs, la circulaire de Frédéric ne portait aucune peine contre les parens qui ne satisfaisaient pas au vœu du législateur; chacun pouvait s'y soustraire, sans que la loi pût l'atteindre; et souvent, nous devons le dire, le mauvais vouloir et l'ignorance profitèrent de cette lacune. Ceci dura jusqu'à la paix; alors, le gouvernement prit vivement à cœur l'éducation primaire; il publia une loi plus positive, plus sévère, qui devait désormais rendre tout biais impossible. Cette loi, comme la première, obligeait les parens ou tuteurs d'envoyer leurs enfans ou pupilles à l'école publique, ou à pourvoir d'une autre manière à ce qu'ils reçussent une éducation suffisante; les fabricans ou les maîtres qui prennent en apprentissage ou à leur service des enfans en âge d'aller à l'école, devaient aussi faire donner à ces enfans une instruction convenable depuis leur septième année jusqu'à l'âge de quatorze ans accomplis. Mais à ces clauses la loi nouvelle en ajoutait d'autres contre lesquelles devaient naturellement se briser l'apathie et les mauvaises dispositions du peuple. Et d'abord, comme la loi autrichienne, la loi prussienne s'appliquait à faciliter aux parens les plus nécessiteux les moyens d'envoyer leurs enfans à l'école, en leur fournissant les objets nécessaires à leur instruction ou les vêtemens dont ils pouvaient avoir besoin; en second lieu elle obligeait les parens et les maîtres qui négligeaient d'envoyer exactement leurs enfans à l'école, à comparaître devant un comité de surveillance où on leur adressait des remontrances sévères. Mais c'étaient là les moindres de ses dispositions; car, si les remontrances ne suffisaient pas, des amendes, la peine de la prison ou des travaux forcés au profit de la commune, et pour surcroît de punition la privation de toute participation aux secours publics, étaient prononcées contre les délinquans; en-

fin les enfans pouvaient être conduits à l'école par un agent de police. Tel était en substance et tel est encore aujourd'hui le code qui régit l'instruction primaire en Prusse.

Remarquons ici l'obligation imposée aux parens d'envoyer les enfans à l'école, obligation qui fait le caractère de cette loi. Cette obligation n'est point dans la loi hollandaise. Libre à chacun d'apprécier les bienfaits de l'éducation, et de rechercher les moyens de s'éclairer comme il l'entend. Le législateur hollandais se borne à recommander à ses inspecteurs et autres employés, de stimuler le zèle de leurs administrés; et à ceux-ci se joignent les ministres de toutes les communions et les directeurs des bureaux de bienfaisance qui se font un devoir d'user de leur influence sur les parens pour les engager à profiter des avantages qui sont offerts à leurs enfans. Ces recommandations ne suffisent point; elles n'ont point naturellement la puissance d'action de la loi prussienne; aussi les parens mettent-ils de la négligence à remplir leurs devoirs. La différence remarquable qui règne dans le nombre proportionnel des enfans qui suivent les écoles primaires dans les deux pays, nous en donne la preuve convaincante. Cette différence est établie de la manière suivante par M. Cousin :

| | PRUSSE 1831. | HOLLANDE 1835. |
|---|---|---|
| Population | 12,726,823 | 2,528,387 |
| Nombre d'enfans de 7 à 14 ans | 2,043,030 | 405,880 |
| Enfans présentés à l'école | 2,021,421 | 304,459 |
| Différence en moins | 21,609 | 100,421 |
| Parmi les enfans présens à l'école : | | |
| garçons | 1,044,364 | 173,578 |
| filles | 977,057 | 130,881 |
| Nombre égal | 2,021,421 | 304,459 |
| Nombre d'écoles primaires | 22,602 | 2,832 |
| Nombre d'élèves, terme moyen, par école primaire | 89 | 107 |
| Nombre d'élèves sur la population totale du pays, un élève pour | 6,29 1/2 hab. | 8,30 1/2 hab. |

Ainsi, sur 2,043,030 enfans de sept à quatorze ans, que possédait la Prusse en 1831, la presque totalité, ou 2,021,421 allaient aux écoles primaires, tandis qu'en Hollande, sur 405,880 enfans du même âge, 304,459 tout au plus fréquentaient les écoles. Les 21,609 enfans de la Prusse, recevaient une éducation particulière, tandis qu'on ne peut en préjuger autant des 100,000 enfans que présente la statistique de la Hollande. Sous le rapport de l'administration de ses écoles primaires, le bon sens du peuple, la sollicitude du gouvernement, ont suppléé à cette lacune de la loi. Comme en Prusse, la direction des écoles primaires est forte et puissante, la surveillance en Hollande est bonne, et repose sur des bases solides. Cette surveillance est commise à un inspecteur qui réside dans chaque district. L'inspecteur est nommé par l'État; ses fonctions consistent à surveiller, à conrôler tout ce qui se passe dans les écoles de son district; à visiter les écoles au moins deux fois par an. Chaque année il se rend au chef-lieu du département, où, sous la présidence du gouverneur, il se réunit aux autres inspecteurs des districts, pour y faire son rapport. Ce rapport, où sont résumées toutes les observations que lui a fournies l'état de l'éducation de la population de son district, est commenté, comparé aux rapports qui sont présentés par les autres inspecteurs du département; puis vérifié de nouveau par la commission départementale de l'instruction, à laquelle préside le gouverneur; après quoi la commission, qui est composée des sommités du département, dresse un nouveau rapport, qu'elle envoie à l'administration centrale; et celle-ci, par surcroît de précaution, convoque de temps à autre à La Haye une assemblée générale d'instituteurs primaires, où viennent des délégués de la commission départementale.

En Prusse, nous trouvons dans la hiérarchie des pouvoirs un ordre à peu près semblable. Un comité, composé de l'ecclésiastique de la paroisse, des magistrats de la commune et d'un ou deux pères de famille, connaît de toutes les affaires des écoles; ce comité est chargé de la surveillance

à l'intérieur et au dehors. Il doit organiser et entretenir les écoles, conformément aux lois et instructions que leur donne l'autorité supérieure ; conseiller, diriger, soutenir les instituteurs, faire aimer les écoles aux habitans de la commune, exciter leur intérêt, leur zèle, et travailler à effacer la grossièreté et l'ignorance de la jeunesse des campagnes. Ce comité se réunit tous les trois mois. Les grandes villes ont autant de comités d'école que d'arrondissemens. Ces comités sont dirigés par un comité central, qui est lui-même dirigé par le *kreisschulaufscher,* ou l'inspecteur d'arrondissement. Le kreisschulaufscher est proposé par l'évêque, et présenté, avec un avis motivé, par les consistoires provinciaux au ministre de l'instruction publique, qui peut refuser la ratification. Ses fonctions consistent à exercer une surveillance générale sur les écoles inférieures des campagnes et des petites villes de l'arrondissement, comme aussi sur tous les comités administratifs de ces écoles ; il doit s'efforcer de mettre chaque école en harmonie avec la loi, animer et diriger les maîtres d'école et les ecclésiastiques des comités, encourager ceux qui font bien, avertir à temps ceux qui font mal, assister aux examens, recevoir les comptes des comités et adresser son rapport au *schulrath.* Celui-ci est le directeur suprême de l'instruction primaire dans chaque régence, c'est sur lui que roule toute la correspondance des inspecteurs communaux, c'est lui qui dresse les rapports et les présente au conseil de la régence, dont il est membre ; et qui enfin correspond, par l'intermédiaire du président de la régence, avec l'administration centrale.

A voir une telle sollicitude, des précautions aussi grandes, on peut s'imaginer sans peine ce que doivent être à l'intérieur l'ordre, l'entretien et les dispositions de ces établissemens. Portons nos investigations sur ce point. En Prusse, les écoles se divisent en écoles élémentaires (*elementarschulen*) et en écoles bourgeoises (*burgerschulen*). Les écoles élémentaires embrassent l'instruction religieuse, la langue allemande, les élémens de la géométrie et les principes généraux

de dessin; le calcul et l'arithmétique pratique; les élémens de la physique, de la géographie, de l'histoire générale, et particulièrement l'histoire de la Prusse, le chant, l'écriture et les exercices gymnastiques; les travaux manuels les plus simples et quelques instructions sur les travaux de la campagne, suivant l'industrie de chaque pays. L'enseignement des écoles bourgeoises est plus relevé; il comprend la religion, la morale, la langue allemande, et en même temps la langue nationale, dans les pays non allemands, la lecture, la composition, les élémens des mathématiques, et surtout une étude approfondie de l'arithmétique pratique; la physique, la géographie, les principes du dessin, l'écriture, les exercices de chant et la gymnastique. Ces écoles sont en général dans une situation salubre, les salles en sont grandes, et chacune d'elles possède des instrumens de mathématique, des cartes et des modèles pourle dessin et l'écriture; la plupart de ces écoles sont entretenues aux frais des communes; ainsi l'a voulu le législateur, et toute commune, si petite qu'elle soit, doit avoir une école. Néanmoins, lorsque la commune est trop pauvre pour pourvoir par elle-même aux frais d'une école, les villages les plus rapprochés s'associent et soutiennent à frais communs l'établissement.

En Hollande, nous trouvons dans l'enseignement des dispositions à peu près analogues. Les écoles primaires sont de quatre sortes, savoir : les *laagere schoolen,* écoles inférieures; les *armen schoolen,* ou écoles gratuites pour les pauvres; les *tusschen schoolen,* écoles intermédiaires où l'on paie très peu de chose, et enfin les écoles françaises, ainsi nommées parce qu'on y enseigne le français. La plupart de ces établissemens sont bien tenus; nous citerons entre autres les quatre écoles des pauvres de La Haye, dont l'une est suivie par plus de mille écoliers de cinq à douze ans, qui ne paient absolument rien; l'école intermédiaire de Leyde, qui contient 480 élèves pendant le jour et 130 le soir, et le *kleine kinderschool,* de Rotterdam, école de l'enfance, dans laquelle sont élevés des petits enfans de l'âge de deux ans jusqu'à six. Ces écoles sont

ouvertes indistinctement à toutes les sectes, à toutes les nombreuses variétés des communions chrétiennes. Le calviniste, le catholique, le luthérien, le remontrant, l'anabaptiste et le juif se trouvent confondus, assis sur le même banc, et tous prennent une part égale à l'instruction. L'ordre et la propreté règnent dans toutes ces écoles; les enfans y arrivent bien peignés, bien lavés; c'est là une des conditions sur lesquelles le réglement se montre rigoureux, principalement dans les écoles gratuites; souvent même il arrive que l'enfant malpropre est renvoyé de l'école à ses parens, et que la récidive entraîne le renvoi définitif. Ces établissemens sont les uns entretenus en tout ou en partie par une caisse publique de l'état, du département ou de la commune; les autres appartiennent à une fondation, quelques uns reçoivent des subsides ou un secours permanent, il en est enfin qui sont entretenus par des allocations particulières. L'enseignement simultané y est partout prescrit, et tous les ans, à la fin de l'année, on fait un examen général, à la suite duquel les élèves sont admis à passer d'une classe inférieure à une classe supérieure.

Dans ces deux pays, la discipline des écoles est bonne. La loi interdit la punition corporelle, ou du moins elle n'en prescrit l'usage que dans les cas d'une absolue nécessité; encore dans ce cas le châtiment doit-il être infligé avec modération et ne jamais porter atteinte à la pudeur ni à la santé. Si l'élève est incorrigible, le comité de surveillance est consulté; et, sur son avis, l'élève est renvoyé. La retenue de l'écolier après la classe y est, il est vrai, en grande vigueur, mais on en use avec intelligence, de manière à ne point décourager l'élève ni à froisser sa sensibilité. Les récompenses y sont distribuées à propos et mûrement pesées; le maître donne aussi son approbation à ceux qui se distinguent par leur zèle et leur bonne conduite; et souvent ce simple encouragement est accueilli, recherché avec plus de ferveur que les plus hautes récompenses de l'école.

Occupons-nous du maître. Quelle est sa condition; quel sort lui a réservé la loi; ce sort est-il, comme en France,

celui d'un simple manœuvre? En Prusse, la moyenne de son traitement annuel est, dans les campagnes, d'environ 85 rixdalers 16 gros (322 fr.), et dans les villes, de 212 rixdalers 2 gros 9 fenins (795 fr.). Ce revenu lui est assuré, la loi le lui garantit; nulle part il ne trouve, comme en France, de mauvaises volontés à combattre; on ne lui dispute point sa maigre pitance. En outre, s'il remplit des fonctions d'église telles que celles de chantre, d'organiste ou autres, ces fonctions n'entrent point en ligne de compte avec ses revenus d'école. Il peut encore augmenter son revenu par l'exercice d'un métier ou des fonctions autres que celle de chantre, pourvu que ce métier ou ces fonctions ne compromettent ni sa dignité ni sa moralité. Il est exempt des charges communales; il est logé, et, dans un grand nombre de communes, son couvert est mis successivement chez toutes les familles. Un jardin est attaché à chaque maison d'école, ou bien il est assigné au maître un terrain nécessaire pour entretenir sa provision de légumes et pour la nourriture d'une vache. Dans les lieux où subsiste encore le pâturage communal, à la campagne et dans les petites villes, il a la faculté d'y envoyer un nombre déterminé de bestiaux. Enfin, à sa mort, une caisse de secours, fondée dans chaque département pour l'entretien des écoles, fournit à sa veuve et à ses enfans une existence convenable.

En Hollande, la condition matérielle du maître d'école est également bonne, telle que la peut désirer une ambition sage et mesurée. La loi hollandaise n'a point fixé de salaire, mais le législateur a confié à l'administration départementale et aux inspecteurs le soin de fixer le revenu du maître, en leur recommandant toutefois de l'établir sur des bases justes, de manière que le maître dépendît le moins possible des parens. Ce vœu a été exaucé; le maître d'école hollandais a une maison, un jardin; il chante lui aussi au lutrin, quand il est catholique; et les profits qu'il récolte dans ces fonctions cumulées avec ceux qu'il retire de son école, rendent son sort heureux.

Et ne croyez point que ces maîtres soient ignorans, dépour-

vus de connaissances, comme le sont la plupart des instituteurs primaires des villages en France. La loi en s'occupant de pourvoir à ses besoins d'une manière convenable devait également exiger qu'il fût capable d'enseigner. C'est ce qu'elle a fait. En Prusse le plus grand nombre de ces instituteurs appartiennent aux écoles normales primaires, qui sont au nombre de plus de quarante, dont trente sont parfaitement organisées. Elles coûtent à l'état 88,323 rixdalers (331,500 fr.). Les plus remarquables sont : celle de Kœnisberg, qui possède trente places gratuites ; celle de Jenkau, fondée par le chambellan de Conradi, en 1791, où toutes les places sont gratuites ; celles de Magdebourg, où vingt-quatre séminaristes ont le dîner gratuit ; celles de Breslau, de Bromberg, de Posen, d'Halberstadt, de Weissenfels, d'Erfurt et de Neuwied. Ces établissemens se divisent en petites et grandes écoles normales primaires ; dans les petites, les objets de l'enseignement sont : la religion, la langue allemande, la lecture, l'écriture, le calcul, le chant, les élémens de géométrie, l'histoire naturelle, l'histoire nationale et la géographie. Dans les grandes écoles normales, l'enseignement embrasse la religion, la langue allemande, la lecture, l'arithmétique, la géométrie et les mathématiques ; l'écriture, le dessin, le chant, la basse fondamentale, le violon, l'art didactique et la pédagogie ; la géographie, l'histoire naturelle, l'histoire et la physique. En outre, dans les saisons convenables, le jardinage et la natation sont enseignés tous les jours pendant les récréations, de 7 à 9 heures du soir. Les principales conditions de l'admission sont : une bonne santé et l'absence de toute infirmité ; dix-sept ans accomplis, de bonnes dispositions pour l'étude, un certificat d'école et de bonnes mœurs. Le candidat est tenu d'apporter à l'école ses livres, une demi-douzaine de chemises, six paires de bas, un couteau et une fourchette, un bois de lit, avec tout ce qu'il faut pour le garnir. Son séjour à l'école, dure trois années. Alors l'élève subit un examen par écrit et de vive voix ; et si cette épreuve constate qu'il possède l'art d'enseigner, il lui est délivré un certificat qui

spécifie la valeur de ses connaissances, de ses talens et de ses qualités par cette formule : *parfait, bien, satisfaisant.*

La Hollande ne possède que deux écoles normales primaires ; l'une est aux frais de l'état ; c'est celle de Harlem ; les conditions qu'elle exige du maître qui veut se livrer à l'éducation présentent toutes les garanties possibles. Ces conditions sont l'admission générale et l'admission spéciale. L'une, l'admission générale, s'obtient à la suite d'un examen qui a lieu par devant la commission départementale. Cet examen est sévère ; la morale, la pédagogie, et toutes les branches qui se rattachent à la carrière que désire embrasser le candidat, en forment le fonds. C'est le premier pas : le candidat qui a subi avec succès cet examen peut exercer les fonctions de maître dans les institutions privées, après s'être muni d'une autorisation municipale ; mais, s'il postule la place d'instituteur dans les établissemens publics, il doit passer par une seconde épreuve. Cette épreuve est l'admission spéciale. Elle est plus difficile ; elle a lieu au concours devant un jury qui compte dans son sein l'inspecteur pour un de ses membres. Au plus instruit, au plus méritant est accordée la place ; et encore cette nomination n'est-elle définitive, qu'autant qu'elle a l'assentiment de l'inspecteur.

En résumé, l'instruction primaire est, en Hollande et en Prusse, dans une situation florissante. Les maîtres sont instruits, propres à leur état, et les élèves reçoivent de bonne heure, dans ces écoles, une éducation suffisante pour assurer leur avenir. La seule différence qui existe entre ces deux pays, c'est que l'instruction primaire est facultative en Hollande, tandis qu'elle est forcée en Prusse. Le gouvernement prussien n'a pas craint de heurter la susceptibilité de ses sujets en leur imposant l'obligation d'envoyer leurs enfans à l'école ; il n'a point voulu que les parens sacrifiassent à leurs intérêts personnels l'avenir de l'enfant, aussi la totalité de sa population reçoit-elle les bienfaits de l'instruction. Dans la loi hollandaise, au contraire, on a ménagé la susceptibilité du peuple aux dépens de l'instruction. Au lieu d'agrandir le cercle de l'intelligence, d'assurer l'indépendance de l'enfant et de l'arracher aux

dangers qui menacent sa jeunesse, on a laissé une entière liberté d'action aux parens. Nous avons signalé par le chiffre comparé des écoliers des deux pays, quel était l'usage que les parens avaient fait de cette liberté. En France et en Angleterre, où règne le prétendu principe de liberté, nous allons retrouver des résultats encore moins satisfaisans.

La législature anglaise n'a fait aucune provision pour l'éducation du peuple. Toutes les écoles primaires sont soutenues par des quêtes, des dotations ou des sociétés de bienfaisance. Ces écoles sont de diverses sortes : les écoles du dimanche *(sunday school)* qui sont suivies par des enfans et des adultes, et où l'on enseigne à lire et à écrire, les principes et les devoirs de la religion ; les écoles nationales *(national schools)* fondées d'après les principes du docteur Bell de Madras ; ces écoles sont nombreuses ; l'écolier paie une légère rétribution; elles sont journalières *(daily)* ou du dimanche; on y enseigne le catéchisme de l'église anglicane, et les enfans sont obligés d'aller à l'église tous les dimanches ; les écoles de la Société Britannique et Étrangère, fondées en 1808 par Joseph Lancastre, sont les meilleures, car elles reçoivent tous les enfans sans distinction de secte, mais tout enseignement sur des sujets religieux en est proscrit : cette société entretient une école normale pour l'instruction des maîtres; les *free schools*, écoles libres, où l'éducation est gratuite ; les *grammar schools* ou *endowed schools* (écoles avec dotation) fondées par des personnes riches qui ont désigné le genre d'éducation que l'on devait y suivre; dispositions qui sont en général strictement observées, bien que l'origine de la plupart de ces écoles remonte à la réforme. Le nombre de ces écoles et des écoliers qui les fréquentaient en 1834, est fixé, dans une enquête parlementaire pour l'Angleterre et le Pays de Galles, de la manière suivante :

| Désignations. | Écoles. | Écoliers. |
|---|---|---|
| Infant schools............... | 2,985 | 89,005 |
| Daily schools................. | 35,986 | 1,187,942 |
| Sunday schools............. | 16,828 | 1,548,890 |
| Total........... | 55,799 | 2,825,837 |

En supposant ces chiffres justes et en déduisant de 2,825,837 écoliers un cinquième, ou 565,000, pour les écoliers qui suivent à la fois les *daily schools* et les *sunday schools*, il nous reste 2,260,837 écoliers, ou un écolier sur sept habitans.

Sous le rapport du chiffre, l'Ecosse est dans une condition non moins satisfaisante. Voici quel était dans ce pays le nombre des écoles en 1834.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Écoles de paroisse........ | 1,162 | Écoles de dissidens....... | 100 |
| Écoles de la propagation des connaissances chrétiennes................ | 253 | Autres écoles............ | 3,008 |
| Écoles de charité......... | 89 | Total........ | 4,612 |

Nous n'avons point le chiffre des écoliers qui suivent ces écoles; mais, en supposant que chacune d'elles soit fréquentée par 50 écoliers, nous aurons 230,600 écoliers. La population de l'Ecosse était en 1834 de 2,471,425 individus. C'est donc environ un écolier sur dix habitans.

L'Irlande elle-même, malgré ses misères, malgré ses violences, serait très savante si le chiffre absolu des écoliers et des écoles indiquait la science. Les écoles fourmillent dans la cité d'Armagh : les villes de Dunganan, Enniskillen, Raphae, Cavan, Banagher et Carysfort, ont chacune plusieurs institutions. Selon Mac Culloch, le nombre des écoles et des écoliers à la population de l'Irlande était, en 1835, dans la proportion suivante : une école pour 824 habitans, un écolier sur 7 33/100 d'habitans pour toute l'Irlande.

Examinons maintenant de près ces chiffres, entrons dans les détails de l'école, et nous reconnaîtrons bientôt que ces chiffres ne sont pas exacts. Par exemple, qui ne sait qu'en Irlande un enfant qui est porté sur les registres de l'école ne va pas à l'école toutes les fois que sa mère ou son père sont retenus chez eux par la plus légère indisposition? Qui ne sait que cet enfant est chargé du ménage, et que, chaque fois que son père a besoin de vaquer à ses travaux, on l'envoie dans les champs garder les vaches? Qui ne sait qu'en Angleterre et au Pays de Galles, sur vingt jours de classe, l'enfant

d'un laboureur en manque huit ou dix? Mais c'est le moindre vice des écoles primaires du Royaume-Uni. Là, sans doute, sont des personnes généreuses, des citoyens mus par des sentimens de piété qui font de riches donations pour répandre l'instruction dans les classes indigentes; mais, comme la plupart des legs de charité, ces fonds reçoivent une autre destination, et servent à des intérêts personnels et à des ambitions particulières. Point de tolérance religieuse comme en Hollande; celui-ci, en haine des papistes ou des dissenters, veut que les enfans ne lisent que les livres du clergé anglican; de son côté, celui-là défend ces livres comme entachés d'hérésie. L'un cherche à détourner de la foi l'enfant catholique qui, faute d'avoir une école de sa religion dans son village, vient s'asseoir au milieu des enfans luthériens ou calvinistes; l'autre use de représailles. Il s'ensuit une agitation constante, une polémique hargneuse, là où devraient régner l'amour de s'instruire et la paix. Les nominations des maîtres d'école appartiennent en grande partie au clergé. Le clergé a la haute main dans les affaires de l'école : il nomme le candidat et lui décerne les fonctions de maître d'école, et, soit dit en passant, sous le rapport de la moralité, ce choix fait preuve, de la part du clergé, d'une grande indulgence, car nous avons en ce moment sous les yeux un document parlementaire où nous voyons que, sur six maîtres d'école actuellement en exercice dans un rayon de six milles, cinq s'adonnent habituellement à l'ivrognerie.

Mais voici un document relatif à Londres qui nous donnera une idée plus complète de l'état actuel de l'instruction primaire en Angleterre : c'est une enquête parlementaire ordonnée dernièrement par la chambre des communes pour connaître l'état de l'éducation primaire dans les cinq paroisses de Westminster. Les paroisses inspectées par les membres de la commission sont celles de St-Martin-des-Champs, de St-Clément-le-Danois, de Ste-Marie-du-Strand, de St-Paul-Covent-Garden et du district de Savoie. La population de ces cinq paroisses est de 42,996 habitans. St-Martin-des-Champs possède 49 écoles, 44 *day*

*chools* et 5 écoles du dimanche ; elles sont suivies par 2,131 écoliers : 1,043 garçons et 1,088 filles. Saint-Clément le Danois compte 34 écoles, 31 *day schools* et 3 *sunday schools*. Le nombre des écoliers est de 1,116, savoir : 473 garçons et 643 filles. Sainte-Marie du Strand a 11 écoles, dont 10 sont des day schools, et une pour les enfans au-dessous de cinq ans. Les écoliers sont au nombre de 478, dont 236 garçons et 242 filles. Saint-Paul Covent-Garden a 20 écoles, 18 day schools, 2 sunday schools ; 999 écoliers : 459 garçons et 540 filles. Le district de Savoie compte 2 écoles, une pour les garçons et l'autre pour les filles. Toutes deux appartiennent à l'église luthérienne d'Allemagne, et les écoliers au nombre de 48 sont tous issus de parens allemands. Outre ces écoles, les cinq paroisses ont entre elles 10 écoles du soir, ce qui porte le nombre total des écoles à 126, dont 19 sont exclusivement destinées aux garçons ; 13 exclusivement aux filles, et les 94 restantes, sont à la fois suivies par les garçons et les filles. Le nombre total des écoliers est de 4,770 ; savoir : 2,243 garçons ; et 2,527 filles, dont 3,215 suivent à la fois les écoles quotidiennes et les écoles du soir ; 889 les écoles quotidiennes et les écoles du dimanche, et 666 les écoles du dimanche. L'âge de ces écoliers est comme suit : 946 au dessous de cinq ans ; 3,476 entre cinq et quinze ans ; 116 au dessus de quinze ans ; 232, dont l'âge est inconnu.

Dans ce nombre, il y a 6 écoles qui ont des dotations, 20 qui ont le privilége de faire des quêtes dans les églises et dans les chapelles, 27 qui sont soutenues par des souscriptions publiques, 9 qui ont des bibliothèques dans lesquelles les élèves peuvent prendre des livres, 14 dans lesquelles les élèves sont habillés en tout ou en partie, une qui a un fonds de secours pour les enfans malades, et une dernière, dans Saint-Martin-des-Champs, qui a une caisse d'épargne. Voici comment elles se divisent :

*Dame schools*. Sous cette dénomination on comprend les écoles dans lesquelles l'éducation se borne à apprendre à épeler, à lire et à coudre ; leur nombre est de 21 ; elles sont

suivies par 340 élèves, 125 garçons et 215 filles, dont 130 au dessous de cinq ans, et 210 au dessus de cinq ans. Leur condition est un peu supérieure aux écoles du même genre de Liverpool et de Manchester, quoiqu'elle laisse beaucoup à désirer. Les enfans n'y sont point entassés dans des caves, comme dans ces villes, il est vrai; mais le plus grand nombre de ces établissemens n'ont qu'une seule chambre, qui sert à la fois de cuisine, de chambre à coucher pour l'institutrice et de salle d'école pour les enfans. La ventilation, pendant l'hiver en est mal faite : les croisées restent toujours fermées. Ainsi l'exigent les parens. Les maîtresses sont toutes fort avancées en âge. Le plus grand nombre sont des ci-devant laveuses, blanchisseuses, repasseuses et couturières. La rétribution de l'écolier varie de 4 à 6 deniers par semaine; le revenu de la maîtresse, terme moyen, serait de 7 shellings 9 deniers par semaine, si celle-ci pouvait retirer des parens la somme qui lui revient. Toutes ces institutrices professent et enseignent la morale à leurs élèves, mais la commission n'a pu comprendre la signification qu'elles attachaient à ce mot. Les livres sont, dans quelques unes, choisis par les institutrices; dans les autres, ce sont les parens qui veulent se charger eux-mêmes du soin de diriger l'instruction de leurs enfans en leur donnant des livres à leur convenance.

Au dessus des *dame schools* s'élèvent les écoles quotidiennes où, indépendamment de la lecture, on apprend aux enfans l'écriture, l'arithmétique, les élémens de la grammaire, la géographie, l'histoire et les élémens de l'arpentage. Ces écoles sont au nombre de trente-trois, dont cinq reçoivent des garçons seulement; les vingt-huit autres sont communes aux deux sexes; le nombre des écoliers qui les fréquentent est de 784; dont 402 garçons, et 382 filles. Le terme moyen dans chaque école est de 24 écoliers; 178 de ces enfans sont au dessous de 5 ans, et 606 entre 5 et 15; 7 de ces écoles sont dirigées par des hommes; les 24 autres sont dirigées par des femmes. Leur condition est à peu près la même que celle des *dame schools;* elle est supérieure aux écoles du même genre de Li-

verpool et de Manchester; mais elle laisse beaucoup à désirer. Ainsi, toutes les branches qu'embrassent ces écoles ne sont enseignées qu'à un petit nombre d'élèves : encore cet enseignement est-il trop imparfait pour qu'on puisse lui donner le nom d'éducation. En résumé, cette éducation, telle qu'elle est faite dans ces établissemens, n'est point suffisante pour apprendre aux jeunes élèves à réfléchir et à observer; elle ne peut non plus leur donner le désir d'agrandir leurs connaissances, et ne doit exercer qu'une bien faible influence sur les devoirs qu'ils auront un jour à remplir dans la société.

Après ces écoles, viennent les *middling schools* (écoles moyennes) et les écoles primaires supérieures; celles-ci sont plus relevées; l'éducation y est plus ambitieuse. Les middling schools contiennent 510 écoliers. La grammaire, la géographie, l'histoire, le dessin, les classiques, la géométrie, l'arpentage, y sont enseignés. Le prix de la pension varie de 8 sous 6 deniers à 21 sous par trimestre dans les écoles de garçons, et de huit à 30 sous 6 deniers par trimestre dans les écoles de filles. Trois professeurs parmi les maîtres ont été élevés pour cette carrière, et parmi les seize maîtresses, il y en a huit qui ont également reçu une instruction propre à leur état. Les salles d'école sont propres, bien aérées. Mais sous le rapport de l'enseignement, il reste beaucoup à faire. Les écoles supérieures sont au nombre de treize; elles contiennent 525 élèves; l'une compte dix-huit élèves, dont dix jeunes garçons et huit jeunes filles. Cinq écoles exclusivement destinées aux garçons contiennent 249 écoliers dont l'âge varie de 12 à 15 ans. On y enseigne, comme dans les middling schools, la grammaire, l'histoire, la géométrie, le calcul, le dessin, l'arpentage, et de plus le français, l'allemand et l'italien, la danse et la musique. Le prix de la pension est de 15 sh. à 2 guinées par trimestre. Les écoles pour les jeunes gens sont dirigées par des hommes dont quelques uns sont très capables; et les écoles pour les jeunes filles sont dirigées par des institutrices également capables.

Les écoles du soir ou *evening schools*, doivent être placées

sur la même ligne que les day schools. L'enseignement y est à peu près le même. Ces écoles sont suivies par 87 élèves, 36 garçons et 51 filles, dont l'âge flotte entre 8 et 22 ans. Les heures de classe, en général, ont lieu entre six et huit heures. L'enseignement comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire, le dessin, la géométrie, l'arpentage, la tenue des livres, l'algèbre.

Viennent enfin les *infants schools*, les écoles du dimanche et les écoles de paroisse. Les premières sont au nombre de cinq; elles contiennent 660 écoliers, dont 348 ont moins de cinq ans; les plus âgés ont douze ans, et le moins âgé a un an et demi. Ces écoles ont toutes été fondées depuis le commencement de l'année 1828. La rétribution de l'élève est de un et deux penny par semaine. On y enseigne la lecture, le calcul et la grammaire dans toutes; la couture dans deux; l'écriture dans trois; la géographie et l'histoire sainte dans trois. Une bibliothèque est attachée à deux de ces écoles; mais les livres et les cartes en sont usés; dans l'une d'elles, quinze enfans reçoivent, chaque samedi, des vêtemens qu'ils rapportent le lundi. Ces écoles peuvent aller de pair avec les écoles dites dame schools; l'instruction y est la même; néanmoins elles sont mieux entretenues, la vigilance y est plus grande et les enfans y sont mieux soignés.

Le nombre des écoles du dimanche est de neuf; les écoliers dont les noms sont portés sur les livres de ces écoles sont au nombre de 1555; mais sur ces 1555 écoliers, 889 fréquentent les écoles quotidiennes, ce qui réduit à 666 le chiffre des enfans qui reçoivent de l'instruction le dimanche seulement. L'âge de ces enfans flotte entre cinq et quinze ans. Ils ne paient rien. Chaque école compte, terme moyen, vingt-trois professeurs. Les objets de l'instruction sont la lecture de la Bible tous les dimanches, et un peu de calcul et d'écriture un ou deux soirs de la semaine.

En dernier lieu viennent sept écoles de paroisse qui comptent 1201 écoliers, dont 299 ne paient rien, et 832 paient la faible rétribution d'un penny par semaine. Dans ces établis-

semens, l'instruction se borne à la lecture, à l'écriture, au calcul et à la couture pour les filles. L'éducation y est bonne, proportionnée à l'intelligence et la force des enfans : malheureusement le plus grand nombre des enfans sont retirés beaucoup trop tôt de l'école par leurs parens.

Tel est le rapport sommaire de la commission d'enquête; mais la partie la plus curieuse de ce document est celle où les commissaires résument le résultat de leurs opérations. Suivant eux, sur les 4770 écoliers qui fréquentent les écoles, les 666 écoliers des écoles du dimanche, et les 340 écoliers des dame schools n'apprennent absolument rien; leur instruction est nulle. Reste 3,764 écoliers. Sur ce nouveau nombre, les 784 écoliers qui suivent les écoles quotidiennes reçoivent une éducation purement mécanique qui nuit à l'intelligence de l'élève, lui inspire du dégoût pour l'étude, et ne produit sur son esprit aucune influence morale et religieuse. Déduisant encore 784 des 3764 écoliers que nous avons plus haut, reste 2,980 nouveaux. Dans ces chiffres sont compris les 660 écoliers qui fréquentent les infants schools; sur ces 660 écoliers, 348 ont moins de 5 ans. Dans de telles écoles, l'éducation ne peut être bien étendue. Néanmoins les membres de la commission l'ont reconnue bonne, appropriée à l'âge et à la force des enfans, en ce qu'elle leur apprend l'ordre, la propreté; en ce qu'elle les prépare à entrer dans des écoles supérieures. En conséquence, ils sont d'avis qu'on remplace les dame schools par des infants schools; nous conserverons ce chiffre 660. Dans les middling schools et les écoles du soir nous avons d'une part 510 écoliers, et de l'autre part 87 écoliers; ensemble 597 écoliers qui sont censés apprendre la géographie, l'histoire, la grammaire, l'arithmétique et la géométrie, et dont les cinq sixièmes n'apprennent rien; soit 488 écoliers à déduire de 2,980, reste 2492. Les 525 écoliers des écoles supérieures ont toutes les facultés de s'instruire; néanmoins, quoique la méthode en usage y soit défectueuse, nous conserverons ce chiffre. Il nous reste maintenant les 1,201 élèves des écoles de paroisse; nous avons dit que dans ces écoles le système d'édu-

cation était bien entendu, bien dirigé, mais que l'on retirait les enfans de trop bonne heure de ces établissemens. En supposant que le nombre de ces élèves formât les quatre cinquièmes du nombre total, nous aurons encore 960 à défalquer de 2,492, ce qui réduit ce chiffre à 1582 écoliers; or, la population des cinq paroisses étant de 42,996; nous n'avons donc, en réalité, qu'un écolier sur 28 habitans.

Toutefois, on aurait tort de penser que tout le Royaume-Uni est aussi maltraité; il est des lieux où l'instruction primaire reçoit une application utile; l'Écosse, par exemple, se distingue par ses écoles primaires; l'éducation y est bien faite et bien entendue. Mais ici nous trouvons, comme en Prusse et en Hollande, un système émané du pouvoir. Ce système date de 1696. Alors, Guillaume et Marie promulguent un statut qui régularise les écoles, en fixe le nombre et en commet la surveillance au clergé. Le minimum du salaire du maître est déjà fixé à 5 £ 11 shil. 1 denier; et le maximum à 11 £ 2 shil. 2 deniers. Ce statut fut accueilli avec reconnaissance. Le clergé prit à cœur la mission que lui confiait l'Etat; il avait d'ailleurs à traiter avec une race intelligente et industrieuse qui comprit tout d'abord les bienfaits de l'éducation; la tâche était donc facile, aussi le temps ne fit-il qu'améliorer l'éducation primaire; et, es parens rivalisant de zèle avec les instituteurs et le clergé, l'Ecosse vit bientôt naître dans son sein une population éclairée.

En France, dans tous les temps, sous tous les régimes, nous voyons l'éducation primaire ballottée, repoussée partout. On dirait qu'éclairer les populations sur ses devoirs, sur ses vrais intérêts, c'est ébranler l'Etat. Depuis la révolution de juillet, qu'a-t-on fait? Quel progrès a été imprimé à l'instruction primaire. Une loi, mais une loi faible, impuissante a été rendue. En vertu de cette loi, les 37,187 communes de la France, sont tenues d'entretenir, soit par elles-mêmes, soit en se réunissant par deux, une école élémentaire primaire, ce qui porterait le nombre de ces écoles à 34,001, et conséquemment à 34,001 bâtimens. Mais, vains efforts! en

1834, un an après la promulgation de cette loi, il manquait encore 21,089 écoles, dont 7,182 par suite de la négligence des autorités locales. La loi veut aussi que, pour l'établissement de ces écoles, toutes les communes qui n'ont pas de ressources ordinaires suffisantes, soient imposées d'office; cette clause n'est pas mieux observée. Les communes imposées sont au nombre de 28,536, et sur ces 28,536 communes, 20 961 se refusent à l'exécution de cette mesure financière. Certains conseils généraux se laissent même imposer d'office, et 113,751 fr. ont dû être ainsi prélevés en 1834. En 1832, le nombre des écoliers qui suivent les écoles primaires est de 1,934,624, savoir : 1,200,715 garçons, 734,909 filles; mais durant l'été, on ne trouve plus dans ces écoles que 696,165 garçons, et 418,331 filles. Ainsi, pendant l'été on ne parvient à retenir dans les écoles que les sept douzièmes des élèves.

Cependant cette égalité proportionnelle n'existe qu'en masse, car il y a entre beaucoup de départemens une disproportion fort sensible. Ainsi, dans le département de la Meuse, le nombre des élèves se réduit, pendant l'été, d'un quart; dans le département des Vosges, d'un tiers; dans le Loiret, de moitié, dans la Marne, de six onzièmes; dans le Var, de trois quarts, et dans la Nièvre, de dix onzièmes. Voici au reste un tableau comparé des dix départemens où l'instruction est le moins répandue, par rapport à ceux qui sont dans le cas contraire. C'est un relevé des conscrits illettrés par mille recrues.

| Départemens ignorans. | Illettrés. | Départemens éclairés. | Illettrés. |
|---|---|---|---|
| Corrèze, sur 1 000 | 819 | Jura, sur 1,000 | 170 |
| Morbihan | 796 | Doubs | 173 |
| Allier | 785 | Haute-Marne | 185 |
| Finistère | 768 | Meuse | 187 |
| Haute-Vienne | 762 | Moselle | 141 |
| Indre | 761 | Bas-Rhin | 194 |
| Dordogne | 746 | Marne | 204 |
| Nièvre | 746 | Hautes-Alpes | 211 |
| Côtes-du-Nord | 742 | Seine-et-Marne | 212 |
| Cher | 737 | Ardennes | 216 |
| Moyenne sur 1000 | 766 | sur 1000 | 194 |

Ainsi, dans dix départemens, sur 1,000 recrues, 736 n'ont

pas reçu le bienfait de l'instruction primaire, tandis que, dans les dix départemens où l'instruction est le plus répandue, sur 1,000 recrues on n'en compte que 194 qui n'aient pas fréquenté les écoles. En 1837, 326,298 jeunes gens furent appelés sous les drapeaux, et sur ce nombre 46 sur cent ou près de la moitié, ne savaient ni lire ni écrire

Cette loi est encore défectueuse en ce qu'elle ne définit point d'une manière précise l'enseignement élémentaire. Ainsi il n'est pas rare de voir des enfans entrer dans une série d'études au dessus de leur condition. Qu'arrive-t-il de là? c'est que beaucoup de jeunes intelligences laissées sans culture sont abandonnées à tous les hasards des événemens; c'est d'autre part, qu'une multitude d'éducations se poursuivent et s'achèvent sans bons résultats : inutiles à beaucoup parce qu'ils y assistent pendant de longues années sans les comprendre, perdues pour d'autres parce que cette demi-science les jette hors des professions laborieuses où ils trouveraient à vivre utilement.

Mais l'un des plus grands vices de la loi française, c'est qu'elle laisse encore aux parens trop de latitude dans le choix des personnes auxquelles il leur semble le plus utile de s'en rapporter pour l'éducation des enfans. Les seules conditions que la loi exige de celui qui veut enseigner, c'est un brevet de capacité et un brevet de moralité; mais ces conditions sont si faciles à remplir, que tout le monde peut y atteindre, aussi le corps des maîtres d'école comptait-il naguère dans ses rangs plusieurs repris de justice, dont un avait passé la moitié de sa vie au bagne. Ce corps se distingue en outre par des caractères particuliers. On peut le ranger en trois catégories : dans la première sont les instituteurs à poste fixe; ce sont les plus respectables. Dans le nombre, figurent des chantres, des sacristains, des forgerons et des charpentiers. Le défaut principal de cette catégorie, est l'ignorance et l'ivrognerie. Dans la seconde catégorie sont les infirmes; celle-ci est la plus nombreuse; elle se compose de manchots, de sourds, d'épileptiques et de culs-de-jatte. Dans un arrondissement de la

Haute-Loire, il existe un maître d'école qui n'a pas de bras. Cet homme taille sa plume, et trace les cahiers de ses écoliers avec le pied. La troisième catégorie se compose d'instituteurs annuels, ou instituteurs ambulans. Ce sont des Béarnais, des Piémontais, des Briançonnais et des Auvergnats. Ceux-ci se louent pour la saison d'hiver; le prix moyen est de quinze écus pour trois mois, et lorsque la besogne est faite, ils repartent avec les hirondelles, et rentrent dans leur pays.

Cependant les écoles normales primaires ne manquent pas en France; aujourd'hui on en compte 47; le régime en est même tracé sur des bases larges; l'instruction y est bonne; l'éducation des *élèves-maîtres* présente en général une condition satisfaisante. Mais ne croyez point que ces élèves ainsi formés aillent porter le fruit de leurs travaux dans les campagnes; la plupart trouvent une place d'instituteur dans les écoles primaires des villes. Lequel d'entre eux, d'ailleurs, possédant une instruction un peu élevée, voudrait aller dans une campagne avec aussi peu d'avantages en perspective. En vertu de la loi française, un traitement fixe de 200 francs et une indemnité de logement, qui s'élève dans les campagnes à 40 francs au plus, sont accordés au maître; à cette somme il faut ajouter la rétribution de 1 fr. 18 c. par mois pour chacun des élèves payans; ce qui porte, dans les communes riches, le salaire des maîtres d'école à 428 fr. 80 c. Ce salaire est inférieur au salaire moyen des cantonniers des routes royales, qui s'élève à 456 fr. Mais, dans le plus grand nombre des communes, le malheureux instituteur ne reçoit presque rien. Ainsi, dans l'arrondissement de Besançon, nous trouvons un maître d'école forcé, pour vivre, de chanter au lutrin, de sonner les cloches, d'être secrétaire du maire, domestique du curé, et de distribuer chaque dimanche, de porte en porte, l'eau bénite aux habitans de la commune. Dans l'arrondissement de Mont-de-Marsan, département des Landes, les instituteurs font presque tous le métier d'appariteur, de fossoyeur, et vont de porte en porte quêter des pommes

de terre, des raisins et du blé. Dans cette contrée, les instituteurs sont tous pauvres, mal vêtus ; ils font la classe en sabots, sans bas, ni gilet, ni cravate; ils ne reçoivent rien en argent, tout se borne à des promesses. Mais ce n'est pas tout : la loi française a voulu qu'une retenue fût faite sur le traitement fixe, pour assurer aux instituteurs que leur âge et leurs infirmités empêcheraient de continuer leurs fonctions, une retraite convenable. Certes, cette prévoyance est digne d'éloges ; mais on a calculé qu'après dix ans un instituteur, à qui l'on ferait une retenue sur son traitement, toucherait à peine 200 francs de capital.

Avec un pareil état de choses, avec des rémunérations aussi insuffisantes, il faudrait trouver des hommes spéciaux qui voulussent accepter comme une mission évangélique le soin d'instruire les enfans du pauvre. Mais où est la foi? où est le dévoûment? Exiger aujourd'hui une pareille abnégation de la part de ceux qui se livrent à l'instruction primaire, c'est chose impossible. La profession d'instituteur dans la plupart des villages est acceptée comme pis-aller, et l'homme capable qui l'accepte s'en retire aussitôt qu'il trouve une occasion meilleure d'employer ses capacités. Les frères de la doctrine chrétienne, ou frères ignorantins, ont pendant long-temps résolu ce difficile problème. Prise en corps, cette société a rendu d'immenses services à l'État. Les frères ignorantins sont répandus sur tout le sol de la France; en 1833, leurs écoles s'élevaient au chiffre de 369, et comptaient 92,989 écoliers; malheureusement, depuis la révolution de juillet, les frères sont tombés en disgrace, et aujourd'hui les conseils généraux leur refusent les plus légitimes secours. Disons plus; c'est que, si laloi avait son entière exécution, les établissemens de la morale chrétienne seraient forcés de fermer. La loi dit, en effet, que l'école ne sera gratuite que pour les indigens, mais que les familles aisées paieront une rétribution fixée par les autorités municipales : les statuts de l'ordre des frères veulent, au contraire, que la gratuité de l'enseignement soit commune à tous, à l'indigent,

à l'homme d'une aisance moyenne, au riche même, s'il veut prendre part aux leçons des frères. Et déjà de graves conflits se sont élevés entre l'administration et les frères à ce sujet. L'administration veut que la loi soit respectée; mais reconnaissant toute l'importance de conserver les écoles des frères, elle a proposé de voter des fonds suffisans pour l'éducation des enfans; ce biais n'a point été accueilli par les frères; ils sont restés fidèles à leur principe, ils ont refusé, et continué, comme par le passé, de recevoir dans le sein de leurs écoles tous ceux qui s'y présentent.

Imaginez maintenant une méthode bâtarde, qui n'est ni mutuelle, ni simultanée, ni individuelle, qui ne ressemble à rien, dans laquelle on siffle les enfans comme on sifflerait des chiens, à laquelle les habitans des Vosges ont donné le nom de *méthode du diable;* imaginez, dis-je une méthode qui a la prétention d'enseigner le calcul, la lecture et l'écriture, et qui n'enseigne rien, et vous aurez une idée à peu près complète de l'état actuel de l'instruction primaire en France. Mais là n'est pas tout le mal : l'instituteur primaire n'est pas seulement chargé de développer l'esprit de ses jeunes élèves; c'est à lui qu'il appartient d'agrandir leur ame, d'y faire germer des principes honorables, et de les façonner de bonne heure à toutes les pratiques de la vertu. Comment espérer trouver de telles qualités chez des hommes à qui vous refusez le nécessaire, qui n'ont accepté le salaire que vous leur offrez qu'en désespoir de cause, et qui n'exercent qu'à contre-cœur la pénible tâche qui leur a été imposée. N'eût-il pas mieux valu que la loi fût plus étroite envers les parens, plus large envers les instituteurs. *(Westminster Review and Chambers' Magazine.)*

# Mémoires. — Autobiographie.

## LE JOURNAL DE WALTER SCOTT.

Les mémoires de Walter-Scott, tels que les publie M. John Lockhart, doivent être plutôt considérés comme une spéculation de librairie, que comme l'auto-biographie du célèbre romancier. C'est une compilation très étendue, souvent fort peu judicieuse, d'anecdotes, de lettres, de souvenirs, de fragmens, qui se rapportent plus ou moins directement à Walter-Scott. Les parties les plus importantes et les plus curieuses de cette volumineuse collection sont : le récit de la jeunesse de Walter-Scott, rédigé par lui-même ; quelques lettres adressées par Walter-Scott à ses parens, à ses amis, à divers personnages de distinction, sur différens sujets de politique, d'histoire et de littérature (1); et enfin, le *journal* que Walter-Scott eut l'idée de tenir à l'instar de celui de Byron, publié par Thomas Moore. Walter-Scott ne commença à ouvrir ce journal que vers la fin de 1825 ; mais comme il embrasse l'époque la plus importante de sa vie ; celle où le célèbre romancier, parvenu à l'apogée de sa gloire, vit tout à coup son existence et sa réputation menacées par la faillite de ses libraires, ce journal offre un grand intérêt. Aussi, M. Lockhart a-t-il prudemment réservé ce morceau pour la fin de sa publication, afin sans doute d'en soutenir la vogue. Ce journal n'est parfois qu'un album ; mais le plus souvent c'est un curieux mémoire psycholo-

(1) Voyez dans les tomes v, viii, x et xi de la *Revue britannique* (quatrième série) les divers articles que nous avons empruntés à la publication de M. Lockhart. Dans les précédentes séries, on trouvera aussi un grand nombre d'articles relatifs à Walter-Scott.

gique, dans lequel l'auteur a déposé ses impressions et ses pensées, à mesure que les événemens les plus terribles se pressaient autour de lui. On le voit d'abord calme, n'envisageant l'avenir qu'à travers le prisme de ses illusions; puis pressentant le malheur qui va l'accabler, s'aiguillonnant pour tenir tête à l'orage, faiblissant quelquefois, reprenant enfin courage, et à force de persévérance, comblant le précipice, triomphant de l'adversité, mais succombant à la peine. Cette lutte est admirable. Le malheur physique et la douleur morale venant à la fois assaillir un homme, dont les seules ressources résident dans la liberté d'esprit, et qui cependant, au milieu de tant de sujets de trouble, trouve assez de calme pour créer des chefs-d'œuvre! Tout l'accable à la fois : sa femme meurt; il perd sa fortune si laborieusement acquise; sa fille et son gendre le quittent pour aller à Londres; ses engagemens semblent au dessus de ses forces; sa robuste santé l'abandonne, et cependant l'homme résiste. Les cinq dernières années de la vie de Walter-Scott sont fécondes en enseignemens de plus d'un genre : c'est une haute leçon de moralité qu'il a donnée au monde : comme homme, comme père de famille, comme écrivain. Il n'a pas perdu espoir, au milieu de cette situation désespérée; et Dieu, en qui il s'était confié, lui a donné les forces nécessaires pour accomplir sa tâche.

*Édinbourg, 20 novembre* 1825. J'ai regretté toute ma vie de n'avoir pas tenu un journal régulier; car j'ai perdu ainsi moi-même le souvenir de bien des choses intéressantes, et j'ai privé ma famille de plus d'une information curieuse. Je me suis dit, en voyant dernièrement quelques volumes des notes de Byron, que c'était là probablement la meilleure manière de tenir un registre de ce genre. Byron ne suit aucun ordre : il inscrit les événemens tels qu'ils s'offrent à sa mémoire. J'essaierai de ce plan. — Or, voici que je suis possesseur d'un beau livre à fermoir, comme une dame en pourrait souhaiter un pour album.— *Nota bene.* Nous devons établir, John Lockhart, Anne et moi, une société pour la suppression des albums : c'est la plus ennuyeuse forme que revête la mendicité. « Monsieur, votre autographe ou une couple de vers, s'il vous plaît, ne fût-ce qu'une maxime en prose. » Quand on songe

aux misérables sonnets et aux fades mensonges qui déshonorent ces mélanges, il faut avoir un excellent estomac pour diriger de pareilles importunités.

Quelques mois avant l'ouverture de son livre, Scott avait entrepris un voyage en Irlande; il voulut néanmoins y consigner les différentes impressions qu'il avait éprouvées durant cette excursion. Le passage suivant résume assez bien le tableau des misères de l'Irlande :

Je suis allé en Irlande l'été dernier, et j'ai fait un délicieux voyage. On exagère beaucoup moins la détresse des Irlandais que je n'étais tenté de le croire : elle atteint l'extrême limite de la pauvreté. Leurs cottages serviraient à peine d'étables à porcs en Écosse; eurs haillons semblent le rebut de la boutique d'un chiffonnier, et sont disposés sur leurs corps avec une variété si ingénieuse, qu'on la croirait l'œuvre du caprice : on tremble à chaque instant qu'un nœud ou une couture, venant à céder, ne laisse l'individu qui vous parle dans une complète nudité; leur nourriture se compose de pommes de terre, encore n'en ont-ils pas suffisamment. Les hommes y sont pourtant vigoureux et sains, les femmes fraîches et appétissantes.

21 *novembre* 1825. Décidément je suis amoureux de mon journal. Je souhaite que ce zèle dure. Je reviens encore à l'Irlande. J'ai dit qu'on n'a point exagéré la pauvreté des Irlandais; on n'a pas exagéré non plus leur esprit et leur bonne humeur, leur absurdité fantasque, leur courage. Je donnai une fois à un drôle un shilling au lieu de six pence, prix convenu. — «Rappelez-vous que vous me devez six pence, Paddy.» — « Puisse Votre Honneur vivre jusqu'à ce que je les lui paie. »

Il y avait de la courtoisie et de la finesse dans cette réponse d'un pauvre diable, dont tout l'accoutrement ne valait pas la somme en question.

On est toujours sûr d'une bonne réception dans les cabanes irlandaises. On vous offre du lait battu, des pommes de terre, un escabeau, ou bien on roule une pierre pour que Votre Honneur puisse s'asseoir près du foyer. Ceux qui mendient partout ailleurs se montrent désireux d'exercer l'hospitalité sous leur propre toit. Ils sont naturellement enclins à la gaîté et faits pour être heureux. Tandis qu'un Écossais songe à payer son terme ou rêve à l'enfer, tandis qu'un Anglais s'en fait un de ce monde, Paddy est toujours prêt à plaisanter. Son caractère, il faut le dire, est terriblement irritable. Il est homme à vous as-

sommer sur un soupçon, sauf à déclarer le lendemain qu'il s'était trompé et qu'il n'avait pas du tout, du tout, l'intention de vous tuer.

22 *novembre.* J'ai vu Moore, cette saison, pour la première fois je puis dire, bien que nous nous fussions rencontrés en public, il y a vingt ans. Outre une grande aisance de manières et une éducation parfaite, il y a en lui une mâle franchise : pas la moindre teinte du poète ni du pédant. C'est un tout petit homme, plus petit encore, je crois, que Lewis, l'auteur du *Moine* et qui lui ressemble quelque peu.

Byron ayant souvent parlé de Moore et de moi, dans les mêmes termes et avec la même estime, j'étais curieux de voir ce qu'il pouvait y avoir de commun entre nous. Moore a toujours vécu au milieu des plaisirs du grand monde, moi j'ai rarement quitté la campagne et la société des gens d'affaires ; Moore est savant, et moi je ne suis rien moins que cela ; Moore est musicien et artiste, je ne sais pas une seule note de musique ; Moore est démocrate, et moi je suis aristocrate. Et combien d'autres points de dissemblance existent entre nous ! Moore est Irlandais, moi je suis Écossais, et certes nous ne manquons, ni l'un ni l'autre, d'esprit national. Il y a pourtant entre nos deux êtres un point de ressemblance, mais un très grand, c'est que nous sommes tous deux de bons enfans, qui préférons nous amuser comme les autres, plutôt que de maintenir notre dignité de *Lions*. Nous avons trop vu le monde et trop bien vu, pour ne pas mépriser l'importance que se donnent certains hommes de lettres, qui vont et viennent le nez en l'air, et me font toujours penser au personnage que Johnson rencontra dans une taverne, et qui s'intitulait le grand Twalmly, inventeur du fer à réchaud pour repasser le linge. Moore aime le mot pour rire, et moi je ne le dédaigne pas. C'est grand'pitié que la destruction totale des mémoires de Byron ait pu seule satisfaire ses exécuteurs testamentaires ; mais il y avait une raison.... *premat nox alta!* La vie aurait un charme de plus pour moi, si Thomas Moore habitait un cottage à deux milles d'ici. Nous sommes allés au spectacle ensemble, et le public qui, par bonheur, était un bon public, lui a fait un accueil enthousiaste. Je les aurais presque tous embrassés, car ils acquittaient la dette de ma bonne réception en Irlande. »

Voici des réflexions où l'on retrouve le bon sens ordinaire de Scott, qui, soit dit en passant, était un assez bon économiste politique, lorsque l'esprit de parti n'offusquait pas sa

vue. Plusieurs de ses lettres à Southey sur la grave question des lois des pauvres, mériteraient d'être citées. Il a écrit encore, sous le pseudonyme de *Malachi Malagrowther,* trois lettres mordantes, imprimées d'abord dans l'*Edinburgh Weekly Journal,* et réunies ensuite en une brochure par feu Blackwood. Le romancier, devenu pamphlétaire, y combat avec la double arme de la dialectique et du ridicule le projet qu'eut un instant le ministère d'interdire aux banques d'Angleterre et d'Écosse l'émission de bank-notes au dessous de 5 £. Mais revenons aux citations de notre journal :

25 *novembre.* — Je viens de lire l'adresse de Jeffrey aux ouvriers sur leurs coalitions. Elle est bien rédigée et bien intentionnée; mais je doute qu'elle produise l'effet qu'il en attend. Il ne faut que la main d'un Lilliputien pour allumer un incendie : il faut un Gulliver pour l'éteindre. Les wighs vivront et mourront dans une étrange hérésie. Ils croient que le monde se gouverne par des pamphlets et des discours, et qu'il suffit de démontrer aux hommes que telle ligne de conduite est celle qui convient à leurs intérêts, pour qu'après un petit nombre d'exhortations, ils adoptent nécessairement cette ligne de conduite. En ce cas, nous pourrions nous passer de lois et d'églises : car il est certainement facile de prouver que des mœurs honnêtes et régulières sont dans l'intérêt bien entendu de l'homme, et que c'est non seulement un crime, mais une folie, de se plonger dans le vice. Ils sont loin de compte : tous les hommes ont des passions et des préjugés dont ils préfèrent la satisfaction, non seulement au bien-être général, mais à leur propre bien-être. C'est sous l'impérieuse impulsion de ces mauvais penchans qu'un ivrogne boit son dernier shilling avec la certitude de mourir de faim le lendemain; qu'un brigand assassine un voyageur avec la perspective assurée de la potence. Notre esprit est tellement rebelle à croire ce qui contrarie nos passions prédominantes, que des ouvriers se coaliseront pour faire hausser les prix durant une semaine, au risque de ruiner à jamais les manufactures. Le meilleur remède au mal serait de recruter d'autres ouvriers dans différentes branches d'industrie. Jeffrey voudrait que chacun d'eux apprît un second métier, afin d'avoir deux cordes à son arc, mais il ne réfléchit pas à la perte de temps qu'entraîneraient deux apprentissages. Pour faire d'un même homme un bon tisserand et un bon tailleur, il ne faudrait guère moins d'années que le pa-

triarche Jacob n'en consacra au service de Laban pour gagner ses deux femmes (Lia et Rachel). Tout ouvrier, d'ailleurs, a une seconde corde à son arc : ce sont les travaux de la campagne.

Nous voici maintenant arrivés à l'époque où les mauvaises nouvelles se succèdent avec une effrayante rapidité. Aux premiers bruits avant-coureurs du sinistre qui devait le frapper, lui, Constable et les Ballantyne, Scott sentit le besoin de faire des économies. On lit sous la date de l'extrait précédent :

J'enregistre ici mon ferme dessein de faire des économies. Je n'ai plus guère de tentations. Abbotsford est tout ce que j'en puis faire, et déjà trop grand pour l'étendue de la propriété. Voici donc mes résolutions :

Plus de constructions ;

Plus d'achats de terre, jusqu'à ce que les temps soient tout à fait sûrs ;

Plus d'achats de livres et de coûteuses bagatelles ;

Application des produits du travail de cette année à l'amortissement.

Ces résolutions, avec la santé et mes habitudes industrieuses, me feront dormir en dépit de la foudre.

N'est-il pas honteux, après tout, que des vagabonds, que des agioteurs, occasionent, dans un but intéressé, une débâcle comme celle qui s'opère en ce moment à Londres, et mettent en péril le crédit d'hommes qui travaillent avec des capitaux assurés, comme Hurst et Robinson, les correspondans de Constable. Ces agioteurs ressemblent absolument à une bande de filous qui excitent une émeute, afin de piller les gens plus à leur aise.

30 *novembre*. — Je suis arrivé au temps où, comme il est écrit, « ceux qui regarderont par les fenêtres auront les yeux offusqués. » Je suis forcé de porter constamment des lunettes, quand je veux lire ou écrire, tandis que cet hiver je n'en usais qu'à l'occasion. Ma santé ne saurait être meilleure, mais ma jambe boiteuse commence à me faire souffrir davantage et m'incommode souvent. J'éprouve de la peine à marcher sur le pavé, et je m'estime heureux quand mon retour de *Parliament-House* à *Castle-Street* s'est accompli sans encombre. Pourtant je fais volontiers cinq ou six milles, lorsque je suis à la campagne ; mais cela devait arriver ainsi, et il faut se soumettre sans murmure. Avec mon infirmité précoce, je ne pouvais espérer d'être plus

fort et plus actif que je ne l'ai été pendant vingt ou trente ans. Les coutures finissent par se rompre et les coudes par sortir, disait le tailleur; et, comme j'ai eu cinquante-quatre ans le 19 août dernier, mes vêtemens intellectuels ne sont pas des plus neufs. Mais Walter, Charles et Lockhart (1) sont d'alertes et beaux jeunes gens; tant qu'ils auront de la force et de l'activité, on ne pourra guère dire que j'en manque. J'ai peut-être attaché, pendant toute ma vie, trop d'importance à ces dons physiques; mais il me semble que des sentimens élevés et indépendans s'allient naturellement aux avantages corporels, bien qu'ils n'en soient pas inséparables, et que la règle souffre beaucoup d'exceptions. Les hommes fortement constitués ont d'ordinaire un bon naturel, et les hommes agiles déploient la même élasticité d'esprit que de corps. On abuse trop souvent, il est vrai, de ces avantages. Dieu nous en demandera compte!

M. Lockhart, appelé à la direction du *Quarterly Review*, dut quitter Édinbourg pour Londres, emmenant avec lui sa femme Sophie et leur jeune fils. Scott fut très sensible à cette séparation.

2 *décembre*, jour presque blanc pour le journal. Sophie a dîné seule avec nous : Lockhart est allé, dans l'Ouest, dire adieu à son père et à ses frères. J'ai passé toute la soirée à jaser avec Sophie sur ses projets. Dieu la protége, la pauvre enfant! Elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de plainte. O mon Dieu! son pauvre petit, si précoce, si intelligent, si vif, ne tient à la vie que par un fil! *Deus providebit.*

5 *décembre.*—Ce matin, Lockhart et Sophie nous ont quittés de bonne heure, sans prendre congé de nous. Quand je me suis levé, à huit heures, ils étaient partis. Ils ont bien fait, je hais les yeux rouges : *Agere et pati Romanum est.* Parlez-moi des stoïciens! Nous ne saurions étouffer nos affections, et, dans tous les cas, nous aurions tort de le faire ; mais nous pouvons les contenir dans de justes limites et ne point nous faire leur jouet quand nous devrions être leur maître. Dieu bénisse ma fille et mon gendre! Mais retournons à notre besogne, qui pour l'heure est l'histoire de ce digne triumvirat : Danton, Marat et Robespierre!

10 *décembre.* — Il n'est rien de plus effrayant que d'essayer de je-

(1) Les fils et le gendre de Scott.

ter un regard au milieu des nuages et des brouillards qui cachent l'extrémité rompue du célèbre pont de Mirza (1), et pourtant, puisque chaque jour nous rapproche de ce terme, il semblerait qu'on devrait y voir plus clair ; mais il n'en est rien : il reste un rideau à lever, un voile à déchirer avant que nous puissions voir les choses telles qu'elles sont réellement. Il est bien peu d'hommes qui nient l'existence d'un Dieu. Je doute même qu'un seul individu ait jamais adopté cette hideuse doctrine. A la croyance en Dieu se rattache, par un nœud indissoluble, la foi en l'immortalité de l'ame et en une autre vie où il y aura des châtimens et des récompenses. Nous n'en devons pas savoir davantage ; mais on ne nous défend pas de faire tous nos efforts, vains efforts! pour percer cette obscurité solennelle. Les expressions dont la Bible fait usage sont indubitablement métaphoriques, car les feux de l'enfer et les mélodies célestes ne sauraient avoir d'effet que sur des êtres corporels. Or, d'après le texte formel de l'Écriture, les esprits des hommes, soit qu'ils entrent dans la perfection des justes, soit qu'ils descendent dans les régions du châtiment, ne seront point liés à des corps, du moins jusqu'au jour de la résurrection. Il n'est pas non plus à supposer que les corps glorifiés qui se lèveront à cette heure suprême soient capables des mêmes satisfactions sensuelles et grossières qui nous consolent ici-bas. L'idée du paradis de Mahomet répugne évidemment à la pureté de notre religion. Il est clair qu'on a choisi l'harmonie comme le symbole de l'amour, de l'unité, et d'un état de paix et de bonheur parfait ; mais ils ont une bien pauvre idée de la divivité et des récompenses destinées aux justes, ceux qui prennent à la lettre le concert éternel, l'ode sans fin (2). Je croirais plutôt qu'il faut entendre par là une mission qui sera confiée par le Très-Haut, quelque important devoir à remplir aux applaudissemens d'une conscience satisfaite. Que la Divinité, à laquelle on doit supposer de l'amour et de l'affection pour les êtres appelés par elle à l'existence, délègue en leur faveur une partie de sa puissance : c'est une hypothèse qui ne me paraît pas si absurde. Le sublime mécanisme de Milton, ses anges gardiens et ses génies se trouveraient ainsi réalisés. Ce système se rapproche de celui des saints, dans l'Église catholique, sans tomber dans l'absurdité de leur culte. Il y aurait sans doute des diffi-

(1) Voyez le n° 159 du *Spectateur*.

(2) *The birth-day ode*, mot à mot, l'ode du jour anniversaire (du roi). Le poète lauréat était chargé de la composer. Scott emploie ironiquement cette expression.

cultés à vaincre, et tous ces êtres célestes posséderaient les facultés nécessaires pour en triompher. Je l'avoue franchement, une vie d'active bienfaisance est bien plus conforme à mes idées qu'une musique éternelle; mais ce sont là de pures spéculations, et, avant de conjecturer ce que nous ferons, il faudrait résoudre cette question préalable et bien plus nécessaire : « Que serons-nous? » Mais il y a un Dieu, et un Dieu juste; il y a un jugement et une vie future, et pourvu que les gens confessent ces vérités, laissons-les agir suivant leur croyance particulière. Il va sans dire que je ne limiterai pas l'action de mes génies à notre chétive planète, lorsque des mondes innombrables roulent dans l'espace sans bornes.

12 *décembre*. — Hogg est venu déjeuner ce matin, et nous a amené son compagnon, David Thomson, le barde de Galashiel. L'honnête berger d'Ettrick déclare avec une délicieuse naïveté que les vers de Moore sont beaucoup trop doux. « Mais Thomas Moore a une excellente oreille, repart Thomson, ses notes sont parfaitement cadencées.—Trop bien cadencées, réplique le berger, car les miennes sont justes comme il faut. » Cette anecdote m'en rappelle une de la reine Bess (1), qui, ayant vivement questionné lord Melville pour savoir si Marie Stuart était plus grande qu'elle, en reçut une réponse affirmative : « Alors, votre reine est trop grande, lui dit-elle, car j'ai juste la taille convenable. »

14 *décembre*. — Tout va de nouveau fort mal à la Bourse de Londres. La débâcle s'étendra jusqu'ici, et j'ai beaucoup trop d'engagemens pour ne pas m'en ressentir. Mais, afin d'en finir tout d'un coup, j'ai l'intention d'emprunter 10,000 £; le contrat de mariage de mon fils me permet de grever ma propriété jusqu'à concurrence de cette somme. Cela nous dispensera, en grande partie, de l'assistance des banquiers, et nous permettra de dormir en dépit de la foudre.

Je ne sais pourquoi, mais cette affaire me tourmente un peu la bile; ou plutôt c'est le manque d'exercice durant la session de la Cour et le passage subit d'une température modérée à une grande chaleur. N'importe : le soleil et la lune danseront ensemble sur la verdure avant que l'imprévoyance, l'espoir du gain et la facilité des escomptes m'entraînent de nouveau dans le bourbier. — Nous avons dîné aujourd'hui en famille. J'ai pris la ferme résolution de ne plus tenir table ouverte pour

(1) *Bess*, diminutif d'Élisabeth. C'est ainsi que l'on désignait familièrement la reine.

toute l'Angleterre et l'Écosse, comme je l'ai fait jusqu'ici. Ce sera une année d'économie, puisque c'en doit être une d'emprunt.

18 *décembre.* — Si les choses continuent d'aller mal à Londres, la baguette magique de l'*Inconnu* sera brisée dans sa main. On le nommera alors le *Trop bien connu.* L'élasticité de l'imagination sera détruite avec le sentiment de l'indépendance. Il n'aura plus la douce satisfaction de s'éveiller le matin, la tête pleine d'idées brillantes et de se hâter de les confier au papier. Il ne verra plus dans ces idées un revenu mensuel et le moyen de planter tant de côtes, d'acheter tant de bruyères! Plus de rêves! il faudra se mettre à une besogne substantielle, c'est-à-dire écrire de l'histoire *et similia.* On n'accueillera plus mes ouvrages avec le même enthousiasme; j'en doute fort du moins. L'idée seule qu'un auteur écrit pour gagner son pain, fût-ce même pour améliorer sa pitance, le dégrade aux yeux du public, lui et ses productions.

Le fier coursier, vanté pour sa prouesse,
Perd tout son feu dès qu'un harnais le blesse.

C'est une amère pensée; mais si elle provoque des larmes, laissons-les couler. Mon cœur est enchaîné au séjour que j'ai créé. Il n'est pas un arbre sur le territoire d'Abbotsford qui ne me doive l'existence.

Quelle vie a été la mienne! presque entièrement négligé ou abandonné à moi-même, bourrant ma tête d'absurdes friperies et mal jugé pour un temps par la plupart de mes compagnons; puis, gagnant du terrain et passant pour un homme habile et hardi, contrairement à l'opinion de tous ceux qui ne voyaient en moi qu'un rêveur. Riche et pauvre quatre ou cinq fois; un jour sur le penchant de la ruine, le lendemain je voyais s'ouvrir pour moi une nouvelle source de richesses. Et maintenant me voilà brisé dans mon orgueil et presque dépouillé de mes ailes, à moins qu'il n'arrive de Londres de bonnes nouvelles, parce qu'il plaît à la capitale d'être sens dessus dessous, et que, dans la lutte des *taureaux* et des *ours* (1), un pauvre lion inoffensif comme moi doit nécessairement mesurer le mur. Mais comment finira tout ceci? Dieu le sait. Personne, en résumé, ne perdra un shilling après moi. C'est une consolation. On dira que l'orgueil a fait une culbute. Libre à eux de flatter leur amour-propre en croyant que ma chute les rendra plus grands ou du moins les fera paraître tels. J'ai la satisfaction de penser que ma prospérité a pu servir à plusieurs, et

(1) Désignation des agioteurs à la Bourse.

d'espérer que certaines personnes, au moins, me pardonneront mon opulence passagère, en considération de l'innocence de mes intentions et de mon désir réel de faire du bien aux pauvres. Il y a bien des cœurs tristes à Darnick (1) et dans les chaumières d'Abbotsford! J'ai résolu de ne jamais revoir ce séjour. Comment pourrais-je fouler les dalles de ma salle féodale avec la crête si rabattue? Comment pourrais-je vivre, pauvre et endetté, là où j'étais autrefois l'homme riche, l'homme honoré? Je devais m'y rendre samedi pour recevoir dans la joie et la prospérité des amis nombreux. Mes chiens m'attendront vainement. C'est folie à moi, mais la pensée de me séparer de ces créatures muettes m'émeut davantage qu'aucune des pénibles réflexions dont je viens de me décharger l'esprit. Pauvres animaux! il faut que je leur trouve de bons maîtres. Il est peut-être des gens qui, m'aimant encore, aimeront mon chien pour moi. Hâtons-nous de mettre un terme à ces méditations lugubres, où nous perdrions la force d'ame nécessaire à l'homme pour soutenir la détresse. Je crois sentir les pattes de mes chiens sur mes genoux. Je les entends gémir et me chercher de tous côtés. Non-sens, dira-t-on; mais c'est bien certainement ce qu'ils feraient, s'ils pouvaient connaître ce qui se passe. Il me vient une singulière pensée. Quel sera le sort de ce journal? Le tirera-t-on après ma mort du secrétaire d'ébène à Abbotsford, et y lira-t-on avec surprise que le baronnet, si florissant en apparence, courut le risque d'une pareille déconfiture? ou le trouvera-t-on dans quelque obscure maison garnie, où le fils déchu de la chevalerie aura suspendu son écusson, et où deux ou trois amis se chuchotteront à l'oreille d'un air triste et solennel: « Pauvre homme! il était bien intentionné et n'avait d'autre ennemi que lui-même. Aller s'imaginer que ses facultés ne s'useraient jamais! Voilà une famille dans la misère. C'est grand'pitié qu'il ait pris ce sot titre. »

Pauvre William Laidlaw! Pauvre Tom Purdie! Ces nouvelles vont déchirer votre cœur et celui de plus d'un pauvre diable, dont ma prospérité assurait le pain quotidien. Ballantyne se comporte d'une manière digne de lui. Il oublie son malheur pour s'apitoyer sur le mien. J'ai essayé de l'enrichir; cela est vrai; mais maintenant son tout, comme le mien, est dans le plateau de la balance. Il conservera le journal, c'est une consolation; et sûrement ils ne pourraient trouver un meilleur éditeur. *Ils!* hélas, qui seront-ils? les *Unbekaunten Obern* (2), qui vont

(1) Village enclavé dans les propriétés de Scott.

(2) Arbitres inconnus.

disposer à leur gré de toute ma substance. Ce sera probablement quelque banquier à l'œil terne, quelqu'un de ces hommes d'argent que j'ai si souvent décrits.

26 *décembre.* — Mon Dieu, quelles pauvres créatures nous sommes! Après tous mes beaux projets d'hier, je me suis tout à coup senti saisi d'une violente douleur aux reins, et j'ai été forcé de me mettre au lit sur-le-champ après avoir envoyé chercher Clarkson. J'ai beaucoup souffert jusqu'à deux heures du matin; mais à mon réveil la douleur s'était dissipée. J'ai fait allumer du feu dans mon cabinet et je me suis fait raser par Dalgbish. Je mentionne ces bagatelles parce qu'elles sont contraires à mes habitudes d'indépendance. J'allume toujours mon feu le matin et me rase toujours moi-même. Puis-je me flatter que la première visite de cette cruelle souffrance sera aussi la dernière? Non, hélas! mais ne devons-nous pas recevoir le bien comme le mal de la main de Dieu!

27 *décembre.* — J'ai dormi douze heures d'une traite, grâce à mon épuisement. Je n'éprouve aucune douleur aujourd'hui, mais je me sens mal à l'aise par l'effet de la camomille qui, pour moi du moins, est comme l'assistance d'une armée auxiliaire, juste d'un degré plus tolérable que l'ennemi dont elle nous débarrasse. Les rêveries creuses, inspirées par la camomille, ne sont guère dignes d'être notées. J'ai écrit une introduction et quelques notes pour les mémoires de Mme La Rochejaquelein, car j'étais incapable de faire autre chose. J'ai dîné avec Lady Scott et j'ai travaillé dans la soirée à un article sur *Pepys*, que je destine au *Quarterly Review.* Malgré l'affaissement d'esprit occasioné par la camomille, j'éprouve du plaisir à être seul. Peu d'hommes, sans cesser de mener une vie paisible et presque uniforme, ont vu plus que moi la société, en ont joui davantage et ont moins souffert des ennuyeux. Rarement, si jamais, ai-je rencontré un individu dont il fût impossible de tirer quelque chose pour mon amusement ou mon instruction; et si je devais tenir compte de toutes les données que j'ai ainsi recueillies, j'aurais beaucoup à déduire de mes facultés narratives. Pourtant, dès mon jeune âge, j'ai préféré la solitude aux visites et je me suis souvent réfugié au bois ou sur la colline avec un petit pain et un morceau de fromage pour éviter de dîner en compagnie. En passant de l'adolescence à l'âge viril et à la maturité, je reconnus que cela ne pouvait se faire ainsi, et que, pour gagner une place dans l'estime des hommes, il fallait se mêler à eux et vivre de leur vie. L'orgueil, un excitement d'esprit fébrile a souvent tenu lieu à certaines personnes du plai-

sir que d'autres trouvaient en société. Je ne suis point dans ce cas : j'y ai souvent goûté des jouissances réelles : pourtant si l'on m'offrait le choix entre le monde et la réclusion, je n'hésiterais pas à dire : « Geôlier, tire les verroux sur moi. »

1[er] *janvier* 1826.—Une année vient de s'écouler, une autre commence. Le retour de ces divisions du temps nous impressionne tous, et cependant qu'ont-elles d'extraordinaire ? Tous les jours de l'année ne ferment-ils pas une douzaine de mois, comme le 31 décembre ? Mais ce dernier est une pause solennelle. C'est ainsi qu'un guide, chargé de conduire un voyageur par une route sauvage et accidentée, lui dit tout à coup de se retourner pour contempler l'ensemble des lieux qu'il a parcourus. Cette nouvelle année s'ouvre tristement pour moi.

2 *janvier*.—Le temps s'éclaircit enfin à Edinbourg, et tout ira bien, je l'espère. On me talonne pour *Woodstock* et il faut que je tâche d'avancer vite. Si je pouvais découvrir une bonne veine d'intérêt. Tâchons de reprendre notre vieille manière : notre besogne nous rendra notre bonne humeur. C'est seulement lorsque je tergiverse et que je regarde à droite, à gauche et derrière que j'éprouve ces faiblesses de cœur. Tout homme, je suppose, est plus ou moins dans ce cas. Le matelot qui voit tout préparer pour l'action et chacun se rendre à sa place, promène autour de lui des regards inquiets et ne peut se défendre d'une vive anxiété ; mais la première bordée le remet à son aise.

3 *janvier*.—J'ai signé une obligation de 10,000 £. Cette somme me débarrassera de toutes les dettes pressantes. *Woodstock* et l'histoire de *Nap* (1), une fois terminés, j'aurai 12,000 autres livres et davantage à ma disposition ; vers cette même époque, l'année prochaine, j'espère avoir ajouté 3,000 £ à tout cela, ou le diable aura tenu les dés. Ballantyne me fait des remontrances sérieuses sur la négligence de mon style, je ne croyais pas avoir été plus négligent que de coutume ; mais il le dit et il doit avoir raison. Je serai plus soigneux.

Scott comptait sans son hôte, lorsqu'il espérait se tirer d'affaire avec 10,000 £. Ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer, comme disait l'éloquent perruquier français dont parle Sterne. La catastrophe ne tarda pas à s'accomplir.

*Edinbourg*, 16 *janvier*.—J'ai fait une triste route pour apprendre

(1) Abréviation du mot Napoléon.

de tristes nouvelles. Hurst et Robinson ont laissé revenir un billet protesté sur Constable. C'est probablement le signal de la ruine des deux maisons. Nous verrons bientôt. James Ballantyne est venu me voir ce matin avec un visage noir comme une prison. Pauvre brave homme! il n'a aucun espoir de salut et se prépare à fermer boutique. Dure résolution, après avoir si bien combattu! Je me suis excusé d'aller au *Royal Society Club*, qui tenait un *gaudeamus* aujourd'hui et comptait probablement sur moi pour le présider. Ma vieille amie, miss Élisabeth Clark vient de mourir subitement. Que n'est-ce aussi bien Walter Scott! Fi d'un pareil vœu! c'est manquer de courage. J'ai à pourvoir aux besoins d'Anne, de ma femme, de mon fils Charles. Je portais presque la tête basse en revenant de Parliament-House; je me croyais sujet au *digito monstrari*, mais il faut supporter cela *cum cœteris*, et, grace à Dieu, quoique mal à l'aise, je ne perds pas courage. Ma femme et ma fille sont affligées, mais patientes.

18 *janvier*.— « Que celui qui dort trop long-temps emprunte l'oreiller d'un débiteur. » Ainsi dit le proverbe espagnol et je reconnais la vérité du proverbe. Je voudrais que ces deux jours fussent écoulés; mais le pis est déja passé. La banque d'Écosse s'est conduite parfaitement: elle a offert de soutenir la maison Constable et moi-même de tout son pouvoir; mais, comme on ignore l'étendue de la faillite d'Hurst et Robinson, des emprunts ne feraient qu'empirer le mal.

La maison Hurst, Robinson et compagnie, persista long-temps à dire que ses créanciers ne perdraient rien; mais elle ne tint nullement sa promesse. Si l'exemple de la vertu luttant contre l'adversité est, au dire d'un ancien, un spectacle digne d'attirer les regards de la divinité, le tableau d'un homme de talent aux prises avec l'infortune, doit exciter au moins l'intérêt de ses lecteurs; or, qui n'a pas lu les romans de Scott!

Tandis que de lugubres nouvelles se succédaient coup sur coup, la plume de l'auteur de *Waverley* trottait sur le papier comme aux temps les plus fortunés de sa vie. Et Dieu sait s'il abattait de la besogne, une fois en train. « Je dînais un jour, dit M. Lockhart, avec d'autres jeunes aspirans au barreau chez un particulier de Georges street, rue qui coupe à angle droit celle de North-Castle. Le dîné fini, nous passâmes dans la bi-

bliothèque pour continuer d'y sabler le claret. Tout à coup, je vis le fils de la maison froncer le sourcil et prendre un air inquiet. Je lui demandai s'il était malade? « Mon Dieu, non, répondit-il; mais changez de place avec moi, car je vois d'ici une maudite main qui m'a souvent tourmenté et qui m'est à elle seule un muet sermon. Je l'observe depuis un quart d'heure; elle fascine mon œil; elle va toujours; entasse page sur page, et continuera d'aller ce train jusqu'à ce qu'on apporte de la lumière, et Dieu sait combien long-temps après. C'est la même répétition tous les soirs. — Ce doit être quelque stupide clerc de procureur qui griffonne des grosses, s'écria l'un des convives. — Non mes enfans, interrompit notre hôte. Je connais cette main, et vous connaissez tous ses œuvres. C'est la main de Walter Scott. » C'était en effet la main rapide qui avait écrit, durant les soirées de trois semaines d'été, les deux derniers volumes d'*Ivanhoe*. Le journal de Scott vient à l'appui de cette anecdote. Nous trouvons les lignes suivantes sous la date du 19 janvier :

Je viens d'écrire vingt pages de *Woodstock* tout d'une traite. Deux scènes pénibles ont eu lieu aujourd'hui, l'une après dîner, l'autre après souper. Je me suis efforcé de convaincre ces pauvres créatures (sa femme et sa fille) qu'elles ne doivent pas compter sur des miracles, mais regarder notre infortune comme trop certaine, et sans autre remède que la patience et le travail.

21 *janvier*. — Susanne, dans *Tristam Shandy*, pense qu'il vaut mieux attendre la mort dans son lit. Certes on n'en saurait dire autant des inquiètudes et des peines. Les heures de la nuit sont lentes comme des siècles, lorsque l'ame est en proie à d'inutiles regrets, à de sombres pressentimens. J'ai vu Cadell, qui est fort abattu. Il craint que la propriété des manuscrits ne soit donnée pour rien, si on la vend tout de suite. Je lui ai observé que, si elle se vendait trop bon marché, on pourrait trouver moyen de la racheter.

La rupture entre Constable et Cadell rendra sans doute impossible ce qu'on aurait pu espérer. C'est, je crois, dans les courses en Italie, que les chevaux, au lieu d'être montés par des jockeys, ont des éperons attachés à leurs flancs et qui les piquent sans cesse, pour soutenir leur galop. Cadell me dit que les profits bruts atteignaient quelquefois 16,000

par an, mais qu'ils étaient absorbés en grande partie par les frais et par les besoins de son associé, à qui il ne fallait pas moins de 4,000 £. Quel était l'emploi de ces fonds, Dieu le sait. Les dépenses apparentes de Constable étaient très limitées.

Colin Mackenzie, avec sa bienveillance habituelle, me promet d'employer toute son influence sur les créanciers de Constable, pour qu'ils lui laissent la gestion d'un genre de propriété dont personne ne saurait tirer aussi bon parti. M. Gibson arrive après lui avec les plus lamentables nouvelles. Les affaires de Constable sont bien plus mauvaises que je ne le supposais. Nous sommes entrés nus dans ce monde et nus nous en sortirons. Béni soit le nom du Seigneur !

Un mot sur le libraire Constable et les frères Ballantyne : James, l'aîné des deux frères, était un homme de la vieille roche. Marié à la fille d'un riche fermier, il menait une vie exemplaire. Scott l'avait choisi pour confident de ses ouvrages; il attachait une grande importance à ses jugemens. Plus d'une fois l'auteur de *Waverley* corrigea ses vers et sa prose, d'après les judicieux conseils de son imprimeur.

Scott, toutefois, n'était docile qu'à la censure de ses amis. Le libraire Blackwood, qui a depuis attaché son nom à une revue célèbre, éditait avec Murray la première série des *Contes de mon Hôte* (*Les Puritains d'Écosse* et *le Nain mystérieux*). Le dénoûment du *Nain* lui parut mauvais, et il pria l'auteur de le refondre ou plutôt d'en faire un autre, d'après des données que lui, Blackwood, suggérait. C'était dépasser un peu la limite des fonctions d'éditeur. Il offrait, bien entendu, de supporter les frais d'impression du nouveau dénoûment, car l'ancien était déjà tiré. James Ballantyne fut chargé de communiquer cette requête à Scott. La réponse de ce dernier est courte, mais expressive.

« J'ai reçu l'impudente lettre de Blackwood. *Dieu damne son ame !* Dites-lui, et à son coadjuteur Murray, que j'appartiens aux hussards noirs de la littérature, et ne donne ni ne reçois quartier. Je veux être maudit, si ce n'est là la plus impudente proposition qu'on ait jamais faite. »

John Ballantyne offrait un parfait contraste avec son frère.

Il était vif, pétulant, brouillon, de mœurs licencieuses, mais du reste plein d'esprit et de gaîté, et, ce qui n'était pas un petit mérite aux yeux du laird d'Abbotsford, expert dans tous les exercices de la campagne, depuis la chasse au courre jusqu'à la pêche à la ligne. La manie de bâtir l'ayant aussi gagné, il s'était construit une coquette villa où il réunissait des artistes en tous genres, et où plus d'une Armide s'égarait sous de frais bosquets. Il avait une étonnante facilité pour contrefaire les originaux, et le célèbre acteur Mathews lui fut redevable de plus d'une bonne caricature. Scott trouvait tant d'agrément dans sa société, qu'il disait un jour à M. Lockhart : « Il me semble que depuis la mort de John, il y a moins de soleil pour moi dans la vie. »

Quant à Constable, les divers sobriquets qu'on lui donna nous dispensent de faire son portrait. Le *czar de Moscovie,* le lord *grand constable,* ne pouvait être qu'un grave et imposant personnage. Il était fier des romans de Scott, comme s'il les eût écrits, et s'écriait souvent, en se promenant de long en large dans son bureau : « Il ne me manque que d'être l'auteur des romans de *Waverley,* pour pouvoir les réclamer en entier. » Toute plaisanterie à part, les connaissances bibliographiques de son éditeur furent d'une grande utilité à Scott. « J'ai sous les yeux, dit M. Lockhart, une lettre où Constable propose à mon beau-père de traiter le sujet de l'*Armada*. Cette lettre contient un catalogue de matériaux dont le romancier n'eût pas manqué de profiter. »

Constable eut, en outre, l'honneur de tenir sur les fonts baptismaux plusieurs des romans qu'il édita. C'est à lui, par exemple, que *Rob-Roy* doit son titre : « Eh quoi ! monsieur l'accoucheur, disait Scott, vous prétendez être aussi le parrain ? Mais voyons, quel nom proposez-vous ? » Constable répondit que le meilleur titre possible serait le nom du héros. « Mais, reprenait Scott, tout en finissant par se rendre, je ne voudrais jamais devoir mon succès à un titre. »

Constable fut moins heureux pour le titre de l'*Abbé*. Il voulait lui substituer celui du *Couvent de Filles* (*The Nunnery*

Scott demeura inflexible. Le libraire murmura, mais finit par s'apaiser, lorsque l'auteur promit de mettre en scène dans son premier roman la reine Élisabeth, pour faire pendant avec la Marie Stuart de l'*Abbé*. Il se réserva toutefois le choix de l'époque du règne de la vestale couronnée, époque qu'avait voulu prescrire Constable en proposant le titre d'*Armada*, et insista pour traiter sa vieille légende favorite, la ballade de Meikle. Il tenait aussi à intituler le roman comme la ballade : *Cumnor-Hall;* mais, sur les instances réitérées de Constable, il substitua à ce titre celui de *Kenilworth*.

22 *janvier*.— Je ne me sens ni déshonoré, ni abattu par les mauvaises nouvelles que j'ai reçues. J'ai parcouru pour la dernière fois les domaines que j'ai plantés ; pour la dernière fois, je me suis assis sous les voûtes que j'ai construites. Mais la mort me les aurait tôt ou tard enlevées. Mes pauvres serviteurs que j'aimais tant ! Encore un autre dé qui peut tourner contre moi dans cette série de revers ; si je brisais ma baguette magique, en tombant du dos de cet éléphant, la prospérité ! si je perdais ma popularité avec ma fortune! En ce cas, *Woodstock* et *Bonaparte* s'en iraient de compagnie chez l'épicier et je pourrais me mettre à fumer des cigarres et à boire du grog, ou bien encore à me faire dévot et à m'enivrer de cette autre manière. Dans l'hypothèse d'une absolue ruine, je doute qu'ils me laissent même ma charge à la Cour des Sessions. Il me semble que je ferai bien de m'expatrier, de passer sur le continent,

De déposer mes os, loin, bien loin de la Tweed.

Mais je sens mes yeux se mouiller de larmes. Cela ne sera pas. Je ne céderai pas sans livrer bataille. Chose singulière, quand je me mets à travailler en grommelant, comme aurait dit le docteur Johnson, je me retrouve exactement le même homme que j'ai été. Point d'abattement d'esprit! Point de distraction ! Dans les temps heureux, j'ai senti souvent mon imagination baisser et mon style languir, mais l'adversité est pour moi un excellent tonique.

Pauvre M. Pole, le harpiste! il m'a fait offrir 500 ou 600 £, probablement toute sa fortune. Il y a beaucoup de bien dans le monde, s'il y a beaucoup de mal. Mais je n'entraînerai dans ma ruine aucun ami, soit riche, soit pauvre. Ma main droite me sauvera ou je périrai.

Toute ma famille, à l'exception de lady Scott est jeune et capable de supporter la peine, bien que plusieurs y soient initiés pour la première fois. Je suis heureux que la plupart des cœurs, qui auraient été inconsolables en cette occasion, soient à l'abri de la souffrance. Beaucoup de personnes peuvent regretter sans doute mon malheur, plusieurs même le déplorer; mais ma bonne mère, miss Christy Rutherford, qui était presque une sœur pour moi, le pauvre William Erskine sont morts, et pour ceux-là quel deuil c'eût été!

Allons, de l'activité! de l'activité! O imagination, éveille-toi! Puisse l'homme m'être bienveillant! Puisse Dieu m'être propice! Le pis est que j'ignore toujours quand je suis dans la bonne ou la mauvaise voie. Ballantyne, qui le sait jusqu'à un certain point, n'ose pas me le dire. Lockhart me vaudrait de l'or en ce moment, mais peut-être n'oserait-il pas non plus tout dire. Mon unique espoir est dans la continuation de la publique indulgence.

Je reçois une lettre d'invitation aux funérailles du chevalier Yelin, étranger instruit et plein de talent qui est mort à l'*Hôtel Royal*. Il désirait m'être présenté et devait lire un mémoire à la Société Royale, le jour où cette présentation aurait eu lieu. Mais je n'étais pas à la société ce soir-là et le pauvre gentilhomme, se trouvant tout à coup malade, fut incapable de lire son mémoire. Il se mit au lit pour ne plus se lever et voici que ses funérailles seront la première assemblée publique où je paraîtrai. Lui mort! moi ruiné! singulière rencontre que le sort nous réservait là.

24 *janvier*.—Je suis allé aujourd'hui pour la première fois à la Cour des Sessions. Comme l'homme au long nez, je croyais que tout le monde s'occupait de moi et pensait à mon malheur. Beaucoup de personnes y songeaient, sans doute, et tous avec regret, je crois; plusieurs avec une visible peine. Il est singulier de voir les différentes manières dont les gens s'y prenaient pour me faire politesse et me témoigner de la sympathie. Les uns souriaient, en me souhaitant le bonjour, comme pour me dire: « Ne pensez pas à cela, mon ami; nous n'y pensons nullement nous-mêmes. » D'autres me saluaient avec la gravité affectée qu'on déploie à un enterrement. Les mieux élevés, bien que tous, je pense, eussent des intentions également bonnes, me prenaient la main et allaient à leur affaire. Je lis dans les journaux un *puff* (1) stupide, où on conjure les dieux et les hommes de venir en aide à un

(1) Un article boursoufflé.

auteur populaire, qui ayant allégé le public de bien des milliers de livres, n'a pas eu l'esprit de garder l'argent qu'il avait acquis. Si on me presse trop et que l'on emploie des mesures de rigueur contre moi, je me déclarerai en faillite. C'est le parti que tout avocat conseillerait à son client. Mais si je le prenais, je mériterais de perdre mes éperons dans une cour d'honneur. Non, si mes créanciers me le permettent, je serai toute ma vie leur serf et je fouillerai dans la mine de mon imagination pour y trouver des diamans (ou du moins ce qu'ils vendront pour tels), afin de me libérer. Et tout cela, non que j'aie de la répugnance à être déclaré insolvable, puisque je le suis probablement, mais parce que les ressources mentales ou littéraires qui sont en moi appartiennent à mes créanciers : c'est mon avis du moins. Je viens d'assister aux funérailles du chevalier Yelin. Combien elles sont nombreuses et variées les formes que revêt la fatalité pour affliger les humains! Voilà un pauvre homme qui meurt loin de sa patrie, le cœur brisé, tandis que sa femme et sa famille attendent de ses nouvelles avec anxiété. Ils apprendront trop tôt la perte d'un époux et d'un père. Le chevalier est enseveli sur la colline de Calton, auprès d'une savante et illustre poussière, entre les tombeaux de David Hume et de John Playfair.

Scott sentait bien et proclamait tout haut que la faveur du public était son unique chance. Quelque chose lui disait que son mauvais génie ne le terrasserait point, s'il ceignait ses reins et luttait, comme autrefois Jacob contre l'esprit du Seigneur. Il ne se connaissait pas d'ennemis, et ses amis ne l'abandonnèrent point, bien que l'horizon fût chargé de nuages. On lui fit de nombreuses offres d'assistance pécuniaire. Un anonyme lui proposa 30,000 £; mais il refusa cette proposition comme toutes les autres, déclarant qu'il n'emprunterait un penny à personne.

26 *janvier*. — Gibson vient à moi avec une mine rayonnante ; il m'apprend que mes créanciers ont consenti à un arrangement à l'amiable. C'est une marque de confiance dont je me montrerai digne en faisant tous mes efforts pour satisfaire à mes engagemens : Je ne veux pas douter de réussir ; douter, c'est perdre la partie.

J'espère mieux dormir cette nuit. Si mes insomnies continuaient, je deviendrais malade et je ne pourrais remplir mes obligations. Chose étrange ! je puis commander à mes yeux de rester ouverts, bien que la

fatigue et l'ennui pèsent sur leurs paupières, mais il n'est pas en mon pouvoir d'abaisser le rideau de l'oubli. Je me souviens que les féroces Boucaniers, dans leur impiété effrénée, réussirent assez bien à imiter l'enfer en fermant les écoutilles de leur vaisseau et en brûlant du soufre et de l'assa-fœtida, mais le ciel de ces pirates était un pauvre ciel. C'est l'une des pires infirmités de notre nature qu'il nous soit cent fois plus facile d'infliger la peine que de créer le plaisir.

30 *janvier*. — J'ai bien travaillé hier. La source jaillissait vite; l'eau était-elle pure? c'est une autre question. Mais nous avons du moins la quantité : environ trente pages d'impression.

Allons, mon garçon,
Saisis l'aviron.

31 *janvier*. — Comme il n'y a rien au rôle ce matin, je garde la maison et j'ajoute un nouveau jour complet de travail à mon roman de *Woodstock*. Un jour complet en vaut cinq de travail interrompu! Je n'ai plus de tracasseries pécuniaires, et maintenant que le premier choc d'une si terrible découverte est passé, je me sens beaucoup mieux. Il me semble que je viens de débarrasser mon corps d'une masse de vêtemens, riches, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins un fardeau. Me voilà quitte des mille petits devoirs qu'impose une position; me voilà exempt des frais d'une hospitalité coûteuse, et ce qui vaut mieux encore, de la perte de temps qu'elle entraîne. J'ai connu dans mes jours prospères des sociétés de toute espèce, et je sais combien peu l'on perd à se retirer dans le cercle intime. Je dors, je mange, je travaille comme par le passé, et si les personnes qui m'entourent étaient aussi indifférentes que moi à la perte de notre rang, je serais parfaitement heureux. Mais le temps guérira cette blessure. Au temps je me confie.

Depuis le 14 de ce mois aucun convive n'a rompu le pain dans ma maison, si ce n'est G. H. Gordon, qui a déjeuné un matin avec nous. C'est la première fois que cela arrive depuis que j'ai une maison à moi; mais j'ai joué assez long-temps le rôle d'Abou-Hassan, et dût le calife lui-même frapper à ma porte, je le prierais de ne pas entrer.

5 *février*. — Je m'éveille après un profond sommeil, et me voici sans le moindre spleen et sans rien qui trouble mon homme intérieur. Il s'est à peine écoulé trois semaines depuis qu'un si grand changement s'est opéré dans mes relations sociales, et j'y suis déjà indifférent. On m'a toujours dit que mes sensations de plaisir et de peine, de jouissance et de privation étaient plus calmes que celles des autres hommes.

Malgré tout ce calme et toute cette résignation, mille petites circonstances arrachent à Scott un soupir involontaire. C'est un écriteau qu'on met à sa maison de ville pour annoncer qu'elle est à vendre. Tout l'ameublement doit être aussi vendu, ainsi que cent objets « qui se rattachent, dit-il, aux plus belles époques de ma vie. » Puis vient le jour d'abandonner ce vieux domicile pour transporter ses pénates sous un toit étranger :

Je suis parfois sujet à une sorte d'accès de mélancolie, accompagné de palpitations de cœur et d'abattement d'esprit, comme si je ne savais ce qui va m'arriver. Je résiste quelquefois à cet ennemi, mais il vaut mieux l'éluder que le combattre. Ma tristesse vient peut-être du désordre où tout notre ameublement est jeté. Les murs sont dépouillés de leurs tableaux ; les croisées, de leurs garnitures. L'abandon d'une maison qu'on a si long-temps appelée son *chez soi* est quelque chose d'assez pénible en définitive. Je suis charmé que lady Scott ne paraisse point s'en affecter, mais je m'étonne de cette apparente indifférence. Elle veut rester ici jusqu'à vendredi, ignorant combien je souffre. Pour dompter mon esprit rebelle, je me suis mis à débarrasser des papiers et à les mettre en liasse pour notre déménagement. Quel étrange pêle-mêle de pensées suscite une pareille besogne ! Là gisent des lettres qui firent palpiter le cœur à leur réception, lettres aujourd'hui sans intérêt, sans vie, comme le sont peut-être ceux qui les écrivirent. Combien d'énigmes aujourd'hui devinées ! combien de plans que le temps a fait avorter ou a conduits à maturité! que de monumens d'amitiés et d'inimitiés également éteintes! Ainsi le temps se dévore lui-même : aujourd'hui anéantit hier, comme le vieux Saturne engloutissait ses enfans, comme le serpent mord sa queue. Mais il est temps de dire à mon journal comme le pauvre Byron à Thomas Moore : « Par tous les diables, Tom, ne soyez pas si poétique ! »

15 *mars*. — Je prends ce matin congé, et pour toujours, du n° 39, de Castle-street. La cabine était commode, et l'habitude m'y avait attaché. Jusqu'ici, quand je changeai de résidence, c'était pour échanger le bien contre le mieux : aujourd'hui je rétrograde ! On va vendre cette maison, qui, au moment où je parle, est encore la mienne, et je vais cesser d'être bourgeois d'Edinbourg, ou du moins propriétaire, qualité possédée depuis soixante ans par mon père et par moi. Adieu donc pauvre n° 39, puisses-tu n'abriter jamais sous ton toit de plus malhon-

nêtes gens que ceux qui te quittent. Pour ne pas déserter tout d'un coup, nos dieux lares, lady Scott et Anne resteront jusqu'à dimanche. Pour moi, je pars à l'instant même, et je puis entonner le mélancolique chant des Highlanders qui s'expatrient :

Ha til mi tulidh.
« Nous ne reviendrons plus ! »

Mais une plus cruelle infortune que la ruine pécuniaire allait frapper le baronnet déchu. Lady Scott, dont la santé donnait depuis long-temps de sérieuses alarmes, mourut le 6 mai. On lit dans le journal, sous cette date :

Elle est morte à deux heures du matin, après avoir beaucoup souffert depuis deux jours. Elle est enfin entrée dans le repos. Je suis arrivé ici hier dans la nuit. Anne est épuisée de fatigue et de douleur. La pauvre fille a eu des attaques de nerf qui lui ont repris à mon arrivée. Ses accens entrecoupés ressemblaient à ceux d'un enfant, ainsi que son langage, plein d'ailleurs d'une douce résignation à la volonté de Dieu. Pauvre Maman! elle ne reviendra plus!—Partie pour toujours!... dans un meilleur monde! Ce spectacle aurait vivement ému un étranger; qu'on juge de mes impressions comme époux et comme père. Je savais à peine ce que j'éprouvais, tantôt ferme comme un roc, tantôt faible comme l'onde qui s'y brise. Quand je compare cette demeure avec ce qu'elle était, il y a peu de temps, je sens mon cœur déchiré. Isolé, vieux, privé de mes enfans, à l'exception de ma chère Anne, pauvre, criblé de charges, fallait-il encore perdre celle qui partageait toutes mes pensées et dont la parole calmait toujours ces lugubres pressentimens qui brisent le cœur, quand on doit les supporter seul. Les faiblesses mêmes de ma pauvre Charlotte m'étaient utiles, en m'attirant hors du cercle de mes tristes réflexions.

Je l'ai vue. Cette figure que j'ai contemplée est et n'est point celle de ma Charlotte, ma compagne de trente ans. C'est la même symétrie de formes, bien que ses membres autrefois doués d'une gracieuse souplesse, soient aujourd'hui raidis par la mort; mais ce masque jaune et convulsif, qui semble dérisionner la vie, est-ce bien le visage dont l'expression était si vive et si douce. Je ne veux plus le regarder. Anne trouve sa mère peu changée, parce qu'elle se la rappelle telle que d'extrêmes souffrances l'avaient faite; moi, je remonte aux temps du bonheur!... Que ferai-je de la masse de pensées qui, depuis trente ans lui

appartiennent. Elles lui appartiendront, sans doute, long-temps encore; mais je n'étalerai pas ma douleur aux yeux du monde; je ne jouerai pas le rôle d'un veuf inconsolable, le plus affecté de tous les rôles.

18 *mai.* — Un nouveau jour se lève, jour brillant pour le monde extérieur. L'air est doux; les fleurs sourient; les feuilles étincellent de rosée; mais ce spectacle ne charmera plus celle pour qui un temps doux était une jouissance si vive. Des liens de plomb et de bois l'enchaînent déjà; la froide terre la recouvrira bientôt. Non, ce n'est pas ma Charlotte, la bien-aimée de ma jeunesse, la mère de mes enfans, qu'ils enterreront au milieu des ruines de Dryburgh, que nous avons si souvent visitées ensemble. Non, non, Charlotte a quelque part la conscience de mes émotions. Où et comment? C'est ce que je ne puis dire. Et pourtant je ne renoncerais pas à l'espérance mystérieuse, mais certaine, de la revoir dans un meilleur monde, pour tout ce que ce monde-ci peut donner. La nécessité de cette séparation, nécessité qui la rendait même un soulagement, cette nécessité et la patience seront ma consolation. Je ne ressens pas ce paroxisme de douleur que d'autres éprouvent en pareille circonstance.

Je suis entré dans sa chambre. Aucune voix! aucun son! aucun mouvement! L'empreinte du cercueil était encore visible sur le lit, mais on a transporté la morte ailleurs. Tout était propre, comme elle aimait, mais tout était calme, calme comme la mort!

Je me rappelle notre dernière entrevue. Elle se souleva sur son lit, essaya de tourner les yeux vers moi, et dit en essayant de sourire: « Vous avez tous l'air si triste! » Ce furent les derniers mots que je lui entendis prononcer, et je m'éloignai vite, car elle ne semblait pas avoir la parfaite conscience de ce qu'elle disait. Quand je rentrai dans la chambre, au moment de partir, elle dormait d'un profond sommeil. Ce sommeil est plus profond encore aujourd'hui.

Ils arrangent la chambre de la morte, long-temps celle du bonheur conjugal dont elle était si fière. Ils marchent à pas précipités et lourds. Durant ces dernières semaines, on eût entendu le bourdonnement d'une abeille. Oh! mon Dieu!

Mais laissons tomber le voile sur ces lugubres scènes, et faisons connaître quels furent les résultats des efforts du romancier pour liquider une somme de plus de 120,000 £ 3,000,000 de francs) dont il se trouvait débiteur. Rien assu-

rément n'est plus curieux à suivre que cette série de travaux et de combinaisons. Walter-Scott songea d'abord à terminer les ouvrages pour lesquels il était engagé envers Constable, avant la banqueroute de ce libraire : et ici se présenta une grave difficulté. L'un de ces deux ouvrages était assez avancé; Constable l'avait annoncé sous le titre de *Woodstock;* il avait en outre envoyé à l'imprimeur Ballantyne le papier nécessaire pour l'impression, et soldé à l'auteur, en billets, le montant du prix convenu. Dans cet état de choses, les syndics de la faillite de Constable réclamèrent *Woodstock,* déclarant qu'ils étaient prêts à tenir les conventions. Les créanciers de Scott soutinrent, de leur côté, que le contrat était annulé par la banqueroute des éditeurs, et Scott lui-même trancha la difculté en disant : « l'ouvrage est dans ma tête, et il y restera » plutôt que de le leur donner. »

La publication de *Woodstock* et de la *Vie de Napoléon,* jointe à d'autres profits littéraires, lui permit de payer un premier dividende de six shillings huit pence par livre ; c'est à dire plus d'un tiers des créances. Walter Scott publia, en 1827, la première série des *Chroniques de la Canongate,* en deux volumes, et en 1828, une seconde série des mêmes chroniques, en trois volumes, comprenant la *Jolie fille de Perth.* La fin de la même année vit paraître la première partie d'une histoire élémentaire d'Ecosse, sous le titre de *Récits d'un grand père à son petit-fils.* Ce charmant ouvrage fut complété par une seconde et une troisième partie, formant en tout neuf volumes, publiés en 1829 et 1830. L'auteur publia, en 1831, une autre série sur la France, en trois volumes. *Anne de Gersein* avait paru au commencement de 1829, en trois volumes également ; et, comme pour manifester la vigueur et la souplesse de son intelligence, Scott avait publié successivement durant la même année (en un volume chacun), deux discours religieux, intitulés : « *Sermons d'un laïque,* » et un *Essai sur le Jardinage et l'Arboriculture.* L'année suivante, il enrichit l'*Encyclopédie* de Lardiner d'une excellente histoire d'Écosse en deux volumes, et « la *Bibliothèque des familles* »

(du libraire Murray), d'un autre volume : *Lettres sur la Démonologie et la Sorcellerie.* Ainsi, dans l'espace de trois années, c'est-à-dire du commencement de 1827 à la fin de 1830, vingt-neuf volumes originaux, environ dix volumes par an, sont sortis de sa plume ! Mais ce n'est pas tout : entre autres projets pour faire de l'argent, Walter Scott conçut l'idée de publier toute la collection des romans de Waverley dans un format uniforme et compacte, avec des notes, des préfaces et des gravures ; le tout revu et corrigé. En conséquence, lorsque la propriété de ces romans fut mise à l'enchère par les créanciers de Constable, on ne fut pas peu surpris de la voir racheter au prix de 8,400 £ par un des ex-associés de cette maison. On sut bientôt que cet achat était fait pour le compte des créanciers de Scott, et que la nouvelle édition serait publiée à leur profit, par l'acheteur, M. Cadell. Elle parut en effet, en juin 1829, et la vente atteignit bientôt le chiffre énorme de 23,000 exemplaires. L'auteur de *Waverley* se trouva ainsi en mesure de payer un nouveau dividende de trois shillings par livre, ce qui aurait réduit sa dette à près de la moitié, sans l'accumulation des intérêts. Il avait donc actuellement payé 54,000 £ sans compter les primes de la police d'assurance sur sa vie. Cette conduite parut si honorable à ses créanciers, qu'ils résolurent à l'unanimité de lui faire don de la bibliothèque, des manuscrits, de l'ameublement et de la vaisselle d'Abbotsford, qu'il avait résignés entre leurs mains lors de la catastrophe.

En novembre 1830, Scott prit sa retraite de greffier de la cour des sessions, afin d'être tout entier à ses travaux. L'administration de lord Grey lui offrit bien une pension suffisante pour compenser ce qu'il perdait en cessant d'exercer ; mais il refusa pour ne pas dévier de ses principes politiques.

Un travail si opiniâtre devait nécessairement miner cette forte constitution ; bientôt des symptômes de paralysie se déclarèrent. Le docteur Abercromby, d'Édinbourg, ordonna au poète, sous peine de mort, de suspendre ses travaux ; mais celui-ci n'en fit rien et poursuivit une tâche qu'il considérait

comme sacrée. Une quatrième série des *Contes de mon hôte* parut durant l'été; elle comprenait le *Comte Robert de Paris* et le *Château dangereux*. Mais la lampe s'éteignait.

Les médecins lui conseillèrent alors d'aller résider en Italie: la suspension de tout travail intellectuel pendant un long espace de temps, laissait entrevoir une dernière espérance. Le romancier s'embarqua pour Malte avec son fils aîné et sa fille Anne. De Malte, il se rendit à Naples; de Naples à Rome, où il apprit la mort de Gœthe qui l'avait fait engager à retourner en Angleterre par le Rhin, en traversant l'Allemagne, Vienne, Prague, Tœplitz, Carlsbad, Munich, etc. « Assurez-» le bien, disait le vénérable poète, qu'il sera tout à fait chez lui, » sous notre toit, et qu'il trouvera partout le respect et l'admi-» ration dûs, non seulement à l'auteur d'une multitude d'im-» portans ouvrages, mais à l'esprit droit, à l'homme de talent » qui a consacré son existence à l'amélioration du genre hu-» main. » Les voyageurs quittèrent Rome en mai, et se rendirent à grandes journées jusqu'à Francfort; Scott se plaignait néanmoins de la lenteur du voyage. Le 4 juin, il eut une attaque de paralysie, qui eût été mortelle, sans la présence d'esprit d'un serviteur fidèle qui lui fit une saignée copieuse. Huit jours après, il se trouvait installé mourant à Saint-James hôtel, Jermyn-street, à Londres, où, durant plusieurs semaines, il resta sans connaissance, ne prononçant qu'un seul mot dans les intervalles de lucidité : *Abbotsford! Abbostford!*

Dès qu'il fut possible de le transporter, on l'embarqua à Blackwall, sur un bateau à vapeur. Il revit enfin à Abbotsford. ou plutôt Abbostford revit son fondateur, car Scott était tombé dans un état d'insensibilité complète. Il ne reconnaissait personne, pas même ses enfans. Enfin, M. Laidlaw, son vieil ami, s'étant approché du lit mortuaire, il lui prit la main. et murmura ces mots : « Maintenant je reconnais que je suis » à Abbotsford. » Quelques heures après, il parut revivre, il se fit transporter dans sa bibliothèque, dans les divers appartemens, et même dans les jardins, alors brillans des riches couleurs de l'été.

Ce mieux continua plusieurs jours. Le malade recouvra même ses facultés intellectuelles, au point d'exprimer le désir d'entendre lire, alternativement, les beaux poèmes de Crabbe et la Bible. La lecture de Phœbe Dawson, du même poète, avait charmé les derniers momens de Charles Fox.

Le nuage, un instant dissipé, s'épaissit de nouveau. Scott perdit connaissance ; mais la séparation de l'ame et du corps, dans un être aussi puissamment organisé, ne pouvait s'opérer sans une crise violente. Le délire s'empara du moribond, dont les convulsions semblaient une vaine lutte contre la mort. La nature épuisée céda enfin. Sir Walter-Scott expira à une heure et demie, le 21 septembre 1832. Il avait vécu 61 ans, un mois et six jours.

Après la mort du poète, les créanciers et le public ne manquèrent pas de faire circuler des bruits exagérés sur l'importance des dettes qu'il laissait. C'est un devoir pour nous de rétablir l'état réel des choses.

Le résidu de la dette était de 53,000 £; mais, pour couvrir cette somme, on avait 22,000 £, montant de l'assurance sur la vie du défunt; plus 11,000 £ accumulées entre les mains des *trustees*, et provenant des profits littéraires et d'autres sources accessoires. Restait donc 20,000 £ seulement à découvert, non compris les intérêts. Le 29 octobre, les créanciers furent convoqués pour recevoir communication des offres de la famille Scott, qui s'engageait à payer les 20,000 £ restant dans le courant de février, moyennant quittance du tout. La proposition fut accueillie à l'unanimité, ainsi que la motion suivante :

« L'assemblée croit payer un juste tribut à la mémoire de sir Walter-Scott, en exprimant sa profonde reconnaissance pour son honorable conduite au milieu de revers et de difficultés qui auraient paralysé les efforts de tout autre homme, mais qui ont fait ressortir davantage sa grandeur d'ame. »

(*Memoire of Walter Scott.*)

## Voyages.

### LA GUIANE ANGLAISE.

Houzzah! houzzah! pour la vieille Angleterre! Et à ces derniers adieux donnés au pays par notre équipage, *la Reine Victoire* se balança quelques instans sur sa quille, se couvrit de toile, et commença à voltiger sur les eaux. C'est que la *Reine Victoire* était svelte et légère. Sous sa proue bouillonnait l'écume, et sa mâture élancée se ployait gracieusement au moindre effort du vent. La mer était belle, la brise soufflait grand frais et poussait notre navire vent arrière. Aussi, le second jour de notre départ, nous nous trouvions à la hauteur du cap Finistère, et après une courte traversée, nous atteignîmes la latitude de Madère, Madère dont le ciel bleu et la douce température sont recherchées par les beautés d'une santé frêle et délicate, et où plus d'une d'entre elles, trompée par l'espérance, repose aujourd'hui à l'ombre des myrtes du cimetière de Funchal.

Quand nous eûmes atteint les vents alisés, la mer devint lisse, moëlleuse, bleue et transparente, et la *Reine Victoire* s'avança sans roulis ni tangage à travers l'Atlantique. Le spectacle qui se déroula devant nos yeux devint magnifique. La mer cessa de gronder, les vents retinrent leur colère, une brise fraîche, qui formait à peine de légers sillons, poussait doucement le navire; tout était silence, repos et solitude. Le jour une plaine immense, infinie, dont l'œil cherchait vainement à mesurer l'étendue, étincelait sous les rayons d'un soleil

brûlant; et la nuit des millions de feux, au milieu desquels apparaissait comme leur reine la croix du sud, scintillaient à la voûte azurée. Cette mer si vaste, ces champs couverts d'herbes marines, rappellent mille souvenirs : ma pensée se reportait vaguement au temps où Christophe Colomb luttait de persévérance et cherchait à calmer les craintes de ses compagnons, lorsque ceux-ci, découragés par la longueur du voyage et les vents contraires, lui demandaient avec instance d'abandonner son entreprise et de rentrer dans les ports d'Espagne. Pour moi, qui n'allais point en Amérique dans l'intention d'y chercher du coton ni du sucre; pour moi, dis-je, gentilhomme pur sang, qui n'avais quitté Londres, Almack et ses plaisirs, que par cette rage de locomotion à laquelle sont sujets tous mes semblables, à la vue de ce spectacle, à ces souvenirs, je ne fus pas maître de mes émotions.

Cependant notre navire continuait paisiblement sa marche; aucun obstacle ne vint l'entraver; le trente-cinquième jour après notre départ de Liverpool, nous entrâmes dans des eaux grises et verdâtres. Nous jetâmes la sonde, et nous ne trouvâmes que trois brasses de profondeur. Nous étions près de la côte de l'Amérique du Sud, à l'embouchure de l'Essequibo, dont les eaux, grossies par celles de l'Orénoque, du fleuve des Amazones et de Rio-Negro, charriaient alors des troncs et des branches d'arbres. Néanmoins, la terre était encore à une grande distance; on ne la reconnaissait qu'à la cîme des arbres. Cependant nous découvrîmes bientôt un petit cutter qui se détacha de la terre, et arriva le long de notre bord en moins d'une heure. Il en sortit aussitôt un nègre, qui nous demanda un verre de grog et nos vieilles culottes, prit charge de la *Reine Victoire* et la conduisit à bon port au mouillage en face de Staebrock ou Georgestown.

Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus coquet et de plus animé que cette petite ville; elle est située sur la rive gauche du fleuve; tout à l'entour et le long des deux rives, s'élèvent des palmiers, des palétuviers, des papayers, des acacias aux fleurs d'or, des figuiers et des myrtes, dont les rameaux

servent d'asile à des milliers d'oiseaux au plumage bigarré. Un phare s'élance majestueusement du sein de ces arbres, et sur les eaux du fleuve se balancent en nombre infini de petits shooners, qui partent et reviennent chargés de sucre, de café ou de marchandises européennes. Ces schooners sont montés par des matelots nègres, qui font retentir l'air de leurs chants joyeux, et qui, avec une curiosité vraiment comique, viennent le long du bord des navires nouvellement débarqués pour s'informer de ce qui se passe en Europe.

Au débarcadère, nous trouvâmes une triple rangée de négresses, assises devant des corbeilles remplies de gouyaves, de mangues et d'ananas, qui nous assourdirent de leurs cris : « A moi, mossu blanc, à moi! » Puis nous entrâmes dans une route flanquée d'un canal, et çà et là nous découvrîmes de petites maisons blanches, entourées de jardins et de larges piazzas, où la brise pénètre par de nombreuses croisées, et que festonnent des convolvulus et autres plantes grimpantes. C'est la ville. Le mouvement et la vie règnent dans ses rues non pavées, mais bien entretenues. L'Européen au visage blanc, à la tête enfoncée sous un énorme chapeau de panam, le métis dans toutes ses variétés, le noir et la négresse avec leurs négrillons, la jeune négresse à la parole railleuse, enfin le dernier de tous, l'Indien à la peau couleur d'acajou, à la figure ovale comme celle du Tatare, au nez long, aux traits pleins de douceur, s'y croisent et s'y promènent librement. Celui-ci est le plus remarquable : à l'exception d'un morceau d'étoffe bleu qui lui sert de ceinture, il est dans un état de nudité complète; sa tête chevelue brave l'ardeur du soleil, et sa peau fine est parfaitement belle; il marche lentement. A ses côtés est sa femme, qui porte une jupe bleue, et dont la gorge nue est ornée d'un collier composé de petits morceaux de verre de couleur; ses cheveux, noirs comme des plumes de corbeau, sont retenus sur sa tête par une agrafe en argent, et s'échappent en tresses longues sur ses épaules; elle porte sur sa hanche un enfant, et dans ses mains sont des carquois, des flèches, des paniers, des perroquets et des peaux

d'oiseaux, qu'elle vient échanger contre de la poudre et du plomb; telle est la physionomie du marché de Georgestown.

La population de cette colonie, d'après le dernier recensement, est évaluée de la manière suivante :

| | | |
|---|---|---|
| *Population blanche.* | | |
| Hommes.................. | 2,500 | 3,506 individus. |
| Femmes.................. | 1,006 | |
| *Population libre de couleur.* | | |
| Hommes.................. | 2,630 | 6,460 |
| Femmes.................. | 3,830 | |
| *Population esclave.* | | |
| Hommes.................. | 37,092 | 69,368 |
| Femmes.................. | 32,276 | |
| Total....... | | 78,734 individus. |

Les sept vingtièmes de la population esclave sont actuellement au dessous de vingt ans; le terme moyen de la vie de tous ces esclaves est d'environ trente-deux ans et demi. Voici dans quelle proportion s'est accrue la population esclave sur les six habitations dont les noms suivent, depuis 1830 jusqu'en 1834.

| Noms des habitations. | Nombre des nègres sur les habitations en 1830. | Moyenne des naissances par année. | Moyenne de la mortalité par année. | Augmentation par an. |
|---|---|---|---|---|
| Enmore................ | 301 | 34 | 9 | 9 |
| Hambourg.............. | 360 | 19 | 7 | 5 |
| Aventure du Bachelier.. | 690 | 62 | 36 | 4 |
| Château-Margot........ | 241 | 23 | 9 | 6 |
| Foulis................ | 156 | 20 | 7 | 9 |
| Jalousie.............. | 309 | 25 | 10 | 5 |

Cette augmentation suit à peu près la même progression que la population du Royaume-Uni.

La forme de gouvernement, telle qu'elle avait été établie par les Hollandais, régit encore la Guiane anglaise. Un gouverneur, et un conseil composé de membres élus par les *keizers* ou les représentans du peuple, administrent la justice. Le

conseil fait les lois; autrefois le conseil connaissait des affaires criminelles, et décidait en dernier ressort des affaires civiles importantes. Les délits étaient déférés à une cour appelée cour des commissaires. Le procureur fiscal était l'officier principal de cette cour; ses attributions consistaient également à inspecter les routes de la colonie; mais dans ces dernières années on a remplacé la cour civile et la cour criminelle par des sessions qui ont lieu deux fois par an, et qui sont présidées par des juges nommés par l'autorité supérieure. Néanmoins, les colons se plaignent amèrement de ce nouvel arrangement, qui occasione de grands délais, et qui permet aux débiteurs de frustrer leurs créanciers.

Le territoire de la colonie, et particulièrement toute la partie qui s'étend de la rivière Pomeroon jusqu'à Berbice, est riche et d'une grande fertilité. Un dépôt d'alluvion mêlé de débris d'arbres, en couvre toute l'étendue. A l'est se trouve une immense forêt, qui traverse le continent américain dans toute sa largeur, et va se terminer à la mer Pacifique. Néanmoins la culture de la Guiane anglaise ne s'étend pas au delà de 200 milles de la côte. Cette culture est aussi riche que variée; le sucre, le café, le thé même, l'indigo, croissent également bien à la Guiane. Cependant la culture du coton est négligée, depuis quelques années, dans cette partie des possessions anglaises. On lui préfère la culture de la canne à sucre, qui est pourtant plus coûteuse; car deux acres de terre plantés de coton, qui n'exigent que le travail d'un nègre, demandent le travail de deux nègres lorsqu'ils sont plantés de cannes à sucre. En 1829, le produit de la récolte à Demerara et à Essequibo, s'est élevé à 91,652,931 livres de sucre; à 4,555,789 livres de café; à 3,389,739 gallons de rhum; à 2,288,737 gallons de mélasse; à 1,217,269 livres de coton; les mesures sont anglaises. La valeur moyenne des importations pendant ces dernières années, a été 700,000 £ dont 550,000 £ ont été importées par la Grande-Bretagne, et 150,000 £ par l'Amérique du nord. Le prix de la main d'œuvre est très élevé dans la colonie; le plus simple artisan gagne un dollar par jour. Les

médecins reçoivent onze guilders, ou 19 francs 80 c., pour une visite faite de jour, et 39 francs 60 c., pour une visite de nuit. Les avocats et les avoués reçoivent le même prix pour une heure de consultation. Chaque propriétaire d'esclaves paie 10 francs 80 c. de capitation par an. Le prix des denrées varie suivant les besoins de la consommation. La farine américaine qui vaut 8 dollars le baril à New-York, se vend quelquefois 24 et 30 dollars à Staebrock; la viande de boucherie vaut 10 stivers ou 90 c. la livre.

Mais le désir que j'avais de parcourir les forêts primitives de l'intérieur et de naviguer sur les eaux des rivières immenses qui arrosent et fertilisent la Guiane, me firent abréger mon séjour à Staebrock. Je m'embarquai sur un petit shooner pour remonter l'Essequibo, en compagnie d'un gros docteur hollandais, plein d'esprit et de santé, le docteur Speringshoek, qui allait faire une visite à un habitant de l'intérieur. Cette rencontre fut pour moi des plus heureuses; car, outre une grande aménité de caractère, le docteur avait une connaissance parfaite de l'intérieur du pays, des mœurs des Indiens et des productions naturelles de la contrée. Nons mîmes à la voile avec une bonne brise, qui nous conduisit en quelques heures aux îles de Leguan, de Waakenaan et de Tiger, les plus belles, les mieux cultivées et les plus fertiles de la contrée. Nous nous reposâmes dans l'île de Leguan; puis le soir, quand la brise de la mer eut ramené la fraîcheur, nous reprîmes le cours de notre voyage.

Ne cherchez point des soirées plus belles, un ciel plus pur et plus limpide, une nature plus riche et plus brillante qu'à la Guiane. Les trésors des règnes organique et inorganique se trouvent réunis dans ces lieux. Les deux rives du fleuve sur lequel se balançait notre navire sont couvertes de platanes, d'acajou, de bois de rose et de palmiers, et, du sein des branches qu'enlacent des lianes sauvages et des plantes aux fleurs d'azur et d'or, sautillent avec légèreté de petits singes rouges, au museau blanc, des macaques, des perroquets, des perruches, et parfois, du creux d'un palmier royal dont la cîme

s'élance majestueusement à plus de cent pieds de hauteur, s'échappe, en battant des ailes et en poussant des cris lugubres, le vampire redouté. Le soir, l'aras bleu et rouge, le faisan, le marodee brun, l'oiseau du paradis, le kishee aux couleurs brillantes, et le colibri, se hâtent de gagner leur retraite; sur le faîte des platanes, le vautour étend ses ailes, et jette un regard tranquille sur les oiseaux que la tombée de la nuit semble rendre plus rassurés. Au sein des eaux du fleuve, dans l'enfoncement d'une petite calangue, le pélican joue au milieu d'une troupe de canards sauvages et de poules d'eau, tandis qu'au loin le coq sauvage aux plumes d'or et à la crête ardente fait entendre son dernier cri.

Le lendemain de notre départ de Stoebrock, nous tuâmes un alligator qui avait 22 pieds de long; et le même jour, en rasant la côte, nous surprîmes au milieu des roseaux un tapir, qui, à notre approche, roula sa peau noire dans le limon du fleuve et fit jaillir sur nous une pluie de boue, en cherchant à regagner la rive. Cet animal est de la grosseur d'un bœuf; ses jambes sont courtes et vigoureuses; il se rapproche de la *maipoori* ou vache de rivière, dont le poids varie de 20 à 30 cwts. Un *campanero* tomba également sous nos coups de fusil. Cet oiseau est blanc, une crête légère pare sa tête, et le cri qu'il produit ressemble au tintement d'une cloche. Nous eûmes enfin le spectacle d'un léopard endormi qui descendait le courant du fleuve sur un petit îlot formé de branches et de feuilles. Aux cris de nos nègres, le monstre s'éveilla, et nous fîmes pleuvoir sur lui une grêle de balles; mais, soit que nos balles fussent mal dirigées, soit que la dureté de la peau de l'animal offrît trop de résistance, nous vîmes le léopard s'élancer dans le fleuve avec vigueur, et gagner en nageant la rive opposée, où il disparut dans le fourré.

Pendant que nous abrégions la route en tirant des coups de fusil sur les caïmans, les léopards et les oiseaux, de leur côté nos nègres se livraient au plaisir de la pêche; mais, en raison de la vitesse de la marche du schooner et du bruit du sillage, elle ne fut point heureuse. Néanmoins, le poisson que

nous obtînmes par cette voie nous permit de faire quelques remarques assez curieuses sur l'ichtyologie de la Guiane (1). En général, les poissons de rivière de la Guiane sont d'une excellente qualité : la chair en est très délicate. On distingue entre autres, le *pacou* : c'est un petit poisson plat de 20 pouces de longueur, qui pèse environ quatre livres. Il se nourrit des graines de *l'arum arborescens,* et c'est, en général, lorsqu'il mange ces graines, que les Indiens le tuent à coups de flèches. Le *cartabuck,* le *waboory* et l'*omah,* également recherchés pour la délicatesse de leur chair, appartiennent à la même espèce. L'omah est aussi appelé *peray;* il est redouté des Indiens comme le caïman. Il a deux pieds de long, mais ses dents sont si serrées et si fortes, qu'il broie sans peine les noix les plus dures pour en ôter le fruit; il a aussi pour la chair humaine un goût très prononcé, et plus d'une malheureuse Indienne, en se baignant dans les eaux du fleuve, en est sortie avec le sein entièrement coupé. Le *loricaria calictchys,* le *wurwureema* et la *rana paradoxa* méritent aussi l'attention des naturalistes. Le premier construit son nid dans les endroits du fleuve où les eaux sont stagnantes, et particulièrement dans les étangs. Quelques herbes marines lui servent de retraite : il y dépose ses œufs, qui éclosent à la chaleur du soleil. Un fait curieux, c'est que, dans tous les étangs qui perdent leurs eaux pendant les chaleurs de l'été, ce poisson s'enfonce de plusieurs pieds sous terre, et reste dans cette nouvelle demeure jusqu'au retour des eaux, sans que ses organes en soient affectés. Le wurwureema est un poisson qui a trois pouces de long; mais, malgré sa petitesse, il ne recule jamais devant l'homme lorsque celui-ci l'attaque, et malheur à ce dernier s'il est mordu par lui, car cette morsure est mortelle! La *rana paradoxa* se distingue par le nombre des métamorphoses qu'elle subit avant de prendre la forme d'une grenouille. C'est d'abord un poisson de cinq pouces de long,

(1) Voyez, dans la sixième livraison de cette série (juin 1836), des détails très curieux sur l'ichtyologie de l'Ucayali et du Maragnon.

qui se contracte insensiblement; puis les jambes se développent, la queue disparaît, et enfin le poisson devient une grenouille qui ressemble, par la forme et son cri mélancolique, aux grenouilles d'Europe. Mais le plus singulier, le plus remarquable de tous ces poissons, c'est l'anguille électrique. Cette anguille a quatre, six et huit pieds de longueur; sa tête est large, et le reste de son corps ressemble en tous points à l'anguille ordinaire. Lorsqu'on la touche, elle produit une secousse aussi forte qu'une machine électrique, et quand on la met dans un tube en fer, le bois et le fer agissent comme conducteurs. La puissance de ce poisson est extraordinaire : j'ai vu un nègre qui nageait dans les eaux de l'Essequibo, touché par une de ces anguilles, couler à fond, et ne devoir la vie qu'aux prompts secours qui lui furent donnés. Dans une autre circonstance, un chien vivant fut plongé dans une jarre de terre où l'on avait mis une de ces anguilles. Le chien poussa d'abord des hurlemens affreux; mais bientôt on n'entendit plus rien, et, lorsqu'on le retira, la pauvre bête était morte.

Disons aussi quelques mots sur l'histoire naturelle de la Guiane. Nulle part cette étude ne présente des richesses plus nombreuses ni plus variées. Les papillons, les vers luisans, des tarentules aux pattes rouges, des centipèdes aux pattes longues, des scorpions de toutes les espèces, et les serpens y abondent. Parmi ces derniers, on remarque le *camordi* ou le *boa*. Ce reptile vit au milieu des marais, et se cache dans les broussailles pour attendre au passage le daim fugitif ou l'Indien qui est sans défense. Soudain il s'élance sur sa proie, l'enlace de ses longs replis, lui broie les os, la couvre de salive, et se repaît ensuite à loisir des chairs palpitantes de sa victime. Le *conacoushi*, autre serpent de la même famille, est encore plus dangereux. Cet animal, dont les couleurs sont aussi brillantes que celles de l'arc-en-ciel, a douze pieds de long, et sa tête ressemble à celle du crapaud. Il s'élance sur sa proie avec fureur, et l'étouffe en peu d'instans. Néanmoins, l'habitant de ces régions sauvages, prévenu du danger par la

forte odeur de musc que l'animal laisse sur son passage, parvient sans peine à l'éviter. Le *labourri* vient après le conacoushi. Son poison est mortel. Lorsqu'on l'irrite, chaque écaille se dresse sur son corps comme les plumes d'un coq de bataille, et son œil étincelle de colère. Enfin viennent les serpens à sonnettes, et ceux-ci sont très nombreux. Quelques uns s'apprivoisent facilement, et j'en ai vu qui, dociles à la voix de leur maître, sortaient de leur cage et y rentraient comme l'eussent fait de jeunes chiens.

Le troisième jour de notre voyage, nous arrivâmes au point où le Mazarouni et le Coivouny versent leurs eaux dans l'Essequibo. En cet endroit, la rivière est large; les îles sont nombreuses et couvertes de forêts; sur chaque rive on aperçoit à travers les broussailles des débris de maisons et des ruines, restes des plantations de coton, de café et d'indigo, que les Hollandais avaient autrefois établies dans ces lieux. C'est au milieu de ces solitudes que demeurait l'ami du docteur. Il s'appelait Henkirch, et avait deux filles aussi fraîches, aussi belles que les fleurs de l'immense savane sur laquelle s'élevait la maisonnette. Sa profession était celle de coupeur de bois : elle consistait à abattre dans les forêts du bois de rose, de l'ébène, du bois de fer, de l'acajou, et d'expédier ce bois à Staebrock, où il recevait en paiement des étoffes, du rhum, de la poudre et du plomb. Ses besoins, comme tous ceux des personnes qui exercent la même profession, étaient très bornés : un peu de rhum, sa pipe, du pain de manioc et quelques fruits, voilà en quoi ils consistaient. Néanmoins, sa maisonnette était fraîche, agréable. Elle se composait de deux étages. Au premier était un balcon où chaque soir il venait humer la fraîcheur, boire son grog et fumer sa pipe, et à l'intérieur tout était propre et respirait l'élégance et le goût.

Notre hôte, qui était d'origine hollandaise, nous fit le meilleur accueil. Il nous présenta à sa femme et à ses deux filles, qui, de leur côté, déployèrent toute leur activité pour nous rendre agréable le séjour de leur demeure. Notre dîner, préparé par leurs soins, fut magnifique : un plat de guana,

immense lézard dont la chair est très délicate, du poisson, de la viande confite dans du jus de manioc, et assaisonnée avec du poivre rouge; des goniaves, des mangues, des ananas et des bananes, firent les frais du dessert. Le café vint après, puis les causeries sur la vieille Europe, sur l'Angleterre et la Hollande. La pipe, quelques verres de Madère et une légère collation nous conduisirent jusqu'à la nuit; nous allâmes ensuite nous reposer dans des hamacs.

Le lendemain de bonne heure notre hôte nous fit visiter le fort de Kykoveral, autrefois capitale de la colonie hollandaise. Les murs qui lui servent d'enceinte sont encore en bon état, et, sur l'une des portes, on voit les armes de la ville. Auprès, et sur une éminence, s'élève la maisonnette d'un fonctionnaire nommé par l'état. Ce fonctionnaire porte le nom de *protecteur*. Ses fonctions consistent à surveiller les hommes rouges, à empêcher qu'il ne se mêle parmi eux des hommes dangereux et suspects, à les retenir dans les limites qui sont fixées par les traités, et à faire une répartition juste, équitable, des présens que le gouvernement est convenu de leur donner.

Après nous être reposés quelques instans dans la maison du protecteur, nous entrâmes dans le Mazarooni, et vîmes bientôt une famille d'Indiens qui traversait la rivière dans un canot. Nos nègres forcèrent de rames, et en peu d'instans nous nous trouvâmes au milieu d'un établissement d'Indiens. L'emplacement qui leur servait d'asile, abrité par des feuilles de palmiers, était ouvert de toutes parts sur les côtés; des bambous, auxquels étaient appendus des hamacs, supportaient le toit; la plupart de ces hamacs étaient occupés par des Indiens. Les hommes et les femmes étaient nus. Les jeunes femmes exprimaient du jus de manioc dans des vases en terre, et le faisaient bouillir sur le feu; les vieilles femmes tissaient le coëvo, sorte de vêtement qui leur sert de ceinture, tandis que d'autres paraissaient vivement affairées à façonner des vases de terre. Notre visite n'excita aucune surprise : les hommes restèrent dans leurs hamacs, et les femmes ne se dérangèrent pas

de leurs travaux. Néanmoins, les chiens, les perroquets et les singes, firent bientôt entendre un concert de cris qui rendit les Indiens sensibles à notre approche. L'un d'eux s'éveilla, et, se croyant surpris, sauta à bas de son hamac, s'élança vers un poteau auquel étaient suspendus un tomawack, un arc et des flèches; mais, ayant presque aussitôt reconnu sa méprise, il vint à nous d'un air riant, prit des mains d'une femme âgée une gourde remplie de pywarée (1), et nous la présenta.

Ces Indiens appartenaient à la tribu des Arrawaks. Leur nombre, y compris les Accaways, les Caribisce, les Wurrows et les Macoushis, s'élève, dans la Guiane anglaise, à 25,000 ames. Les Arrawaks sont doux, inoffensifs, hospitaliers; ils aiment les voyages, et se mêlent volontiers aux Européens. La polygamie est générale parmi eux. J'ai vu deux Indiens de cette tribu, dont l'un vivait avec ses deux sœurs, tandis que l'autre avait trois femmes, et une quatrième en expectative. La jalousie est le défaut principal de ces Indiens : cette passion les rend souvent cruels. A l'époque où j'étais à Staebrock, un Indien de cette tribu surprit sa femme en flagrant délit. Il la conduisit dans sa demeure, lui reprocha son crime, lui asséna sur la tête un coup de son tomawack, et la tua. Ce crime est surtout irrémissible quand la femme s'est livrée à un homme de la tribu ou d'une tribu voisine. Toutefois, un Arrawak devient moins scrupuleux lorsque le coupable est un blanc : la race blanche est à ses yeux une race privilégiée; quelquefois même il se trouve flatté du choix, et encourage cette union de tout son pouvoir. Ces Indiens sont bien faits, et leur constitution vigoureuse les met à l'abri d'un grand nombre de maladies qui affligent la race blanche. Il en est une cependant qui exerce de terribles ravages parmi eux : c'est la petite vérole. On a vu des villages entiers dépeuplés par ce cruel fléau. Il est vrai que le régime suivi par l'Indien dans cette circonstance est peu fait pour arrêter les progrès

(1) Le pywarée est une liqueur fermentée faite avec de l'eau de riz et du jus de manioc.

du mal. Un Arrawak (et tous les Indiens lui ressemblent en ce point) ne peut comprendre qu'un bain froid peut lui être nuisible; quand il est attaqué de maladies inflammatoires, au milieu de la fièvre la plus ardente, il va se jeter dans les eaux de la rivière, auprès de laquelle il établit toujours sa demeure. De là il résulte que le virus, arrêté au passage, rentre dans le corps, et occasione presque toujours la mort.

Après les Arrawaks viennent les Accaways. Ceux-ci sont vigoureux, actifs; ils ont l'esprit querelleur, et, lorsqu'ils ont de bons chefs, ils sont capables des plus audacieuses entreprises; ils sont renommés par leur adresse à préparer le poison wouruli, poison subtil, dans lequel ils font entrer, indépendamment de certaines racines bulbeuses qui ne sont connues que d'eux seuls, des dards de conacoushi, de labarri et de serpens à sonnettes. Les Caribisces leur ressemblent; comme eux ils sont intrépides à la guerre et ne reculent devant aucun danger; mais ceux-ci ont plus de noblesse dans les traits, et leurs membres sont mieux proportionnés; ils déploient aussi plus d'habileté dans tous leurs travaux. Leur demeure ne se borne pas seulement à un simple toit, comme celle des Arrawaks : elle est soigneusement fermée, et quelquefois, dans l'intérieur, on y trouve des meubles commodes. Les Warrows occupent la côte qui est située entre le Pomeroon et l'Orénoque. Les habitans de cette tribu offrent un aspect misérable : hommes et femmes portent sur leurs traits les traces de l'abrutissement, et leurs traits sont ignobles. Néanmoins, quelques uns d'entre eux sont d'habiles constructeurs, et les canots qui sortent de leurs mains sont renommés par l'élégance et la vitesse de leur marche. Leur nourriture se compose de poisson et du chou de l'Eta ou *mauritia*, avec lequel ils font aussi leurs hamacs et leurs paniers. Enfin, les derniers de tous sont les Macoushis. Les Macoushis, peu nombreux, inspirent une aversion profonde aux autres tribus. Ils habitent les forêts, au sein des retraites les plus reculées, et, constamment pillés par les autres tribus, ils vivent dans une éternelle défiance. Mais, à la force qui leur manque, ils sup-

pléent par la ruse : leur demeure est entourée de petits morceaux de bois pointus qu'ils trempent dans du poison. Rarement leurs agresseurs échappent à ces embûches.

La religion de ces diverses tribus mérite l'attention par l'analogie qu'elle présente sur plusieurs points avec la religion du Christ. La base fondamentale est qu'il existe un être suprême créateur de toutes choses; que cet être suprême a un frère qui gouverne l'univers. Les Indiens reconnaissent dans leur mythologie un mauvais génie, qu'ils nomment *Yabahoo;* Yabahoo est le seul être auquel ils adressent leurs prières, car ils prétendent que le créateur de toutes choses et son frère étant deux êtres souverainement bons, aucun d eux ne peut vouloir causer de l'affliction à ses créatures. Leurs prières à Yabahoo se font par l'intermédiaire du *peiniman* ou sorcier; celui-ci, pour détruire les maléfices du démon, agite une calebasse avec violence, et pousse des cris aigus. D'après cette religion, c'est en s'asseyant sur un cotonnier, que le grand esprit créa le monde; il en détacha l'écorce, la brisa en mille parcelles, et jetant ces parcelles dans le courant du fleuve qui baignait le pied du cotonnier, il en forma tous les animaux vivans; l'homme fut créé le dernier. Il tomba aussitôt dans un profond sommeil, et Dieu l'ayant touché pendant qu'il dormait, il vit en s'éveillant une femme assise à ses côtés. La religion des Arrawaks a un déluge comme la lithurgie romaine; le seule différence, c'est qu'au lieu d'un corbeau ce fut un rat qui sortit de l'arche pour s'assurer si les eaux avaient quitté la terre.

Nous passâmes plusieurs heures avec les Indiens, nous revînmes ensuite à notre schooner, et poursuivîmes notre route. Le Mazarouni s'avance dans le nord-est, et forme par ses contours une immense péninsule baignée de toutes parts par des criques, et couverte de montagnes élevées. Nous suivîmes les nombreux replis de la rivière; et, après avoir passé devant l'embouchure de plusieurs criques, nous découvrîmes sur la rive droite de la rivière, une chaîne de montagnes formées en partie de quartz blanc. Au centre, s'élevait un pic majestueux,

qui avait plusieurs milliers de pieds d'élévation ; un diadème de nuages en couronnait la cîme, et sur les flancs brillaient des particules de mica qui donnaient à cette masse imposante la couleur de l'or. Ce pic se rattachait à des rocs de feldspath, de granit et de quartz, qui servaient comme de ceinture aux eaux du Mazarouni. Nous arrivâmes ainsi à une calangue appelée Cumarrow, dont les bords se trouvaient ombragés par des arbres magnifiques, et où nous vîmes plusieurs établissemens d'Indiens. L'eau de cette calangue est peu profonde, dans quelques endroits la quille de notre schooner rasait le fond, et dans d'autres, elle entrait si avant dans la vase, que nos nègres étaient obligés de se mettre à l'eau pour dégager le schooner. Nous parvînmes néanmoins à l'extrémité de la calangue. Là, sont de magnifiques cascades, des montagnes qui ont quatre mille pieds de hauteur, et des forêts immenses que l'œil ne saurait mesurer. Nous fîmes halte dans ce séjour enchanteur, et comme la nuit s'avançait, nous suspendîmes nos hamacs à des arbres pour y attendre le jour; mais le lendemain, le docteur se trouvant fortement incommodé, nous ne pûmes prolonger notre excursion, et nous fûmes obligés de regagner l'habitation où nous nous étions arrêtés.

Ce voyage, à part pourtant le désappointement que me causa l'indisposition du docteur, indisposition qui rompit d'un seul coup le plaisir que je m'étais promis, fut pour moi une source de jouissances pures et douces; la nature qui m'entourait était si belle, le pays si magnifique, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Un petit événement, bien que triste par lui-même, vint encore ajouter à la curiosité que faisait naître tout ce qui m'entourait. C'était le soir, notre navire rasait la rive, et déjà nous entrevoyions, aux derniers rayons du soleil, les murailles de Kikovenal, lorsque des cris mélancoliques attirèrent notre attention. Nous mîmes pied à terre, nous nous dirigeâmes du côté d'où ils partaient, et vîmes un Indien qui se balançait dans son hamac, et qui avait deux cadavres à ses côtés. Nous nous approchâmes de lui, et un de nos nègres lui ayant demandé le sujet de sa douleur, il lui ré-

pondit que ces cadavres étaient ceux de ses frères, qui, le matin, avaient été maltraités par des Indiens d'une nation étrangère à la sienne. Le malheureux ne voyant aucune blessure sur les deux cadavres, ne pouvait s'imaginer qu'ils fussent morts. Le doute, mais un doute cruel, régnait dans son esprit; pour le lever, il sauta légèrement à terre, coupa deux branches d'épines, revint aux cadavres, et les frappa de toute sa force avec ces verges. Il prit ensuite du lard d'un cochon qu'il avait tué quelques instans auparavant, et en frotta les lèvres, le visage et le corps des deux cadavres; puis, voyant que les corps ne bougeaient point, il détacha les épines de la branche dont sa main était encore armée, et les enfonça dans les chairs des deux cadavres. C'était sans doute un cruel spectacle; mais on ne pouvait se défendre d'une vive émotion en voyant la douleur de ce malheureux, et les moyens auxquels il avait recours pour s'assurer si ses craintes étaient réelles. Nous parvînmes néanmoins à lui faire connaître la vérité; nos nègres l'aidèrent alors à enterrer ses deux frères; nous lui donnâmes ensuite un peu de rhum, et prîmes congé de lui.

De retour à l'établissement du Hollandais, nous y trouvâmes le même accueil, mais je n'y restai que le temps nécessaire pour m'y reposer; je me séparai aussitôt du docteur et redescendis le fleuve pour me rendre à Stoebrock. En route, je fis néanmoins une halte de quelques jours dans l'île de Wakenaam, à l'habitation d'un ami auquel j'étais recommandé; là je pus m'assurer par moi-même de la condition réelle des esclaves dans les colonies anglaises. On sait quelle est la teneur de l'ordonnance du conseil, relative aux esclaves de la Guiane anglaise, de Trinidad, de Sainte-Lucie et de Maurice, colonies qui appartiennent à la couronne; je n'en rappellerai pas moins les principales dispositions. D'après cette ordonnance, chaque colonie de la couronne a un protecteur d'esclaves, ce fonctionnaire est nommé par le gouverneur et reçoit un traitement convenable. Ses fonctions consistent à protéger l'esclave contre les mauvais traitemens du maître; il peut entrer à chaque heure de la journée dans les habitations,

et communiquer avec les esclaves; il reçoit leurs plaintes, assiste de ses conseils l'esclave qui est conduit devant les tribunaux, et poursuit lui-même le maître lorsqu'il est fautif. Le protecteur perd sa place du jour où il se rend acquéreur d'esclaves. Il doit se faire servir par des domestiques libres, ou bien louer à gages des esclaves. Les marchés ne doivent point tenir le dimanche. Le maître ne peut exiger aucun travail de son esclave le dimanche; faute d'observer cet article, il est puni d'une amende qui varie d'une livre à trois livres sterling. L'usage du fouet est défendu dans les champs pour exciter le nègre au travail; on ne doit s'en servir que pour la répression d'une faute, et dans ce cas, il doit y avoir un intervalle de six heures entre la faute et la punition. Le fouet ne doit point être employé pour les femmes, et pour les hommes le nombre de coups ne doit pas dépasser quinze pour une seule faute; pour deux ou plusieurs offenses, le nombre des coups peut être porté à trente-neuf; mais aussi long-temps qu'il existe des cicatrices sur le corps de l'esclave, on doit s'abstenir de l'usage du fouet, ou du moins la punition ne peut être infligée qu'en présence d'une personne libre ou de six esclaves. Les peines infligées à l'esclave par voie de justice, font exception à cette règle. Les enfans du sexe féminin peuvent être légèrement fouettés; mais cette peine ne peut être infligée sur les adultes du même sexe; celles-ci sont enfermées dans la prison, ou condamnées au *tread mill,* suivant la gravité de la faute. Les propriétaires d'esclaves ont un livre où sont enregistrées toutes les peines infligées aux esclaves de la plantation; ce livre est soumis deux fois par an à l'inspection du protecteur, et s'il n'est pas tenu avec régularité, le propriétaire est passible d'une forte amende. Les esclaves peuvent se marier; à cet effet, ils doivent obtenir l'assentiment de leur maître; mais, si celui-ci le leur refuse, le protecteur peut prendre l'initiative, et se constituer juge entre les parties. Les esclaves peuvent acheter des terres, et soutenir leurs intérêts devant les tribunaux par toutes les voies de droit que la justice accorde aux hommes libres; néanmoins, ils ne peuvent point

devenir propriétaires de bateaux, ni avoir en leur possession des armes ou des munitions de guerre. Il leur est également défendu d'avoir des esclaves à leur service. Les maris et les femmes, les pères et mères et leurs enfans ne peuvent être séparés d'aucune façon; néanmoins les enfans au dessus de seize ans sont séparés de leurs familles, lorsque celles-ci ont donné leur consentement au protecteur. Tous les droits et autres charges concernant l'affranchissement sont abolis; mais si un esclave reçoit son affranchissement gratuit, et qu'il ait moins de six ans ou plus de cinquante ans, son maître donne caution pour lui; caution qui est hypothéquée sur la plantation. Les esclaves peuvent acheter leur liberté, et si le maître s'y refuse, ils ont la faculté de le contraindre à entrer en arrangement par voie judiciaire; dans ce cas, des arbitres sont nommés pour fixer le prix d'achat; néanmoins le juge peut intervenir et s'opposer à l'exécution de la vente, si l'esclave, dans les cinq années antérieures, a été accusé et convaincu de vol. Le témoignage d'un esclave est reçu en justice comme celui d'un homme libre; et, si le maître est convaincu de mauvais traitement, l'esclave est confisqué : mais celui-ci doit être sévèrement puni, si l'accusation est reconnue fausse. Chaque propriétaire d'esclaves doit faire connaître, dans la première semaine de janvier, de quelle manière il se propose de pourvoir aux besoins de son esclave. Cette provision peut se faire de deux manières : 1° en donnant à chaque esclave une quantité suffisante de vivres pour son entretien; 2° en lui accordant une assez grande étendue de terre pour qu'il puisse trouver dans son travail des moyens faciles d'existence. Dans le premier cas, tout esclave âgé de plus de dix ans, a droit chaque semaine à vingt-une pintes de farine de blé de bonne qualité, lesquelles peuvent être remplacées par une quantité suffisante de cacao, ou autre substance farineuse; il a droit également à recevoir sept harengs, ou une quantité équivalente de poisson salé; les enfans reçoivent la moitié de cette ration. Dans le second cas, le propriétaire alloue à son esclave un demi-acre de bonne terre; ce morceau de terre ne

doit pas être éloigné de plus de deux milles de la résidence de l'esclave. Les graines et les instrumens aratoires sont fournis par le propriétaire, et chaque esclave doit avoir quarante jours pleins par année pour cultiver son champ. Le travail de l'esclave doit commencer à six heures du matin et finir à six heures du soir. Trois heures lui seront accordées dans la journée pour ses repas. Cette clause n'est applicable qu'aux hommes robustes et jouissant de toute leur vigueur; mais les invalides, les femmes âgées, les enfans et les vieillards ne doivent pas travailler plus de six heures par jour. Les vêtemens de l'esclave se composent des articles suivans: pour les hommes au dessus de quinze ans, d'un chapeau de paille ou de feutre, d'une veste de drap, de deux chemises de coton, d'une paire de culottes d'osnaburgh, d'une couverte, de deux paires de souliers, d'un canif et d'un rasoir. Ces articles sont renouvelés tous les ans. Pour les femmes au dessus de treize ans, d'un chapeau de paille, de deux robes, de deux chemises de coton, de deux jupons d'osnaburgh, de deux paires de souliers, d'une couverture et d'une paire de ciseaux. Les enfans ne reçoivent que la moitié de ces articles, et chaque famille a droit à une marmite, à une bouilloire, à un pot et à un chaudron. Chaque esclave doit également recevoir un lit en bois ou en fer, et ce lit doit être élevé à un pied au moins au dessus du sol.

Telles sont les dispositions principales de l'ordonnance que le gouvernement de la métropole a rendue en faveur des esclaves des colonies de la couronne. Ces dispositions sont-elles basées sur la plus stricte équité? L'humanité n'a-t-elle rien à exiger de plus? Nous ne pouvons partager cette opinion; l'usage du fouet est une mesure odieuse, injuste. Disons-le toutefois, comme mesure préparatoire, ces dispositions telles qu'elles sont doivent être préférées à l'émancipation immédiate; car le noir est paresseux; son énergie s'est brisée par une longue servitude; il a besoin d'être préparé graduellement à la liberté avant d'en jouir; aussi à ce titre l'ordonnance du conseil mérite la gratitude de la race nègre.

(*United Service Journal.*)

# Économie rurale.

## CONSEILS

AUX

## ÉLEVEURS DE CHEVAUX DE COURSE (1).

L'importance que l'on attache aujourd'hui en France au perfectionnement des races, les soins éclairés que des personnages distingués consacrent à cette branche importante de notre industrie rurale, donneront à cet article un intérêt réel et d'actualité, intérêt qui augmentera encore lorsque nos lecteurs sauront que cet article a été écrit par l'un des hommes les plus habiles et les plus versés dans la science du *turf.* Au moment de l'ouverture des courses, M. Apperley, sous le pseudonyme de *Nemrod,* a voulu publier quelques observations sur les chevaux de course, observations qu'il adresse aux éleveurs, et dont le *Sporting Magazine,* ainsi que les recueils spéciaux, ne manqueront pas de s'enrichir. Nous sommes heureux de pouvoir les offrir à nos lecteurs en même temps que l'ouvrage original, ouvrage technique, et qui embrasse toutes les questions qui se rattachent à l'éducation des chevaux. Nous ne consignerons ici que les passages qui nous ont paru être d'un intérêt général.

(1) La *Revue Britannique*, dans sa 8e livraison (août 1833), a reproduit un article du *Quarterly-Review*, intitulé : *Des Chevaux de course en Angleterre.* Cet article, signé *Nemrod*, et qui eut alors un grand succès, avait été rédigé par M. Apperley, auteur de l'article qu'on va lire.

D'après M. Apperley, le premier point auquel il faut s'attacher, lorsqu'on veut former un haras de chevaux de course, consiste à bien choisir la souche primitive. L'auteur, pour faire comprendre l'avantage qu'on y trouve, rapporte les succès obtenus par quelques uns des premiers amateurs anglais, qui ne les doivent qu'à cette seule cause.

Dans l'année 1778, c'est-à-dire il y a soixante ans, le comte d'Égremond avait dans son haras une cavale nommée *Camilla* qui courait bien et qui gagna environ 2,000 £, ce qui était beaucoup à cette époque. L'ayant fait saillir par *Woodpecker*, elle devint mère de *Colibri* et de *Catherine*. Colibri fut mère du *Cardinal de Beaufort* et de *Canopus*, et Catherine de *Golumpus* et de *Hedley*. Ces quatre chevaux célèbres eurent pour père *Gohanna*, que lord Égremond avait acheté fort cher du duc de Grafton. Il acheta aussi du célèbre O'Kelly, propriétaire d'*Éclipse*, un rejeton de ce même Éclipse et de *King Herod*, nommé *Mercury*, plus *Whalebone* du duc de Grafton, et fonda, avec ces quatre sujets, un haras sans pareil dans les annales du Turf. Les chevaux qui en sont issus ont gagné trois fois le prix de *Derby*, et quatre fois celui d'*Oaks*. Gohanna gagna en tout vingt-deux prix, c'est-à-dire les trois classes du prix du prince et du prix *Claret* à Newmarket, cinq pièces d'argenterie du roi, cinq autres pièces de 50 £ chacune, et 5,760 guinées (144,000 fr.) en espèces. *Élection*, fils de Gohanna, a long-temps compté parmi les premiers étalons de l'Angleterre; et *Centaur*, petit-fils de Gohanna et fils de Canopus (tous deux étant sortis du haras de lord Égremont), courut trente-trois fois et remporta vingt-quatre fois le prix. Il termina sa carrière, sain et sauf et sans tache, en remportant la victoire aux courses de Beacon sur le célèbre *Sultan*, qui est peut-être le meilleur étalon qui existe aujourd'hui. Lord Égremont ayant fait saillir encore une fois Camilla par Woodpeker, elle mit au jour *la jeune Camilla*, qui, par conséquent, fut la propre sœur de Colibri et de Catherine. Celle-ci fut à son tour mère de la célèbre *Mandane*, qui donna le jour à un si grand nombre de fameux chevaux de course, tels que *Manuela*, *Memnon*, *Altesidora*, *Captain*, *Carlille*, *Lottery*, etc.

Le comte de Derby ne fut pas moins heureux dans le choix qu'il fit de *Regulus* et de *Godolphin* de sang arabe. Sa seigneurie acheta une jument nommée *Papillon*, née en 1769, de *Snap* et de *miss Cleveland*,

fille de *Regulus;* il la fit saillir, en 1780, par *Highflyer*, et en obtint *sir Peter Teazle*, qui devint la souche la plus féconde de chevaux gagnans qui jamais ait paru aux courses anglaises. Le haras de Grafton, qui est aujourd'hui le plus renommé de tous, doit son succès à une seule cavale nommée *Prunella*, fille de *Highflyer* et de *Promise*, toujours du sang de *Regulus*. Je pourrais citer encore le comte de Jerny, qui dut ses premiers succès au turf à une jument appelée *Webb*, fille de *Prunella*, et née dans le haras du duc de Grafton.

M. Apperley n'est pas partisan des haras trop considérables, « les frais, dit-il, absorbent toujours le bénéfice, quel qu'il puisse être. » Le feu lord Grosvenor en a fait la fatale expérience; car, quoique l'on assure que les chevaux de course de son haras lui ont rapporté plus de 200,000 £, tant en prix qu'en paris, les frais ont encore surpassé cette somme énorme. Huit à dix bonnes jumens poulinières suffisent.

Les personnes qui élèvent des chevaux de course doivent se tenir sur leurs gardes contre un attachement exclusif pour tel ou tel sang particulier, et contre l'emploi trop répété du même étalon. La faute qu'a commise le marquis de Westminster en faisant saillir, pendant plusieurs années de suite, sa meilleure jument par *Thunderbolt*, bien que celui-ci fût un cheval de première race, est devenue pour lui la source de pertes considérables. Indépendamment du sang, il faut encore faire attention aux formes et à la façon des étalons. Si la cavale est élancée, donnez-lui un étalon ramassé, comme *Spectre*, et *vice versâ*. On peut en dire autant des jumens qui sont hautes sur leurs jambes, à celles-ci il convient de leur donner des étalons à jambes courtes; enfin si la jument, dans ses courses, s'est montrée un peu délicate, fixez votre choix sur un étalon d'une carrure forte et vigoureuse. On a long-temps discuté pour savoir lequel de l'étalon ou de la jument est le plus important dans la production des chevaux de course. Naguère encore les Anglais étaient d'avis que, pour obtenir un cheval de course parfait, la cavale était plus importante que l'étalon; tel était l'avis du feu comte de Grosvenor, sinon le plus heureux, du moins le plus grand producteur de chevaux de pure race que l'Angleterre ait jamais possédé; toutefois, la justesse de cette supposition n'a point été confirmée par l'expérience des dernières cinquante années, et aujourd'hui on met beaucoup plus de confiance dans l'étalon que dans la jument.

Le *caractère* est une qualité de haute importance chez le cheval de course, attendu qu'il est soumis à son influence, dans des occasions bien plus difficiles que la plupart des autres chevaux. Les producteurs de chevaux de course ne doivent point faire saillir les jumens par des étalons d'un mauvais caractère avéré; toutes ces propensions sont certainement héréditaires.

On s'est donné beaucoup de peine pour définir le vrai sens du mot *blood* (sang), appliqué au cheval de pure race *(thorough bred)*. Osmer dit que c'est une certaine élégance dans les membres, effet de l'air, du climat et de la nourriture, qui, influant sur la conformation naturelle de l'animal, le met en état d'exécuter des exploits extraordinaires, sous le rapport de l'activité et du mouvement, et qui lui donne la faculté de faire les plus grands efforts physiques. De là l'expression : « Il déploie beaucoup de *sang*. » Le cheval de pure race doit avoir le front large et angulaire, l'œil noir, vif et à fleur de tête, ce qui est le signe d'une bonne constitution; et, comme les chevaux ne respirent que par les naseaux, les narines doivent être un peu ouvertes et flexibles, afin qu'elles puissent s'accommoder à une respiration plus pressée, à mesure que la course devient plus rapide; mais elles ne doivent pas non plus être trop grandes. *Naribus non angustis,* dit Varron, et il a raison

La taille d'un cheval de course doit être moyenne, de quinze paumes et demie, en comptant quatre pouces (un décimètre) par paume; toutefois il arrive que des chevaux de petite taille, tels que *Meteor, Meteora, Whalebone* et autres se sont placés au premier rang. *Meteor* était un des plus petits chevaux de son année, ce qui n'empêcha pas qu'il ne pût faire un avantage de sept livres aux meilleurs d'entre ses rivaux. Quand *Whalebone* remporta le prix de Derby, il avait l'air d'un bidet à côté des autres chevaux qui couraient avec lui. La carrière de Meteora, qui était aussi de petite taille, fut très brillante. Indépendamment du prix d'Oaks à Epsom, elle remporta deux classes du prix d'Oatland à Ascot, le prix d'Audley-End et la vaisselle du club des jockeys à Newmarket, la vaisselle du roi, pour les jumens, à Clemsford, la coupe d'or de Brighton et plusieurs autres prix. C'est la rapidité qui fait remporter le prix de la course, mais pour retirer tout l'avantage possible de cette qualité, il faut qu'elle soit accompagnée de la durée. Or, rien n'assure autant cette durée qu'une haleine bien nette, c'est-à-dire une grande liberté de respiration. On reconnaît qu'un cheval a une bonne

haleine lorsque le quartier d'avant offre une grande profondeur, ce qui annonce toujours une poitrine large et puissante.

La couleur la plus ordinaire du cheval de pure race est singulièrement élégante et nette : c'est un bai éclatant avec crinière et queue noires, ainsi que les jambes; parfois seulement on observe une étoile blanche sur le front, ou un talon blanc. Il est digne de remarque que les couleurs que l'on peut appeler vulgaires, telles que l'alezan clair ou le brun avec un mufle blanchâtre, se rencontre fort rarement dans le cheval de pure race; nous ne connaissons qu'un seul exemple d'un cheval pie et très peu de rouans. Le noir n'est pas estimé, quoique plusieurs des meilleurs chevaux de course anglais (par exemple *Smolensko*), et notamment tous les rejetons de *Trumpeter* aient été de cette couleur. Le vrai marron est assez commun et équivaut au bai pour la richesse et l'éclat des nuances; c'était la couleur d'*Éclipse;* il n'est pas rare toutefois qu'un cheval de pure race soit marron, quoique issu d'un étalon et d'une cavale, bais tous les deux, ou bien de toute autre couleur, pourvu que sa généalogie puisse remonter, d'une façon ou d'une autre, à *Éclipse*. Il n'y a pas jusqu'à une petite tache foncée que ce célèbre cheval avait sur le croupion, qui ne se soit fréquemment retrouvée dans ses descendans à la cinquième et sixième génération.

Il est des personnes qui aiment mieux acheter les chevaux de course que de les produire. Il serait assez difficile de déterminer quelle est la meilleure méthode à suivre. Si l'on se décide pour l'achat, il faut avoir soin surtout que le poulain soit sain et issu d'une famille saine. Si on veut au contraire élever soi-même de jeunes chevaux, la tâche est des plus difficiles. Ecoutons M. Apperley sur ce grave sujet.

La manière de dompter un poulain pour la course est un point de grande importance, parce que la docilité ajoute une grande efficacité aux efforts qu'un cheval fait en courant. Il serait difficile de fixer le nombre de fois qu'un cheval peut courir dans la même année. *The King of Diamonds* a couru dix fois dans une année, et a remporté le prix dans vingt-neuf courses. Mais il est rare de rencontrer de pareils chevaux, et la plus grande faute qu'un amateur puisse commettre, est de faire courir son cheval trop souvent; cette faute a perdu plusieurs excellens animaux. Les chevaux hongres et les jumens supportent en général mieux les fatigues de l'entraînement que les étalons, parce qu'ils n'ont pas besoin de tant travailler

pour se mettre en état de courir. *Euphrates* et *Marksman* ont couru jusqu'à l'âge de plus de douze ans, et *Victorine*, qui m'appartenait, jusqu'à l'âge de neuf ans. En Angleterre, où des poulins de deux ans ont tant d'occasions pour remporter des prix, leurs propriétaires sont impatiens de les mettre à l'épreuve le plus tôt possible. On pense, d'après cela, que lorsqu'ils ont été bien domptés, et lorsqu'on leur a laissé ensuite tout le temps nécessaire pour apprendre les diverses allures, ils sont en état de donner ce que l'on appelle un *avant-goût* de leur rapidité. Il faut cependant observer que l'épreuve que l'on fait à un âge aussi tendre, est loin de fournir une garantie certaine de leurs qualités futures. Des exemples sans nombre démontrent la vérité de cette assertion. Le feu lord Grosvenor était célèbre pour mettre de bonne heure ses jeunes chevaux à l'essai. *Meteora* n'eut pas de succès dans cet exercice précoce, et fut envoyée à la foire de Chester afin d'être vendue pour 16 £. Elle ne fut pas vendue, et devint plus tard la meilleure jument de son temps. *Violante*, qui appartenait aussi au marquis de Westminster, fils du feu lord Grosvenor, fut, à l'épreuve, trouvée si mauvaise, qu'on la vendit à l'encan à Newmarket pour 50 £. Sa seigneurie la racheta, et le célèbre jokey Buckle déclara qu'il n'avait jamais monté de meilleur cheval.

M. Apperley termine ce chapitre par quelques observations sur l'affectivité des jumens pour des poulains étrangers.

Il est rare, dit-il, qu'une jument consente à nourrir le poulain d'une autre; mais il en existe pourtant un exemple connu. La célèbre jument *Xantippe*, appartenant au feu lord Grosvenor, qui était fille d'*Éclipse* et mère de *John Bull*, de *Xenia* et d'autres, mourut en accouchant d'un poulain qu'elle avait eu de *Buzzard*, en 1796. Le poulain fut confié à *Nimble*, fille de *Florizel* et de *Rantipole*, et profita. En 1792, *Nimble* avait eu deux jumeaux, et c'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer l'excès de sa tendresse nourricière.

Voilà le cheval dressé pour la course; suivons-le au milieu de l'arène.

Il n'est rien qui varie plus que l'*action* des chevaux de course et l'allure qu'ils adoptent en courant. Ainsi, par exemple, *Flying Childers*, courait la tête haute, et *Éclipse*, à ce que l'on dit, rasait la terre avec son nez. Les uns galoppent avec le genou presque droit, d'autres

écartent les jambes de derrière, ce qui ne les empêche pas de courir avec rapidité et vigueur. Mais l'action du cheval de course est d'une nature particulière au but qu'il doit remplir. Il faut qu'il possède non seulement une grande étendue d'enjambée, mais encore *une grande promptitude à réitérer ces enjambées,* sans quoi il perdrait en temps ce qu'il gagnerait en espace. C'est la réunion de l'enjambée à la rapidité qui forme le coureur agile. Ainsi, l'on assure que le célèbre cheval *Hambletonian,* en courant avec *Diamond,* couvrit à la fin de la carrière 21 pieds de terrain dans une seule enjambée. *Éclipse* couvrait 83 pieds de terrain par seconde dans sa plus grande rapidité, ce qui, d'après le calcul de M. Saintbel, équivaut à peu près à 25 pieds par enjambée.

Quand on essaie des chevaux de course, il est nécessaire de les faire monter par de bons jockeis, qui soient en état de leur faire faire les plus grands efforts, ce que l'on appelle à New-Market *draw them out.* Il importe surtout que le cheval arrive tranquille au poteau, afin qu'il puisse bien faire son départ. Plusieurs des meilleurs chevaux de course ont été défectueux sous ce rapport. Le *jeune Éclipse,* qui a gagné le prix de Derby, devait être conduit au poteau sans son jockey, qui ne pouvait le monter qu'au moment de partir. On a attribué la perte du prix de Saint-Léger à Doncaster par *Mameluke,* à ce qu'il était rétif en arrivant au poteau, et j'ai connu deux chevaux qui n'ont jamais voulu partir en public. Les entraîneurs et les grooms ne sauraient montrer trop de calme dans ce moment; plus le cheval est tranquille en partant, mieux cela vaut. L'usage allemand de crier à haute voix : « Un, deux, trois, et partez ! » ne vaut rien. Quand je montai les chevaux gagnans des deux prix royaux à Dobberan, dans le Mecklembourg, je crus qu'il me serait impossible de les faire partir, surtout *Wildfire,* du baron de Biel; car en entendant le mot *un,* il se retournait sur-le-champ, ou s'élançait avec force en avant. Tout ce qu'il faut dire, c'est : « *Etes-vous prêt?* et la réponse étant affirmative : *Allez.* »

Dans un ouvrage spécial comme celui de M. Apperley, le jokey ne devait pas être oublié. Aussi, un chapitre tout entier est-il consacré à cet art difficile. M. Apperley prend le jokey enfant et le suit dans toutes les phases de son éducation. Les personnes qui ne sont pas initiées aux arcanes du turf pensent que le rôle du jokey est un rôle passif, ou qu'il ne con-

siste du moins qu'à donner par-ci par-là quelques coups de fouet et d'éperon, c'est une erreur; rien de plus rare qu'un bon jokey, tant les exigences de son art sont impérieuses et multiples; il faut qu'il domine constamment son cheval sans lui rien ôter de ses moyens; qu'il emploie tour à tour la menace et les caresses sans lui rien faire perdre de son énergie; il fau que son coup d'œil soit toujours prompt et précis; que son attention soit toujours tendue. Dans une course, le jokey résout plus de problèmes en une seconde que n'en explique un savant dans son cabinet pendant dix ans. Vingt cavaliers se croisent, se pressent autour de lui; celui-ci le jette contre le cordeau; un autre lui barre la carrière ou effraie son cheval. Dépister l'ennemi, conjurer l'orage, voler au but malgré les obstacles qui s'y opposent, tel est le devoir d'un jokey. Suivez-le. La grande lutte (*the set-to*) va commencer. Voici le moment où il va exiger de son cheval les plus grands efforts. Voyez-le changer aussitôt de position; auparavant il se tenait debout sur ses étriers, le corps penché sur le garrot de son cheval, et les mains ramenées sur ses hanches; le voilà maintenant assis fermement en selle, son corps saisissant, pour ainsi dire, l'enjambée de son cheval; ses mains tirent légèrement la bride, puis il les fait mouvoir comme s'il voulait leur faire décrire un cercle, afin de réveiller son cheval. Sans lâcher les rênes, il laisse à son cheval la liberté d'avancer la tête; c'est ce que l'on appelle en termes techniques enlever son cheval (*throwing him in*). Mais, si toutes ces précautions ne suffisent pas; si, parvenu à quelques toises du but, le jokey reconnaît que ces moyens sont impuissans et que son cheval est au moment de succomber, il lui enfonce alors les éperons dans les flancs, il prend son fouet de la main droite, agite fortement les rênes de la main gauche, et le lance au delà de la barre. La victoire est à lui!

Mais consignons ici le portrait du jokey, tel que l'a esquissé M. Apperley.

La pose du jokey est d'une élégance particulière, qu'augmente en-

core la symétrie générale de ses formes ou de sa figure, car il est rare de voir un homme mal fait sur la selle d'un cheval de course. Ce qui ajoute à la bonne mine du jokey, c'est la coupe gracieuse de ses habits, son costume bien adapté à sa profession; l'extrême propreté de sa personne, et enfin la manière dont il s'identifie, en quelque sorte, avec le noble animal sur lequel il est monté. Sa taille doit être de cinq pieds un pouce de France. Un bon jokey doit avoir le buste un peu court en proportion des membres inférieurs, les épaules effacées, les bras un peu longs, le cou d'une longueur modérée, la tête petite et le regard très prompt. Il est bon qu'il soit naturellement maigre, afin que sa constitution ne souffre pas par un amaigrissement forcé; mais il faut qu'il ait, dans les jambes et les cuisses, autant de force musculaire que la petitesse de sa taille le permettra; en un mot, pour pouvoir monter certains chevaux, il faut que le jokey soit un petit Hercule. Point de raideur dans son attitude; une grande flexibilité dans les bras et dans les épaules sont indispensables, afin que tout se trouve dans un accord parfait entre lui et son cheval. Il doit savoir se servir avec beaucoup d'adresse de ses deux mains, afin de pouvoir faire passer alternativement les rênes de l'une à l'autre, et d'être en mesure de fouetter de la main gauche aussi bien que de la droite en cas de besoin. Mais là ne doivent pas se borner les qualités du jokey; il doit être d'un sang-froid imperturbable et d'une sobriété de brachmane.

Arrivé au poteau du départ, la première chose que fait le jokey est de se déshabiller. Quand il a examiné la selle du cheval et qu'il a reconnu que tout est en ordre, il soulève la jambe gauche et est lancé sur sa selle par l'entraîneur qui, en lui rendant ce service, a coutume de lui souhaiter *bonne chance!* Quand le jokey s'est bien mis en selle, il essaie la longueur des étriers, après quoi il fait un demi-mille au galop, son entraîneur le précédant sur un cheval de louage, puis il revient au pas jusqu'au poteau. La manière dont il prend son départ dans une course dépend entièrement des circonstances. Si la carrière n'est que d'un demi-mille, il est alors très important qu'il prenne un bon élan : le jokey assure alors la tête de son cheval, et aussitôt qu'il entend le mot *allez!* si le cheval ne part pas de lui-même, il lui enfonce les deux éperons dans les flancs, en se fiant au hasard pour bien placer la tête quand et comme il le pourra. Si, au contraire, la carrière est de deux milles ou plus, il n'a pas un aussi grand besoin de se presser pour partir, pourvu, toutefois, qu'il ne perde pas trop de terrain; mais cela dépend en grande partie des ordres qu'il a reçus,

soit de se presser, *(to make running)*, soit de se tenir tranquille et d'attendre.

Le devoir d'un jokey est de remporter la victoire, s'il le peut; rien au delà. Une longueur de cou suffit s'il a de l'avance, mais il faut qu'il gagne d'une longueur entière, s'il a le moindre doute sur l'état du cheval ou des chevaux contre lesquels il court. C'est là un point fort délicat, dont la décision est laissée au jokey, et auquel ceux qui l'emploient attachent une haute importance; on conçoit aisément que les propriétaires désirent surtout ne pas compromettre sans motif les forces de leurs chevaux.

(*Nemrod.*)

# Tableaux de Moeurs.

## VIE PRIVÉE DE L'ORIENT

### AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

La Turquie peut se vanter de m'avoir parfaitement rassasié de la figure humaine, je devrais dire de la figure *virile*, car c'est la physionomie de l'homme avec barbe, moustaches et favoris, qui, à force de se représenter devant moi pendant le cours de mon pélerinage, a fini par me causer un véritable et profond dégoût. Non, jamais encore, jusqu'à cette époque, je n'avais su ce que vaut une figure de femme; je la cherchais partout et partout en vain, dans les villes, dans les villages, autour des forêts, sur les bords des lacs. Moi qui, dans mon pays natal, passe et à juste titre pour le moins galant des hommes, j'aurais volontiers donné 20,000 £ pour être délivré de cette éternelle barbe, de cette sombre physionomie qui se représentait partout, qui me persécutait, me hantait, ne me quittait pas. Au lever du soleil, à midi, le soir, ce vieux et triste fantôme, venu du Palus-Méotides, se représentait plus impérieux, plus ennuyeux que jamais. Vers les huit heures du matin, déjà fatigué, déjà las de ma course, et lais-

(1) L'auteur de ces spirituelles et piquantes esquisses est M. Michel-Jacques Quin, dont les récits de son voyage sur le Danube ont eu tant de succès, et auxquels nous avons déjà emprunté plusieurs fragmens curieux. Voyez la *Revue Britannique* d'octobre 1835.

sant tomber la bride sur le cou de mon cheval, quelquefois je croyais apercevoir, sur le seuil de quelque petite cabane, le voile, la robe, attributs du sexe absent et exilé. Je hâtais le pas. « Quoi! il existe encore des femmes, m'écriais-je intérieurement; je vais entrevoir le nez d'une femme turque! » et je pressais le pas de l'animal, et je forçais la pauvre bête, déjà considérablement fatiguée, à changer son pas en un demi-galop fort ridicule. J'approche, j'espère; je franchis un fossé, une haie, une vieille muraille. A peine la tête de mon coursier se trouve-t-elle à douze pieds du seuil, la vision disparaît, le fantôme s'évanouit, le voile rentre dans la maison ; à sa place un museau de boule-dogue, ou un turban surmontant une face plus féroce encore, est là pour me recevoir.

Le temps n'a rien changé. L'Asie reste comme autrefois ennemie de la population féminine en l'ensevelissant dans les entrailles de la terre. Vous ne découvrirez nulle part, dans quelque contrée de la Turquie que vous portiez vos pas, les doigts longs et effilés, la blanche main, le regard étincelant et doux qui caractérise la fille d'Ève. Il me semble apercevoir encore ce qui a si souvent offensé ma vue pendant ma longue traversée, la botte-pantoufle, le cimeterre damasquiné, l'œil féroce et inquiet, l'expression orgueilleuse et indolente, la main maigre et musculeuse, la barbe épaisse et dure du souverain maître de ces climats. Je suis heureux, je l'avoue, depuis que j'ai perdu de vue cette éternelle taille grosse et courte environnée d'un châle qui n'en finit pas, cet énorme yataghan, cette gigantesque pipe et cette canne plus gigantesque encore; tout cela, je dois en convenir, ne cache pas trop mal les véritables défauts de la nature turque, la lourdeur et l'épaisseur des membres, la massive et gauche fabrication de la charpente humaine et la disgrace naturelle de l'individu. Un Turc peut être fort beau et fort agréable dans les romans et dans les tableaux, mais toujours seul il finit par causer un insoutenable ennui. Les Turcs n'ont pas mieux conservé la bergère, la triste caricature que les Européens nomment la bergère, et qui, portant des sabots en France et allant nu-pieds

en Suisse, ne se rattache à l'espèce féminine que pour lui faire injure. Ils ne connaissent que les bergers, Corydons peu agréables qui conservent tout l'orgueil et toute la gravité musulmane. Découvrais-je de loin un troupeau, même de porcs, je ne pouvais m'empêcher de m'écarter de mes compagnons de route, espérant Philis ou seulement Toinon. Hélas! je me trompais : le guide du troupeau était quelque chose de plus étrange que Caliban, mais quelque chose d'incontestablement viril. Demi-Robinson, demi-ours, cet intéressant personnage, enveloppé dans une vieille capote long-temps battue des vents de l'hiver, dormait au coin d'une haie, symbole peu touchant de la vie pastorale et de ses délices. J'en étais donc quitte pour une illusion perdue, expérience triste qui nous arrive souvent dans ce monde et à laquelle il faut s'accoutumer. Je revenais à mes compagnons, bien persuadé de cette vérité triste, plus disposé que jamais à la philosophie. Le soir, arrivions-nous à un petit bouquet d'arbres et à quelque misérable chaumière placée au milieu d'eux, c'était encore un homme qui nous recevait dans cette auberge turque. Pour dîner, nous n'avions eu que trois œufs durs, une croûte de pain et une poignée de sel; pour souper, on nous offrait une mesure de café noir de la capacité d'un dé à coudre. En vérité c'était trop peu; j'insistais. Le seul habitant de la cabane, de souffler le feu aussitôt, de nettoyer les tasses, de revenir à la charge et de m'offrir toujours, comme c'était la coutume, ce que j'avais une fois refusé, du café. C'était un petit homme plus trapu et plus court que les autres Turcs, la plupart trapus et courts. Il me semblait fort habile dans l'art de ne pas comprendre ce qu'il ne voulait pas avoir compris, et marchait toujours à son but avec une inflexible ténacité. Plus il reculait devant le souper, plus j'y tenais. Franchement parlant, ne formez pas sur mes inclinations personnelles des hypothèses déplacées; ne jugez pas mal le pauvre voyageur qui, entraîné par un penchant purement platonique, soupirait très innocemment, je vous le jure, après la beauté absente. Loin de moi la velléité même éloignée de manquer

aux devoirs et aux affections que j'avais laissés en Europe après moi; que mes concitoyens et mes concitoyennes sévères, comme on le sait, en fait d'obligations domestiques, ne m'accusent pas d'un illégitime désir. Je me trouvais dans la situation de ce musicien français à qui l'on venait de faire entendre un concerto dont tous les instrumens à corde étaient des basses et des alto, et qui, disait-il, aurait donné le monde pour une chanterelle. Le visage d'une femme était précisément cette chanterelle qui me manquait. C'était pour obtenir cette nouveauté si rare en Orient, l'aspect d'une seule de ces créatures délicates qui peuplent le harem, que j'étais entré en négociations diplomatiques, que je mentais, que je m'engageais dans une infinité de détours, paraissant les diriger vers un but gastronomique, et les dirigeant en réalité vers une tout autre conclusion. J'avais l'air de réclamer mon souper à cor et à cris. Lecteur, n'en croyez rien. J'entendais sautiller, au dessus de ma tête, je ne sais quels pas légers qui me révélaient la présence des lumières du harem. Il me semblait, dans mes idées européennes, que les préparatifs culinaires appartenaient spécialement au sexe faible, et j'espérais que mon insistance aurait pour résultat l'arrivée de trois ou quatre habitans des régions supérieures. Le plancher était fendu en divers endroits; j'entrevoyais des lumières qui passaient et repassaient comme des étoiles errantes. Je croyais bien qu'on était occupé à faire entrer le bout de ses pieds dans les petites pantoufles; je ne doutais pas qu'une descente en masse ne fût prête à s'opérer. J'attendais les assiettes et les plats portés par ces dames. Chaque petit bruit me faisait tressaillir.

O déception! Un long plateau de bois pesant sur la tête de mon hôte descendit du premier étage sans être accompagné de la moindre houri, vieille ou jeune. Une fois déposé sur le plancher, c'est-à-dire sur la terre nue, il offrit à mon triste regard un souper complet auquel il ne manquait plus que d'être mangé, et qui n'avait pas besoin d'une main féminine pour compléter son assaisonnement.

Je ne sais pourquoi j'ai parlé de mes tristes regards. Tout

voyageur à ma place aurait salué du regard le plus libre et le plus joyeux cette charmante perdrix ensevelie sous le riz et les oignons, cette jatte de bois et cette galette toute chaude dont l'admirable saveur paraissait garantir la qualité. Mon hôte me présente une serviette assez blanche, verse de l'eau sur mes doigts, joint à cette façon hospitalière un regard cordial et un sourire qui eussent fait honneur aux patriarches d'autrefois, en me laissant tranquillement dépecer la perdrix qui en valait la peine. Plus de bruit, tout fait silence, le harem dort et la perdrix disparaît, pendant que mon imagination éveillée cherche à créer pour ses menus plaisirs le type de cette beauté musulmane si difficile à saisir.

Tout ce qu'on a dit de plus beau et de plus éthéré sur la créature de la femme, son importance, sa dignité, sa beauté, n'empêche pas l'existence d'un fait bien remarquable et qui lui semble contraire. L'Asie, son berceau, la condamne à la captivité ; c'est là qu'elle est née, c'est là qu'elle gémit. La plus antique civilisation est précisément celle qui a le moins accordé à la femme. A peine l'Orient se montre dans l'histoire, il nous apprend à renfermer nos femmes et nos filles. Le long voile, l'appartement spécial et retiré appartiennent aux femmes dans la Bible; mais chez Homère, Rebecca prit un voile et s'en couvrit lorsqu'elle vit Isaac méditer dans les champs à l'heure du soir. L'Odyssée est pleine de peintures de mœurs qui nous présentent les femmes comme de brillantes captives, aimées sans doute, mais condamnées à une réclusion perpétuelle. Les Grecques d'aujourd'hui sont à peu près dans la même situation que les aïeules du temps d'Homère. Hindous, Persans, Arméniens, sont fidèles à cet usage, et c'est une fausse idée de croire que la réclusion des femmes date du Coran de Mahomet.

L'Européen peut trouver cela singulier, bien patriarcal, mais il est certain que l'effet de cette similitude dans les visages, dans les tournures, dans les costumes, devient fastidieux à la longue. Il ne respire que lorsqu'il arrive en Bulgarie, où il trouve enfin des familles chrétiennes semées à tra-

vers la population musulmane. C'est chose charmante et nouvelle de voir ces femmes chrétiennes jouir de la liberté que le Christ est venu leur apporter. Leur figure est découverte, et la croix rouge brodée en soie qu'elles sont obligées de porter sur l'épaule ou sur la poitrine produit le plus piquant effet. On se rappelle involontairement les croisades. Presque toujours leurs traits sont jolis et délicats; un mouchoir est noué coquettement autour de la tête. Souvent les jeunes filles bulgares se groupent autour des fontaines. Un jour, après avoir traversé les villages mahométans où l'on ne découvrait absolument que la figure virile, je m'assis auprès de l'une de ces fontaines enchantées, et ne pus m'empêcher de rêver à la tristesse d'un monde qui n'aurait pas ce que Milton appelle impoliment *le beau défaut de la création*, la femme.

Pendant que l'Orient reste cloué à ces ûsages, Constantinople, qui n'est que la porte de l'Orient, commence à les répudier. Un voyageur qui arrive de l'Inde ou de l'Égypte s'étonne de trouver Bysance si européenne. Les hommes composent la majorité des passans, sans doute, mais un grand nombre de robes et de voiles ne laisse pas que de glisser dans les rues de la ville.

Vous, mesdames, qui vivez en Angleterre, vous entendez par voile un morceau de mousseline ou de dentelle carrée d'une délicieuse transparence, coquettement jeté sur la tête, un voile qui ne voile rien, espèce de plaisanterie et de prétexte, mode introduite par les femmes espagnoles, modification habile de l'ancien costume mauresque. Ce mensonge de voile laisse briller à travers son tissu les vives étincelles du regard, adoucit les traits, fait revivre la jeunesse douteuse et ne ressemble point à cette prison hermétique que les Turcs appellent un voile; celui-là est un véritable manteau pour la figure, une enveloppe jalouse et épaisse destinée à écarter réellement les regards profanes et à mettre la beauté à l'abri. S'il était fidèle aux premiers réglemens de l'islamisme, il formerait un rempart inviolable derrière lequel se cacheraient les yeux, le nez, la bouche, le menton et le front de la proprié-

taire. Ainsi le veut la loi; mais la loi est éludée. Tout en continuant d'attacher le susdit voile autour de sa tête, la femme musulmane l'abaisse avec une négligence assez bien calculée pour éveiller l'attention, provoquer les regards, piquer la curiosité. La femme reste femme en dépit des lois et des mœurs. Entre la chevelure et les yeux, un espace reste à découvert, poli, blanc, rayonnant, orné de deux arcs à la courbe d'ébène. Dieu sait que de soins, d'artifices, de ruses même la belle musulmane et la femme-de-chambre mettent en œuvre pour faire ressortir avec avantage ce gracieux symbole. Une voyageuse anglaise, qui s'est récemment égarée dans le harem de l'Orient, assure que plus d'un front de soixante ans, grace à de tels artifices, se donne une apparence juvénile qui ne dépasse pas vingt ans. Les sourcils turcs, pour le dire en passant, ont inspiré un peu de jalousie à miss Pardoc. Je ne doute pas que cette demoiselle n'ait reçu de la nature tout ce qui doit accompagner de beaux yeux, mais il est certain qu'elle parle d'un ton un peu piqué de ce genre d'attraits qui domine à Constantinople. Quelquefois il arrive que le voile trompeur dont je parle descende un peu plus bas encore et découvre une partie des yeux; il arrive encore, ô Mahomet! que les plis inférieurs du même voile découvrent, en se drapant avec beaucoup de grace, des lèvres vermeilles faisant la plus agréable moue que l'on puisse imaginer, et des joues fraîches, grasses, rosées, qui donnent une fort bonne idée du Paradis inventé par ce grand législateur.

Un fait également certain, c'est que la plupart des femmes turques se fardent, si l'on doit nommer fard cette légère teinte rose, excusable supplément que les couleurs naturelles doivent au pinceau de poil de chameau.

Stamboul a ses froides matinées comme Londres; le temps, à Constantinople comme à Paris, n'effleure aucune beauté du bout de son aile sans faner quelques uns de ses attraits. N'accusez donc pas la houri musulmane, si elle tente de soutenir de son mieux la lutte contre ce terrible Saturne, si elle rappelle avec adresse le printemps disparu, si quelques gouttes

d'un élixir magique réveillent les roses de son visage. Sa vie d'ailleurs est une longue somnolence. La femme anglaise peut réparer, par la promenade villageoise, les dépenses d'un hiver passé dans les bals; elle chasse, elle pêche, elle est amazone et écuyère. Le plaisir et l'exercice dans les champs et dans les bois portent remède à la pâleur, à l'enivrement qui suivent la vie des salons; elle a d'ailleurs la liberté et ne se trouve pas forcée de dormir toujours. Dormir est la grande récréation et le principal labeur de la femme turque; elle dort par habitude, elle dort pour se distraire, elle est plus que somnambule. Ses paupières se ferment, et sa volonté se tient *ad libitum;* elle regarde la veille comme un état bizarre et contre nature. Jugez de l'embonpoint maladif, de la pâleur fade et mate qui doivent résulter d'une telle vie; et pardonnez à la jolie femme qui a épousé le sommeil en s'alliant à un mari turc, la couche de carmin à laquelle elle a recours.

Entrez dans l'appartement d'une femme turque : que Mlle Pardoc, la voyageuse anglaise, vous y fasse pénétrer, vous verrez comme tout y est bien arrangé pour le sommeil. L'appartement un peu bas, mais large et carré, est garni de trois côtés par un divan qui ne s'élève pas à plus d'un pied au dessus de terre; siége élastique et doux couvert de damas cramoisi et sur lequel sont jetés au hasard un grand nombre de coussins brodés d'or et de soie. Fait-il froid? vous apercevez un chaudron de cuivre rempli de braise allumée au fond de l'appartement, et un grand nombre de couvertures plus ou moins riches, des serviettes élégantes et quelques petites tables de bois de rosier complètent l'ameublement. L'habitante de ce paradis du sommeil n'a qu'à arranger des coussins, croiser les bras et fermer les yeux. Morphée arrive, et l'ame de la femme turque voltige en liberté dans le pays des chimères. Un demi-jour mystérieux tombe des fenêtres toutes garnies d'un épais treillage, jalousies destinées à neutraliser non seulement la curiosité du dehors, mais celle du dedans, beaucoup plus vive et plus difficile à satisfaire. Elle dort, l'heureuse femme, et qu'aurait-elle de mieux à faire? Point

d'intrigue, de politique, de spectacle, de talent musical ou pittoresque; rien qui fixe l'attention, rien qui intéresse le cœur. Une femme turque dit à sa voisine : « Venez demain faire un petit somme avec moi », absolument comme une femme anglaise dit à une autre : « Venez demain passer la soirée et apportez votre ouvrage. » Cette habitude du sommeil engraisse singulièrement et a le désavantage de faire tomber les cheveux de bonne heure, de leur donner peu de force et de suspendre leur végétatio. Découverte importante et nouvelle! Miss Pardoc est devenue maîtresse du secret des femmes turques : la plupart portent perruque. Ces fières odalisques ont de faux cheveux et de fausses nattes dont les tresses se croisent avec les plis du turban et du mouchoir brodé dont elles se coiffent. Le diamant et l'émeraude rattachent souvent cette coiffure élégante dont malheureusement la moitié au moins est factice.

La bourgeoise turque, la femme du commerçant qui est à son aise, porte chez elle une chemisette de gaze de soie bordée de franges de rubans étroits, avec des pantalons très larges de cotonnades peintes qui tombent jusqu'à la cheville. Ses pieds sont nus, mais près d'elle se trouvent de jolies petites pantoufles jaunes chargées d'ornemens délicats. A peine croiriez-vous qu'un doigt peut s'y placer; mais, dès que la propriétaire en aura l'envie, vous la verrez faire entrer son pied tout entier dans la mignonne chaussure et courir lestement dans son harem. C'est plaisir au surplus de fouler l'élastique et moëlleuse épaisseur des tapis turcs, et la femme orientale se connaît trop bien en fait de voluptés pour mettre souvent sa pantoufle, qu'elle regarde moins comme une nécessité que comme un ornement de luxe. C'est moins une partie du costume qu'une espèce de supplément qui brille aux regards. Aussi n'épargne-t-on ni l'or, ni les pierreries, ni les broderies pour en augmenter l'éclat. J'ai marchandé long-temps une paire de pantoufles de femme qu'on m'a laissée pour cinq livres sterling (cinq louis). Une dame anglaise de mes amies a placé sous un globe de cristal une paire de ces magnifiques

pantoufles orientales qui lui étaient venues du fond de la Perse, et dont elle fait l'exhibition à ses amis.

Par dessus la chemisette, on porte une robe de cotonnade de couleur brillante bordée d'une frange ouverte des deux côtés et attachée sur la ceinture par un châle de cachemire. La queue qu'on lui ajoute se nomme *antery*. En hiver, une veste serrée presque toujours de couleur verte ou violette, complète le costume. On la garnit de fourrures. Quand la dame s'apprête à sortir, elle met son turban et son voile, une pelisse longue flottante, de couleur olive, avec des bottes jaunes couvrant ses pantoufles ; ce qui, comme on le pense bien, est loin de lui faire le pied mignon. Si la gazette turque copie et traduit les observations que nous consignons ici, nous recommandons particulièrement aux citoyennes de Constantinople un nouveau système de chaussure. Ces pantoufles dans des bottes se traînent bien lourdement sur le pavé des rues, et feraient triste figure, comparées à la légère et brillante chaussure des dames de Cadix. Voilà les reines dans l'art de marcher et de danser; rien de plus agaçant, de plus coquet, de plus sémillant que ces chétifs pieds blancs, couverts de soie noire, qui voltigent dans les salons de Cadix. Le rayon du soleil ne glisse pas plus rapide ; c'est une fermeté délicate, c'est une grace sans égale. Mais je reviens à Constantinople.

Si j'avais été maître d'un harem, j'aurais de nouveaux renseignemens à vous donner sur cette partie intéressante de l'humanité que l'on renferme sous trente clés en Turquie; mais mon savoir ne va pas plus loin. Je m'arrête, et je vais m'occuper des autres plaisirs intellectuels et corporels de la race musulmane.

Le dîner existe pour elle comme pour nous. On place au milieu de la chambre une espèce de table dont l'élévation n'est pas de plus de huit pouces au dessus de terre, et sur laquelle on dépose un plateau de bois, d'argent ou d'argent plaqué, selon la fortune de la famille. Le potage en occupe le centre, et tout autour sont disposés des sorbets à la rose, des saucières de porcelaine remplies d'anchois, de dragées, de gelées,

de caviar, des morceaux de pain sans levain et servis chauds; enfin des cuillers de buis. On s'assied autour de cet appareil, les jambes repliées sous le corps; chacun déploie une serviette, s'appuie sur un coussin; on fait les ablutions, et l'opération commence. Au potage succède un grand plat rempli de petits morceaux de viande et de volailles d'espèces diverses. Il faut les aller chercher dans ce mélange confus, soit avec une cuiller, soit avec ses doigts. L'étranger, accoutumé à la fourchette civilisée, a peine à supporter la cérémonie hospitalière qui est le comble de la politesse envers le convive. La cuiller sépare un de ces petits morceaux de viande dont le plat est chargé: puis, avec le bout du doigt, le Turc qui vous invite le saisit délicatement: après quoi on le présente à l'étranger, et il n'est pas possible de refuser une telle offrande. D'ailleurs, on y met toutes les formes possibles: le sourire est doux, la main grasse et potelée, et votre répugnance est bientôt vaincue.

Les mets qui se succèdent ensuite bravent toutes les lois symétriques et systématiques recommandées par les savans de la gastronomie européenne. Vous y trouvez des fritures, des légumes, du poisson, de la pâtisserie, des crêmes, des dragées, le tout sans ordre et sans autre programme que le caprice du cuisinier. Une pyramide de pilaw s'élève au centre et sert de couronne indispensable ou plutôt de tiare à l'ensemble du repas. J'ai fort bien dîné, il faut que je l'avoue, de cette manière extraordinaire. Une eau délicieuse, des sorbets et depuis quelque temps le vin, liqueur révolutionnaire que l'on a osé intercaller dans les repas des descendans de Mahomet, servent de breuvage. On enlève le plateau et ce qui le couvre, et l'on apporte les nappes brodées, l'eau de rose et les aiguières; les ablutions recommencent, et le repas est terminé. Chacun se lève, s'étend sur son coussin, fume son chibouk, enfin agit comme il lui plaît. Cette parfaite liberté du convive après le repas est une des plus frappantes marques de raffinement et de civilisation dont un peuple puisse se vanter; elle prouve une grande connaissance du bien-être indi-

viduel, un extrême respect pour les jouissances d'autrui, un culte de l'indépendance qui ferait honneur aux salons les plus célèbres de Paris et de Londres. Ordinairement, après le dîner, on passe dans un autre appartement. Le massalghi, ou conteur, vient occuper les loisirs de la famille, et tuer le temps dont la fuite est pesante dans un pays tel que la Turquie. Les plus habiles et les plus inventifs font, comme à Naples, des histoires à dormir debout qui ne manquent pas d'intérêt; d'autres empruntent des fragmens aux *Mille et une Nuits;* quelques uns essaient le récit comique, ou tombent dans la farce, ou esquissent un roman mystique. Les plus habiles et les plus estimés répètent des tirades de Hafiz et de Sadi. Quelquefois vous reconnaissez des lambeaux historiques mêlés à ces tissus imaginaires. Il y a de l'harmonie dans leurs voix, de la grace dans leur attitude, un certain éclat dans leurs locutions. Ce que j'admire surtout, c'est leur habileté à ne pas finir leurs contes au moment où l'attention de l'auditeur est vivement excitée; lorsque la catastrophe la plus intéressante menace le héros, notre conteur, qui était accroupi, se relève, salue, s'élance vivement et prend la fuite. On court après lui, on le rattrappe dans la rue; mais il est trop tard, il ne veut pas rentrer, ou du moins il ne rentrera que sur un pont d'or. On est obligé de traiter avec lui, d'augmenter son prix, de le prier, de le supplier, de s'abaisser, souvent même un domestique de la maison poursuit le conteur fort loin du domicile qu'il devait égayer de ses récits, et ne le ramène qu'à grand'peine. Voilà, j'espère une habile façon de captiver l'auditoire et de gagner son argent; nos plus ingénieux inventeurs de contes n'ont pas été jusque là. Pendant que cette diplomatie a lieu, père et mère, fils et filles restent tous nonchalamment étendus, les yeux fermés, enfoncés dans leurs coussins moëlleux, savourant le souvenir des événemens racontés, attendant avec extase le dénoûment que l'on achète. Osez dire que cette population n'est pas littéraire! Jamais jeune fille, au sortir du couvent, ne ressentit une émotion plus vive, plus intime à la lecture de son premier roman que nos Turcs n'en

éprouvent aux récits de leurs narrateurs. Il est vrai que ce sont là leurs poèmes, leurs journaux, leurs drames, leurs revues; les jouissances intellectuelles ne vont pas plus loin pour eux. Pendant cette extase littéraire, des flots de fumée s'exhalent des chibouks, et tous les membres de la famille fument à l'envi; lorsque le conteur achève son histoire, un nuage épais couvre toute la chambre, et le plus robuste des Européens n'y tiendrait pas.

Un Turc n'a pas de vie privée, si l'on excepte la vie du harem. Il mange, il boit, il dort au grand jour; il fume son chibouk à la face du peuple. Presque tous les cafés ont des balcons, et ceux qui n'en ont pas restent ouverts à la curiosité des passans. Rien de moins amusant pour un homme du Nord et surtout pour un Anglais rempli de timidité orgueilleuse et de mauvaise honte que d'exposer ainsi à la vue de tous son repas modeste. Souvent une armée de petits Turcs avides observe chacun des morceaux et compte les bouchées de votre repas. Qu'importe à notre musulman : il reste là toute la journée, humant son café, fumant sa pipe, grave comme une idole, et n'accordant pas la moindre attention à ceux qui font tant d'attention à lui. Du café, quelques saucisses, voilà toute la consommation faite par les habitans. Les délices vaporeuses du tabac leur sont évidemment beaucoup plus chères que toutes les recherches de la table.

Pour moi, j'ai toujours regretté dans mes voyages le peu de progrès que je suis parvenu à faire dans l'art de fumer. En Espagne, en Allemagne, en Turquie, le plus triste isolement est réservé à l'homme qui ne sait pas manier la pipe. En Allemagne, j'étais honteux de me trouver réduit à la nécessité de répéter plus de vingt fois par jour : « Je ne fume pas. » Mais en Turquie, quelle honte plus grande encore; ne pas fumer, vous êtes regardé comme le plus innocent des barbares, ou plutôt vous êtes une énigme, un logogriphe ou une chimère; on ne sait d'où vous venez ni qui vous êtes, on n'a pas la plus légère idée de l'homme qui ne fume pas. Autant vaudrait s'enquérir si vous buvez et si vous mangez. Quiconque a fumé

du tabac turc pardonne aux Ottomans cette habitude. Ce n'est pas du tabac que fume le Turc, c'est un parfum. Ne pas fumer au milieu de gens qui fument, c'est vouloir rester paria. Quatre ou cinq personnages qui allument gravement leur cigare au même flambeau et grossissent le même nuage de fumée, s'unissent de je ne sais quelle sympathie: On pourrait appliquer à la pipe le mot d'Ovide :

*Emollit mores, nec sinit esse feros.*

La pipe adoucit les mœurs et civilise la férocité. Comment conserveriez-vous des sentimens de haine contre ce paisible fumeur qui croise si tranquillement les jambes et expire si doucement auprès de vous la vapeur de son chibouk!

On peut définir l'Ottoman : un être qui prie et qui fume. A pied, à cheval, debout, couché, à bord d'un vaisseau, ou qu'il dorme, rêve, chante, pêche, chasse, achète, vende, écrive, raconte, lise, s'amuse, s'ennuie, étudie, le Turc n'a pas plus tôt écouté la voix perçante qui jaillit des minarets, qu'aussitôt il étend son tapis, tombe à genoux et prie. Jamais, à l'heure voulue, il ne manque à ce devoir d'adoration et de reconnaissance. Quel est le chrétien, je ne dis pas le protestant, mais le catholique assez zélé pour quitter la table et aller dire sa prière? Aucun bon musulman ne se ferait scrupule de rentrer dans sa chambre et d'interrompre ainsi le meilleur et le plus délicat des repas. J'ai fait plus de cent milles en compagnie d'un vieux et honnête musulman dont la régularité dévote m'a frappé; ce souvenir ne m'a plus quitté. Je le vois encore l'œil fixé dès le matin sur l'orient à peine rosâtre, épiant le premier éveil de l'astre, dépliant son tapis avec un soin merveilleux, et passant un quart d'heure dans cette situation. Après cela, vous ne le reconnaissez plus; ce n'est pas le même homme : il redevient gai, charmant, hospitalier, bon compagnon.

Ne croyez pas, mes amis, à tous les récits qui vous ont été faits sur la barbarie, sur la grossièreté, sur la dureté inhospitalière des Ottomans. Je me promenais dans ce cimetière

magnifique, espèce de palais de la mort qui se trouve aux portes de Constantinople, et dont les colonnades sont des cyprès aux mélancoliques ombrages. Un Turc, jeune encore, s'approcha de moi, cassa en deux une noix et m'en offrit la moitié en souriant. J'acceptai sans trop savoir quel était le sens de cette familiarité singulière. Quand je m'en informai auprès des voyageurs plus versés que moi dans les mœurs orientales, ils me répondirent que c'était une trace de l'ancienne hospitalité de l'Asie. Il avait reconnu en moi un étranger et m'avait fait connaître par ce symbole que j'étais le bien venu dans son pays, et que je pouvais partager les biens que produisait ce territoire ; symbole touchant et gracieux, qui n'a rien assurément de barbare et dont je n'ai point retrouvé l'analogue dans mes courses à travers l'Europe.

(*New Monthly Magazine.*)

# Miscellanées.

## LE COCKNEY CAMPAGNARD.

Harry Fieldlove était né à Londres; il avait été élevé à Londres, et jusqu'à l'âge de quarante ans il avait toujours vécu à Londres. Si cela eût dépendu d'Harry Fieldlove, il n'en aurait pas été ainsi.

Harry Fieldlove, orphelin depuis l'enfance, avait un oncle maternel qui, ayant mis de côté une somme de 25,000 £, se retira du commerce, quitta son logement de l'étage au dessus du comptoir de Change-Alley, et transporta ses dieux lares dans un appartement plus confortable et mieux aéré de Saint-Paul's-Churchyard. Ce fut là qu'il fit venir un jour son neveu, et lui dit : « Harry, mon cher enfant, vous voilà un grand garçon; vous entrez dans votre dix-septième année; il est temps de penser à l'avenir. Depuis la mort de votre père et de ma pauvre sœur, votre mère, c'est moi qui vous ai tenu lieu de l'un et de l'autre. Je suis célibataire; je ne me marierai jamais; vous êtes tout pour moi. Je veux donc que vous soyez digne de votre oncle. Suivez mes conseils et vous ne serez jamais à plaindre : il faut commencer par choisir un état.

—Mon cher oncle, comptez sur ma reconnaissance, répondit Harry Fieldlove à M. Urby; mais quel état dois-je prendre?

— Mon cher Harry, j'y ai pensé d'avance, et je prétends vous faire recevoir comme commis dans la respectable mai-

son de MM. Bags, Bales et compagnie, marchands de Mincing-Lane. Au bout de quelques années, vous serez associé de ces messieurs, et avec le temps... qui sait? vous pourrez devenir lord-maire de Londres.

— Mais je ne désire pas être lord-maire de Londres, mon oncle.

— Comment donc, mon neveu; et que désirez-vous être?

— Je désire être un *country-gentleman* (un gentilhomme campagnard) (1).

— Ah! dit M. Urby en soupirant, me voilà bien puni de mes folles complaisances pour vous, Harry. Si je ne vous avais pas pris avec moi lorsque j'allais, par une belle soirée d'été, faire une promenade à Islington-Field, à Kensington-Common, et autres lieux champêtres; si, les dimanches, je ne vous avais pas conduit à Greenwich, à Richmond, à Pultney, etc., etc., vous ne vous seriez pas mis cette fantaisie en tête. Combien je regrette de vous avoir laissé tirer aux moineaux et pêcher à la ligne dans les fossés! vous ne rêvez plus que gibier et poisson, n'est-ce pas?

— Je ne serai jamais heureux à Londres, mon cher oncle.

— Allons donc, mon neveu! Quant à moi, j'ai vécu à Londres toute ma vie, et j'espère y mourir... mais le plus tard possible, mon cher Harry. Je ne pourrais être heureux ailleurs, aussi heureux qu'à Londres: du moins l'habitude est une seconde nature. Aussi, bien que retiré des affaires depuis sept ans, je périrais, je crois, de consomption si je ne pouvais aller tous les jours à la Bourse, à la taverne de Garraway et au café de la Jamaïque, visiter mes cliens et causer avec eux un quart d'heure, fréquenter les comptoirs de la Cité puis m'asseoir sur quelque balle de magasin, pour y

(1) Note du Trad. Cette expression n'a guère d'équivalent possible en français: elle est expliquée heureusement par le dialogue même et la suite des aventures de notre jeune Cockney, *amoureux de la campagne* avant de la connaître.

demander, comme autrefois, ce que valent les rhums, les cotons, les sucres, etc. En vérité, comment occuperais-je plus agréablement mon oisiveté? »

Harry ne faisant aucune réponse, l'oncle continua :

« Non, non, mon cher enfant. Pour jouir de la vie champêtre ou de la vie urbaine, ou n'importe de quelle vie, il faut y être fait depuis long-temps. Pour être ce que j'entends par le mot de *country-gentleman*, on doit, comme dit Shakspeare qui s'y connaissait bien, être né à la campagne : c'est un métier qu'on ne saurait entreprendre, à un certain âge, avec plaisir ou profit. Or, vous ne voudriez pas, mon neveu, vous faire gentilhomme campagnard avant d'avoir acquis une grande fortune, chose qui se fait rarement en un jour quand on exerce honorablement le commerce?

— Sans doute, mon oncle, répondit Harry sans savoir quelle idée précise il attachait à ces mots : *sans doute !*

— Eh bien donc, mon neveu, quand votre fortune sera faite, vous serez d'âge à prendre une décision par vous-même. Je vous ai élevé pour la carrière à laquelle je vous destine; vous savez lire, écrire, chiffrer, tenir les livres en partie double. Avec de la droiture, du travail et l'aide de la Providence, vous deviendrez riche. En attendant, Harry, comme c'est aujourd'hui le lundi de Pâques, je veux vous régaler de spectacle; nous irons voir ce soir *Georges Barnwell.*

— J'aimerais mieux, mon cher oncle, que vous me conduisissiez un autre jour à Covent-Garden lorsqu'on jouera une autre pièce : vous m'avez déjà fait voir neuf fois *Georges Barnwell.*

— Vous ne pouvez le voir trop souvent, mon cher neveu; c'est une belle pièce morale qui démontre admirablement ce que je vous disais sur la droiture et le travail : vous apprendrez à vous défier des malveillans et à être *reconnaissant* envers votre oncle. »

L'oncle Urby ne voulut pas faire une allusion plus claire au principal incident de cette tragédie bourgeoise de Lillo (1).

(1) On a remarqué (fait assez curieux) que depuis qu'on ne joue plus ce

Le lendemain Harry fut installé dans le comptoir de MM. Bags, Bales et compagnie. M. Bags, le plus ancien associé de la maison, l'appela gravement *mister* Fieldlove, lui qu'on traitait jusqu'ici seulement de *master* Harry. Mister Fieldlove en eut un mouvement de vanité, comme tout jeune homme qui revêt la robe virile; mais il se vit cloué à un comptoir depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, pendant six jours de la semaine; c'était ce que M. Urby appelait une *vie active*. La monotonie de ce genre d'existence était quelquefois agréablement variée par une surcharge de besogne pressée, auquel cas le commis, M. Fieldlove, au lieu de rester au comptoir depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, y restait jusqu'à minuit et même plus tard. Mais à lui le dimanche, le dimanche tout entier. Aussi, à moins qu'il ne tombât de la pluie par torrens, le jeune Fieldlove le consacrait à ses excursions suburbaines, ne revenant que dans la nuit chez son oncle où il continuait à demeurer. « Ah ! se dit-il un jour de récréation hebdomadaire, après avoir promené son ennui jusqu'au delà d'Hackney, plus je vois la nature, plus je désire passer ma vie à la campagne; l'air est si pur, le ciel si bleu, les champs si verts ! Les rues étroites de la Cité peuvent être excellentes pour y gagner de l'argent; mais ce n'est qu'à la campagne qu'on peut en jouir. Je me ferai campagnard aussitôt que je le pourrai, malgré ce qu'en dit mon oncle Urby. »

Destiné à devenir un des associés de la maison, Fieldlove était traité par ses chefs avec plus de considération que les autres commis. De temps en temps M. Bags l'invitait à passer

drame édifiant au public des jours fériés, les exécutions capitales sont devenues moins nombreuses. Peut-être faut-il aussi faire la part de l'effet produit par la modification des lois criminelles. En tout cas, le choix d'une pareille pièce était un compliment assez peu agréable pour une certaine classe de la bourgeoisie de Londres. J'ai entendu une fois un spectateur qui disait en sortant à un autre : « Je voudrais bien savoir, Bill, pourquoi on *nous* prêche sans cesse ce *George Barnwell* : est-ce qu'on croit que nous assassinons nos oncles plus que ne font les amateurs des autres jours ? »

le dimanche avec lui dans sa villa de Tooting, et à l'accompagner en famille à Drury-Lane ou au parterre de l'Opéra.

« Quoi! s'écrieront quelques uns de mes lecteurs : un riche marchand aller en famille au parterre de l'Opéra! » Oui, certes; c'était alors de très bon genre. Le parterre de l'Opéra avait l'air d'un salon, et il était fréquenté par ce qu'on peut appeler l'aristocratie de la classe moyenne, les loges étant exclusivement réservées à la haute noblesse des Iles-Britanniques, la plupart à titre de propriété particulière, ou parce qu'elles étaient généralement retenues pour toute la saison; de telle sorte qu'une même famille occupait pendant des années de suite la même loge, et ne la désertait que pour s'emparer d'une autre loge plus commode devenue vacante. *Alors* aussi la galerie était remplie d'un public respectable; *aujourd'hui*, de la loge voisine d'un duc on voit tout à coup s'avancer la grosse face de l'impertinent marchand de fromage de Sa Grâce, ou le nez en l'air de son dédaigneux valet de chambre qui a conduit sa bonne amie au bénéfice de Taglioni ou de Lablache. La composition actuelle du parterre a forcé ses anciens habitués de se réfugier dans les stalles de l'orchestre, et là encore ils ne sont pas toujours à l'abri des intrus. Si c'est là un symptôme de la prospérité croissante de tous les états, ou si l'administration théâtrale y trouve la garantie de plus fortes recettes.... à la bonne heure, j'en serai pour ma digression.

Revenons à notre histoire. Le jeune Fieldlove avait atteint sa vingtième année; il avait terminé son noviciat commercial à la satisfaction de MM. Bags, Bales et compagnie. A force de copier des lettres, sa main s'était avantageusement formée; il faisait la balance d'un compte avec une rapidité admirable, et le premier commis lui-même était forcé de convenir qu'il rédigeait avec une étonnante lucidité une lettre de voiture : c'était, il est vrai, tout ce qu'il savait; mais comme c'était tout ce qu'on exigeait de lui, la maison était satisfaite, et à la première réquisition de l'oncle Urby, il fut admis dans la raison de commerce qui devint Bags, Bales,

Fieldlove et compagnie, le *et compagnie* comprenant comme ci-devant les mêmes personnes idéales que personne ne connaissait.

Attentif à ses devoirs, assidu à ses écritures, Fieldlove n'avait rien perdu de son amour de la campagne; chacune de ses excursions dans la banlieue de Londres n'avait fait que l'augmenter. Tooting lui avait donné une idée des plaisirs d'une vie rurale : car, sans parler de la beauté du pays, il y avait derrière la villa de M. Bags une mare où l'on trouvait, disait-on, du poisson ; il est vrai que personne n'avait jamais eu la bonne fortune d'en prendre : d'où M. Bags déduisait très rationnellement cette conséquence, que personne n'ayant pris de poisson dans sa mare, il devait y être encore. Ce raisonnement satisfit du moins Fieldlove qui, dans sa confiance imperturbable, jetait sa ligne et puis la retirait, n'accusant que sa maladresse ou ses hameçons de ses inutiles efforts. « Ah! s'écriait-il dans ces occasions, le temps me manque pour m'exercer à la pêche... mais si j'étais un gentilhomme campagnard, comme je serais heureux de passer ma vie au bord d'un vivier ou d'une rivière poissonneuse!

Tooting est un joli endroit, mais trop près de Londres, pour un véritable amateur des champs; aussi Harry Fieldlove n'eut-il une véritable jouissance de campagnard qu'à Croydon, où M. Bales, le second associé en nom de la maison Bags, Bales, Fieldlove et compagnie, l'invita à passer trois jours dans son *château*. A Croydon, pour la première fois de sa vie, Harry Fieldlove vit des meutes et des chasseurs. Là aussi était un étang, et non plus une simple mare comme chez M. Bags, un étang où le poisson récompensait de temps en temps la patience du pêcheur en mordant à l'hameçon. Fieldlove put enfin parler de sa pêche et de sa chasse. « Ah! s'écria-t-il, avec plus d'enthousiasme que jamais, si j'étais un gentilhomme campagnard, je chasserais du matin au soir! »

Fieldlove, avons-nous dit, avait vingt-et-un ans; il se voyait associé dans la maison de commerce, et son propre maître, jusqu'à un certain point, selon ses désirs. C'était le

moment si impatiemment attendu par lui pour préparer enfin son futur bonheur en prenant un pied à terre à quelques milles hors des faubourgs de Londres où il irait coucher tous les jours dans la belle saison, se promettant bien d'être au comptoir chaque jour de bonne heure; mais sa nouvelle dignité ne fit que doubler le fardeau de sa responsabilité, sans diminuer le moins du monde son travail quotidien.

« Fieldlove, lui dit M. Bags, j'ai fait un rude métier toute ma vie. Voilà que je deviens vieux et j'ai besoin de repos. Il faut que vous me soulagiez d'une partie de mon travail, sans pour cela négliger le vôtre. Je désire aller vivre entièrement à Tooting; je viendrai cependant en ville quelques heures tous les jours.

— Je resterai moi-même toute la journée au comptoir, comme je l'ai fait jusqu'ici, répondit Fieldlove; mais le soir j'ai l'intention...

— Justement, interrompit M. Bags, c'est ainsi que nous l'avons décidé, Bales et moi. Il convient, vous savez, qu'il y ait toujours un de nous trois à la maison, et ce sera vous comme le plus jeune. Ainsi, quittez votre logement chez votre oncle et venez ce soir même coucher ici.

— Mais, dit Fieldlove, qui, frustré dans ses projets de vie champêtre, ne savait quel prétexte opposer à cet arrangement de la prudence commerciale; mais une si grande maison... un homme seul comme moi... le loyer, le...

— Oh! soyez tranquille, nous avons réglé tout cela: le loyer est compris dans les dépenses courantes. Que ce soit vous ou un autre qui habite ici, il faut bien le payer; que votre délicatesse ne s'en effarouche pas... Mais, Dieu me bénisse! voilà cinq heures et quart : il est temps que je parte. Adieu Fieldlove. Je vous recommande de vous lever tous les matins de très bonne heure. Voyez si tous les commis sont à leur poste : souvenez-vous que vous êtes maintenant un associé de la maison.

— Fort bien! pensa Fieldlove quand il fut seul. Voyons un peu comment se balancent les comptes. — *Doit* : Je ne suis

plus commis et je suis maître; mes avantages consistent à travailler cent pour cent de plus et à jouir de cinquante pour cent de liberté de moins. Lorsque je n'étais qu'un simple commis, je pouvais de temps en temps aller coucher le soir à la campagne pour y pêcher pendant une heure le lendemain matin avant de me rendre au comptoir, et à présent que me voilà maître, il faut que je sois à la chaîne depuis le soir jusqu'au matin, comme depuis le matin jusqu'au soir. — *Avoir* : Je vais peu à peu me faire un revenu à moi, au lieu de dépendre de mon oncle Urby et des ses deux guinées par semaine pour argent mignon. Graces à mon économie, à mon travail, à mon exactitude et à toutes les qualités qui font partie de mon esclavage passager, je pourrai, un peu plus tôt, un peu plus tard, accomplir le dernier désir de mon cœur; je veux dire que je pourrai me fixer un jour à la campagne et y oublier les brouillards et la boue de Londres. C'est pour hâter cet heureux jour que je suis décidé à travailler, moi tout seul dans le comptoir, autant que tous les nègres de nos correspondans de la Jamaïque, MM. Melasse, Mundungus et compagnie.

Sept années s'écoulèrent bien lentement au gré de l'impatient Fieldlove qui, pendant sept années, ne découcha pas un seul jour de la *maison*, comme on appelait emphatiquement sa galère commerciale. Quelquefois, par une belle après-midi d'été, il se rendait à Tooting, de cinq à six heures, avec M. Bags, son associé ; mais le dîner était sur table lorsqu'ils arrivaient, et M. Bags n'oubliait jamais, en descendant de voiture, de rappeler au cocher du stage de Tooting qu'au départ de huit heures il y avait quelqu'un à prendre au *Bosquet* : tel était le nom de la villa de M. Bags, à cause de deux maigres peupliers plantés à la porte. Ce retour régulier contrariait d'autant plus M. Fieldlove, qu'il s'était avisé de devenir amoureux de miss Isabella, la seconde fille de M. Bags, et que, pour nous servir des expressions qu'il employa pour en faire part à son oncle Urby, il était si sûr du crédit ouvert à son compte dans le cœur de la jeune miss,

qu'elle ferait honneur à sa signature quand viendrait l'échéance du billet tiré sur elle.

Or, dans deux heures de temps, comment se procurer un tête-à-tête avec l'objet de ses affections ? M. Bags ignorait ce qui se passait entre sa fille et son plus jeune associé. Mais l'aurait-il su, il n'était pas homme à déranger ses habitudes ni à intervertir les usages de sa maison pour favoriser les entretiens romanesques des deux amans. Tout était réglé dans la villa comme dans le comptoir, et le stage-coach de Tooting était aussi d'une exactitude impitoyable. Invariablement à six heures le dîner était servi ; invariablement à sept M[rs] Bags et ses filles se retiraient dans le salon, laissant le convive de M. Bags seul avec lui.

« Et maintenant, Dobson, disait invariablement M. Bags à son domestique, ôtez la nappe et apportez-nous une bouteille de vin de Porto. » Puis s'adressant à Fieldlove : — A nous deux, continuait-il, mon cher associé, buvons et causons. Je ne puis m'empêcher de dire que cette heure, celle qui se passe avec vous, de sept à huit heures, est pour moi la plus agréable des vingt-quatre de la journée.

— Vous avez bien de la bonté, Monsieur, disait Fieldlove en s'agitant sur sa chaise, mais sachant par expérience qu'il tenterait en vain de s'échapper.

— Il n'y a plus de conversation possible avec les femmes aujourd'hui, poursuivait M. Bags ; elles ne vous parlent que livres, musique, théâtre, tableaux, ballets et autres balivernes du même genre. — Allons, remplissez votre verre, Fieldlove. Voilà de bon vin, n'est-ce pas ? — Toutes ces conversations de femme sont *irrationnelles* ; — il nous faut à nous autres hommes quelque chose de plus sérieux et en même temps de plus récréatif ; — les affaires au comptoir, le plaisir à la campagne. Eh ! qu'en dites-vous ?

— Je suis tout à fait de votre opinion, répondait Fieldlove ; pour jouir de la campagne il faut oublier la ville.

— Oui, assurément ! » Mais embarrassé lorsqu'il s'agissait de joindre la pratique à la théorie, malgré ses prétentions à un

entretien à la fois sérieux et récréatif, M. Bags, après avoir bâillé, ajoutait : « A propos, je suis charmé que nous nous soyons débarrassés de ces cotons marqués M. M. C.; j'étais sûr de la baisse.

— J'en étais sûr aussi, disait Fieldlove condamné à faire sa partie dans ce dialogue commercial dont nous ne donnons qu'un échantillon à nos lecteurs.

— La maison Jinks se mordra les doigts si elle garde ces cotons long-temps... Et à propos, Harry, il me semble que c'est payer bien cher que de donner 12 pour 0/0 d'assurance sur la cargaison de *la Clara*... Si nous courions nous-mêmes les deux tiers du risque... Didlum et Smath que j'ai rencontrés au Lloyd's m'offraient de nous l'assurer à 10 1/2... mais, entre nous, je n'aime guère ces gens-là.

— Ni moi non plus, répétait Fieldlove en dégustant son verre de vin.

— Dites donc, Harry?

— J'écoute, monsieur.

— Achevez votre vin, mon cher; le stage-coach sera bientôt ici. Ce vin est en bouteilles dans ma cave depuis dix-huit ans. Je mis en bouteilles le même jour une pipe de Madère ainsi que mon *Madère d'Isabella*, comme je l'appelle, parce qu'il fut tiré le jour de la naissance de ma fille. »

Au lieu de s'emparer du nom d'Isabella pour jeter quelque variété dans l'entretien, Fieldlove soupirait en amant timide, et M. Bags avait le temps de chercher une phrase *sérieuse* et *récréative*, selon sa définition.

« Dites donc, Harry, je suis fâché d'avoir laissé nos cafés ce matin à si bas prix. Je suis sûr que Spinxmore et Woles nous en auraientd onné davantage... Il est vrai que nous nous rattraperons sur les rhums... A propos, n'oubliez pas de prendre des informations pour les affaires de Jedediah Scotch et fils, la maison américaine de Liverpool : ces Américains commencent à m'inquiéter... Remplissez votre verre, Harry, et n'oubliez pas de me faire la balance de nos comptes... Ce

vin est transparent comme un rubis liquide... Et quand vous aurez fait la balance, écoutez-moi bien... »

Mais au moment où Fieldlove était tout oreilles, l'horloge sonnait huit heures, et en même temps on entendait deux sonnettes, — celle de la porte et celle du salon. Une minute après Dobson entrait pour dire : « Monsieur, le café est prêt... Le stage-coach attend M. Fieldlove. » Fieldlove aurait voulu saluer les dames et prendre son café ; mais : « Allons, monsieur, s'il vous plaît ! » criait le cocher. « Partez, mon ami, je vous excuserai auprès de ma femme et de mes filles, » disait M. Bags qui accompagnait son jeune associé jusqu'à la voiture, en lui recommandant de se lever de bonne heure le lendemain. Ainsi se terminait cette heure de conversation sérieuse et récréative.

Pendant sept longues années, Fieldlove, comme nous l'avons dit, ne découcha pas une seule nuit ; néanmoins, il put goûter plusieurs jours entiers d'ineffable bonheur : c'étaient les dimanches, où il allait chasser et pêcher à Croydon avec un fusil à deux coups et une ligne perfectionnée qu'il se procura avec l'argent de ses premiers bénéfices, en répétant l'expression de son impatience : « Ah ! quand pourrai-je passer ma vie à la campagne, pour le malheur du gibier et du poisson ! »

Tout en appelant sans cesse de ses vœux le moment où il serait enfin un gentilhomme campagnard, M. Fieldlove contractait à la ville certaines habitudes ; ces habitudes étaient celles d'un cockney de Londres, comme on le pense bien, et sans qu'il s'en rendît compte, tant elles lui furent insensiblement imposées par sa vie bourgeoise. Ses occupations une fois terminées, toutes ses ressources étaient extérieures, car il n'en avait aucune en lui-même. Il ne dessinait point, parce que d'abord il n'avait pas appris le dessin, et qu'ensuite il n'en avait jamais eu le goût. Il n'était pas ennemi de la musique, mais il n'avait jamais essayé d'en faire lui-même. Quant à la lecture, excepté les feuilles purement commerciales de la Cité, il n'aimait à lire que les romans nouveaux, et encore

était-ce bien moins pour s'amuser que pour s'endormir un peu plus tôt chaque soir. On a vu, par l'échantillon de sa causerie avec M. Bags, qu'il n'était pas très fort sur l'art de la conversation ; aussi, pour passer sa soirée, M. Fieldlove était réduit à aller au spectacle, aux concerts publics et aux bals masqués, ou bien à se réfugier au café de la Jamaïque pour y trouver quelqu'un avec qui échanger ses idées sur les cotons, les sucres, les tabacs, etc., etc. Mais si quelque circonstance imprévue le retenait encore après la fermeture du comptoir, c'était pour lui la désolation de la solitude... toutefois il ne manquait jamais alors de s'écrier plus haut encore : « Ah ! quand pourrai-je enfin aller vivre loin du bruit des cités, dans quelque heureuse retraite... en vrai gentilhomme campagnard ! »

M. Fieldlove parvint ainsi à sa vingt-neuvième année, époque à laquelle il se détermina à une démarche importante, après y avoir mûrement réfléchi. Il s'agissait de demander à M. Bags sa fille en mariage. « Je la lui demanderai ce soir même, se dit-il ; je vais dîner au Bosquet : dès que nous serons seuls, je parlerai. »

Le timide amant se rendit donc à Tooting : à six heures moins cinq minutes il était déjà au Bosquet ; à six heures précises le dîner fut servi ; à sept heures les dames quittèrent la table.

Rien n'est plus facile que de prendre une grave détermination, mais il est quelquefois arrivé aux plus grands héros de reculer au moment de l'exécution : c'est ce qui arriva au brave M. Fieldlove ; car pour nous servir de son style pittoresque, à peine se vit-il seul avec M. Bags, que, pour la première fois de sa vie, il lui sembla qu'il aurait donné tout au monde pour entendre le cocher du stage de Tooting lui crier : « Allons, monsieur, on vous attend ! » M. Bags avait donné ses ordres à Dobson comme d'habitude ; le Porto était versé, et les deux associés se trouvaient tête à tête... Hélas ! le plus jeune oublia tous les beaux discours qu'il avait préparés, et ce fut le plus âgé des deux qui commença l'entretien, en dé-

clarant qu'il ne fallait jamais parler d'affaires à table, et en demandant combien valaient les poivres et les gingembres. Fieldlove balbutia quelques mots : là dessus M. Bags s'informa du prix des muscades, puis de celui des cotons, puis de celui des sucres, puis de celui des cafés, jusqu'à ce qu'à force de boire du fameux Porto en bouteilles depuis dix-huit ans, le timide amant sentit que sa langue se déliait; il retrouva tout son courage et dit hardiment :

— Mon cher monsieur Bags, depuis quelque temps, depuis long-temps même, j'ai résolu de vous apprendre que....

Hélas! en ce moment l'horloge sonna huit heures; les deux sonnettes lui répondirent par une musique fort peu agréable aux oreilles du jeune associé, et Dobson parut pour annoncer que le café était prêt au salon, et que le stage-coach attendait M. Fieldlove à la porte.

Dix fois la même tentative de M. Fieldlove aboutit au même résultat, et il n'y avait pas de raison pour qu'il fût plus avancé au bout de l'année, malgré sa détermination matrimoniale, s'il ne s'était pas avisé d'un ingénieux expédient : ce fut de prier son oncle Urby d'être son ambassadeur auprès de son futur beau-père. L'oncle Urby consentit fort volontiers à se charger de cette négociation, et le lendemain il obtint du respectable M. Bags une heure d'audience secrète.

Les intérêts des deux amans furent longuement discutés; car l'oncle et le père, vieux barbons tous les deux, firent de ce mariage une affaire commerciale. L'oncle Urby voulut que le père Bags cédât à sa nièce un de ses huitièmes dans la maison Bags, Bales, Fieldlove et compagnie. Le pèreBags n'y consentit qu'à la condition que l'oncle Urby donnerait 5,000 £ à son neveu. Une fois ces questions fixées à l'amiable, M.Harry Fieldlove, et miss Isabella Bags furent mariés.

Durant les sept premières années de leur union, les deux époux habitèrent la maison de Mincing-Lane. Aux élégans locataires des quartiers du West-End il peut paraître incroyable que des chrétiens vivent dans une rue pareille et avec un pareil nom; mais qu'ils sachent que la maison occupée

par M. et madame Fieldlove était, en tant que maison, large, commode et aussi convenable qu'aucun des beaux hôtels de Grosvenor-square, d'Hanover-place ou de Regent-park ; en ce temps-là d'ailleurs l'aristocratie du monde commercial ne dédaignait pas de demeurer dans le quartier où elle avait acquis sa richesse et sa considération.

Ces sept années se passèrent assez agréablement. M[rs] Fieldlove aimait la société beaucoup plus que le tête-à-tête conjugal, et M. Fieldlove étant du même goût, ils consacraient leurs soirées, tantôt aux amusemens publics de la capitale, tantôt à des réunions chez eux ou chez leurs amis. Quant aux matinées, M. Fieldlove trouvait amplement de quoi les remplir dans son comptoir et à la Bourse. Sa passion pour la campagne n'avait nullement diminué ; mais l'occasion de la satisfaire devint de plus en plus rare, M. Bags s'étant tout à coup retiré de la maison de commerce, ce qui obligeait Fieldlove à un redoublement d'application et de travail. Il entretenait son courage, au milieu de toutes ses fatigues, par la pensée de pouvoir un jour être un gentilhomme campagnard.

Ce jour arriva ; mais hélas ! le destin avait mis un prix très élevé à l'accomplissement des vœux champêtres de Fieldlove. Il fallait que son oncle Urby mourût.... Cette mort eut lieu le mois où le meilleur des oncles entrait dans sa quatre-vingtième année. Son neveu eut, pour se distraire de sa douleur, les démarches qu'exigea sa qualité de seul exécuteur testamentaire. L'oncle Urby lui laissait un peu plus de 25,000 £. Quelle que fût la reconnaissance de Fieldlove, le temps est un grand consolateur ; et, au bout d'une année, peut-être un peu moins, on ne vit plus l'héritier de l'oncle Urby occupé que d'une chose : il cherchait une résidence convenable à la campagne pour y passer le reste de ses jours.

Il est rare que dans cet heureux royaume d'Angleterre un particulier qui a de l'argent à dépenser attende long-temps avant de se procurer ce qu'il désire. On mit en vente le domaine de Humdrumie, situé à soixante milles de Londres, dans un beau pays, avec tous les avantages de la chasse, de

la pêche et des autres agrémens de la vie champêtre. Il consistait en cent arpens de terre, plus ou moins, comprenant des pelouses, un verger, un parterre et, vu les accidens du terrain, toutes les facilités possibles pour créer un des plus beaux parcs du monde, si on voulait y planter des arbres. On pouvait habiter le château immédiatement, car (d'après les annonces) il venait d'être complétement réparé; il ne fallait plus, comme d'ordinaire, que blanchir les murs et poser les papiers... Il est vrai que la toiture était en partie dégradée; mais heureusement ce n'était qu'au dessus des chambres des domestiques... Il est vrai que le plancher de quelques chambres était pourri; qu'il manquait cinq à six volets de croisée, que sept à huit portes s'ouvraient difficilement; que sept à huit autres ne fermaient point, et qu'il y avait une ou deux lézardes dans les murs principaux; mais c'étaient là des bagatelles dont l'acheteur ne devait pas s'inquiéter, la maison étant d'ailleurs complétement réparée. Fieldlove alla visiter ce domaine et en fut enchanté : une considération le ravit surtout : Humdrumie-House n'était qu'à sept milles de la plus prochaine ville, Bobston, à deux milles de Dumbleditch, le village le plus voisin; et la grande route n'y conduisant pas, on n'y arrivait que par un chemin de traverse très romantique : rien de plus champêtre; il y trouvait la réalisation de tous ses rêves de campagne et mieux encore. Trois jours après son retour à Londres, Humdrumie-House devint sa propriété. « Maintenant, mes vœux sont satisfaits : je suis gentilhomme campagnard. »

Les colleurs, les peintres, les plombiers, les vitriers, les charpentiers, les couvreurs, les maçons, etc., furent immédiatement mis à l'ouvrage; et au bout de cinq mois, la maison (qui cinq mois auparavant était complétement réparée, et propre à être habitée) fut réellement habitable... Il fallait seulement attendre trois ou quatre semaines pour laisser sécher les peintures. Alors vint le tapissier avec sa suite. Enfin, tout étant prêt, M^rs Fieldlove et ses enfans (elle en avait donné trois à son mari) furent envoyés à Humdrumie-House;

Fieldlove lui-même s'étant déchargé d'une partie de sa besogne, depuis qu'un fils de M. Bales avait été admis en remplacement de son père, allait de temps en temps passer deux jours à son château. Pouvoir chasser et pêcher sur son propre domaine! Quel autre bonheur la vie lui tenait-elle en réserve?

Pendant ses deux jours de vacances, il était du matin au soir armé de son fusil ou de sa ligne. Puis, au coucher du soleil, il revenait ravi et fatigué pour raconter ses exploits, dîner et se coucher. Le premier jour aurait eu quarante-huit heures, qu'il l'eût trouvé trop court au gré de son activité. Le lendemain il recommençait comme la veille; le troisième jour, il se levait encore avec l'alouette; mais hélas! c'était pour monter dans le stage-coach de Londres et retourner au comptoir de Mincing-Lane. Ces visites à Humdrumie-House étant rares, et ne se prolongeant jamais au delà de deux jours, ne firent qu'attiser la passion de Fieldlove pour la vie campagnarde, de sorte que trois ans après son acquisition, se voyant dans sa quarante-et-unième année, il retira son capital de la maison de commerce et abandonna totalement les affaires. Sa part de profit était considérable : on voyait encore à cette époque les marchands réaliser leur fortune sans passer par deux ou trois faillites.

Voilà donc Fieldlove riche, indépendant et établi à Humdrumie-House : « A présent, s'écria-t-il d'un air triomphant, je suis un gentilhomme campagnard : c'est au milieu des plaisirs de la vie champêtre que je vais finir mes jours! »

Fieldlove commença justement sa vie de gentilhomme campagnard à l'ouverture de la chasse. La saison était propice à son expérience; la beauté du temps lui permit de courir les champs depuis le 1er septembre jusqu'à la Noël. Il n'était pas très habile tireur : heureusement, il ne mesurait pas le plaisir au nombre de pièces qu'il tuait, mais au nombre de coups qu'il tirait. Pourvu qu'il pût dire : « J'ai été à la chasse, » il était content. Afin de varier un peu, il avait recours à la ligne, et, quoique son adresse de pêcheur ne surpassât guère son adresse de chasseur, néanmoins il ne lui arriva jamais de

dire en pleurant, comme Titus : « J'ai perdu ma journée ! »

Cependant l'heureux Fieldlove avait oublié dans ses prévisions qu'à la campagne, comme à Londres, plus les jours deviennent courts, plus les soirées deviennent longues. A mesure qu'il s'approchait des mois d'hiver, notre héros regretta qu'on ne pût pas chasser, une fois le soleil couché. Vers le milieu de décembre, il était ordinairement de retour auprès de sa femme sur les cinq heures : une demi-heure après il était assis à table, et à sept heures il avait dîné. Il lui restait donc trois ou quatre mortelles heures jusqu'au moment de se mettre au lit. Comment les employer ? Fieldlove, nous l'avons dit, n'était pas un homme de tête-à-tête dans les circonstances les plus favorables à la conversation ; mais, en présence de sa femme seule, de sa femme qu'il voyait tous les jours, sans aucune des ressources qu'offrent à la causerie les accidens d'une vie occupée... sa position était désespére.

En ville, à défaut d'autres distractions, il avait le spectacle et les amusemens publics. A Humdrumie-House, rien de tout cela. Les enfans l'occupaient pendant quelque temps; mais à huit heures précises, on les envoyait coucher. Il racontait alors à M^rs Fieldlove tous les coups de fusil qu'il avait tirés, combien de perdreaux il avait tués, combien il en avait manqué : à chaque paragraphe de cette histoire, M^rs Fieldlove répondait : « En vérité, mon ami ! » Or, quelque intéressant que fût ce dialogue, il ne pouvait durer plus d'une demi-heure ; et quand Fieldlove avait ajouté : « Je me lèverai demain avec le jour, j'irai chasser dans telle ou telle direction ; j'espère y voir un lièvre, et je reviendrai pour dîner, il se mettait à bâiller et à s'endormir. Pendant ce temps-là, M^rs Fieldlove, femme très-distinguée par ses talens, lisait, brodait, touchait du piano en chantant *sotta voce*, de peur d'éveiller son cher époux, regardait le feu et se disait à part que le séjour d'Humdrumie-House n'était pas très gai. Entre dix et onze heures, Fieldlove se réveillait, se plaignait d'avoir sommeil, et allait se coucher.

« Bella, ma chère, dit un soir M. Fieldlove, voilà près de quatre mois que nous sommes ici : il est singulier qu'aucun de nos voisins ne nous ait fait visite.

— Comment donc, mon ami, répondit M^rs Fieldlove, le vicaire et l'apothicaire de Dumbleditch sont venus tous les deux. Si nous les invitions à dîner?

— Nous les inviterons, ma chère; j'y avais bien pensé. Mais je veux parler des gens comme il faut du voisinage, de sir Charles Haughton, de Haughton-Priory; de lord Loffy; du squire Woodley, de Woodley-Park, et autres. Je ne sais quelle est l'étiquette : serait-ce par hasard à nous de les aller voir les premiers ?

— En vérité, je ne le sais pas non plus, mon ami; je crois toutefois que, s'ils avaient eu envie de nous connaître, ils auraient pris les devans.

— C'est possible; mais il ne faut pas être trop à cheval sur la cérémonie à la campagne. Or, quelque agréable que soit ce séjour, j'ai peur de nous y ennuyer si nous n'y voyons personne; et il ne faut pas espérer que nos amis de Londres seront assez aimables pour nous honorer ici de leur visite.

— Vous avez bien raison, mon ami.

— Ma chère Bella, savez-vous ce que je veux faire? J'irai demain à Woodley-Park, et je laisserai une carte pour le squire. C'est le moindre des égards que se doivent entre eux les gentilshommes de campagne. Et pourquoi n'en ferais-je pas autant pour sir Charles Haughton ?.... Et pendant que j'y serai, Bella, je veux aussi passer au château de lord Lofty?

— Vous avez raison assurément, répondit M^rs Fieldlove, qui était toujours de l'avis de son époux.»

Le soir de ce jour de visites, lord Lofty et le squire Woodley dînaient chez sir Charles Haughton.

« A propos, sir Charles, dit le squire, connaissez-vous et quelqu'un connaît-il un certain Greenfield, ou Fieldgreen, qui est venu s'établir à Humdrumie-House?

— Personne ne le *connaît*, répondit un des convives; mais on dit que c'est un raffineur de sucres retiré.

— Vraiment! dit lord Lofty. L'impudent! il m'a laissé une carte ce matin.

— Il m'a fait le même honneur, dit le squire, et voilà pourquoi je vous en parlais.

— A moi aussi, dit le baronnet en riant; mais ce n'est pas un raffineur : il vendait tout bonnement du sucre, du café, du poivre, de la cannelle et autres denrées coloniales. C'est du moins ce que m'a rapporté un de mes gardes-champêtres.

— Oh! un épicier! dit lord Lofty. Que nous veut cet homme? Après tout, je suppose qu'il a cru être poli : il faut donc lui pardonner son impertinence.

— Ce serait être injuste que de lui chercher querelle pour cela, dit un des convives de sir Charles. Ce brave homme sera tombé dans l'erreur assez commune de ceux qui s'imaginent que, pour être un gentilhomme de campagne, il ne s'agit que de venir y vivre.» La conversation changea de sujet après cette dernière observation.

Deux jours, trois jours, puis huit et puis quinze se passèrent sans que M. Fieldlove entendît parler de ceux à qui il était allé porter sa carte de bon voisin, lorsque enfin... le vicaire et l'apothicaire de Dumbleditch furent invités à dîner chez le propriétaire de Humdrumie-House.

C'était un mercredi. Le fils d'Esculape et le respectable ecclésiastique arrivèrent ensemble, chacun sur son bidet. On se mit à table, et ils firent l'éloge du dîner, en action comme en paroles, pour prouver qu'ils étaient sincères. Le bœuf était le meilleur bœuf du monde; le dindon, meilleur encore que le bœuf, ne le cédait qu'au plum-pudding. Le docteur déclara (« entre nous ») qu'il préférait un bon dîner sans façon, comme celui-là, à tous les services de Haughton-Priory. Le révérend ministre des autels (toujours « entre nous ») jura qu'il ne fallait pas comparer à un dîner aussi substantiel les petits plats de la cuisine étrangère qu'on mangeait chez lord Lofty, et l'un et l'autre demandèrent à M. Fieldlove s'il ne pensait pas de même. En réponse à cette interrogation, M. Fieldlove balbutia quelque chose de très peu intelligible

pour ses convives, et ceux-ci, comprenant qu'il était de leur avis, vantèrent sur le même ton le vin de Porto de leur hôte, en ajoutant (« entre nous ») que son Madère était supérieur à celui du squire Woodley. Interrogé encore à ce sujet, M. Fieldlove répondit d'une manière évasive qu'il était très fier de son Madère, parce qu'il lui avait fait faire trois voyages en Amérique.

— Monsieur Fieldlove, dit l'apothicaire, vous êtes, je le vois, un homme selon mon cœur : vous buvez le Porto de préférence à tout autre vin. Une bouteille de ce Porto vaut une barrique de Bordeaux. (Il n'y avait pas de Bordeaux sur la table.) Or, chez sir Charles, comme *vous* devez le savoir, on boit rarement une goutte de Porto.

— Vous avez raison, docteur, dit le vicaire, le vin de Bordeaux est une assez jolie tisane; mais il faut, pour le boire, le noyer dans une mer de Porto. Eh bien! chez le squire ou chez lord Lofty, comme *vous* devez le savoir, monsieur Fieldlove, on ne boit que du Bordeaux... sauf quelques verres de Champagne, quelques verres de vin du Rhin, de Sauterne et de l'Ermitage. *Comment faites-vous quand vous y dînez*, monsieur Fieldlove, vous qui ne buvez que du vin de Porto? »

Il n'y avait pas moyen d'éluder une question si directe.

« Ma foi! monsieur, répondit M. Fieldlove après avoir hésité, le fait est que je ne vois ni le squire ni milord. Mrs Fieldlove et moi nous sommes venus ici pour y trouver la solitude et le repos : nous ne voulons ni faire de visites ni en recevoir. Le fait est que nous n'aimons pas le monde, et que... Bref, nous avions décidé cela avant de quitter Londres... Et vous, Messieurs, dînez-vous fréquemment chez nos voisins?

— Oh! régulièrement, répondit le vicaire, remplissant son verre d'un air d'importance, régulièrement tous les dimanches... c'est-à-dire tous les dimanches de Pâques.

— Et très souvent aussi, dit l'apothicaire, quand il y a une élection à Jobston. »

Avec le dessert parurent trois enfans, deux filles et un garçon. Aussitôt l'apothicaire leur fit montrer la langue et les ef-

fraya en conseillant à leur mère d'envoyer chercher à sa boutique une petite médecine. Mais le révérend vicaire leur rendit leur bonne humeur en se faisant un ratelier de fausses dents avec une pelure d'orange, en se mettant un pepin de raisin sur le bout du nez, et en imitant Polichinelle. Dans le cours de la soirée, le révérend poussa la gaîté jusqu'à chanter une chanson d'ivrogne : *What joy in the bottle is found!* tandis que l'apothicaire parlait théologie à M[rs] Fieldlove. On servit du café, puis du vin chaud, puis du punch et des liqueurs. A minuit seulement les deux convives du propriétaire de Humdrumie prirent congé de leurs hôtes et remontèrent à cheval, non sans avoir reçu l'assurance qu'on serait toujours heureux de les traiter de même toutes les fois qu'il leur serait agréable de venir demander à dîner sans cérémonie...

Le lendemain Fieldlove resta couché toute la journée, souffrant beaucoup d'un affreux mal de tête... qui lui fit donner au diable l'intempérance des apothicaires et des vicaires du comté. Lorsqu'il se leva, deux jours après (on était à la mi-janvier), il ventait, pleuvait, neigeait, grêlait, etc., bref, il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte, selon l'expression proverbiale. A peu de variations près, ce temps-là régna jusqu'à la fin du mois.

Il n'est pas d'expressions pour décrire la situation du pauvre Fieldlove jusqu'au mois de février. N'ayant aucune occupation pour se distraire, il ne faisait qu'aller et venir d'une chambre à l'autre, regardait à travers les vitres, y promenait bruyamment ses doigts, se grattait la tête, sifflait un air, examinait ses fusils en soupirant, regardait ses lignes en gémissant, et... chose horrible!... une fois même il arrêta ses yeux sur ses pistolets!... « Je ne sais que devenir et ma tête se perd, » s'écria-t-il. Mais sa femme, avec cette voix consolante qu'ont toutes les femmes, le ramena à de plus riantes idées.

Le mois de mars fut affreux : chaque jour de la grêle, des giboulées ; c'était à n'y pas tenir, lorsqu'enfin quelques rayons de soleil ramenèrent le beau temps et firent disparaître

les glaces. Fieldlove se mit alors à nettoyer son fusil, à raccommoder ses filets, à disposer ses appâts. Tout était déjà prêt pour l'entrée en campagne; mais une crue subite du petit ruisseau qui passait sous les glacis de Humdrumie-House vint déranger ses projets. Le parc et les pelouses furent envahis par les eaux; les gites des lapins et des lièvres submergés, les arbres déracinés; et un sable jaunâtre vint remplacer les magnifiques herbages de ses prairies. Fieldlove, en homme de tête, ne se laissa pas abattre par le danger: lui-même il dirigea les ouvriers, fit creuser les fossés, relever les talus, rapporter les terres. En quelques jours, les principaux dégâts furent réparés, hélas! il le croyait. Mais les eaux avaient pénétré dans les caves; les antiques fondemens de Humdrumie-House étaient minés et ébranlés. Les architectes déclarèrent que le château menaçait ruine; qu'il fallait déloger au plus vite. M[rs] Fieldlove, accompagnée de son mari, se hâta de retourner à Londres; mais pâle, défigurée, respirant à peine, accablée sous le poids de tant de revers. M. Harrison, médecin de la maison Bags, Bales et C[e], fut mandé. Il jugea le cas grave, et convoqua une réunion de ses confrères. La jeune femme était atteinte d'une péripneumonie aiguë, suivie de symptômes alarmans. Les médecins insistèrent sur la gravité du mal, et ordonnèrent un voyage en Italie. M. Fieldlove supporta ce nouveau contre-temps en homme de cœur. Lui-même encore il fit tous les apprêts du départ.

A quelques jours de là, vous eussiez vu notre cockney campagnard enfoncé dans une magnifique calèche et transformé, par les aubergistes de France et de Sicile, en milord anglais.

(*Monthly Review.*)

# NOUVELLES DES SCIENCES,

## DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

### Sciences médicales.

*Etudes faites à Limerick sur les divers phénomènes du choléra.* — Les scènes déchirantes dont j'ai été témoin pendant la durée de cette affreuse maladie ont laissé dans mon esprit des impressions que je n'oublierai jamais. Au milieu du désordre qu'entraîne nécessairement une aussi grande calamité, rien ne m'a aussi vivement frappé que la résignation vraiment extraordinaire et le sentiment profondément religieux que manifestaient les plus pauvres des dernières classes.

Le sang-froid avec lequel ils recevaient le plus terrrible des avertissemens et se voyaient tout à coup enlever au milieu de la vigueur de l'âge et de la force aurait pu servir de leçon à ceux qui ne parlent jamais des Irlandais sans leur reprocher leur ignorance et leur superstition. Au milieu du grand nombre de faits de ce genre dont j'ai été témoin, il en est un que je ne puis me dispenser de rapporter. Un soir, comme j'étais à l'hôpital, passant d'un malade à l'autre pour leur administrer les médicamens et en observer les effets, mon attention ayant été appelée par du bruit que j'entendis vers la porte, je vis entrer à pas précipités une pauvre veuve qui portait sur ses épaules son seul fils, un beau garçon de quatorze ans. Elle l'eut bientôt déposé devant moi sur un peu de paille, bleu, glacé et tremblant de tous ses membres ;

puis se jetant à mes pieds et serrant convulsivement mes genoux entre ses bras : « Mon seul enfant, docteur! » s'écria-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots, « je vous apporte mon seul enfant, mon espoir, mon soutien, je vous le confie, et s'il m'était dix fois plus cher, c'est encore à vous que je le confierais. Sauvez-le pour moi. Oh! n'est-ce pas que vous le sauverez pour moi. Dieu bénira vos efforts si vous voulez lui sauver la vie, car je n'ai que lui au monde; c'est mon seul bien. » Ayant calmé la pauvre femme autant qu'il m'était possible, je me hâtai de m'occuper de son enfant. Il était dans un état de *collapsus* qui laissait peu d'espoir; les soins les plus attentifs lui furent prodigués; mais malheureusement chaque fois que je passais devant lui, je trouvais que son état devenait de plus en plus grave. La malheureuse mère, assise à côté de la paille sur laquelle était son enfant, surveillait avec anxiété tous mes mouvemens en répétant chaque fois que je m'en approchais, avec un regard scrutateur, la seule question qui l'intéressât au monde. « Y a-t-il quelque espoir, docteur? » Je ne répondis pas. Enfin, après quelques minutes d'angoisses le jeune malade expira, et sa mère, dans ce moment suprême, ne fit entendre ni plaintes, ni sanglots. Elle resta assise paisiblement auprès des restes inanimés de son fils, donnant à son corps un mouvement de va et vient presque aussi régulier que celui d'une scie, puis elle se tordait les mains sans bruit, comme si elle eût craint de troubler le repos du jeune décédé. Quand je fus près du lit, elle me regarda et me dit d'une voix défaillante : « La volonté de Dieu soit faite, je ne devais pas le conserver... »

Moi qui n'avais jamais vu de maladie pestilentielle, j'ai observé avec beaucoup d'intérêt les différentes manières dont mouraient les sujets atteints du choléra. Quelques uns étaient frappés au coin de leur feu, sans avoir éprouvé auparavant la moindre incommodité. En deux ou trois heures, ils rendaient leur dernier soupir, déjà bleus et changés en cadavres; d'autres qui étaient déjà en voie de traitement et ne paraissaient pas dans un danger imminent, retombaient

tout à coup en arrière au moindre mouvement et mouraient sans le moindre bruit; d'autres paraissaient user leurs derniers instans et mouraient avec tant de lenteur et si insensiblement qu'il était difficile de dire en passant près de leur lit s'ils étaient vivans ou morts. Les petits enfans, âgés d'un an à un an et demi, ne criaient ni ne se fâchaient; ils ne cherchaient pas non plus le sein de leur mère; mais, comme si leurs petites facultés eussent été développées prématurément par la grandeur de la calamité, ils paraissaient avoir le sentiment de sa puissance extraordinaire, et employaient, sans se plaindre, toute leur faible énergie pour lui résister. Je me rappelle surtout un de ces petits enfans qu'on eût cru complétement insensible, à le voir couché sans mouvement au pied du lit de sa mère; aussitôt qu'il entendait quelqu'un près de lui il levait tout d'un coup la tête et demandait de l'eau; puis, après avoir bu avec précipitation, il retombait dans l'état où il était auparavant, sans faire attention à ceux qui se trouvaient auprès de lui. Chez les adultes, cependant les apparences de la mort avaient quelque chose de plus imposant que chez les enfans; j'ai bien des fois tressailli en voyant le corps d'un malade qu'on supposait mort depuis quelque temps, se tourner dans le lit et demander avec cette voix basse et creuse qui est si caractéristique dans le choléra: « De l'eau fraîche! » Dans des cas même encore plus désespérés, où les malades, sans pouls, sans respiration, offraient tous les signes de la mort, il était quelquefois possible de les rappeler au monde par l'application de stimulans énergiques. J'ai vu une jeune fille qui fut plusieurs fois rappelée à la vie par l'application sur la poitrine d'un morceau de flanelle trempé dans l'eau bouillante. C'est, en effet, l'un des caractères les plus remarquables de cette maladie extraordinaire, que les facultés intellectuelles et la sensibilité n'éprouvent pas la moindre altération aussi long-temps qu'il reste quelque étincelle de vie.

J'ai été frappé surtout de la manière tout à fait spéciale dont meurent les ivrognes; on eût dit le résultat d'un empoi-

sonnement produit par l'acide prussique. Les yeux restaient ouverts et brillans. L'expression de leurs traits se conservait ordinairement telle qu'elle était avant la mort. Une femme de quarante ans me fut apportée un matin à l'hôpital par son propre fils; elle avait les yeux hagards et brillans, une apparence de stupidité qui n'est pas ordinaire dans cette maladie; elle était pâle et sans pouls. Son fils m'apprit que, depuis trois jours, elle était ivre et qu'il l'apportait directement du cabaret où il l'avait trouvée. « Elle n'a pas cessé de boire, s'écria-t-il, malgré tout ce que j'ai pu lui dire; et, si l'enfer était ouvert devant elle, elle continuerait de boire encore. » Je la fis mettre au lit et lui donnai les prescriptions convenables; au bout d'une heure environ, lorsque je fis le tour de la salle avec le pharmacien, je la vis couchée sur le côté, la tête appuyée dans une position très naturelle sur l'oreiller; ses yeux brillans étaient fixés sur moi avec une expression de férocité. Je m'assis auprès d'elle, et tout en versant dans son verre un peu de la potion qu'elle devait prendre, je lui demandai comment elle se trouvait. Mais il n'y eut ni mouvement ni réponse; elle continuait toujours à me fixer du même regard, qu'on eût dit plein de vie. Je la secouai et reconnus qu'elle était morte.

Les derniers momens n'offraient pas moins de variété chez les malades qui succombaient pendant la période de réaction et sous l'influence de la fièvre qu'elle détermine, que chez ceux qui mouraient au milieu du collapsus. On croirait difficilement que l'homme puisse quitter la vie aussi tranquillement que je l'ai vu dans bien des cas. Une rougeur vive apparaissait d'abord sur ces joues qui la veille offraient la pâleur de la mort. Puis succédait un assoupissement ou une disposition constante au sommeil, et lorsqu'on adressait une question au malade, il répondait quelquefois en souriant, mais toujours avec l'expression du contentement : « Je me trouve très bien, Monsieur. » Le lendemain il était encore plongé dans uns ommeil plus profond; et, quand on l'en avait tiré, on obtenait encore la même réponse. Le troisième jour son som-

meil était accompagné de ronflemens; et quand on parve- à l'éveiller, bien qu'il murmurât à toutes les questions : « Très bien, Monsieur, » on voyait cependant que la stupeur avait déjà fait des progrès et que le malade était presque étranger à ce qui se passait auprès de lui. Le quatrième jour, il était ordinairement sans connaissance. Quelques autres, heureusement en bien moins grand nombre, offraient dans leurs derniers instans un tableau différent et plus terrible. Après avoir échappé à un long et profond collapsus, on les voyait lutter dans un état de demi-insensibilité et de congestion, les yeux rouges et tournés en haut, les lèvres noires et couvertes d'écume, et rendant par les selles un sang à demi putréfié. Ne pouvant dans cet état ni avaler, ni parler, ni fixer leurs regards, leurs gémissemens étaient effroyables à entendre; et lorsqu'à cause de leur état désespéré, on les mettait à part des autres malades, ils se traînaient convulsivement sur leur paille jusqu'au milieu de la chambre, comme s'ils eussent connu qu'ils étaient à leurs derniers momens. J'en ai vu rester dans cet état jusqu'au second et au troisième jour, ne cessant pendant tout ce temps de pousser d'horribles gémissemens le jour et la nuit.

On ne peut se faire une juste idée d'une maladie pestilentielle si on ne l'a pas suivie dès les premiers jours de l'invasion, c'est-à-dire à l'époque où la mortalité est la plus forte, et surtout si on n'a pas visité la salle où on dépose les morts de l'hôpital. Là se présente à vous un spectacle analogue à celui qu'offre un champ de bataille le lendemain de l'action, ce sont des corps nus dans les positions les plus bizarres. Aucune de ces figures ne présente le calme qu'on observe quelque temps après la mort, quand elle a été le résultat de causes ordinaires; toutes offrent une expression particulière qui tient à la nature de la maladie ou aux souffrances qui ont tourmenté les derniers instans de la vie L'un avec des traits pâles et tirés semblerait n'avoir succombé qu'après une lutte violente dans un combat sanglant; un autre a une expression plus calme, mais où domine encore le sentiment d'une dou-

leur profonde, comme si la main de l'assassin l'avait frappé subitement d'un coup mortel; un troisième semble n'avoir succombé qu'après une longue et douloureuse maladie; un quatrième, appuyé dans un angle de la salle, paraît fixer sur vous ses yeux brillans d'un air courroucé, comme si la chaleur vitale l'eût ranimé un instant et qu'il ne pût supporter sans colère votre examen. Les corps de ceux qui sont morts du choléra offrent encore un phénomène bien surprenant et qui a été observé dans l'Inde et sur le continent, c'est le mouvement automatique des membres ou du tronc. Il ne s'est présenté que deux fois à mon attention pendant le séjour du choléra à Limerick, et dans les deux cas, à l'hôpital Saint-Jean; mais le pharmacien qui demeure dans la maison paraît l'avoir observé plus fréquemment. Dans un de ces cas, l'homme était mort pendant le collapsus; selon l'usage on lui avait couvert la figure avec le drap, jusqu'au moment de le descendre à la salle des morts. Il était depuis quelque temps dans cette position quand le chirurgien qui se trouvait de garde vit le drap remuer; son attention et celle des infirmiers fut aussitôt excitée, et ils virent avec un étonnement mêlé d'effroi, le drap soulevé graduellement et la main du cadavre s'élevant par un mouvement accompagné de tremblement, jusqu'à ce qu'elle fût au dessus de la tête. Aussitôt la jambe de l'autre côté s'éleva, obéissant au même mouvement d'agitation et se mit en croix sur l'autre; puis elle revint d'elle même à sa première place. Le chirurgien prit alors la main qui était au dessus de la tête et la plaça sur la poitrine où elle était auparavant, mais aussitôt elle se releva d'elle-même et fut encore portée au dessus de la tête. Dès ce moment, les mouvemens cessèrent presque complétement. Le corps, pendant tout ce temps, ne donna aucun autre signe de vitalité, et rien ne permit de douter que la mort ne fût bien réelle.

Dans l'autre cas, les élèves en médecine qui attendaient dans la salle le commencement de la visite furent alarmés par des cris perçans qui partaient de la salle des morts; ils y coururent et virent près de la porte les infirmiers effrayés qui leur

crièrent, avec l'accent de la terreur, qu'on voyait remuer un des morts qu'on venait de descendre. Ils entrent pour s'assurer de l'exactitude du fait, et voient en effet un cadavre appuyé le long du mur, vis-à-vis la porte, qui élevait et abaissait les bras alternativement. Ces mouvemens continuèrent pendant quelques minutes, et en examinant ce corps avec soin ils n'y trouvèrent pas un seul signe qui pût indiquer qu'il avait conservé la moindre trace de vie. Mon frère, le docteur Griffin, a vu lui-même un fait analogue, et qui n'en différait que par la nature des mouvemens; plusieurs personnes veillaient auprès du corps d'un tonnellier qui était mort du choléra quelques heures auparavant, lorsqu'elles virent tout à coup s'agiter le drap qui le recouvrait. Un des parens le leva immédiatement afin de s'assurer de la cause de ce mouvement, et vit avec frayeur remuer les doigts du cadavre. Il n'y eut qu'un cri à l'instant même de la part des assistans qui tous prirent aussitôt la fuite. Lorsque mon frère qu'on avait envoyé chercher fut arrivé? il examina le corps avec tout le soin possible, et ne put douter de la réalité de la mort. Mais, en examinant les mains, il vit que les mouvemens des doigts continuaient encore; ils se fléchissaient lentement l'un après l'autre sur la paume de la main et revenaient ensuite à l'extension. Il regarda ensuite les pieds et vit que les orteils éprouvaient le même mouvement de flexion et d'extension. Bientôt après tout mouvement avait cessé.

## Chimie légale.

*Nouveau procédé pour séparer de petites quantités d'arsenic des substances avec lesquelles il est mélangé.* — Les journaux scientifiques anglais viennent de publier le procédé suivant de M. James Marsh, qui mérite de fixer l'attention des chimistes et des toxicologues. L'appareil propre à ces expériences est simple; il consiste en un tube de verre ouvert aux deux extrémités, qui a environ trois quarts de pouce de diamètre intérieur, et est courbé en forme de siphon; la branche la plus courte a environ cinq pouces de lon-

gueur et la plus longue huit. Un robinet, qui se termine en un tube à petite ouverture, est placé à travers un bouchon et assujéti avec lui dans l'ouverture de la plus courte branche du tube. Pour tenir l'appareil dans une position verticale, on se sert d'un bloc de bois qui reçoit la partie inférieure du support; dans le même bloc se trouve aussi une cavité pour la courbure du tube. Deux bandes de caoutchouc assujétissent le tube dans sa position. La substance dans laquelle on veut rechercher l'arsenic, si elle n'est pas liquide, doit être mise en ébullition avec deux ou trois onces d'eau pure et filtrée. On peut étendre d'eau les potages épais, ou les substances contenues dans l'estomac et les filtrer; le vin, l'eau-de-vie, la bière, etc., n'ont besoin d'aucun traitement semblable.

Pour se servir de l'appareil, on fait descendre dans la plus courte branche de l'appareil une baguette de verre d'un pouce, et l'on y porte ensuite une feuille de zinc pur d'un pouce et demi de longueur sur six lignes de largeur, de telle façon qu'elle est arrêtée par la petite baguette de verre. Alors on assujétit à sa place le robinet, qui est muni d'un tube à petite ouverture et qu'on laisse ouvert. Après que la liqueur à examiner a été unie à un et demi ou trois gros d'acide sulfurique étendu (1 d'acide et 7 d'eau), on en verse dans la longue branche jusqu'à ce qu'elle arrive dans la courte à environ un quart de pouce au dessous du bouchon. Alors il se dégage de la surface du zinc des bulles de gaz qui sont de l'hydrogène pur, s'il n'y a pas d'arsenic; mais, si elle en contient, le gaz est mêlé avec l'hydrogène arsenié. On laisse perdre les premières portions de gaz qui sont mêlées à l'air de l'appareil; on ferme ensuite le robinet. Alors ce gaz se rassemble dans la plus courte branche et repousse la liqueur dans la plus longue jusqu'à ce qu'elle soit dans la plus courte, au dessous du zinc; pour lors toute production intérieure de gaz cesse. Si l'on ouvre le robinet, le gaz se dégage avec une certaine force par l'ouverture du tube qui surmonte le robinet, et si on l'enflamme promptement à sa sortie, et qu'on tienne horizontalement dessus une plaque de verre, l'arsenic s'y dépose à l'état métallique, ce qui n'a pas lieu, s'il n'y a pas de l'arsenic. Si l'on

veut obtenir ce métal à l'état d'acide arsenieux, on tient un tube d'un quart ou d'un demi-pouce de diamètre, suivant la grosseur de la flamme, et de huit à dix pouces de longueur, verticalement au dessus du courant du gaz en combustion; ce tube se recouvre alors à l'intérieur d'acide arsenieux, suivant les proportions contenues dans la liqueur. Si l'on tient le tube de verre au dessus de la flamme sous un angle d'environ 45 d., il se dépose de l'arsenic métallique dans la partie du tube que la flamme touche et à une légère distance de l'arsenic blanc; en outre, on sent à chaque extrémité du tube une odeur d'ail à mesure que le gaz produit par l'opération est consommé; le mélange acide retombe dans la branche du tube, se met en contact avec le zinc et l'on obtient bientôt de nouveau gaz. Cette opération peut être répétée jusqu'à ce que ce gaz ne soit que de l'hydrogène pur. Pour éviter la mousse qui, se rassemblant à la partie supérieure du tube, peut empêcher le dégagement du gaz, lorsqu'on opère sur du vin, de la bière, du café, du thé, du potage, des matières de l'estomac, etc., on enduit l'intérieur de la branche courte avec de l'huile. Quand il n'y a que très peu d'arsenic, on ne doit pas laisser dégager trop promptement l'hydrogène, afin qu'il ait le temps de s'emparer de ce métal. Un petit entonnoir de verre est très utile quand on n'a à opérer que sur une très petite quantité. Dans ce cas, on remplit en partie le tube d'eau ordinaire, et on laisse un espace suffisant pour la substance à examiner; on suspend, au moyen d'un fil, au bouchon, un morceau de zinc, de manière à ce qu'il se trouve dans l'axe du tube; puis, la liqueur étant mélangée avec l'acide sulfurique étendu, est versée avec précaution dans le tube par l'entonnoir, de telle sorte qu'elle entoure le zinc et se mêle, le moins possible, avec l'eau qui se trouve au dessous de ce métal; enfin l'on assujétit le robinet avec son ajustage, dans l'orifice du tube; le gaz ne tarde pas à se dégager.

Si l'on a à opérer sur un mélange de deux à quatre pintes, le docteur Marsh se sert d'un appareil semblable, quant à la disposition principale, à ces briquets dans lesquels l'éponge de platine enflamme un courant de gaz hydrogène.

Celui dont il fait usage contient quatre pintes; le robinet laisse dégager verticalement le gaz par une ouverture deux ou trois fois plus large que les machines précédentes. Au bouchon du robinet est assujéti un fil pour pouvoir suspendre un morceau de zinc dans la cloche de verre. Avec un instrument de ce genre, un mélange qui contenait en dissolution un grain d'arsenic dans 28,000 grains d'eau, lui a donné plus de cent croûtes bien évidentes d'arsenic métallique. Tro s pintes de potage très épais, du porter, du thé, du café, etc., ont donné des résultats semblables; le succès a été complet. M. Marsh fait observer qu'on ne doit faire marcher l'opération que lentement, parce que ce n'est qu'après plusieurs jours que le mélange a cessé de lui donner des indices de la présence de l'arsenic. Avec le petit appareil, il a obtenu des croûtes métalliques évidentes en n'employant qu'une goutte de solution arsenicale de Fowler, quoique cette goutte n'en contienne que la cent-vingtième partie d'un grain. Au besoin, on peut recourir, au lieu de ces appareils, à une fiole à médecine, contenant deux onces d'eau, avec un tuyau de pipe de terre, M. Marsh ajoute qu'il faut bien s'assurer de la pureté du zinc et de l'acide sulfurique anglais, parce qu'il arrive fréquemment que ces substances contiennent de l'arsenic. Cette pureté du zinc et de l'acide sont des conditions indispensables afin de ne pas s'exposer à des méprises très funestes.

## Commerce. — Industrie.

*Manufactures de la Russie.* — Dans un de nos précédens numéros, nous avons dit quelles étaient les ressources agricoles de la Russie, et comment cette terre de servage versait chaque année dans tous les ports, de l'Europe une quantité considérable de céréales. Mais voici qu'à l'imitation de la France et de l'Angleterre, la Russie s'occupe activement d'industrie et de manufactures, et grace à l'activité que déploie le gouvernement, cette branche importante prend chaque jour plus de consistance et de vigueur.

Dans les environs de Moscou et de Saint-Pétersbourg, des fabriques de soieries, de cotonnades et de toiles, des mégis-

series et des papeteries s'élèvent de toutes parts. Ces établissemens sont en voie de prospérité et donnent chaque année un bénéfice plus ou moins considérable. Les manufactures de soieries, surtout, présentent des profits assurés. Celles-ci sont les plus nombreuses. Les étoffes qu'elles produisent ne peuvent sans doute être comparées aux soieries françaises; le tissu en est mince et flasque, mais ce mauvais conditionnement est compensé par le bon marché; ainsi, l'archine de taffetas (une aune et un quart) coûte 65 à 80 copecks, tandis que la même étoffe ne pourrait être livrée en France, prix de fabrique, à moins de 100 copecks. Les cotonnades se trouvent dans la même condition; le tissu est défectueux, mais le prix en est à si bon marché, que le consommateur le préfère aux tissus de France et d'Angleterre. Néanmoins, ce qui prouve que cette défectuosité peut être aisément vaincue, c'est que ce fabricant si mal habile pour tisser le coton et la soie produit une toile fine et belle dont le tissu rivalise avec celui des belles toiles de Hollande. Sous le rapport de la fabrication des voitures et des équipages, l'ouvrier russe montre également une intelligence et un goût parfaits. Moscou a aussi ses raffineries de sucre; mais l'achat des matières premières et leur transport entraînent des frais énormes qui rendent ce produit coûteux. Il en est de même de la fabrique de porcelaine que renferme cette ville; cette fabrique, autrefois si florissante, marche aujourd'hui vers sa ruine; mais ce sont là des pertes que l'industrie russe saura bientôt réparer.

## Littérature.

*La littérature et le théâtre à Londres.* — On a peine à croire qu'un empire, qui jouit au dehors d'une si grande renommée de puissance et de richesse, renferme dans son sein une misère si profonde. On voit ici des haillons comme on n'en voit nulle part : ce spectacle nâvre l'ame. Aussi les têtes travaillent, et des plans de réforme sociale surgissent de toutes parts. L'autre jour, dans ce pays où le droit d'aînesse semble encore à tout le monde une arche sainte, un droit inattaquable, il a été publié un livre sur *les maux de la*

*primogéniture*. Un ouvrage aussi fort curieux, et qui vient de paraître, est celui de M. J. Bernard sur la *Théorie de la Constitution*. Il bat en brèche le trône, la Chambre des Communes, la Chambre des Lords, et veut que le peuple donne enfin à un dictateur la toute-puissance pour *remodeler* ces institutions. M. Bernard traite aussi de l'émancipation des femmes, et propose la création d'une nouvelle et quatrième branche du pouvoir législatif, une *Chambre des Femmes*. « On accorde-
» derait, dit-il, au sexe féminin le droit légitime qu'il a d'être
» représenté ; on éviterait ainsi les inconvéniens d'une assem-
» blée délibérante composée d'hommes et de femmes, dont le
» résultat pourrait avoir de graves inconvéniens. Aucun acte
» du parlement ne serait valide, ajoute M. Bernard, sans avoir
» été successivement voté par les *trois* chambres et approuvé
» par la couronne. » On peut ne pas partager les opinions de M. Bernard ; mais sa publication est un fait curieux à signaler, et qui peut aller de pair avec les *Sermons* de madame Dauria et les *Mémoires à consulter* de madame Poutret de Mauchamps.

Thomas Moore, en commençant son histoire d'Irlande pour l'*Encyclopédie de Cabinet*, du docteur Lardner, n'avait l'intention que d'écrire trois volumes, il en fera peut-être quatre, à raison de 500 £ (12,500 fr.) chacun. L'auteur de *Lalla Rookh* était venu ces jours-ci à Londres pour voir partir son fils aîné, qui a récemment obtenu, à l'instar du fils aîné de Walter Scott, un brevet d'officier dans l'armée anglaise.—Le marquis de Lansdowne vient d'être nommé président de la société des fonds littéraires ; c'est à cette société que M. de Châteaubriand dut autrefois un secours. Le noble vicomte, je le sais, n'a pas caché cette circonstance ; mais il a oublié de dire que, quelques années après, lorsqu'il vint à Londres, en qualité d'ambassadeur de France, il envoya à la société le triple de la somme qu'il avait reçue.

M. Charles Dickens, auteur des *Mémoires du club de Pickwick*, vient de rédiger et de publier les *Mémoires de Joseph Grimaldi*, le prince des clowns. Ils sont fort amusans, pour le moins autant que ceux écrits par le spirituel historien

de *Debureau et des théâtres à deux sous.* Mais Debureau, que je sache, n'a pas opéré le miracle de Grimaldi ; il n'est pas encore parvenu à renouveler dans un parterre l'événement du champ de bataille de Cunaxa : rendre la parole à un muet ! Le muet était un jeune matelot qui assistait aux parades de Grimaldi : les tours, les grimaces et les farces de l'acteur le mirent tellement hors de lui, qu'il s'écria tout à coup en riant aux éclats : « Quel damné farceur que cela fait ! » Je laisse à M. Debureau à décider si cela *è vero* ou simplement *ben trovato.* Grimaldi n'était pas seulement un clown, c'était un homme de bien, un homme comme il faut, et au besoin, il savait mettre les gens à leur place. Se trouvant un jour à Bath, il fut invité à dîner par un riche gentleman. A peine le repas fut-il achevé, l'exigeant amphytrion demanda d'un ton péremptoire à Grimaldi de chanter. Grimaldi le pria poliment de l'en dispenser. « Quoi ! M. Grimaldi, s'écria le gentleman en colère, ne pas chanter monsieur ! mais je vous ai fait venir ici exprès pour cela. — Vraiment ! répartit Grimaldi d'un ton grave, et se levant de table. Si telle était votre intention monsieur, vous auriez bien dû m'en prévenir en m'envoyant votre invitation ; vous m'eussiez évité la peine de venir ici aujourd'hui, et de vous demander la permission de me retirer sur-le-champ. » A mon avis, la conduite de Debureau dînant chez madame Georges Sand, en compagnie de M. Sosthènes de Larochefoucauld, est préférable. Lorsqu'un bouffon s'avise d'être moraliste, il doit l'être à sa manière. Rien de plus divertissant et de mieux en scène, que Debureau chez madame Georges Sand, répondant aux sermons de M. Sosthènes de Larochefoucauld, par des tours de gobelet et des exercices gymnastiques.

Grimaldi est mort l'an dernier, après s'être concilié pendant sa vie l'estime et l'affection de tout le monde. M. Dickens, le rédacteur des Mémoires de cet acteur, est le vrai nom du pseudonyme Boz, auteur du livre le plus populaire qui ait été publié à Londres depuis quelques années, *la Vie de M. Pickwick.* Pickwick est maintenant le personnage à la mode, le type inévitable cité dans les salons et les comptoirs.

En France, vous aviez dernièrement le non-sens *Mayeux,* à présent vous avez le trop vrai *Robert Macaire.* En Angleterre, *Pickwick* a succédé à *Paul Pry.* Ce serait une légende curieuse à faire que la chronologie des personnages fictifs qui ont successivement occupé l'imagination des peuples; ce serait probablement un reflet fidèle de l'histoire sociale du pays. Pickwick ne se contente pas de la vieille et gaie Angleterre; M. Reynolds le fait voyager en France, au grand amusement de ses lecteurs. Dans ce dernier ouvrage, on remarque avec plaisir que l'auteur tend à accroître les sympathies de l'Angleterre pour la France. Les voyages de madame Trollope sont loin d'avoir le même but; c'est une série de méchancetés grossières qui dégoûtent. Son compte-rendu des *taches américaines,* sur lesquelles elle avait placé un verre grossissant, ayant été assez bien accueilli, elle a continué ses observations sur d'autres contrées, mais sans obtenir le même succès. Cette fois, en rendant compte de ses excursions en Autriche, elle veut bien changer de ton. Tout est beau, tout est magnifique en Autriche aux yeux de l'ancienne cabaretière de Cincinnati, admise dans les salons du prince de Metternich. La jeune et jolie madame de Sévigné, que Louis XIV vient de faire danser, peut s'écrier par reconnaissance : « Oh ! quel grand roi ! » Nous lui pardonnons volontiers cette exclamation naïve; mais l'extase réfléchie de madame Trollope pour le prince de Metternich ne mérite pas la même indulgence. Le gouvernement autrichien, selon madame Trollope, est le gouvernement modèle...

Miss Martineau a une autre trempe d'esprit. Après s'être montrée pleine de goût et d'instruction dans son livre intitulé : *la Société en Amérique*, elle a encore le secret d'intéresser dans l'ouvrage pour ainsi dire supplémentaire qu'elle vient de publier sous le titre de *Rétrospection d'un Voyage en Occident.* — Les *Confessions d'une dame âgée,* par lady Blesington, font fureur : c'est le pendant des *Confessions d'un vieux gentleman;* sa lady Arabella Walsingham est un portrait ravissant de naturel.—Sous le nom de *Charlotte Campbell,* lady Bury, dit-on, vient de faire paraître un journal sur le règne de Georges IV. L'infortunée reine Charlotte n'avait pas une amie dans celle

qui a écrit ce livre. Lady Bury ne pouvait-elle se dispenser de troubler le repos de la tombe?

C'est assez de livres et de publications, occupons-nous un peu des théâtres. Aujourd'hui le théâtre, en Angleterre, est dans une décadence complète; l'aristocratie ne va qu'au Théâtre-Italien (*Queen's-Theatre*); mais celui-ci jouit, en revanche, d'une grande faveur. Quoique la saison ait commencé de bonne heure, l'Opéra-Italien n'est pas encore ouvert, et l'on attend avec impatience le retour de la troupe de Paris : Grisi, Assandri, Persiani, Lablache et Rubini y recueilleront de nombreux et sincères applaudissemens. En attendant leur arrivée, M. Adams fait au Théâtre-Italien des leçons d'astronomie; il explique le ciel. On aimerait mieux y entendre chanter les séraphins.—Charles Kean, fils du célèbre acteur, a débuté et a obtenu la sympathie de ses auditeurs; on doute toutefois qu'il parvienne jamais à égaler son père. Hamlet est le rôle dans lequel il a le mieux réussi. C'est sur le même théâtre, à Drury-Lane, qu'on a représenté pour la première fois, il y a quinze jours, et avec un succès inaccoutumé, une pièce nouvelle, *la Dame de Lyon*. Tout le monde a trouvé d'abord le drame très pathétique et bien conduit; mais l'engouement a cessé quand, après quelques jours, le véritable auteur s'est déclaré. C'est tout bonnement M. Bulwer, le romancier, qui, mécontent de l'accueil fait à sa *Mademoiselle de Lavallière,* a voulu de nouveau tenter l'aventure, se gardant bien toutefois d'entrer en lice, visière levée. Malgré une opposition assez vive, on peut dire que l'honorable membre du parlement a ajouté à ses anciens lauriers une palme nouvelle.

A Covent-Garden, M. Macready s'occupe d'une entreprise louable et pieuse, il va représenter successivement les principales pièces de Shakspeare, dans leur pureté primitive, avec les costumes de l'époque et des décorations qui reproduiront fidèlement les lieux de la scène. Qui croirait que jusqu'à présent le grand tragique n'avait pu obtenir un pareil honneur. Le *Roi Lear* et *Coriolanus* ont déjà été donnés.

## Beaux-Arts.

*Des progrès de l'impression en couleur en France et en Angleterre.* — Au quinzième siècle, Faust et Sheffer, imprimeurs de Mayence, commencèrent à se servir de clichés et de presses typographiques ; ils mirent au jour par ce procédé un psautier dans lequel on trouve des ornemens enluminés de plusieurs couleurs. Ce travail présentait des difficultés immenses. Il fallait, à l'aide de ces clichés, appliquer séparément chaque couleur sur le papier, et empêcher les couleurs imprimées en second lieu de se mêler avec celles dont l'empreinte existait déjà sur le vélin. Néanmoins, ces difficultés furent vaincues, et, à part quelques lignes qui, reproduites sans couleur, ont l'air de tracés blancs sur un fond rouge, cet ouvrage est un chef-d'œuvre. Les lettres majuscules sont imprimées en couleur rouge et bleue, et, dans le contour de la lettre B qui commence le premier psaume *Beatus vir,* on remarque en *intaglio* un chien poursuivant un oiseau, des fleurs et des épis de blé dont l'exécution est parfaite (1). Alors l'art de l'impression en couleur à l'imitation du *chiaro scuro* commença son règne, et l'on vit successivement paraître une *Halte de la sainte Famille*, d'après Lucas Cranach ; deux autres gravures dans ce style, par Hanz Buldüng Grün ; un portrait de Hanz Burgmann ; une carte de Lorraine, que l'on trouve dans une édition in-folio des *OEuvres de Ptolémée,* publiées par J. Schott à Strasbourg, et dans laquelle on remarque un écusson peint de trois couleurs différentes.

De l'Allemagne, l'impression en couleur se répandit en Italie. Ugo da Carpi est le premier qui, dans ce pays, appliqua la nouvelle découverte à l'imitation des peintures en *chiaro*

(1) Ce psautier eut deux autres éditions, dont l'une parut en 1459, et la seconde en 1490. Les majuscules en sont aussi de deux couleurs avec cette seule différence qu'à la couleur rouge et bleue on a substitué le rouge et le vert pour le psautier publié en 1490.

(2) *Chiaro scuro*, en italien, signifie clair-obscur. On se sert de ce terme pour désigner les tableaux dans la composition desquels on ne fait entrer que le noir et le blanc et quelques couleurs brunes.

*scuro*. Il donna à cet art un degré de perfection extraordinaire. Ses œuvres sont pleines de finesse, de grace, de fraîcheur et de goût : car Ugo da Carpi puisait tous ces dessins dans les cartons de Raphaël, et savait conserver à sa copie le charme de ses modèles. Antonio Fantuzzi, connu aussi sous le nom d'Antoine de Trente, succéda à da Carpi, et publia plusieurs œuvres remarquables d'après des tableaux du Parmesan, qui l'employait exclusivement à graver ses dessins. Après lui, Joseph Nicolas Vincentini produisit plusieurs ouvrages pleins de mérite en *chiaro scuro* d'après des tableaux du Parmesan; puis vint André Andriano de Mantoue, auquel on doit le *Sacrifice d'Abraham* et les *Triomphes de César*. L'impression coloriée étendit alors son domaine et devint populaire en Flandre, en France et en Angleterre. Golzius, peintre flamand, reproduisit plusieurs gravures en *chiaro scuro,* entre autres *Hercule tuant Cacus,* et quatre sujets allégoriques représentant la *Terre,* l'*Eau,* l'*Air* et le *Feu.* Louis Businch, artiste français, suivit ses traces, et reproduisit plusieurs dessins de Bloermart et de l'Allemant. Puis vinrent Bartolomeo Corculano, les deux Lesueur, Batiste Jackson, qui publia en *chiaro scuro* plusieurs des tableaux du Titien et de Paul Véronèse, du comte Antonio Zanetti et de Skippe.

Ces ouvrages, ou plutôt ceux qui sont dus à da Carpi et aux autres artistes du seizième siècle, se divisent en deux classes : la première comprend les gravures qui sont une imitation des dessins faits à l'encre sur du papier mi-teinte et où les clairs sont faits au pastel. Pour ces gravures, on n'a besoin que de deux clichés : sur l'un on copie et on grave comme on fait pour toutes les gravures en bois, le contour du dessin avec ses ombres; la couleur nécessaire pour l'imitation du papier mi-teinte est ensuite imprimée à l'aide du second cliché dans lequel sont tracés en *intaglio* les lignes que l'on veut laisser en blanc sur le vélin pour imiter le pastel. C'est de cette manière que da Carpi a exécuté, d'après un original de Raphaël, la gravure qui représente une sybille lisant, et ayant auprès d'elle un jeune garçon tenant une torche; ce fut là son coup d'essai. Dans la seconde classe sont

les gravures où se font remarquer trois ou quatre nuances de la même couleur, mais plus ou moins foncées. Celles-ci demandent non seulement plus de soins et de précautions, mais aussi beaucoup plus de clichés, car il ne suffit pas de marier les teintes, il faut aussi les faire tomber à la place qui leur est désignée. Da Carpi et les premiers graveurs en ce genre employaient rarement plus de quatre clichés; sur l'un était tracé le contour avec les ombres les plus prononcées; le second imprimait sur le papier les ombres plus claires et les autres parties de la même nuance; le troisième, les demi-teintes: le quatrième servait pour les fonds, et les lignes tracées en *intaglio* se trouvaient conservées. Aujourd'hui, pour une seule gravure, on se sert de dix, douze et quinze clichés. Dans un ouvrage récemment publié sous le titre de *Cabinet of paintings*, par le célèbre Baxter, une seule gravure a nécessité souvent jusqu'à vingt clichés, et la plus simple de toutes en a toujours exigé dix.

Nous voici au dix-huitième siècle. Après avoir reproduit plusieurs des œuvres les plus remarquables de l'école italienne, Edouard Kirhall s'efforça de reculer les limites de l'art en se servant, pour les contours et les autres parties de ses compositions, de planches de cuivre gravées à l'eau forte. C'est d'après ce système qu'il publia une série de vues maritimes; mais ces marines, que leur auteur appelle aussi *chiaro scuro*, manquent en général de vigueur et de grace comparées aux œuvres de Da Carpi et des premiers graveurs italiens. Jean Baptiste Jackson, dans ses gravures en *chiaro scuro* d'après les tableaux du Titien et de Paul Véronèse lui est bien supérieur. Tels sont aussi Arthur Pond et Georges Knapton. Ceux-ci publièrent, d'après des esquisses des plus grands maîtres, des gravures dont les fonds, les draperies et les autres ornemens sont imprimés au moyen de clichés, et se servirent pour les contours de planches de cuivre. Ces efforts n'eurent point tout le succès qu'on pouvait en espérer: l'art restait stationnaire. Mais voici que Savage et Baxter lui donnent une impulsion nouvelle. Savage et Baxter appartiennent à notre époque. Le premier, dans son *Aperçu sur*

*l'impression appliquée aux décors,* produit en 1822 plusieurs échantillons remarquables de *chiaro scuro* gravés sur bois par Branston, et applique l'art à la reproduction de la peinture à l'huile, ce qui n'avait point été tenté depuis Jackson ; le second, plus heureux, parvient, à force de sentiment dans ses compositions, à reproduire la nature avec ses couleurs les plus riches et les plus variées. Les fonds, les draperies, en sont quelquefois admirables, les couleurs bien combinées; on n'y voit point de teintes confuses et monotones : l'impression est claire et les nuances partout bien fondues; elles sont aussi distinctes que si elles eussent été faites avec le pinceau (1).

Mais pendant que la gravure se tourmentait ainsi pour rivaliser avec la peinture, la lithographie, dont l'origine est toute nouvelle, s'efforçait à son tour de résoudre un problème regardé comme insoluble. Ce problème consistait à obtenir la gravure coloriée d'un seul coup. Plusieurs moyens avaient tour à tour été essayés; mais, jusqu'à ce jour, le meilleur n'avait produit que des gravures privées de teintes fines et fondues, et d'ailleurs ces gravures exigeaient des retouches à la main. Aussi n'était-il employé que pour des ouvrages de botanique ou des images plus ou moins communes qui n'avaient aucun mérite artistique, et coûtaient assez cher. Il est vrai que, pendant que la gravure coloriée marchait d'un pas si lent dans la carrière des découvertes, la lithographie en couleur était l'objet de nombreuses recherches. Depuis quelque temps, des résultats assez avantageux avaient été obtenus. Hildebrand de Berlin avait produit des figures dont le mérite est incontestable; mais Hildebrand avait été obligé d'imprimer chaque nuance avec une planche particulière, et de là, comme dans la gravure, des dessins qui exigeaient un nombre assez considérable de planches, ce qui rendait cette impression chère et difficile. Enfin, un prix de 2,000 fr.,

(1) Cet ouvrage, publié sous le titre de *Cabinet de peintures*, se trouve à la Librairie des Étrangers, rue Neuve-des-Augustins, 55.

proposé en 1826 par la société d'encouragement de Paris à l'auteur d'un bon procédé d'impression en couleur, était resté au concours.

Il était réservé à M. Engelmann, de Mulhouse, de vaincre ces difficultés. Engelmann, le père de la lithographie en France, n'a cessé de donner les plus grands soins au perfectionnement d'un art dont l'influence a déjà produit des résultats heureux pour le pays; il a trouvé enfin le secret de la découverte, et a ouvert ainsi à l'art d'imprimer sur pierre une ère nouvelle, un vaste champ à parcourir. Sa découverte est la *chromolithographie*. La chromolithographie est un procédé simple, facile, à l'aide duquel on obtient des impressions coloriées ayant une valeur artistique et n'exigeant point de retouche. Les premières productions d'Engelmann sont deux portraits, l'un d'après Greuze, le second d'après Laurence; le *Savetier flamand*, scène d'intérieur, d'après Huber, et une vue du lac de Lowerz, d'après le même. Ces compositions ont un tel degré de perfection, les nuances en sont si bien fondues, toutes les teintes, tous les effets en sont si bien ménagés, qu'on les dirait créées au pinceau. Cependant ces lithographies, ainsi coloriées, sortent de la presse comme on voit sortir des lithographies en noir à l'aide d'une simple presse, d'une pierre et de quelques couleurs; avec ce simple matériel, on peut avec facilité dégrader les teintes, fondre les nuances les unes dans les autres, et obtenir tous les effets d'un dessin en couleur, quel qu'il soit : paysages, figures, fleurs, portraits, tout ce qui exige des nuances dégradées à l'infini, est obtenu, par le procédé nouveau, sans qu'il soit besoin de retoucher à la main; et, ce qui donne encore plus de valeur à cette précieuse découverte, c'est que tout artiste qui sait manier le crayon lithographique et a le sentiment des couleurs peut à volonté produire en couleurs variées la lithographie, que jusqu'ici on n'a pu rendre qu'en noir.

*Le dessin ci-joint a été chromolithographié.*


Huber d'après Villeret

La Porte St Denis

# TABLE

## DES MATIÈRES DU TREIZIÈME VOLUME.

JANVIER ET FÉVRIER 1838. — 4e SÉRIE.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

